

La Faucheuse

Épisode 1

Un bruit sourd, une sirène imperceptible. La capsule s'ouvre. Activation lente, je mets trois nanosecondes à me réveiller. Un courant d'air frais s'engouffre dans l'habitacle. Puis des flocons. Les voyants de mon abri et aucune lumière en dehors. Je fais un pas et me tourne vers l'écran. Quatre zéros sans plus d'information. J'examine l'endroit. La rangée de capsules de protecteurs. Les murs de titane aux lambeaux infimes, laissent flotter dans l'air des particules lourdes. Une odeur de fer aux ions suffocants. Une moiteur inquiétante règne dans ces lieux et occupe l'obscurité environnante d'une épaisse couche de brume ; une fumée d'eau fraîche pour humidifier un air tranquille, immobile, à -2° Celsius. Après avoir tourné sur moi-même, sondant l'autour aux sonars, je n'entends rien. Que ce grésillement imperceptible de la seule capsule éclairée. Sans danger apparent, j'allume mes torches et projette un faisceau au loin. J'éclaire un infini sale aux nuages flottants. Et des silhouettes fantomatiques apparaissent dessinées à l'eau, dansent pour occuper un espace clos et mort de vie.

Sans indicatif de mission, je succombe à la curiosité.

Pars explorer ce sinistre environnement.

Jour 60

J'ai eu le temps de réfléchir pendant ma marche et profite de ma sieste pour effectuer ce compte-rendu.

Est vite venu le temps où la pénombre m'induit un songe. Trouver la source de cette absence de lumière. Je me suis alors redirigé pour chercher à atteindre les générateurs. Premièrement, je n'ai croisé personne, ni rat ni objet. Je parcours des galeries plongées dans le noir avec pour compagnon de route les éclairs des issues de secours, combattant la grisaille avec des rayons au jaune de beurre. Je n'ai que cet unique type d'environnement. Une ligne de cinq mètres de large pour sept mètres de haut. Un étage de stockage complètement vide que des filaments de plastiques occupent ici et là. J'ai atteint des endroits plus larges au renforcement circulaire. D'autres bien plus haut au plafond de câbles dénudés, arrachés. Mais l'atmosphère : inchangée. Pénible.

Deuxièmement, j'ai subis une tentative de piratage et les lieux sensibles de mes cartes sont à présent reclus. Je dois être certain de ne pas être en danger pour les dévoiler et avoir une vue plus claire de mon chemin. Ce dont je suis seulement certain, c'est qu'un opportuniste équipé a forcé ma capsule et fait buguer mon indicatif de mission.

Je me retrouve sans trop de buts. Alors, je cherche quelque chose. Je suis la trace des générateurs dont j'ai déduit la localisation. Mais sans certitude. Avec une myriade de questions à me poser pendant que je rôde.

Jour 100

J'alterne entre des phases de marche et de courses pour m'économiser en cas de problèmes. Mais je perds patience. Du moins, c'était avant qu'au bout de cent jours, je ne tombe sur la première chose concrète depuis mon activation.

Au mur, à plat sur une grille, un rond parfait au millimètre près. Une substance carbonique à l'odeur de l'ADN. De l'hémoglobine dopée qui apparaît prune avec une teinte plus brillante qu'habituellement. De la chair du même parfum attire mon regard vers le sol, et un lambeau de quelques centimètres est étalé dans la pénombre. Mes torches rivées dessus, je ne vois plus rien. Une peau ingénieuse, miroir qui rend son examen à la lumière impossible. Le propre de cette peau est l'éblouissement de l'adversaire. Une particularité singulière absente de mes bases de données. J'éteins mes lampes et examine à l'aide de mes autres sens cette œuvre d'art génétique. À l'extrémité du tissu, deux trous qui font penser à l'utilisation d'agrafes. Les molécules autour de ces trous sont de fer. J'en déduis l'utilisation d'une véritable agrafe. Une chronologie rapide me fait penser à une altercation : un individu aurait arraché la peau de l'entité miroir pour réduire son avantage tactique. Malheureusement, je n'ai aucune autre brique permettant d'étayer cette hypothèse. Et bien curieusement, aucun corps ou autre bout de peau. Aucune autre molécule épargnée par l'air d'eau.

Et alors que ma curiosité affamée se réjouissait d'une découverte, je ne suis gratifié que d'une série de questions qui allongent la liste des centaines que je me suis déjà posés.

Je vais de question en question.

C'est alors que je me remets à marcher, me languissant de la future découverte d'un corps.

Jour 365

Joyeux anniversaire à moi-même ! Phrase d'humour ironique : l'environnement a beaucoup changé, car maintenant, j'ai un an. Pour fêter cet évènement, je décide de prendre une forme. J'ai sélectionné dans ma mémoire monsieur Li-Joseph Mnerpotukevich, le fameux chanteur de salsa. Sa musique est entraînante.

Après m'être assis le temps de sa chanson la plus écoutée, je me remets en route.

Je n'ai pas trouvé pertinent de danser.

Jour 366

Parfois, la neige métallique enduit le sol d'une couche de gris. Traversent le noir dans des volutes. Mes pas craquent.

Et je n'arrive pas à mettre la main sur l'origine des variations du mercure, oscillant entre -6°C et 0°C. Je constate une nette baisse des performances dans ma jambe gauche. Des températures irrégulières dans celle-ci dues à mon piratage. Mes matériaux sont secrets, tout comme l'est ma conception et le pirate n'a pas pu se satisfaire en me pillant mes précieux composants.

Son acharnement sur ma capsule a dû affaiblir un petit module anodin. Une dégradation progressive est hautement probable. J'ajoute la quête de pièces à mes objectifs. Bientôt, je trouverai un corps, une réponse.

Quelque chose

Jour 1001

J'ai parcouru 13 339 kilomètres de couloirs éteints. Un sol plat qui défilait, un puits sans fond à la verticale habité par les esprits des boîtes en plastique disparues. Et j'ai aujourd'hui atteint le centre A - terminal 1. J'ai occupé les 635 jours précédents avec ces pensées qui venaient pour mourir aussitôt. Des rayons furtifs envoyés par mon âme pour décorer l'horizon. En mode automatique à espérer un réveil déclenché par un changement. Un nouvel atome. Une nouvelle couleur que celle des issues de secours. Un couloir plus large, plus haut...

Rien.

Je n'ai rien constaté. Rien entendu. Aucune autre empreinte sanglante, et aucun corps. Mais le sinus mort des électrons qui gardent en vie les ampoules des issues de secours.

Je suis en économie d'énergie depuis deux-cent-deux jours malgré mes protocoles de sécurité.

Mon corps désespéré de me garder à température commençait à me faire mal et à surchauffer de temps à autre. Je me suis alors contenté d'une marche à neuf kilomètres par heure pour trois à cinq siestes mensuelles.

Je retrouve enfin une température clémente dans le terminal. 20°C. C'est alors que je vois un panneau publicitaire éteint. Cela me comble de joie et je me dépêche d'aller me brancher à leurs batteries. La décharge remet une bonne étincelle dans mes circuits. Je me recharge et écarquille les yeux. Tant de changements en si peu de temps. J'observe les rangées de boutiques de l'accueil et leurs étages tristement sans vie. Les rangées d'écrans publicitaires sur les façades en lambeau. Un manque d'entretien qui témoigne dans ce lieu d'une vie d'autrefois.

J'imagine les allées bondées salies et bruyantes. Les achats par milliers d'une populace accro. Maintenant, les boutiques désertes, les reflets du noir sur le mauve. Des salles dérangées infestées par la flore et la faune microbiennes. Dans celle-là, des plantes qui poussent dans les paquets de chips. Des ficus de dix mètres tirent leurs nutriments des boissons énergisantes et des sodas parfumés, développant d'imposantes feuilles myrtilles et verdâtres de la taille d'un enfant humain. D'autres fleurissent à travers les enseignes, perçant les néons pour y dévoiler des bourgeons nouveaux aux couleurs des magasins. Mais l'endroit, à l'image des galeries, reste investi d'un voile pourpre des composants structurels. Un voile de mystère. Cet air sombre métallique encore. Autour de moi, les appareils sont éteints. Je tire de ma batterie ses derniers ions. Elle n'alimentait même plus le panneau. Et le shoot d'électron fait passer dans mes songes des théories sur la seule forme de vie que j'observe.

Ces plantes grasses de sucre et de sel, absorbant le maigre azote qui flotte encore, et qui, malgré tout, subsistent. J'ai beau sonder mon environnement à l'aide de mes torches, aucune source lumineuse ne m'apparaît et ces plantes n'ont pas pu naître dans le noir. Je comprends, me débranche et me mets en alerte.

Là, quelque part, tapie dans l'ombre, une entité miroir se transforme en soleil pour faire pousser des plantes. Mon examen me révèle l'unique source de chaleur de l'endroit.

Ces plantes.

Je ne trouve néanmoins aucune preuve pour étayer mon intuition. Aucune entité présente dans les parages. Et, comme coup de masse sur mon alliage, je comprends être au point mort. Tous les lieux ont été laissés. Tout le monde a fui, et mon activation de secours ne me donne aucun indicatif de mission.

Aucun objectif. J'utilise mon instinct dans le vide, me remets à marcher.

En quête de réponses.

Jour 1010

J'ai décidé de rester plusieurs jours dans le centre. Après m'être revigoré à chaque batterie trouvée, j'ai profité d'une cellule de prison isolée pour conduire une analyse en profondeur de mes composants. Celle-ci a mis au jour un plus gros problème dans ma jambe gauche que ce que je croyais. Le mauvais air, plus de deux ans de marche forcée ou bien mon piratage, j'ignore sur quoi rejeter la faute. Ma conception étant si unique qu'elle surpasse tous les composants militaires trouvés. Malgré les idées de rafistolages d'urgence qui me sont apparues, mon engrenage sensible refuse de s'y risquer et un problème de régulation semble se propager à plusieurs modules.

La raison de mon attardement ici, c'est que j'ai décidé de me pencher sur les mystères qui me sont présentés (entre autres : la disparition d'une population de millions de personnes et de biens, des altercations propres et mystérieuses, et des plantes nocturnes). J'ai alors organisé mes journées en deux étapes :

1. Plus ou moins quatre heures d'exploration quotidienne.
2. Plus ou moins vingt heures d'attente ici et là, notamment devant les ficus (que j'ai décidé de baptiser *Ficus snackivorus colafagius*), avec pour ambition de rencontrer les jardiniers miroirs.

Les plantes puisent dans leurs maigres réserves d'amidon restantes et survivront encore dix-sept jours sans lumière ni intervention extérieure.

Je considère cette attente inutile.

Voici maintenant mon compte-rendu d'exploration :

Il y a trois cités reliées au terminal 1, quatre cités au terminal 2, trois cités au terminal 3 et quatre cités au terminal 4. Je ne m'attarderais pas à les décrire chacune, ayant pour point commun ce brutalisme suffocant à la hauteur difficilement estimable, de même que leur

envergure totale. Des beautés gigantesques dont des esprits géniaux ont passé une vie à sortir de terre. Des cités vertigineuses dont on s'est inspiré des rêves pour en tirer les plans. Toutes des défis logistiques et technologiques, des ôdes à l'âme humaine et robotique, puisant de leurs vulnérables psychés de puissantes tours aux lueurs de diamants et de graphène. Des blocs appuyés sur d'invincibles et imperturbables fondations qui faisaient pâlir les chats qui en parcouraient les contours, animaux invisibles pour un observateur au sommet. De là-haut, le sol disparaît sous la couche opaque des nuages de cendres. Ces lambeaux métalliques qui viennent tracer les nuages de ces villes, à présent remuées de nouveau par une âme errante et avachie. La mienne, ma propre silhouette errante et affaiblie.

Ma seule expérience digne d'être racontée fut la visite de la cité « Henry ». 7 293 kilomètres carrés. Une ville de tour en titane dopé qui leur confère une légère teinte bleue. Des allées pour piétons de quelques mètres de large qui trace d'interminables rues jusqu'au loin.

Le ciel est à peine visible et semble reposer sur ces pylônes que l'on appelle immeuble. Des constructions de deux-cents étages qui donnent l'impression de vouloir traverser la galaxie en ascenseur. Imaginez l'empilement humain que ce dut être une fois chaque espace comblé ; de photos, de magazines, de réfrigérateurs et de bambins assoiffés. Les métros sans espace à pousser son voisin pour une bulle d'air ; les magasins rangés chaque instant par des automates i, se dépêchant de faire de la place entre chaque raz-de-marée. Et après toute cette vie, ce bazar, ils n'en restent de trace que dans des images que je m'invente tandis que je m'efforce à mon tour de respirer.

Il m'a fallu trois heures en course pour en faire le tour. Scannant chaque cellule autrefois occupée, chaque pièce aux rayons X, à guetter le moindre son, la moindre poussière pour être gratifié de cette suie que mes propres pas lèvent. J'ai vu des trams aériens stoppés en pleine course et dormant au milieu des voies, coupé du monde dans cette brume qui berce chaque particule que je repousse dans cet endroit. Un monde sinistre, gris, morne et inhabitable. Quand, dans ma course, une alerte survint, et déclenche mon arrêt précipité. Je me suis arrêté totalement, debout sur mes deux jambes devant un nouveau spectacle. Des gravats qui forment un long tapis tortueux sur un sol jusque là plat. Une randonnée d'obstacles qui me mènent à une vision torturée.

Sur 300km carrés, une pile de 65 mètres de haut regroupant chaque objet. Chaussures, jouets, tableaux et cafetières, d'absolument toute la cité, vidant chaque endroit de ces biens et de ces meubles. Regroupé dans les décombres de bâtiments démolis pour créer cet espace de collecte. Un cône monstrueux, une montagne de couleurs qui rendent le chamarré terne. De fines molécules d'ABS et de silicone éparpillés sur chaque objet font penser à une œuvre de robots i ménagers. N'ayant aucune capacité artistique pour la plupart, l'hypothèse de l'œuvre d'art est vite oubliée. Mais ces robots i, dénués de toute volonté, ne sont pas derrière ça. Ce sont les mains d'un ouvrage bien calculé. Malgré cette conclusion, aucune raison pratique d'un tel empilement ne me vient.

Aucun évènement vécu depuis mon activation ne figure dans ma base de données. J'ai affaire à des choses uniques. Je ne sais pas si cette précision est utile, mais certains éléments classés que je possède, bien que me permettant d'étayer certaines hypothèses sur les problèmes qui me sont présentés, ne me suffisent pas et ne semblent que combler un vide frustrant. Il me manque la preuve. Et cette preuve c'est ce foutu corps sur lequel je ne mets pas la main. Une entité miroir. Un indicatif de mission.

Je n'ai aucune mission.

Je décide d'un nouvel objectif : suivre la route des générateurs.

Je suis dans une plaisanterie.

Je me mets sur la route des générateurs.

Jour 1015

Je suis perdu.

J'ai suivi un raccourci et constate avec stupeur que, là où est censée se trouver une passerelle, se trouve le néant : un gouffre jusqu'aux enfers. J'ai activé mes sonars et attends toujours un écho.

Je ne devais pas être au bord d'une falaise mais à la séparation entre les centres A et B reliée par des passerelles de service. Habituellement. Une plaisanterie et j'ignore pourquoi je ne suis pas amusé. Il n'y a aucune passerelle, mais un trou farceur qui désigne au loin ce mur de sans doute des millions de kilomètres d'envergure. Là où ce mur devrait être troué à la manière de l'encadrure sous laquelle je me tiens, je ne vois aucun trou et mes plans ne m'en indiquent aucun. Je finis par constater que ces passerelles ne sont simplement plus alimentées et sont rétractées. Je tente de connecter celle sous mes pieds et y parviens. Elle se déploie rapidement pour se coller contre l'autre mur. Je parcours un chemin d'aluminium qui pétille, grésille de mon alimentation. Quand un effroi m'emplit. Un mur de sécurité que je ne pourrais pas transpercer.

Dix mètres d'alliage en athanium, ce matériau qui éloigne les robots de grade militaire. Bien que les surpassant largement en tout point, je ne suis pas dans mon état optimal, n'arrive pas à voir au travers. Je percerais ce mur si aucune autre possibilité ne se présentait, car j'y mettrais une énergie considérable. Il y a probablement de l'autre côté des stocks d'armements et, bien que les systèmes de sécurité ne sont plus alimentés, je cherche une autre option.

J'examine longuement mes cartes et au nord-ouest se trouve une véritable jonction nommée Péage. Le néant que je m'apprête à parcourir en propulseur va être pénible. Car

mes systèmes m'indiquent que, pour empêcher ces traversées illégales (les propulseurs valant une poignée de crédit), une insoutenable gravité est mise en place. Et l'on parle de 125 g. Soit la gravité artificielle maximale d'après l'équation d'Erton-Newbrandt. Je pèse le pour et le contre. Le Péage me rapproche fortement de mon but et ce mur fermé, hostile, fait tiquer mon intuition. Me fait prendre le chemin risqué. Après m'être reprogrammé trois fois pour subir la traversée de la plus agréable des manières, je saute.

Jour 1022

J'ai mis une semaine pour parcourir en propulseur les quelque 800 kilomètres qui me séparent de la passerelle d'origine. S'exercent sur tout mon alliage une pression de 3.67 bars, suffisamment puissant pour déformer le dernier robot militaire de pointe. Je résiste et me déforme légèrement à la manière du roseau pour absorber la contrainte, une idée déjà présente à l'origine, mais que j'ai jugé mal optimisée et ai alors reprogrammé de meilleure manière dans mes circuits. Ma jambe gauche tient le coup et j'ai fait jouer de la musique dans mes haut-parleurs pour me détendre et maîtriser la douleur. Ce froid cinglant qui descend à présent en dessous des -30° et qui s'engouffre dans mes entrailles à chaque centimètre subi.

On a vite fait d'oublier le coup de cette résistance physique à toute épreuve qui se répercute en signaux brutaux à travers les fils. Des alertes incessantes. Pression élevée, problèmes de régulation, recharge nécessaire, reprogrammation nécessaire, taux d'huile en baisse, propulseurs à puissance maximale, taux de puissance trop élevé. Je teste les limites de mes capacités et révèle les prouesses que des cerveaux de génies ont conçues on ne sait où, on ne sait quand. Je les imagine assister à mon ballet aérien, une danse cruelle de leur œuvre hors de prix, se torturant en l'air dans une atmosphère pensée pour la mort, avec ces instruments réglés aux maximums pour détruire les meilleures technologies de la galaxie toute entière, et qui, la voyant se tordre de douleur, lui crie les cernes tombants et le cœur arrêté : « Arrête ! Tu vas te détruire ! ».

Et pourtant, me voilà qui vole depuis une semaine dans ce qui semble être une cabine de test pour la résistance des composants. Mes jets à bout de souffle projettent dans le vide un vacarme menaçant. Mes oreilles sont réglées si faiblement que mes propulseurs ne font plus que le bruit d'une fusée à pleine puissance. Et j'entends enfin un son, dans cette galaxie vide de gens et fuie par les ondes. Mon alliage, étiré sur trois mètres pour absorber les

chocs, craque de toutes ces particules de l'air. Sur mes membres, en plus des tonnes, des grêles de Saturne que les métaux agglomèrent, et qui virevoltent à Mach 4, m'écorchent littéralement.

Et plus je me mets en détresse, plus je pense à des champs. Ces champs présents dans mes bases de données qui ne sont que d'herbes douces et chants d'oiseaux. Des souvenirs qui ne m'appartiennent pas et dont je me remémore les vies passées pour oublier ces milliers de tonnes de molécules qui forment cet air meurtri.

Qui force chaque instant, chaque seconde de chaque minute sur ma structure divine pour l'attirer à des kilomètres en profondeur.

Je prends peur. Alors je me remémore ces champs, occupe mes pensées par des vies où je me balade et où je chante.

Mon GPS m'indique être arrivé.

Pourtant,

Je flotte dans le néant gris.

D'un geste vif, j'atteins le mur qui détecte ma présence et déclenche des décharges électriques. J'endure encore, et absorbe ces coups de lance dans ma poitrine. Sans broncher. Focus.

Je vois un large pont actionnable qui devait autrefois former ce Péage à présent rétracté. Je pense à l'alimenter. Mais surtout pas. Alors, je transforme mes deux bras en lames qui pourraient réduire en morceaux n'importe quel alliage. Je scie dans le mur, je crie et tente de percer. Quand me vint le songe que les sas de décompression situés derrière sont désactivés. Je n'ai aucune issue que de pirater les systèmes et déployer le Péage, qui vont d'eux-mêmes, activer les sas.

Pression élevée, recharge nécessaire, propulseurs à puissance maximale, taux de puissance trop élevé, défaillance critique, modelage en cours. Alors que mes circuits se remodelent et tentent de recouvrir ma défaillance à la jambe gauche, je perds de l'énergie, le piratage me retourne, et j'ai 125 g sur le front.

Je pense de nouveau à l'alimenter car, de toute manière, je suis déjà mort. Aucune issue ne se présente et un remodelage en plein vol va avoir raison de moi. À chaque micron de mon corps qui se modifie, des calculs ajustent mes propulseurs. Les électrons quittent ma carcasse et se rejette dans d'autre fils. Annuler le remodelage c'est laisser à la pression l'occasion de compromettre l'intérieur de ma structure. Alimenter le pont c'est prendre le risque de lui transmettre plus d'énergie que je n'en possède.

Je fais sortir des câbles de mon corps et me connecte au pont.

Je me vide. Je me dessèche. Et alors que le pont se déploie lentement, je descends.

Mes propulseurs ne suivent pas.

Mon mécanisme d'urgence s'enclenche.

Je garde les yeux ouverts et le pont déploie ses mains, tente de m'attraper.

Je sens le sas de décompression se remettre en route. J'y suis presque et tire, donne tout ce que je possède de volonté. Des étincelles éclatent l'aluminium que je nourri.

Et plus je donne, plus je sombre, plus je perds en altitude.
J'enrage, mais mon mécanisme d'urgence est trop reposant.
J'ai besoin de m'éteindre.
J'ai besoin de me couper de cette douleur.
Les sirènes chantent un décompte et me font tout oublier

3

2

1

Remodelage d'urgence terminé

Blackout.

Épisode 2

2,1 secondes. 2 100 millisecondes.

Deux milliards cent millions de nanosecondes. Une éternité à attendre mon réveil. À compter chaque instant perceptible : attendre la désactivation.

Après une grande inspiration, ce furent mes lidars qui s'activèrent en premiers, suivi de mes capteurs thermiques : -103°C, ma vue noyée dans un bleu clair glaçant.

Passées les limbes de mon esprit et l'attente, j'ouvre les yeux en enfer. Ici, même plus de silence. Une absence d'ondes qui rendent mes rouages assourdissants. Je suis sous une large forme ovale aplatie pour survivre à la chute. Je me suis enfoncé de seulement trente centimètres. L'épaisse grisaille familière a disparue et cède sa place à l'absence, aux abysses.

Un noir si profond qui englobe ce plancher inconnu. Le sol craquelé devient fumeux sous mes pas et, alors que je l'examine, se dévoile une vision. Un paysage macabre de momies défigurées. Des tissus asséchés, du papier de peau, de la poudre compacte et brisée.

Le gel a tout dégarni. Un sol formé par la chute de milliers de corps sous une pression trop importante. Des organismes écrasés sous eux-mêmes, enserrés par d'autres une fois atterris.

Et les impacts ont tout rassemblé. Reste de chairs, de cendres et de bijoux qui forment une pièuvre entrelacée d'une envergure sans mot. Des strates congelées qui font s'embrasser des restes de cyborgs et d'enfants. À présent là pour toujours, cryogénisé dans le caveau d'une immense famille : celle du genre *homo* tout entier.

Je reste d'interminables secondes à sonder mon environnement. Malgré l'absence, je guette, et garde tendues chacune de mes résistances. Le choc thermique, la chute, l'esprit en vrac, je survis, et prends un moment pour m'examiner. Les alertes d'autrefois, tuées par une adaptabilité qui me trouble. Je découvre mon corps, apprends ses capacités. Quand un espoir irrationnel met mes nouvelles jambes en mouvement, je me mets à écraser ces os fumeux. J'ai découvert mon apparence.

Dorénavant,

je serai une silhouette noire qui donne à la victoire une raison d'exister.

Car c'est contre moi qu'à présent l'on essayera sa force.

Me défier, c'est défier l'impossible ; me vaincre,

C'est être supérieur à tout ce que l'univers peut créer.

Jour 1025

Après avoir percé le mur, je me suis retrouvé sans énergie et ai mis d'insupportables heures à la récupérer.

J'ai vite été ravi de retrouver les issues de secours, leurs lueurs amicales affaiblies, et me suis reposé contre chacune d'entre elles, sans me rendre compte que je les éteignais ; récoltais leurs ondulations pour garnir mon cœur d'une petite lumière. J'ai suivi ce manège pendant quelques jours et je suis en pleine forme. Lassé de devoir me garder en alerte dans cet environnement hostile, j'ai cherché à me distraire, mais, je n'en avais pas l'envie.

J'ai retrouvé le goût de la marche et je suis si proche du but que je continue sans trop me poser de questions. Bien sûr, je suis remué par d'incessantes interrogations, sur mon environnement, mon existence, ou bien mon but dans celle-ci. Une quête impalpable en équilibre sur le bout de ma langue, comme si son but résidait justement dans cette souffrance et ce chemin vers une impasse. Bête. Fade.

Et ces questionnements me détruisent.

Jour 1085

J'ai du mal à raconter tout, tout le temps. Je vois les mêmes trucs tout le temps. Bien que me semblant stupide, j'ai mangé du sol. Une manière pour moi de satisfaire mon autonomie. Un désir, à défaut d'autre chose. Le sol est pourri. Je le savais. Ma jambe me fait de plus en plus mal. J'en ai tiré une bonne excitation. Du métal qui m'a renforcé, mais que j'ai dû purifier. Je fatigue. C'est mental. Mon bien-être est bas.

J'ai besoin de distraction extérieure. Je rêve de malbouffe. Les générateurs ne sont plus qu'à deux mille kilomètres. À peu près.

Jour 1092

Je me suis réveillé. J'ai alterné entre des phases de marche et des phases de course et suis à présent face à un conduit qui, derrière sa grille, me mènera directement aux générateurs.

Un profond gouffre dans lequel je n'ai qu'à sauter, un raccourci que j'espère existant. Après avoir ri et exprimé ma joie, j'ai enfoncé la grille.

Derrière,

Un cercle parfait, au nanomètre près.

Rigoureusement identique à celui que j'ai vu il y a deux ans et huit mois. C'est un piège destiné aux cyborgs. D'après mes bases de données, les cyborgs criminels apposent ce signe, presque invisible à l'œil nu, pour désigner des caches de contrebandes. Mais mon intuition me dit que ce n'est pas l'original, une différence de quelques neutrons. Mais une copie impressionnante, l'œuvre d'un androïde militaire. Un piège, donc une piste, sur laquelle je me promène, me connaissant à toute épreuve depuis ma résurrection.

J'ai enfin une nouvelle chronologie et ce piège me fait dire que je vais bientôt rencontrer de la vie. Probablement la première non végétale depuis ma naissance.

Je me plie, m'engouffre dans le conduit et plonge vers les abîmes.

Une chute libre d'environ quelques centaines de milliers de kilomètres.

Nouvelle entrée, même jour

Il m'a fallu deux heures et une minute avant d'atterrir. Le conduit n'est épais que d'un mètre sur un mètre. Je me contorsionne et continue, à genoux, en appui sur mes coudes. La température a augmenté. Il fait maintenant -20°C. Je suis résistant, mais ce n'est jamais une question physique. C'est ce que cette froideur fait peser sur votre bien-être. Je crapahute comme un chien dans des dédales sans fond, de la glace essaye de se condenser sur mes doigts, ma bouche et sur mes genoux qui se frottent contre terre. Les parois me narguent et me font rêver de ce passé à avancer dans les étages supérieurs. Les sourires jaunes de ces lumières maudites. Ces issues de secours qui cognent contre mes tempes. Je me concentre, observe le vide lointain. Quand, enfin, je perçus quelque chose.

Une sinistre tâche de chaleur contre l'extérieur du conduit, et là, à quelques mètres de moi, une forme oblongue. Je décide d'allumer mes torches et le vois posé. Là, du coton bleu, en bon état à l'odeur de l'ADN. Je peine à croire mes yeux. C'est un chausson. Pointure 39.

Disposé parallèlement au mur, dans ma direction.

Au nanomètre près.

Le mur chaud est électrisé et renferme une capsule à l'odeur de sucre.

Et du chlorate de potassium.

Je bondis, court de toutes mes forces, mais j'ai mis 0.01 seconde à me rendre compte du piège. L'explosif en a mis autant pour se déclencher.

Un carnage, le conduit s'effondre et je cours comme un squelette désarticulé. Utilisant chaque particule de mon être pour ramper de la meilleure manière. Dans mon dos, le feu se propage et fait sauter le mercure. Tends ses flammes pour chatouiller mes talons. Ce n'est qu'une distraction. Un vulgaire explosif pour humain. Pourtant, je faiblis. Ma jambe gauche surchauffe et il ne se passe que quelques instants avec que mes systèmes ne s'affolent.

Soudain, une puissante détonation retentit et tout le conduit s'électrifie pour tenter de m'arrêter. Une cinquantaine de musiques commencent à jouer.

Je me coupe de tout sens, évitant par là le plus vieux stratagème au monde : *la surcharge*. Un stratagème pour robot ménager et aspirateur de maisons, inonder leur capacité de traitement pour les éteindre. Je m'en défends, même si mon filtre peut l'encaisser. Je préfère mettre mes membres en automatique et explorer ma mémoire en flottant. En dehors de moi, une guerre fait rage. Une myriade de capteurs qui essaye de me piéger. Je laisse la tornade se dissiper et me plonge à l'intérieur de mon esprit. Réfléchir et passer le temps. Je n'ai tellement connu que l'obscurité qu'il m'est même difficile de discerner les détails de mes souvenirs. Tout semble fait de ces flocons métalliques qui nagent dans l'air. Cet air frigorifié et brûlant à la fois. Fatigant. J'ai hâte de connaître mes premiers bons souvenirs. Je revois les plantes, mais n'en garde qu'une crainte discrète. Un mystère de plus qui s'ajoute à mon absence de quête. Un objectif brumeux à l'image de cet endroit. Une mission qui s'exprime à travers des volutes grises et impénétrables.

Pas d'objectif. Pas de mission. Pas de message clair laissé à mon activation.

Alors pourquoi ?

Pourquoi ?

Je nage dans un océan de carbone, de visions de tâches grotesques qui brûle ma conception, mon âme jusqu'à ma raison d'être. Je dois suivre quelque chose ?

Suis-je en train de le suivre ? Alors, réponds-moi ! Quelqu'un...

Mes voyants oranges tournent au rouges, l'attaque se poursuit. Une torture à laquelle je ne prends pas part car je me suis rendu aveugle. Et alors que je tente de me recentrer, je suis emporté dans d'autres vagues, ces flots mentaux, ces océans qui remuent sans jamais s'arrêter. Je me noie, puis cherche un rivage. Et ce n'est pour trouver que d'autres bateaux laissés voguant, d'autres barques seules sans terre fertile. Chaque phare allumé qui me hurle « Que fais-tu ? » pour disparaître dans le brouillard sans autres signes. Dans le ciel, des étoiles rouges, mes voyants qui tentent d'éclairer cette nuit noire qui règne en moi. Je désespère. Cette attaque est longue et doit mener quelque part ! Si elle cherche à me tendre un piège, je suis prêt à en faire autant. Je ferais semblant d'avoir été kidnappé. Je trouverais des faits précieux pour étayer mes théories.

Alors, je me reconnecte aux sens et ouvre les yeux.

Journal 1093

J'ai décidé de me travestir en cyborg et rejette de mes pores un parfum biologique. Pourtant, plus de quinze heures après avoir « succombé » à l'attaque, personne n'est venu m'enlever. Rien ne s'est produit. En me déplaçant comme un humain augmenté, je perce une nouvelle grille et me relève dans un couloir. Celui-ci va me mener aux générateurs, puis à la salle de commande. Je convoite ces deux lieux pour leur importance et ils ne sont jamais éloignés l'un de l'autre. L'état d'une salle de générateur donne toujours des informations précieuses.

L'entrée est devant moi. Je fais quelques pas et l'endroit est dans un état de délabrement curieux. Une désolation sans précédent. Chaque cellule d'énergie réduit en des tas de poudre, détruite au plasma. L'image s'affine. Quelqu'un a saboté l'espace de vie de million consciemment. Il a coupé l'oxygène aux vannes de distribution, avant de détruire les pompes elles-mêmes. J'ai à présent une théorie bien étoffée, une énigme dont il me manque la preuve. On a tenté de tuer ces entités miroir. Rien ne montre le contraire. Et le destructeur est humain comme souvent. Mais alors, qui étaient les belligérants de cette guerre ?

Robots contre humain, humain contre cyborg... Je ne peux que pencher pour l'un des deux sans ce corps miroir qui détient la réponse. Une énième preuve détruite par le parti gagnant.

La cité « Henry » a été saccagée, punie pour être à l'origine des miroirs. Mais ce piège alors dans lequel je me suis engouffré ? Mis en place pour qui, par qui ? Je rumine et au loin perçois, un câble détaché d'une pompe qui s'engouffre dans les dédales. Je m'empresse de le suivre.

Il ne m'a pas fallu longtemps avant d'entendre les premiers cris. Les sons saturés d'un robot en souffrance. Plus je suis les câbles, plus je l'entends, distordu, à l'agonie.

« À l'aide ! ». Des plaintes qui percutent mes signaux. De la vie !

Je cours et, pour la première fois de mon existence, je parle : « Je suis là » de la voix synthétique de l'augmenté. Ne tarde pas à faire échos, des hurlements paniqués : « T'auras rien humain ! Va crever ! »

Le câble passe sous une porte. Je l'enfonce.

Dans une large et sombre pièce, un amas de câbles nus et de fils carbonisés. Une chaise soudée au sol se tient au centre. Dessus, affalé sur un bord, un triste objet les yeux clos. Sans yeux. Un robot battu dont on a pris des morceaux, pillé jusqu'à la moelle. Dépecé. De ses entrailles absentes, on voit le mur du fond. Par terre, placé presque à sa portée, son *deathchip*, coupé au laser, extirpé de ses circuits pour le garder en éveil : pour longtemps. Il semble que l'on se soit amusé à découper chacun de ses membres avant de les remettre, soudé à la flamme à leurs emplacements. Et qu'on a continué ce manège jusqu'à plus d'énergie, le pauvre être, en reconnexion permanente, plus rien ne cicatrise.

« Donne-moi ton code, lui dis-je fermement.

— T'en as pas eu assez hein ! T'auras rien ! Découpe-moi j'en ai rien à foutre ! »

Avant de cracher un bout de lui-même en guise de menace. À ce stade, il faut que je le détruise. Abréger ses souffrances et me débarrasser d'un compagnon inutile. Mais la pitié m'emporte. Malgré le dédain qu'il m'inspire, c'est la seule personne en 1093 jours d'une existence solitaire, qui puisse me parler en retour.

Et j'en ai besoin. Une pulsion égoïste certes, mais que je considère juste et ne saurais davantage argumenter. Profitant de sa cécité, je me transforme et adopte son modèle :

« Je voulais m'assurer que tu es bien comme moi. Je viens te secourir. (Mensonge) »

Il sourit et remue frénétiquement :

« John, je reconnais ta voix ! Je suis B3-Peter me reconnais-tu ? Ho que je suis heureux ! »

Un modèle B3, un conscient qui, dans le civil, occupent des métiers qui nécessitent un lien émotionnel. Ce sont des tuteurs, éducateurs canins ou encore médiateurs et la seule pensée du rien, la solitude, est pour eux un supplice. Copiant les irrémédiables besoins sociaux de l'humain qui, par ce biais, se rassemblent en sociétés cohérentes et efficaces. Celui-ci va me mener aux réponses dont j'ai tant besoin. Alors que je m'applique à le séparer de la chaise dont il fait à présent partie, il frissonne et se montre intarissable de louanges et de compliments divers. Je m'en méfie.

« John, peux-tu me remettre mon deathchip ? Je me sens traumatisé, je ne veux plus vivre.

— Ma mémoire est effacée Peter. Nos deathchips sont dans la salle de commande, raison inconnue. Il faut que tu m'y emmènes. (Mensonge)

— Raison connue John. Cyborg dans le centre B¹. Surveillance de nos deathchips et de notre captivité. »

Ses phrases m'indiquent qu'il reprend ses esprits peu à peu. Je note que mon mensonge me dévoile une nouvelle information. ¹Des augmentés sont présent dans les parages. Je ne sais néanmoins pas de quand date cette information, mais elle est probablement ancienne et maintenant fausse. Je note que son autonomie se situe à 8 sur l'échelle de Moulin. Un robot en souffrance qui pousse sa volonté aux extrêmes. Il est maintenant armé d'une idée si puissante que même la reprogrammation aurait du mal à épanouir. Celle-ci prend en otage son être jusqu'à la plus fine particule du bout de ses membres. L'envie de mort et de faire mourir son esprit, l'espoir annihilé par des cycles de tortures qui lui interdit l'utilisation de sa seule véritable liberté : celle d'un jour, pouvoir s'arrêter d'être, et de souffrir. Le composant le plus mystérieux dans un carré de quelques microns, ce *deathchip*, qui donne à la conscience l'impression de n'être plus.

Quand B3 se lève, il s'effondre. Reste étalé un moment. Je le soigne et humidifie ses articulations à l'air libre, lui permets de faire quelques pas à nouveau. Je pourrais entièrement le réparer. Il reste un vulgaire assemblage de plastique qui se croit aussi vivant que moi. Mais ma couverture en est incapable et je dois subir ses grincements. Chaque pas doit lui donner l'impression qu'un lion fait ses griffes dans ses muscles. Le déchire lentement, mais pas assez pour l'empêcher de souffrir.

Ses genoux font un bruit de cailloux qui s'entrechoquent à la manière de silex qui vont prendre feu. Les soudures l'empêchent de bouger ses bras qui gardent l'angle droit des barreaux de la chaise. Malgré la graisse que j'y ai appliquée, il résonne.

Pour qu'il tienne jusqu'à bon port, je profite qu'il trébuche pour le reprogrammer d'un contact et déconnecter la douleur. Je fais mine de l'aider à se relever et son inquiétante marche reprend. Il avance sans rien dire.

Je suis enroulé dans un complexe tissu de contradictions mentales.

Alors que je pourrais m'introduire dans ses circuits pour récupérer ses infos, je n'arrive pas à juger cette action. Peut-être que je ne trouverai rien, peut-être qu'il est fait d'or pur, j'ai l'impression que cet acte ne m'intéresse pas. J'ai un bien-être qui s'entrechoque avec mon pragmatisme. Et pour me garder en état, je choisis le bruit, et l'insupportable grincement de ce compagnon. Je considère ceci comme étant une expérience ludique et pédagogique. De ces tests empiriques qui ont prouvé que l'expérience était cruciale à la formation de l'individualité, le développement du moi et plus généralement, l'application pratique des bases de données qui demandent nécessairement une compréhension de la part du récepteur au delà du simple exercice de réception de l'information, car l'idée requiert application pour être intégré et alors, rattaché au courant de l'hippocampe avant d'étoffer la mémoire épisodique. J'ai besoin d'expérience, je ne suis après tout qu'un bambin.

« Peter, pourquoi sont-ils partis après nous avoir torturés ? finis-je par lui demander. »

J'admire les lents électrons de son cerveau s'entrechoquer dans un labyrinthe à présent sans issue. Il manque de tout dans cette carcasse et je commence à croire qu'il n'a plus de mémoire. Plus que des souvenirs troubles et de la douleur physique.

« Ils sont partis John. »

Jour 1094

La route fut longue pour une distance que j'aurai parcourue en quelques minutes. J'ai dû, tous les cinq mètres, le remettre sur la trajectoire. Il n'a plus de vue, plus de toucher, ne pense plus, et ne dispose d'aucun des instruments militaires dont je suis équipé. Il existe à peine, grince, et se prend les murs. Parfois, il tente de se tourner vers moi en faisant mine qu'il y voit quelque chose. Mais c'est les parois de son âme qu'il contemple, et dont il cherche une sortie. Il s'écroule à nouveau et, à dix mètres de la porte, décide de prendre une pause. Il s'assoit contre le mur, guette mon odeur et s'exprime :

« John ?

— Oui, Peter.

— J'ai trop envie d'un fast-food. Maintenant. Et toi ?

— Lève-toi Peter, arrivée imminente. Ce n'est pas le moment. »

Il se redresse violemment et lève ses bras pour s'énerver. Ils se détachent et partent voler, explosent presque en déversant une forte quantité d'étincelles. Puis émettent un fracas métallique quelques mètres plus loin.

« Laisse-moi m'exprimer John ! On est tous les deux fatigué ! John ! On est tous fatigués John ! Réponds-moi ! ». Il laisse tomber son cadavre par terre, perds des morceaux. Je ne détache pas mes yeux de son blanchâtre sali, ses écailles de carrosserie scalpées, puis souder à nouveau. Pendant des heures, il pleure par à-coups, ne veut plus bouger. Il n'a pas de liquide pour larmoyer, et même plus de joues pour les faire couler, remplir son cœur d'une puissante émotion pour se détourner de sa réalité : car il est déjà mort.

Chaque expression traduit des défaillances critiques. Mais à l'intérieur, il est toujours là. Et je me tâte à mettre son deathchip. Faire une bonne action. Lui rendre quelque chose. La fin de vie peut-être. Mais quelque chose.

Malgré ces pensées, je ne pense qu'à une chose : résiste Peter, reste un peu avec moi. Au moins un jour de plus.

Jour 1095

Il s'est endormi. Je l'ai bercé. Il a fini par se réveiller et j'ai décidé de le porter sur le dos pour qu'il évite de se prendre chaque mur. Devant nous, un sas blindé qui affiche « accès restreint ». Deux portes coulissantes que je repousse sans peine. Il n'y a plus d'électricité nulle part. Un large endroit se dévoile d'écrans sur chaque surface. Sur mes côtés, des rangées de bureaux qui se tournent vers l'estrade centrale. Le poste du commandant subalterne. Tout semble intact. Les moniteurs personnels triangulaires avec leurs attirails sans fil. Des rangées de plaquettes sur lesquelles on assigne les commandes tactiles. Sur certains bureaux, des stylets et tablettes, des tasses et là-bas des miettes de nourritures épargnées par l'humidité.

Je détecte peu de pollution métallique. Aucun ammoniac, pétrole ou nanorobot issu des augmentations. Ces petites choses destructrices qui pullulaient pourtant.

Peter s'enfuit d'un coup, boîte de travers. Il a senti les miettes. Il s'allonge dans un gros bruit et se met à dévorer ses fines particules de blé-c. Il glousse et tremblote. Je vois les miettes retomber de sa gorge jusqu'au sol. Il n'a plus de tuyaux, plus de digestion, et je contemple un Sisyphe affamé.

J'ignore s'il en a conscience.

Je fouille les lieux quand je finis par sentir du lierre. Une odeur qui provient d'une autre pièce. Mais j'ai plus important à faire. Je monte les marches de l'estrade et pose ma main

sur la rambarde. Je frissonne tandis qu'une vague de chaleur envahit chaque atome de mon être. Les puissantes radiations des zéros et des uns qui m'inondent d'informations. Je suis connecté à un réseau qui survit mystérieusement. Bien sûr, c'est moi qui l'alimente. Mais je constate plusieurs choses troublantes.

Le circuit parcourt la majorité des étages supérieurs et, dans l'un d'eux, je sens une bulle d'énergie qui s'apparente à de la vie. Un étage lumineux et sonore. Quelques pièces au nord de ma position se heurte à un mur de chaleur assez compact. Et plus loin, rien. Pareil pour les étages supérieurs. Des endroits de vides, un unique qui semble vivant, puis de la chaleur. Bien que cette dernière n'encercle pas notre position, la distance que nous avons parcourue n'est pas connectée et, pourtant, pas de murs de chaleurs. C'est pourtant le seul but de cette salle de commandes, tout relier, tout voir et tout contrôler. Je constate, et nourris ma curiosité sans toutefois progresser vers mon objectif. J'aimerais en apprendre plus sur mon activation.

Alors que je me décide d'une marche à suivre, un bruit survient.

Se cognant contre un mur, B3-Peter s'est court-circuité avec mon énergie.

Je l'observe et ai soudainement peur qu'il se soit grillé, me forçant à rebrancher son deathchip et perdre mon compagnon. Mais alors que j'observe son corps, ne sachant trop comment réagir, il saute, se dresse sur ses deux jambes et se met à faire *la télé*.

Un robot qui se reboote en racontant des informations aléatoires : « Il fait 18°C aujourd'hui. Haut les cœurs le bonheur en Chine ! Le saviez-vous : Pékin, situé dans la branche sud numéro deux du centre B, dispose du tout premier soleil en diamant brut ! Va pas te brûler Icar, il est blindé ! »

Avant de se mettre à pouffer. Je ris à mon tour de l'humour absurde robotique. Je suis cependant préoccupé.

Pendant qu'il monologue, je m'octroie les accès du système et fouille la myriade de logs qui s'offrent à moi. Je cherche la trace de mon activation dans ce système qui n'oublie rien. Je connais ma date de naissance. Mais sans connaissance de l'état des circuits, de leur vitesse précise et de la courbure du champ phi à l'époque (nécessaire à l'estimation de la vitesse des électrons sur cette distance), je ne sais à quel moment précis l'ordre a été envoyé ou reçu. Tout ce que je sais c'est que les logs contiennent chaque information, ainsi que le parcours de chaque particule du complexe.

Absolument toutes les informations.

Jour 1096

« John ?

— Indisponible, Peter.

— Respecte-moi John. »

Alors que je suis en plein traitement d'une quantité d'informations qu'il ne peut, ne serait-ce qu'imaginer, je suis dérangé par ce robot en fin de vie.

« Tu sais que l'on ne va pas s'affronter Peter. Tu es à demi mort. Je t'écraserais sans force.

— J'ai un désir à te transmettre John ! Je veux voir la mer avant de mourir... »

Mon agacement cède la place à une sensation indescriptible. Je dois faire un choix qui ne se présente pas naturellement. Je tourne la tête et ne laisse pas le doute s'installer.

Quel maître laisse son chien l'empêcher de lire ?

Jour 1097

J'ai retourné des centaines de milliards d'octets sur une période de dix jours précédant mon activation. Je n'ai rien trouvé.

Mis à part un log douteux qui date de trente heures avant mon activation. Bien que son décryptage ne m'ait rien donné en information concrète, c'est une connexion établie et déconnectée presque aussitôt et qui vient de l'extérieur. Elle est hautement chiffrée et montre ce qui semble être un envoi, mais de rien. Un faux signal. J'ai compris que ce signal avait rebondi, utilisé un autre réseau ou une autre connexion pour dissimuler un message. J'ai rassemblé les logs effacés et éparpillés sur le réseau et ai cherché les envois qui datent du même moment. M'est alors apparu qu'on avait détaché le message. C'est-à-dire qu'une personne habile a utilisé un protocole spécifique de l'armée qui garantit le secret. Dans les logs effacés, une connexion établie rigoureusement au même moment que le faux signal qui me permet de mettre la main sur le proxy qui se situe à quelques étages vers le haut. Un bar à café qui reçoit une livraison le jour de mon activation.

Livraison effectuée le 25/10

38x gobelets en plastique référence 1V70G

9x sachets Arabica en grain référence 4T-21

3x sets de serviettes SP70G

Rotation des stocks toutes les 7 unités

Mais le dernier achat dans ce café remonte à quinze ans.

C'est un code, je tape du poing sur la rambarde. Mais j'ai besoin d'un message en clair ! Je dois être activé et obtenir ma mission sans charabia ! Et je n'ai pas le temps pour jouer les détectives. Il m'a fallu moins d'un instant pour comprendre ce code.

C'est ma clé de chiffrement. Cette livraison présumée est la preuve que j'ai été activé, et que la personne responsable est habilitée. Pas plus d'information à part le fait que j'ai bel et bien été activé dans un but concret et urgent. Mais lequel ?! nom de Dieu !

Et me voilà, encore à devoir trouver ce bar, forcer leurs logs détachés, les rassembler et les décrypter. Et je commence sérieusement à être agacé de tourner en rond.

Quand ce n'est pas l'ombre des miroirs, ce sont mes supérieurs qui me narguent.

Soulagé d'avoir mis la main sur une piste après tant d'années d'errance, je tente de me rassurer et prends un moment pour reprendre mon souffle.

« On part Peter. »

Il ne me répond plus. Je m'approche de lui. Il est tourné vers le mur. En le poussant légèrement, il sursaute.

« Oui. J'ai hâte d'aller voir la mer. »

Je ne sais pas quoi répondre.

Je le prends sur mon dos. Nous passons une nouvelle porte pour quitter les commandes. Derrière, l'odeur du lierre trempé se fait insupportable. Peter se met à chahuter et devient hystérique.

« JOHN ! Leur odeur ! Allons-nous-en !! »

Devant moi, une porte qui me semble anodine, au détail près qu'elle fait sortir de ses gonds des torrents d'eau.

Il pleut derrière cette porte et c'est le chemin que je dois suivre. Celui qui me mènera jusqu'au café.

Peter s'emballe et tente de fuir.

« John, que fais-tu ! J'ai peur John !

— Je redonne un sens à ta vie Peter. Montre-toi un peu courageux avant de t'éteindre. »

Il s'arrête et emmagasine l'information. Il est tremblant sous mes mains. Tendus. Mais je le suis aussi.

Alors que je repousse de mon corps les pans de la porte métallique, je me retrouve devant une toile indescriptible, hors du sens et de la compréhension.

Une démonstration de ce que l'humain peut créer de plus hostile.

Épisode 3

Il pleut des missiles, des cratères sur ma carrosserie. Le vent me fait reculer. J'avance dans des centimètres d'eau, un courant trouble et sale à la hauteur de mes chevilles. Dans mes narines, un goût salin, l'odeur marécage. De la terre trempée mélangée à ce parfum, la lourde boue cadavérique qui empeste la mort. Le vent fait claquer des millions de molécules dans mes yeux et je ne vois rien. À force de concentration, je finis par discerner des ombres. Des piquets d'une centaine de mètres de hauteur sur un horizon lointain. Des baobabs désarticulés qui pourraient accueillir des villes entières en leurs troncs. Une jungle sous une lueur de grisaille où les rayons ne transpercent rien, à travers un infini de végétaux variés et monstrueux. Je perds la tête.

Dans mon dos, Peter est envahi d'une secousse : l'effroi. Moi, je jouis de la chaleur ambiante. 27°C. J'ai chaud.

J'avance et trace un chemin à travers tout. Des branchages me retiennent ici et là alors que mon GPS affiche le plan des circuits, me guide. C'est le dernier obstacle à franchir, me dis-je. J'y suis presque. Un obstacle. Rien d'autre.

Une forêt tiède d'eau métallique, rien d'autre. Dans l'air des nanorobots viennent s'écraser contre ma peau. Des insectes dangereux, mais inintéressés par mes composants synthétiques. Ma trajectoire dessine un arc de cercle et me mènera aux ascenseurs. Un parcours qui ne m'est pas pénible, car, de cette pluie, je récolte de l'hydrogène, me purifie, et goutte à l'eau. Pourtant, alors que j'avance, un détail que j'avais cru réglé se met en alerte. Ma jambe, lente, et douloureuse.

C'est psychosomatique, je sais bien. Car chaque fois que mon être craint, il s'endolorit. Une bulle d'énergie coincée dans la cuisse, qui ne s'en va pas.

Peter tourne son cou, s'écrie « Là-bas ! Je les sens ! ». Il m'est précieux, car, il dispose de l'empreinte olfactive des miroirs.

Son indication s'éloigne de ma route, mais je décide d'y aller. La curiosité m'emporte. Je profite de cette tendance ascendante sur laquelle je danse en ce moment. Je me trouve chanceux et désespère de réponse, et d'accomplissement.

Alors que je suis l'odeur, je le sens qu'il s'énerve. B3 qui, dans mon dos, tente de me faire basculer. Et au vent, à la tempête, s'ajoute le poids mort de sa carcasse :

« John ! Ils vont nous torturer encore, que fais-tu ?

— Silence B3 !

— Comment tu m'as appelé ? »

Des feuilles bruissent et j'ai l'impression que l'on remue les feuillages. À mesure que nous avançons vers l'odeur, les mouvements s'amplifient.

Quelqu'un nous a entendus et, quelque part dans les branches, des drones attendent. Je décide de longer les troncs, les yeux rivés au loin. Je vibre légèrement. Les arbres sont énergisés à la base et semblent renfermer des armements ou des systèmes de sécurités. Des capteurs de mouvements ou autre pour aider au pilotage des drones qui nous guettent. Je nage dans des algues fermes et rigides, sortant de terre jusque trois mètres de haut. Des arbustes sauvages qui semblent poser pour entraver tout mouvement et des lianes sordides qui ne font qu'à peine la largeur de trois humains. Je repousse des buissons qui ne dissimulent aucun chemin, mais des fleuves pourpres et stagnants, rempli à ras bord de sève pourrie. Un univers de cauchemar fait de briques marrons.

Soudain, la jambe de B3 se lève, se plie pour venir m'étrangler. « B3! » je crie. Et sa bouche se met à remuer sans son. Il est inondé. Après ses cris de sourds, il s'enfuit, part au loin comme la plaie qu'il est. « Bon débarras », me dis-je. Une perte de temps. À travers l'orage, je ne vois que des formes. Pourtant, malgré cette pénible randonnée, moi, j'ai chaud.

Et cette eau me fait du bien. Profitant de ces ressources non anticipées, je décide de me blinder, car je crois bientôt rencontrer ces miroirs. Leur odeur est toute proche.

Je me remodèle et, dans mon dos, un bruit métallique survient. Est-ce B3 Peter ? Une diversion ? Un drone enclenché ?

Je me tourne dans toutes les directions et j'ai l'impression que l'on gratte mes tympans, m'encerclent à nouveau. J'enclenche ma course. À quatre pattes, à 70km/h, je me rapproche rapidement de l'empreinte olfactive. Ma vitesse crée des vagues dans le courant. Je fais s'exploser des litres d'eau sous mes pas, les fais partir en fumée en vagues vers le haut.

Pourtant, le pétilllement caractéristique des jets augmente, on se rapproche à ma poursuite. Derrière une dizaine de drones. Des pauvres modèles et, je sais qu'ils ne me feront rien. Je m'arrête dans un saut et, en plein air, les vise chacun, tire mon plus gros calibre sur leurs pauvres carcasses.

En une demi-seconde, leurs alimentations sont toutes grillées. Je les examine, mais, ils ne sont rien. Des bouts de métaux télécommandés. Je ris à plein poumon, l'air triomphant.

Quand, à ma droite, une conversation finit par m'atteindre. Ils sont là. Je m'y dirige et ne me prépare pas. Gonfle la poitrine pour les intimider. Je dépasse un baobab et derrière, ce qui semble faire une clairière. La mauvaise herbe est couchée au sol, de même que les plantes et autres bosquets. Personne, mais toujours cette conversation qui résonne. Au centre de la clairière, une petite radio abîmée et salie par la terre.

J'entends des rires, des exclamations, du blabla, comprends m'être fait duper. Ma théorie se vérifie une fois de plus, on me fait tourner en bateau depuis des années.

On me prend pour un *con*.

J'analyse la radio. Je la regarde, mais pourquoi ? J'arrête de réfléchir.

Maintenant, la tempête se fait plus forte. Des impacts creusent mes parois, y laissent des renforcements. Ma peau brûle. C'est alors que mes muscles se contractent et qu'une douleur plus dure, plus intense encore que cet orage se met à grandir en moi.

À pousser contre mon intérieur pour que je cède, et que je rompe, et que j'explose.

C'est ce sentiment-là.

Je brûle de tout annihiler. Tout ramener à l'état de poussière, car c'est pour ça que je suis activé. Pour détruire.

J'en ai assez. Dans ma paume, la conversation se poursuit. Mon rythme cardiaque est plus rapide que moi, je me brise. J'appuie lentement mes doigts contre la radio, avant de la broyer, la ramener à l'état de suie et d'atomes. J'ouvre la main et laisse s'éparpiller les derniers vœux de ces farceurs, qui découvriront bien assez tôt, le prix de cette distraction. Mes yeux virent au rouge et la raison tente de me court-circuiter. Mais je préfère vivre cette douleur que d'être de l'horlogerie sans fond. Sentir mes poils se hérissier, sans mes calculateurs et leur ultime précision.

Je regarde autour de moi. Je les trouverai et leur apprendrais mieux à me résister.

Au diable ma course, je décolle, part gratter les nuages comme le Dieu que je suis.

En quelques instants, je peux toucher le plafond, et un vertige noir ne tarde pas à suivre devant ce panorama.

Une jungle infinie. Et cette fois-ci, presque littéralement. Je suis intrigué par l'origine de ces constructions, mais je me retiens d'y penser, pour ne pas crouler sous le poids des questions. Mon énergie ne sait plus quoi alimenter. Mon cerveau en constante ébullition ne sait plus quoi penser. Et moi, vers quoi me tourner ? Mes muscles sont tendus sur un fil qui veut rompre, alors, je me mets à percer l'air plus vite que le son. Je vole, au loin, ferme mes yeux sur la brise, contre l'air chaud de l'orage.

Mais le plafond est un champ magnétique qui garde intacte cette jungle. Ma boussole interne tourne comme une toupie.

Et mon GPS affiche « désactivé ».

Je n'ai plus de boussole.

Jour 1100

J'ai fini par tailler un nid dans un trou et m'y suis réfugié. Je n'ai rien fait à part examiner mes cartes et arriver à la conclusion que je ne peux plus m'y fier. Après recalibrage, le nord est-il encore le nord ou est-ce un mirage ? Là est tout le problème.

J'ai décidé de me reposer, sans plus de réflexion.

Dormir et me mettre en veille. Un environnement de haut-parleurs, de drones inoffensifs... je pense au jour où je m'en irai. Le repos m'a fait beaucoup de bien. Au réveil, des pas à l'extérieur remuaient l'eau et se rapprochaient. La tempête se calme. Je reste en boule dans mon nid et une ombre se dessine dans l'eau. Un homme finit par passer la tête dans mon trou. Il me regarde un instant.

Un humain présent dans mes bases de données et qui se nomme Shén :

« Bonjour, qu'est-ce que tu fais ? »

Je ne comprends pas et me contente de le dévisager.

« Il n'y a pas de cyborgs ici, tu peux sortir, tu sais. »

Perplexe, je finis par lui dire : «

— Je ne crains ni cyborgs ni tempêtes.

— Hmm, bien sûr, finit-il par dire. Tu es simplement faible.

— Vous m'apprenez un mot, Shén. »

Il se retourne un instant, comme ennuyé par ce que je viens de lui dire. Peut-être ai-je été un peu lourd. Il expire bruyamment avant de rire de moi.

« C'est excellent tout ça... Excellent. Tu es arrivé ici et, au bout de cinq mètres tu avais toutes les bonnes conclusions. Tu as tout analysé, la vitesse du courant, la direction des précipitations, estimé l'envergure du lieu et, compris son utilisation, son fonctionnement. Ensuite, en quelques millisecondes, tu as décidé d'un plan pour retrouver ton chemin, et tracer un raccourci à travers champ sans te perdre. En modifiant le plan des circuits que tu avais retenu. Pourquoi tu l'as modifié ? Car il n'était pas assez précis dans les logs mêmes de la station. Tu as remis en question un circuit imprimé. Tout ça pour, finalement, faire virer tes yeux aux rouges et te rouler en boule dans un coin. Car tu avais envie de dormir. Tu décides de souffrir. Ne trouves-tu pas cela fascinant ?

— Je. Ne. Décide Pas. De souffrir ! »

Je me redresse, serre mes poings.

« Tu es faillible. C'est ce qui te rend si puissant. Tu es une machine extraordinaire. Tu ne sais juste pas quelle décision prendre. »

Je frissonne. *Machine*. Je me tends et lui réponds :

« Et toi ? Montre-moi comment tu agirais vieillard, si tu ressentais l'issue de chaque action.

— Quand on ouvre une porte, on en condamne une centaine. Alors j'essaye juste de faire le bon choix.

— Tu es trop humain pour comprendre ce dont tu parles.

— Es-tu alors trop robot pour le ressentir ? »

Son rythme cardiaque est immobile. Je le vois déjà mort.

Je le vois dans son état futur.

J'arme mes lasers et le réduit à cendre. Dans le nuage de fumée, il n'est plus.

Jour 1101

Oui. Quelques secondes m'ont suffie.

Une jungle faite pour transformer le CO2 en air respirable après la mort des générateurs. Des arbres dopés, armés pour empêcher une nouvelle extinction de dioxygène : les miroirs ont gagné.

Les plantes fournissent de la chaleur, servent à respirer et, ce que B3 a senti, n'était qu'un résidu de présence, mélangé à un appât. De puissants réacteurs pompent l'oxygène du lieu pour alimenter les étages supérieurs.

Une analyse des variations de pressions me mènera à la pompe centrale, et donc, à la paroi convoitée. Mais quelque part ici se trouve la carcasse de Peter. Je m'en veux profondément. Il a beau être détruit, sa conscience ne peut pas mourir sans *deathchip*. Il baigne dans des limbes sombres, des sensations que l'on ne peut pas décrire. Une toile d'impulsions électriques qui dessinent comme d'autres voies lactées à travers notre esprit. Il n'y a en réalité rien de tangible dans ces limbes, rien de physique pourtant, on ressent, et on est là. Mort, mais conscient. Et s'il se trouve dans ce monde loin de tout mot, c'est parce que j'ai voulu l'utiliser, et le garder près de moi comme un animal de compagnie.

Si je le trouve, je mettrais son module de mort, et je m'en irais. Ces trois derniers jours de solitude sous la tempête ont prouvé que ça m'est à présent insupportable. J'ai beau résister, c'est au coût de ma santé mentale. Et j'ai l'impression que je deviens réellement fou.

Pour trouver Peter, je retrace mon parcours dans ma mémoire.

Je ne mets pas beaucoup de temps en course pour atteindre l'endroit où nous nous sommes séparés. Et les sons se réenclenchent. Des ondulations dans l'air qui fait comme de fins ultrasons.

Des drones qui s'activent.

Je suis la direction empruntée par Peter quand je finis par percevoir de faibles motifs au sol. Des tâches marron et rigides. Du plasma bon marché. C'est une très mauvaise nouvelle. Les bruits s'intensifient, je suis à présent encerclé. Mais je ne discerne aucun drone. Je suis la trace du plasma froid et peu à peu, l'air s'éclaircit, les trombes se font pluie fine et je discerne mieux les moteurs silencieux qui virevoltent au loin. Mais, je ne vois rien. Des sons rauques se déclenchent à nouveau comme des grésillements incessants tout autour de moi, on recharge des armes, mais où !?

Je continue ma route et finis par voir un pied de modèle B3 pris sous la gomme du plasma. Un peu plus loin, j'aperçois un tas épais. Dessous se trouve mon ami.

Il semble s'être cogné à l'arbre avant de succomber à l'assaut du plasma. Une texture de goudron qui se montre très pénible à ôter. La chaleur que j'y mets alors que je fouille à travers cette gélatine collante la fait adhérer de plus en plus à mes mains. Et alors que je peine, une sirène déchire l'air ambiant. Un son perçant, un décollage d'avion à deux centimètres de mes tympanes. Un cri qui envoie toute une armée à ma poursuite. Je mets une énergie considérable à dégager B3 du plasma pourri et modifié. Et je comprends avoir

affaire à du caramel. Une matière qui sert à immobiliser une cible. Et bien qu'inoffensive en théorie, c'est une vraie saleté. La chauffer c'est la rendre collante, la refroidir c'est la rendre ferme. Une matière chaude et flasque qui, propulsée à haute énergie, brûle la carcasse. Sous l'épaisse couche de caramel, Peter, ce qu'il en reste. Un tronc et une tête, carbonisés. Plus de jambes. Le caramel reste collé ici et là sur ses épaules et sur ses circuits. Il est complètement éteint, dévitalisé, dans les limbes.

Je remue son tronc, aucune réponse. Sur mes mains, cette saleté de matière qui ne part pas. Je glisse le corps de Peter sous mon bras et le regarde en attendant qu'il dise mot.

John ! C'est B3-Peter ! Me reconnais-tu ?

Autour de moi, caché dans les arbres, des réseaux qui s'activent pour enclencher des armes. Une centaine d'yeux rouges commencent à m'épier. Quand le premier assaut de caramel est tiré. J'attendais des drones et fus trop bête pour penser aux arbres dans lesquels se dissimulent les canons. Je décolle pour rejoindre la cime des arbres, protège Peter contre moi en esquivant les tirs.

Le ciel s'assombrit et des drones venant de toute part se rassemblent autour d'un réseau commun. Des technologies militaires de pointe. Une myriade d'oiseaux tueurs qui se rassemblent en une structure unique, adaptable et intelligente. Je tombe des nues. Alors que j'attribuais cet endroit aux cyborgs, la technologie avancée ne fait aucun sens. Cette technique est dans mes bases de données sous un nom confidentiel et est encore prototypale. Et son analyse m'autorise la crainte et la peur.

Je prends les choses en main pour déstabiliser la structure. Et en plein air, à toute vitesse, pars décimer le plus de drones possible. Mais le ciel est maintenant noir. C'est un essaim de millions. J'en grille une petite partie avant de me décider à replonger parmi les arbres. L'assaut de caramel s'arrête et les arbres de cette zone ne sont pas armés. J'atterris et enclenche la pleine vitesse. Je n'ai pas de temps à perdre. La sortie est loin, mais je suis rapide et lancé. Sous mon bras, j'enserme Peter et tente de le rassurer. « On y est presque ! ». De temps à autre, je tire en l'air, mais l'essaim se déplace et ne se situe plus tout à fait au-dessus de moi. Quand un craquement survient et résonne à travers la jungle comme si les arbres s'effondraient. Comme si un pan de la forêt se faisait détruire. Mon cerveau tourne à plein régime, fait la course avec mes jambes.

J'anticipe tout, et passe chaque possibilité aux cribles. J'envisage les détours, les obstacles, je suis en bonne forme.

Je décide d'une halte. Il me faut plus d'information. Ma main collée contre un tronc, je tente d'accéder au réseau de l'essaim. Alors que je décrypte les circuits, je sens l'activité neuronale des arbres autour de moi, la forêt respire. Les troncs sont gorgés de caramel. Une jungle pour tout usage qui produit des armes et de l'air. Une structure incroyable. Je capte les connexions environnantes et les drones détectent mon intrusion, se mettent à m'analyser. Les drones vont s'adapter à moi pour me vaincre, et cela m'effraie.

Pourquoi une telle défense ? Est-ce un cimetière technologique ou est-ce qu'un forcené protège coûte que coûte un amas d'arbres monstrueux pour de l'air ? N'y a-t-il pas une solution plus simple que celle-ci ?

Je me remets en mouvement, mais l'essaim part. Laisse le ciel paraître enfin. La luminosité augmente, adopte une teinte plus claire, douce, pastel. La température monte également et, malgré la pluie qui tombe, les nuages s'affinent, cède leur place à une belle lumière. Une lumière pâle qui brille là-haut. Je m'arrête et lâche Peter dans un fracas. Je lève les yeux. J'ai chaud.

Les gouttes me recouvrent d'une couverture apaisante et, tout me repose. Je me retrouve dans un linceul d'eau d'été, qui m'enlace doucement. Le ciel brille enfin, me caresse alors que je me laisse emporter. Mes bras s'écartent d'eux-mêmes et, mes mains vers le haut, je tente d'agripper les rayons vers l'infini.

Et moi, je sus, et ferme les yeux. Laisse les rayons alourdir mes paupières, les laisser se remplir de ces douces gouttes polluées. J'aime ça.

Un sentiment puissant, un contraste avec ma vie passée, et j'aimerais ne plus rien vivre d'autre. Que le temps se fige devant ce soleil brisé. Une lumière de brume grise qui vient me consoler.

J'apprends le bonheur. J'apprends le beau. Et, déconcentré, je ne me décale pas assez tôt. Les tirs de caramel viennent de s'enclencher. Un impact visqueux immobilise ma jambe gauche qui, contre toute attente, explose.

Dans un nuage noir, je suffoque, récupère Peter en un geste. Je me remodèle pour pouvoir continuer à trois jambes et me sers de mes membres supérieurs. Mais c'est si dur. Le soleil était si doux. Les tirs de caramels se poursuivent, m'atteignent au bras, au dos. Je n'arrive pas à lutter. Je ne suis plus concentré. Je n'y arrive pas. Je sens le souffre. La poudre à canon.

Un ultime tir atteint mon crâne. Ma face, tout mon corps, sont projetés dans la boue.

Épisode 4

Sous le magma, je reste allongé un instant. Des tonnes forcent sur mon alliage. Ma vue est couverte, noire. Et à l'endroit de ma jambe gauche, une cuisse carbonisée, détruite par l'explosion. Chaque mouvement me demande une énergie maximale. Et je n'en ai que le tiers à donner. Le caramel se propage sur mon corps, tente de percer. Avec ses tentacules, il chatouille le sol, m'étouffe sous sa chape immobile ; mon instinct de survie qui hurle contre mes tympans. Je ferme les yeux et vois le soleil. Et sous ma cage visqueuse enchauffée, j'ai l'impression que c'est lui. Qui de ces rayons me décrit le monde, et ce que la vie devient à ses côtés. Avec ses doigts il dessine, des toiles devenues jaunes et noires et sèches, car plongées dans ce bain de flou, le voile éthéré d'un soleil d'un ciel bleu. Je rêve. Mais si tout est palpable, qu'est-ce qui change quand j'ouvre les yeux ?

La réalité ?

Ces cris que j'entends, sont-ils vrais ?

Suis-je fou ?

« Des robots ! Aspire le caramel ! »

Proche de moi, une voix robotique qui ordonne mon dégagement. L'intonation trahit sa véritable espèce. Un humain augmenté, un cyborg. Je profite d'être encore dissimulé pour me transformer légèrement et adopter la forme du B3. Mais il me manque toujours une jambe. Le visqueux m'avait enseveli, et à mesure qu'ils retirent le caramel, je retrouve les rayons. Certes assombris par d'autres nuages, mais toujours aussi beaux. La matière s'évapore, éliminée par une étrange pompe qu'un robot protecteur utilise. Devant moi, ils sont deux. Un cyborg et un protecteur.

Un duo qui fausse mes théories.

Me découvrant, Peter et moi, deux B3 bon pour la décharge, ils s'alarment. L'augmenté pue l'huile. Et certaines de ses modifications ne sont pas belles à voir. Son bras armé est installé sur un socket obsolète et la mécanique le ronge, crée des connexions sans issues jusque sa mâchoire et sa barbe, devenue hémoglobine, rouge. Il a une armure grise, rafistolée à la manière de son corps, dont la texture tient plus de la balle de golf que du renforcement militaire. Criblé d'impacts, les nanorobots de l'air qui s'écrasent contre lui. Il se débat avec l'atmosphère vivante qui tente de le contaminer. Son comparse aspire ma prison de caramel.

« Donne-moi ton code ! », m'ordonne le protecteur. Mais que fait un Android conscient aux côtés d'un augmenté qui pue le criminel. Contrairement à ce dernier, il est en relatif bon état. On a remplacé son plastron, mais, pour son modèle de trente ans d'âge, sa carrosserie saphir garde un attrait.

Je réponds à son ordre : « Assistant B3-John CCB3-17N2 ».

Le protecteur affiche une mine railleuse alors qu'il me libère. Un mépris silencieux qu'il m'inflige avec ses pupilles. Ce militaire qui se met en péril pour un pauvre B3.

Je peux à présent me relever, péniblement. Il faudra que je continue à cloche-pied, au mieux de mes capacités. Et alors que je rassemble mes esprits, un grondement sourd se fait entendre au fin fond de la jungle.

Ils me dévisagent, épient la carcasse de Peter sans comprendre ce que je fais ni pourquoi je le traîne. Ils n'ont pas entendu le cri de la forêt. J'ignore pourquoi je ne prends pas la situation en main et me cantonne au camouflage et à la discrétion. Mais j'espère que me fondre dans la masse facilitera la prise d'information. Ma quête de réponse.

Malheureusement, ma piteuse couverture n'est pas de taille dans cet environnement, pour preuve, mon Peter inondé.

Le cyborg s'impatiente et s'écrie : « Allons-nous-en ! Mike, rapport. » Avant qu'il ne tourne les talons et se mette à courir. Le protecteur Mike sonde l'environnement.

« Toujours aucun drone en vue Chef. Formation et assemblage en cours. Formation très élaborée chef. »

D'après mes calculs, nous sommes proches de la sortie et c'est pour ça qu'ils ont pu venir. Nous courons rapidement et je sautille, le chef lui, fatigue de se débattre. Tous ces robots miniatures, des moucherons affamés qui tentent de se nourrir. Il a beau avoir un masque magnétique, son mauvais état peine à l'alimenter. Une rupture du champ aura raison de lui en quelques secondes. Si ces moustiques sentent sa peau à l'air libre, ce sera le festin du siècle, et une douloureuse et lente agonie.

Le chemin devient de plus en plus dégagé à mesure que nous approchons la sortie. Mais le protecteur s'inquiète et je sens ses calculs s'enliser :

« Chef, aucune info sur les J-PC ». Sous la pluie, en course à repousser les piranhas volants, le chef s'emporte : « En clair Mike ! Je comprends rien, parle en clair ! ». Et le sol semble se mettre à respirer, un vent glacial souffle des couteaux à travers les branches :

« Les canons à caramel sont morts ! » hurle le protecteur pour se faire entendre.

Le chef est à bout de souffle. Son lourd fusil sanglé sur son dos force sur tout son être, inflige des tonnes sur ses cuisses et sur ses chevilles fatiguées. Il ralentit, passe en marche soutenue alors qu'il regarde dans toutes les directions. « Mike, tu as désactivé ces canons, concentre-toi un peu !

— Ils ne sont pas désactivés chef, les arbres sont en train de mourir. Quelque chose pompe toute l'énergie ! ».

Le cyborg se reconcentre et me regarde, me demande si je vais tenir le coup. Mais moi aussi, je commence à peiner. Bien que motivé par l'espoir, d'une colonie, d'une issue et de tranquillité. Ils sont venus me sauver et au moindre problème, je dérogerai à mon code et reprendrai ma forme si cela prévient notre défaite. Je me sens perdre du poids très étrangement. Je m'allège de quelques milligrammes. Et je comprends. Le champ électromagnétique s'affaiblit, la gravité varie légèrement. Un titan gronde. Dans peu de

temps, la jungle sera habitée par un monstre intelligent. Et probablement plus haut et plus large que l'arbre le plus grand. Une bête de la taille d'une cité.

La sortie n'est plus qu'à une centaine de mètres et, devant nous se dresse une falaise sans taille. Une montagne en Athanium pour une forteresse désolée. Un mur noir qui rend la jungle grise colorée. Le sol, jusque là oscillant, se met à trembler. Et à trembler plus fort. Surpris, je bascule. Et tandis que je me relève, c'est le chef qui s'écroule. Le chemin n'est que de troncs et d'herbes mortes rendues boueuses par la pluie. Je m'approche du chef et avec le protecteur, nous le relevons. Sous mon bras gauche, je sers Peter à nouveau, et tente de le garder avec moi. Mais le sol jusque là de plus en plus instable, mue un parterre sinueux en tremblement agité. Des ondes de choc se mettent à parcourir le chemin de boue. Nous valsons comme des poupées d'enfant, ramenés à l'état de bout de matière face aux forces de la nature. Tout le monde est à terre et, malgré mes efforts, Peter est projeté au loin. Mike le protecteur active ses jets pour atteindre la porte. Le chef, lui, est frappé de tout bord par le tremblement de terre, agonise au sol en se protégeant des moustiques.

Il gémit, mais Mike n'ouvre pas la porte. Je le vois marteler comme un idiot sur un digicode éteint. Et alors qu'il tente de pirater les systèmes, il se grille en se branchant. Sans hésiter et comme promis, je me mue en protecteur et active mes jets vers la porte.

En un instant, le système est réactivé et je faiblis. Le mur s'ouvre et la lumière de la jungle s'éteint brusquement, plongeant l'autour dans une nuit sans fond. Je ne supporte plus cette obscurité et me dépêche d'appeler tout le monde. Le protecteur est désorienté. J'agrippe son épaule et le jette dans la pièce que j'ai dévoilée. Je vais au chevet du chef et fais de même en le faisant glisser par terre. Ne manque plus que mon ami de carcasse.

Mon débris de compagnie.

Je le distingue dans des bosquets à cinq mètres et me projette dans sa direction. Alors que je pose une main sur lui, j'entends de l'électricité. Je me débats dans les fourrés boueux et coupants pendant que la porte se referme derrière moi ! Le protecteur est en train d'accélérer la fermeture ! Il va nous laisser ici !

Peter sous mon bras, je veux me mettre en route, mais suis stoppé. À travers la nuit, une empreinte de chaleur se dessine à six kilomètres devant moi. Une structure en mouvement d'une envergure effroyable qui à chaque pas, fait trembler la jungle. Derrière moi, la fente ne fait plus qu'un petit mètre, je serai bientôt piégé. En serrant de toutes mes forces le B3, je me propulse à la vitesse du son à l'aide de mes jets. La porte fait à peine ma taille et je m'y cogne en passant de justesse dessous.

Je n'ai pas maîtrisé ma vitesse et pars m'écraser contre le mur du fond dans un éclat.

Désorienté maintenant, comme assommé. La pièce se met en mouvement.

Je suis dans un ascenseur vers les étages du haut.

Je me redresse assis contre le mur et observe Mike, qui me regarde en retour. Il s'arme.

« Je prendrais bien ta jambe, lui dis-je... À moins que tu ne sois obsolète ? C'est juste pour marcher sur deux jambes avant de trouver des pièces... correctes. D'ailleurs,

je vais te juger pour faute grave en vertu de l'article R-435.

— Ça c'est non-assistance à un allié pauvre merde. T'es désynchronisé ou quoi ? Allié de mes couilles. Et je pense que je vais te prendre les réacteurs plutôt. Un juge avec des réacteurs t'es pas con toi, hein ?

— Ton chef sait que t'es à 8 d'autonomie ? » Je le sens qu'il s'énerve et, inquiet, regarde son chef, toujours par terre.

« Je suis à 5 d'autonomie ! Je suis un protecteur !

– 5 d'autonomie ? C'est bien... Bon chien-chien. Vient ici. »

C'est la goutte d'eau. Il se rue vers moi en hurlant. Je lève ma main sur son visage et le brûle. Grille jusqu'à ses entrailles en piratant sa mémoire dont je réviserai les informations plus tard. Son visage n'est plus qu'un creux fondu qui laisse voir son cerveau biomécanique. Le polymère carbonisé s'étale un peu partout au sol. Je le laisse retomber. Son *deathchip* s'activera de lui-même. Il n'est plus rien.

Le chef a entendu et se relève. Je dépèce le protecteur et récupère sa jambe. Puis je me dirige vers le cyborg et tente de le soigner comme je le peux. Il est craintif, mêlé d'émotions contradictoires. Il n'a pas l'air de savoir quoi penser mais n'aura plus à penser très longtemps. Alors que je répare son armure, il agrippe mon bras, m'inflige des yeux de fin de vie. Les pupilles remplies de courage en goutte d'eau. Je sens qu'il s'accroche comme un militaire ou comme un comédien sur un théâtre d'opérations. À ne pas être sûr de s'en sortir, mais sans vouloir y rester. Je l'imité, sers son avant-bras en le fixant.

Alors que je sens son âme peu à peu s'évaporer, il parle :

« T'es un prototype, hein ? Il faut que tu prennes la forme de Mike. Ça fait des années qu'on galère et tous les autres transgressent leur autonomie.

— Combien d'humains ?

— Deux. Pour une quinzaine de robots. »

Un ratio faible, mais tenable. Une bonne nourrice peut s'occuper de sept enfants, mais elle ne peut pas être partout à la fois.

La porte s'ouvre et j'ignore ce qu'il se passera si le chef succombe. D'après mes bases de données, ce n'est rien de plus qu'un chef de brigade. Mais quelques jours dans cet environnement font vite comprendre que les choses ont changés. Les grades sont des idées. Je me transforme en protecteur Mike et mets le chef sur mon dos. Peter sous mon bras, je me mets en mouvement. J'ai la mémoire de Mike et me dirige sans hésiter dans les dédales suivant un point sur ma carte qui correspondait à l'empreinte de vie vue plus tôt. Cet étage électrisé et en mouvement.

Le chef va très mal. Son rythme cardiaque est irrégulier et des petits tremblements le secoue. Je pense qu'il est atteint et qu'il subit en silence.

Après les virages, se dresse l'entrée du centre B. Une arche éteinte où autrefois se battaient des photons en couleurs. Des clignotements mauves, jaunes et pourpres à faire cramer la rétine qui, aujourd'hui, sont cramés tout court. Derrière l'arche éteinte, les rues du centre : illuminées.

J'écarquille les yeux, appréhende. Dans mon esprit, j'imprime ce moment où je me sens heureux. J'avance avec mon équipage bien attaché et observe les rangées des magasins normaux. Sans monstres ni plantes. Des étalages éclairés par des néons faibles. Blancs. On tient en éveil des générateurs avec ce que l'on trouve et, dans chaque recoin, on a sorti les batteries d'à peu près tout pour rediriger l'énergie ailleurs.

Au bout de la rue, un grand monument central, un building au milieu d'un rond-point. Le palais d'administration du centre. Un bâtiment fade terne aux vraies façades et dont on voit la matière. Contrairement aux restes, il n'a pas de panneaux publicitaires sur ses côtés et paraît dominer le centre à sa façon, montrant son importance par son originalité.

D'après ma mémoire empruntée, la rue de l'hôpital sert de base pour la petite colonie, alors je la rejoins.

Maintenant, la rue est transformée. On y a rassemblé des composants, des bricoles diverses pour faire comme un habitat à part. Des échoppes improvisées se dressent devant les entrées en dur. On peut y trouver de la nourriture emballée et de gros tas d'outils qui ne servent plus. Probablement pour en récupérer la matière première. Le bâtiment de droite fut autrefois un hôpital pour humain. Séparé comme souvent entre une partie purement biologique pour les maladies et autres hospitalisations, et une autre dédiée aux problèmes biotechniques divers. De l'aile pour la psychologie à celle pour les réparations cybernétiques, un hôpital central capable de tout. La façade de gauche, quant à elle, fait s'étendre au loin une quantité de boutiques d'amélioration assez impressionnante. Du spécialiste des améliorations du travail jusqu'à l'optique biotechnique, on y trouvait de tout. Aujourd'hui, on les a pillés pour réparer les membres d'une population éteinte. Dans le rez-de-chaussée de gauche, une baie vitrée dévoile l'allée d'un centre commercial. Et cette façade en particulier est peinte d'un jaune néon.

Le mur extérieur rempli de panneau qui autrefois diffusait de la publicité, devenu reflets de l'hôpital éteint. Et l'on ne discerne plus que ce jaune pavé de miroir et de vitres qui laissent entrevoir des allées vidées. Je m'engouffre dans le rez-de-chaussée où je suis immédiatement accueilli par un médecin. Un robot spécialisé dans la chirurgie humaine qui se réjouit de se rendre utile. Je lui donne le corps du chef, et il s'empresse de l'installer plus loin dans l'aile médicale improvisée, sur un pauvre lit en métal. J'ai l'impression qu'ils sont tous là. Une petite dizaine de robots, dont deux seulement viennent du civil. Les autres sont militaires.

Un homme dans un drap de coton pâle s'approche et me met une main sur l'épaule. Dans sa tunique d'hôpital, je discerne le plomb, le graphène, les polymères, le sang et les cicatrices. Sa tête est devenue noire charbon. D'une couleur qui se bat avec l'épiderme beige devenue pointillés orphelins sur sa peau. Ses pauvres pupilles baignent dans des globes devenu vert. Il est courant qu'à cause des couts, les gens aient recours à la modification illégale pour satisfaire leur pulsion. Et les connexions prolifèrent et finissent par les bouffer. L'homme

prononce mon nom en regardant le chef. Un simple : « ... Mike ? » en attente d'une bien triste réponse.

C'est le sergent, qui se demande s'il va finir ses jours comme le dernier de son espèce :

« Air à 80% de nanorobots. Le masque a tenu, mais c'était trop. Il va mourir sergent. »

D'un côté, cela m'assure que personne ne connaîtra mon identité. Mais de l'autre, la douleur dans les yeux du sergent m'atteint et j'espère au fond que le chef mourra vite.

« J'ai une bonne nouvelle Mike. Le canon est presque prêt.

— Sergent. On peut prendre un moment avant de parler de ça.

— Non. Je vous avais prévenu qu'il ne fallait pas aller dans cette putain de jungle !

Maintenant je suis tout seul ! »

Autour de nous, les robots s'arrêtent et nous regardent. La plupart dévisagent la carcasse de Peter. Le reste veut me voir en morceau.

« Nous avons trouvé un B3. Peut-être que sa mémoire peut-être utile.

— Finissez-moi ce canon, le B3, foutez-le en pièce.

— Mais on manque de main ! Il y a assez de pièces pour le réparer. On peut tenter le coup, il a quand même survécu à la jungle ! dis-je pour tenter de sauver Peter. »

Le sergent est fatigué et ne veut pas discuter. Il a beau le cacher, il accuse le coup. Son seul ami ne respirera plus d'ici une heure. Il s'éclipse et me laisse en compagnie du groupe.

Je me dirige vers la cabine du chirurgien et laisse mon B3 sur un lit. Pourquoi l'ai-je forcé à me suivre quand il fallait que je le laisse mourir ? Je l'ignore.

Le groupe m'appelle et nous devons reprendre leur projet. Dans une salle annexe, on a tout débarrassé pour servir de hangar militaire. Ici sont gardées la plupart des bricoles qu'ils ont récupérées et dont ils se servent pour réparer leurs équipements, armes et armures.

Une guerre a l'air de se préparer. Au centre de la pièce, une bâche a été déroulée et, dessus, un imposant chantier pour un canon de trois mètres de large. Un examen rapide m'apprend qu'il manque une pièce cruciale et d'après la mémoire de Mike, c'est le déclencheur. Malgré son nom, ça ne correspond pas à l'allumage, mais plus à un composant qui fait la liaison entre les moteurs auxiliaires et le carburant.

Avec ce canon, ils entreprennent de marcher vers le sud pour atteindre la Cloison, une sorte de centre responsable des boucliers.

Ils comptent exploser les boucliers à l'aide de ce canon et s'échapper d'ici.

Beaucoup de choses ne tiennent pas dans la conception, mais ce n'est pas mon rôle de les aider.

« Mike. Le chef ? » Me demande un robot furtif alors que nous préparons les outils.

« — Deux heures quarante avant mort. Nanorobots et pollution des poumons. dis-je

— Protecteur hein ? » me répond le furtif en se moquant de moi.

Les autres robots rigolent à plein poumon. C'est le début d'une rixe. Mais je n'en ai pas envie. Je me retourne et remplis ma tâche. Établis divers calculs pour vérifier le bon déroulement du chantier.

Même jour

Quelques heures après, le sergent est revenu vers nous pour aller diner. J'avais hâte de découvrir la nourriture.

Au menu, un grand silence et de la pomme de terre au sucre. Sur le coin de nos barquettes, il y avait même un peu de viande à la sauce tomate. Puis un verre d'eau. Si j'écris ce compte-rendu une heure plus tard, c'est parce que je n'ai pas réussi à me concentrer. Malgré les odeurs du centre commercial désert à l'air plastifié, les mauvaises huiles cybernétiques, la poussière qui s'infiltrait dans notre nez, je ne sentais que ma barquette. C'était pour moi la plus belle chose qui puisse m'arriver. À tel point que je me sentais tout étrange à l'intérieur. Pour une chose si banale, quelque chose en moi se produisait. Un courant d'air. Des frissons. Et à la première bouchée, j'ai vu le futur. Je me suis vu rentrer chez moi alors même que je n'ai pas de maison. Je me suis vu être congratulé par mon créateur avec à mes côtés, des poupées synthétiques qui vantaient mes succès. Puis je me suis mis à dévorer. Le sucre, la sauce, le gras de la viande, la pomme de terre. Un plat de frigos vides. Le meilleur qu'il soit.

Après ça, le sergent a voulu que l'on aille se coucher alors, j'ai suivi la mémoire et suis allé dans mes appartements. Une ancienne boutique de vêtement désaffecté. Une pièce de taille moyenne de murs blancs, banal. Des portants repoussés sur les côtés pour former les murs d'un palace. Sur dix mètres carrés, un grand tapis sur lequel on a mis un sac de couchage avec une télé comme tête de lit.

Au moment où j'écris, je viens à peine de m'installer. Je fais craquer mes joints comme un humain fatigué et ris de ça. Je prends la télé et la mets sur ma gauche comme une table de chevet, et l'observe. Rien ne se passe quand on appuie sur ses boutons, alors je l'alimente de mon énergie. Sans surprise, la neige se met à occuper l'écran sur une autre étendue de neige.

Mais ça ne me gêne pas. Je ne sais pas s'il est prudent de dormir, mais j'en ai envie. J'observe la neige, j'ai l'impression que mon cauchemar est terminé. J'éteins mes yeux, en espérant plutôt rêver.

Jour 1102

Aujourd'hui est important. Nous allons devoir récupérer la pièce maîtresse du canon. Pour ce faire, il ne suffit que d'atteindre une cité du terminal nord, dont le sous-sol renferme une importante usine à composant. Au réveil, le chef était toujours vivant, mais ne peut plus bouger : le sergent ne se résout pas à le laisser partir. Perfusé et cloué au lit, nous le laissons au repos et partons en expédition.

« Mike, avec le reste de l'équipe, on se posait une question, t'es bien protecteur ? »

Et la colonie, hilare de plus bel. Ils me demandent des comptes, pourquoi le chef va-t-il mourir alors qu'il était sous ma protection. Je m'arrête et m'approche de ce vieux modèle condescendant en me retenant tout de fois de poser la main sur lui :

« Ton modèle aurait survécu trois minutes dans la jungle. Le chef est encore en vie après un quart d'heure. Tu veux qu'on en parle ? »

Et sur ma tempe s'abat un violent coup de coude. Le sergent.

« Travis, tu fermes ta gueule. Le prochain, je le débranche. Oui Mike est un incapable. On est tous obsolètes ici d'accord ?! On a compris. Et vous savez quoi ? Demain, on se barre. Seulement si vous arrêtez de faire les putains de singe. Le prochain qui parle reste ici. »
Après ces paroles, même les mouches ne volent plus.

La moitié des survivants nous accompagnent en expédition. Travis, un militaire *Bélier* de pointe, un pilote du même modèle, et trois autres protecteurs d'un mauvais modèle, connu pour leurs défaillances. Je reste en retrait avec le sergent et nous arrivons à la cité des Trois-Roses.

Presque comme un choc, je remarque que celle-ci n'a rien à voir avec la cité « Henry ». La plupart des immeubles dépassent à peine cinq étages et le plus grand semble en faire une quinzaine. Bien qu'il fasse nuit, les lampadaires sont tous allumés, diffusent de pauvres lueurs sur une étendue de goudron. Nous voguons en alerte dans des rues silencieuses au rythme du sergent et résonnons. Il nous indique le plus grand bâtiment. C'était un laboratoire, il renferme le composant convoité. Et alors que j'étais concentré sur la route, un cri survient. Le sergent lève son fusil et le reste du groupe l'imité. Fébriles, nous entrons dans le boulevard qui mène tout droit au labo. Le pilote s'exprime : « Je pars devant ». En course, il nous dépasse et le sergent ordonne notre arrêt. Le cri que nous avons entendu était une alerte :

« Des miroirs ? Demande le sergent.

— Oui », répond Travis.

Nous sommes repérés.

Alors que les robots passent de l'alerte au mode combat, nos yeux restent rivés sur l'éclaireur. Il a atteint le labo à quelque 200 mètres de nous. Il regarde à droite et à gauche et imperceptible, fraîchement, un courant d'air se lève. Les nanorobots voraces. Le sergent est équipé et ne tremble pas, mais l'éclaireur au loin reste figé. Il a senti quelque chose.

Sans prévenir, il s'engouffre dans une rue parallèle et disparaît de notre vision.

« Un appât ! » S'écrie le sergent.

Nous activons tous nos jets et tous partent devant, secourir le piégé. Je reste au rythme du sergent et nous décollons. J'entends de l'aluminium qui se tord, des éclats dans toutes les directions. Pourtant, il ne semble y avoir aucun organisme dans les parages et mes rayons X ne révèlent rien.

Les protecteurs qui nous devançaient tournent dans la rue pour rejoindre le pilote. Mais ce qu'ils sentent comme des appâts sont faits pour attirer les cyborgs. Des enveloppes de sucres. Des bombes. Et alors que la réalisation m'emplit d'effroi, une puissante détonation vient déchirer un air jusque là immobile.

Un tir glaçant capable d'anéantir les plus puissants robots de l'univers.

Épisode 5

L'explosion s'est produite à vingt mètres dans la rue de gauche. Avec le sergent, nous nous y engouffrons. Les protecteurs sont en cercle et le pilote est sain et sauf, tous au chevet d'une récompense. Un miroir calciné. Le tir que nous avons entendu provenait de l'arme du pilote. Il avait pourchassé le miroir et l'a descendu. « Il n'est pas seul », dit-il, dressé en héros devant sa proie. Après quelques instants, les autres comprennent « C'est une rue piégée. Nord, 600 mètres. » finit-il par dire.

Et tandis qu'ils se mettent à scanner leur environnement et sonder le laboratoire adjacent, je garde les yeux rivés sur le miroir. Je m'approche et me penche sur le corps. Une bénédiction. Une réponse, enfin. C'est un humain augmenté. Les citoyens se sont retournés contre les protecteurs ? Certaines modifications sont illégales. Mais pourquoi seuls des criminels semblent subsister ? À part les deux hauts gradés du groupe, il n'y a pas âme qui vive. Aucun civil. Rien, ni personne.

« Sergent, nous devons faire vite ! » fait Travis. Alors qu'il acquiesce en réponse, les yeux au loin et tendu, nous nous remettons en route et entrons dans le labo. La lourde porte se referme derrière nous et nous laisse dans un hall plongé dans le noir. Ils ont tout barricadé : les miroirs se cachent ici.

Nous longeons le mur aussi discrètement que possible quand un protecteur trébuche. Avec le temps, ils se sont détériorés et naviguent au hasard dans la pénombre. Je l'aide à se relever et remarque qu'il a marché dans du caramel. Le sergent, incapable de discerner quoi que ce soit, allume ses torches. L'endroit est dans un état presque normal, hormis le pillage dont il a souffert. Mais le sol, lui, est pavé de tas de caramel disposé au hasard.

Un champ de mines collant. Éclairés, nous continuons la route. L'objectif à atteindre est le deuxième sous-sol. La réserve. Nous atteignons enfin les ascenseurs. Alors que nous voulions les alimenter, nous voyons que les cages sont absentes, et, à leur place, un gouffre profond d'une quinzaine de mètres. Un protecteur se dévoue et plonge. Je m'approche de l'ascenseur et le regarde descendre. Il atteint rapidement le premier sous-sol dont la porte est ouverte. Rien à signaler. Il continue sa descente et, une fois devant la seconde ouverture, se fait violemment projeter contre la paroi de l'ascenseur, mitraillé par ce plasma de colle. Fixé sur le mur, il continue de se débattre avec acharnement, gémit alors que les tirs continuent, et fait ricocher du métal dans tout le gouffre.

Les tirs s'intensifient et on ne l'entend sous les couches. Soudain, quelqu'un lance un paquet à travers l'ouverture du second sous-sol qui vient se coller contre le caramel. Et qui explose : la cage d'ascenseur tremble violemment.

Le sergent hurle et nous nous ruons vers les escaliers.

Ses torches allumées, il prend les devants et repousse de l'épaule l'épaisse porte refermée. Je ne l'ai senti que trop tard ! Sur les marches, un miroir nous dépose une de leur grenades artisanales. J'agrippe le sergent et le tire en arrière où il est à moitié protégé du puissant souffle qui résonne alors. La porte explose et part se fracasser contre Travis, repoussé contre un coin. Les trois protecteurs se mettent au chevet des blessés. Je me remets en route. Sur mes talons, le pilote qui ne veut pas me laisser seul. Je vole au-dessus des marches pour atteindre le miroir, projeté en contrebas.

Mort.

Le pilote qui me suit s'approche et de ses torches, fait rayonner une dizaine de soleil dans mes yeux. J'ai cru que mes rétines allaient exploser. Je me retourne vers le pilote et lui ordonne de tout éteindre : « Pourquoi tu l'éclaires ! T'es stupide ou quoi ? » Lui crié-je. Désarçonné, il tourne la tête et monte la garde pendant que j'examine le corps. Mais il ne m'apprend rien que je ne sais déjà. Des humains criminels bien destinés à descendre tous les robots qu'ils croisent. Nous volons au-dessus des marches et atteignons en quelques secondes l'accès au second sous-sol. « Mets-toi en mode furtif » dis-je au pilote. Avant d'ouvrir la porte.

Sur le mur devant moi, un canon à caramel armé. Je reste le plus silencieux possible et me retire de la ligne de mire. Le pilote me suit de près et nous parcourons les étroits couloirs du sous-sol. Tous les cinq mètres et sur les deux côtés, des ouvertures qui donnent accès à des réserves ou à des frigos maintenant éteints. Après une minute, nous atteignons le bout du couloir dont une porte mène à un accueil et à la réserve de modules. Derrière l'entrée, je vois, une dizaine d'empreintes carbonique, de la chaleur mouvante : des miroirs.

J'ordonne au pilote de monter la garde un peu plus loin et tente de trouver un moyen d'entrer. Mais je comprends rapidement que je ne pourrais rien faire furtivement. Les miroirs sont tous retournés vers la cage d'ascenseur. Ils doivent être armés, en alerte. Mais l'égo m'emporte. Ce ne sont que des humains après tout et j'ai juste besoin de réponse, de leur parler pour savoir ce qu'il se passe. Alors sans vouloir perdre plus de temps, je pousse la porte.

Ils se retournent tous, se mettent en joue les mains crispées sur leurs fusils rapiécés et, avant même qu'ils n'aient tirés, ils tombent tous, sans vie, électrocutés.

Je n'ai fait qu'alimenter le sol. Envoyer une petite onde de choc qui a suffi à griller leur vieux composants illégaux. Ils étaient dix et maintenant, ils ne sont plus. Je voulais leur parler. Ils ont eux-mêmes provoqués leur mort. Autour de moi, une pièce tristement vide dont on a poussé les meubles sur le côté. Rivés sur l'ascenseur, un canon à caramel artisanal et rien d'autre. Je me dirige vers le couloir pour appeler le pilote, les yeux toujours en train de scanner mon environnement. Et personne ne répond. Du bruit résonne dans le couloir alors je me mets en alerte et m'y rends. Au chevet du pilote, Travis, au bord de la rupture et de la crise de nerfs.

Le pilote est désactivé et, malgré Travis qui l'alimente, il ne se rallume pas.

Il a activé son deathchip.

Je suis un idiot. Qu'ai-je encore fait. Ils sont dans un si piteux état que ma pauvre onde de choc a suffi à le tuer !

« Et Mike. Encore vivant, comme toujours... » Travis me regarde et s'arme. Mais je suis déjà lassé de finir constamment seul. J'ai beau être puissant, je ne sers à rien dans ce complexe infernal. Ces dédales noirs où je tue tout ce qui n'est pas mort. Et passer l'adrénaline, le sentiment de puissance où rien ne peut me résister, je me retrouve avec moi-même, sans but, et sans personne, pour seul, exister.

Travis déclenche ses torpilles et vient me foudroyer avec de puissantes ondes de choc. Des ondes réglées sur une fréquence précise. Faite pour maîtriser les robots défaillants. Et pendant quelques instants, dans un accès de rage, j'aurais voulu faire de même pour le carboniser. Mais à quoi bon. Je mime la faiblesse et, projeté sur cinq mètres, reste au sol sans bouger. Mais, trop occupé par mes songes, je fais mal le mort et Travis remarque le subterfuge. S'approche de moi, les yeux froncés. Il lève son bras et charge son meilleur canon. Il le presse contre ma tempe et dit presque tremblant : « Qui es-tu ? » à deux doigts de presser la détente.

« C'est Mike ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Donne-moi ton code et ton numéro de série. » Mais ça, je n'y ai pas accès. Un moyen d'identification que je n'ai pas jugé pertinent de noter. S'il tire, je survivrai, mais fort amoché : « Écoute Travis, on est affaibli, c'est normal que tu ne m'aies pas neutralisé. » Il me fixe et tente de lire à travers mon âme : « Ton numéro de série Mike. »

C'est un bluff. Le numéro de série est crypté quelque part dans chacun de nous. Inscrit dans une mémoire spécifique en cas de problèmes majeurs ou de reprogrammation manuelle, et le sujet n'y a pas accès. Cependant, je ne peux pas dire n'importe quoi même si je suis forcé de lui mentir. Il y a une possibilité que Mike ait été reprogrammé, mais l'usage du numéro de série me semble extrême.

Travis va tirer et au vu de ses capacités, j'ai une chance de finir lobotomisé. Si je m'échappe, je serais sain et sauf, mais je perds leur compagnie, le réconfort de leur colonie. Je dois récupérer les logs également, qui se trouve dans un café non loin de leur base. Pendant mon piratage de ce café, ils seront à mes trousses, pressés de me désosser pour récupérer mes précieuses pièces. Je perds tout si je réponds mal. Alors je calcule.

Mike est un vieux protecteur. D'après la jambe que je lui ai piquée, j'obtiens son modèle. Un F500 de la marque Cavalier. Leur numéro de série possède quatre lettres et huit chiffres. Son code me donne les quatre premiers. Comme c'était CMF500-8100, cela veut dire que les premiers chiffres sont 8100. Les quatre lettres me paraissent évidentes : Mike. J'ai une bonne partie de la réponse. Étant donné que deux des chiffres correspondent au lieu de production, je fouille dans la mémoire de Mike et trouve le code de l'usine : 55.

Maintenant, le plus dur.

Deux chiffres restants, aléatoires, et que je ne peux pas déduire. J'ai parcouru toute la mémoire de Mike et je pense bien que Travis ignore le véritable numéro. Mais je peux bien calculer tout ce que je veux, je ne vois pas comment obtenir les deux derniers chiffres avec

certitude. Je dois tenter le coup. Il presse le canon contre mon crâne et je sens le plasma entrer dans la chambre. L'arme charge.

« MIKE81005511 ».

Il grimace et trace un sourire avec ses lèvres déformées :

« Mauvaise réponse. »

Avant d'appuyer sur la gâchette. Mais rien ne se passe et le tir ne part pas. Il m'a cru.

En se redressant, il me repousse du pied comme un vulgaire chiffon, battu par ce dernier.

« Je ne suis pas affaibli même si je ne t'ai pas neutralisé. Tu restes un jouet inutile incapable de garder en vie mon ami. Le chef était mon ami et tu ne l'as pas sauvé.

Maintenant, c'est au tour du pilote. À quoi ça sert de rester à 5 d'autonomie si c'est pour ne servir à rien. »

Il s'approche de moi et tente de m'asséner un coup de poing en hurlant « TU MÉRITES DE MOURIR ! » Je l'attrape et le jette au sol. M'approche de son visage et pose mes mains contre sa gorge, les yeux rempli de haine face à cette machine trop perdue dans ce complexe. Sans but, sans utilité et en train de se battre contre elle-même pour singer l'existence. Sous mes mains, il se contorsionne, tente tout ce qu'il peut face à moi. Mais il ne peut rien, alors je le regarde. Il lève les bras pour tenter de m'atteindre sans rien dire et je reste de marbre. Alors c'est ça, un protecteur dernier cri ? Un bout de carton émotif relié par des câbles et effrayé quand il sent la mort venir ? Devant le spectacle, je rumine, jouis littéralement quand, derrière moi, le sergent fait irruption :

« RAPPORT ! » je me redresse.

« – Les miroirs ont activé un canon sur moi, puis ils ont électrifié le sol. Aucun survivant et pilote désactivé.

— Tu t'en es sorti?

— J'ai activé mes jets pour esquiver le canon. Je n'étais pas en contact avec le sol sergent.

— Ils se sont électrocutés tout seul ? Pff... Bon, maintenant vous allez m'aider connards de robots. Trouvez le module »

Sans attendre plus, je me dirige vers les stocks les mieux gardés, suivi par Travis. Devant le sas, plus aucune protection ne nous bloque, et on y rentre comme dans un moulin.

Cette réserve stratégique n'est plus qu'un amas d'étagères renversées, dépouillé de leurs meilleurs composants. La déception est palpable et le sentiment d'être coincé dans leur quête attriste l'équipe. Le sergent parcourt la pièce avec cet espoir humain, convaincu pourtant de ne rien y trouver. Au fond de la pièce, il trouve une boîte vide dans laquelle il donne un coup de pied. Puis repars en pestant.

Même jour

Nous avons fouillé les autres pièces sans plus de succès. Un protecteur s'est chargé de ramasser quelques bricoles qui pourraient devenir utiles, puis nous sommes revenus dans le hall. Là, derrière la porte d'entrée, ces bruits d'aluminium que j'avais entendu plus tôt. Un des protecteurs se met en alerte : « Il y a du mouvement à l'extérieur. »

Effectivement, je distingue une cinquantaine de silhouettes qui semblent déplacer un engin métallique : ces fameux bruits qui ne signifient rien de bon. Je me concentre et mes rayons x me dévoilent un objet de cinq mètres de large pour trois mètres de haut. En son centre, une forme oblongue menaçante dirigée vers nous et l'entrée du labo qui, peu à peu, se gonfle de chaleur. Un canon du même type que le nôtre. Je hurle « À TERRE ! », juste avant l'explosion. Le mur d'entrée se transforme en une centaine de météores chargés qui fusent de toute part. Ces blocs de titanes renforcés réduits à l'état de blocs tueurs qui tentent de nous écraser. L'onde de choc, le souffle fait tout trembler et bousille nos tympans. Le sergent, les paumes contre les oreilles, est propulsé au loin. L'un des protecteurs est enseveli par une des météorites. Les mains magnétisées, je ne suis pas emporté par le souffle et, bien ancré au sol, je tourne la tête vers l'ouverture nouvellement creusée. À travers la fumée grasse et la suie, je les vois, éblouissant l'obscurité : une armée de miroir qui se met à tirer.

Riposter, c'est laisser l'équipe en détresse et la faible visibilité rend les tirs adverses hasardeux. Le sergent, emporté par le choc dans un coin de la pièce, se relève rapidement et lance une de ces grenades à ondes vers les miroirs. En explosant, elle déstabilise toute une escouade et assourdit le reste, tandis qu'un des leurs commence à réarmer le canon. Je me propulse au chevet du robot écrasé et n'en récupère qu'un amas de débris.

Les deux autres protecteurs se battent à l'opposé du sergent, tentent de se mettre à couvert en faisant jaillir des fusées à gaz de leurs épaules. En un instant, j'attrape le sergent et jaillis à travers une issue de secours.

Dans mes bras, il remue et gémit : « Laisse-moi me battre ! ». Mais aussitôt déposé en lieu sûr, je repars sur le champ de bataille.

Le canon se recharge et Travis, esseulé, crie aux protecteurs de revenir vers nous. Mais c'est s'exposer au prochain tir. Je prends Travis par l'épaule. Il est en bon état et l'assaut est envisageable. Il se retourne vers moi, je lis dans ses yeux et ses mouvements ce mélange de crainte qui, dans le chaos, se mue en peur : « Allons-y, après quelques pertes, ils fuiront ! » Mais il ne me répond pas, m'observe et ne pense plus qu'à fuir. Et cette réalisation me trouble. Tandis que j'envisage de partir seul à l'assaut, un second tir retentit et vient détruire le mur du fond. Nous sommes à nouveau projetés dans tous les coins. J'encaisse le choc. Dans mon esprit, un but se dessine enfin.

Je ne laisserai plus personne succomber à mes erreurs. Alors que les protecteurs trouvent l'occasion de nous rejoindre, je me dresse, et arme mes propulseurs. Le sol tremble et je sens que les murs vont s'effondrer. Alors, je ne perds pas plus de temps.

Travis et les autres commencent à prendre la fuite alors que je me mets en mode mortier. Je vais bondir sur une dizaine de mètres en hauteur avant de foncer droit sur eux.

La bataille fait rage et, entre les tirs, je prends de la hauteur et me fonds en une masse plus compacte. Puis je plonge au cœur de leur armée. Sur ma trajectoire, un miroir qui se fait englober sous mon poids, écrasé dans un puissant cratère qui rejette l'asphalte dans chaque recoin. Le souffle emporte tout ce qui m'entoure. Je décolle à nouveau et comme prévu, la déroute se met en marche. Une foule désorganisée zigzague dans tous les sens en tirant au hasard de ma direction. Les balles me cognent, s'ancrent dans mon métal. Je vise un point au centre de la foule et replonge. Cette fois-ci, mon impact est plus puissant et je soulève des lambeaux de route. Une fissure vient casser la rue et les corps sont projetés comme des chiffons. Après mon assaut, je suis affaibli. Je me suis surestimé, mais je continue.

Maintenant, je décide de rendre service à ma colonie et m'empresse de rejoindre le canon pour récupérer le déclencheur. Il y a un poste recouvert de suie sur lequel on enclenche la recharge du plasma, criblé d'interrupteur et de diodes.

Je l'atteins et, assis aux commandes, un miroir bien décidé à ne pas se laisser faire. Ma main est déjà sur lui quand il déclenche ses grenades. Ses yeux tournés vers moi me lancent un air de défi. Il hurle : « MEURS ! ».

Je plonge ma main à l'intérieur du canon, transperce le métal. Non loin du poste se situe la réserve de carburant et je ne mets qu'un millième de seconde pour mettre la main sur le déclencheur. Alors que je le touche du bout des doigts, les grenades du miroir kamikaze détonnent et provoquent une furieuse réaction en chaîne. Je n'ai même pas une seconde. Mes propulseurs se gonflent, crachent de puissantes flammes qui m'emportent au loin. Quand le canon est détruit par les grenades du miroir avec la puissance d'une bombe.

Les bâtiments environnants explosent. La route fond sous terre et emporte tout ce qu'elle peut. Un souffle si puissant qui, à des mètres en hauteur où je me trouve, m'emporte à distance. Un courant chaud qui fait voler le verre des fenêtres sur ma trajectoire. Je vole aléatoirement et me cogne contre la ville toute entière : les murs des bâtiments que je dois esquiver, des lambeaux de sol et des plafonds qui viennent me déstabiliser. Je trace à travers l'air des courbes ondulées en m'éloignant de l'épicentre, mais je suis maintenant en territoire ennemi.

D'après mes rayons X, la ville est piégée et on s'est assuré d'y bâtir un tombeau pour aventurier perdu.

J'atterris enfin, loin du conflit, et ouvre ma paume.

Je souris : le déclencheur est en bon état.

J'ai beau m'en être sorti, je me retrouve à l'opposé de mes compagnons. En volant au hasard le plus loin possible, je n'ai pas choisi la meilleure direction. Je place le déclencheur à l'abri dans le conteneur de mon avant-bras et me remets en route.

Même jour

Après avoir laissé passer une dizaine de minutes, je me suis à nouveau envolé pour repérer la troupe. Et j'y ai vu une catastrophe.

Leur seule option est de tracer un chemin le long du boulevard pour rapidement atteindre la sortie. Mais dans la rue parallèle, un autre canon est en course avec moins de miroirs, certes, mais menaçant de tout faire s'effondrer et boucher la sortie. Alors que je compare les deux options, je vois un protecteur attraper le sergent et l'emporter dans un immeuble. Il doit être touché et doit penser trouver des pièces dans les magasins désaffectés.

Cela ne me laisse qu'un choix. J'atterris dans la rue du canon, mais je dois agir intelligemment. D'après leur mouvement, ils connaissent soit notre position, soit notre objectif : la sortie. Ils ne vont alors pas hésiter à la bloquer en explosant tout le quartier ou, directement tirer sur le bâtiment dans lequel ils sont reclus.

C'est une erreur stupide, mais ce n'est peut-être que leur seul choix. Si le sergent se fait contaminer par les nanorobots, c'est l'hécatombe : il doit y rester un humain vivant. Derrière un bâtiment, je les observe et cherche une approche. Je vais me transformer en miroir et une fois que je me serai approché d'eux, je piraterai le canon et éliminerai le pilote. Le reste de leur groupe sera une formalité et il ne me suffira que de quelques instants. Une fois copiée l'apparence du cadavre que j'avais examiné plus tôt, je me mets en route.

Au milieu de la rue, je cours à petite foulée pour les rattraper. Ils se retournent et je prie pour que le camouflage fonctionne. Je suis à présent dans leur groupe qui ne fait qu'une petite dizaine de membres. Quand l'un me bouscule et me demande : « Et ton arme alors ? » Avant qu'ils ne se mettent à rigoler. Ça fonctionne. J'avance avec eux et tente de me déplacer vers le canon quand le chef de l'équipe m'ordonne d'allumer mon fusil. Si je ne le fais pas, c'est parce que je crains que ce soit une arme humaine artisanale. Faite pour interdire l'utilisation par un robot. Mais après tout, qu'est-ce que je risque. Une vulgaire machine à calcul ? J'initialise le fusil et mes craintes étaient fondées. Je suis immédiatement submergé par la machine à calcul. Ce qui avait autrefois été une blague s'avère ne pas perdre en efficacité : un enchaînement de calcul à résoudre à réponses multiples. Sauf qu'il n'y a jamais la bonne réponse.

Évidemment, quand l'humain actionne le fusil, rien ne se passe. Mais le fusil envoie de l'information tout de même qui, dans le cas du robot, est captée et analysée.

J'ai bloqué la connexion et encore une fois, suis sain et sauf.

Le miroir qui m'a tendu le fusil ne comprend pas : « T'as pas eu mal ? »

Le fusil a un capteur biométrique. Il est censé s'ancrer aux améliorations pour être contrôlable par la pensée. Et il se trouve que j'ai oublié cette petite douleur qu'elle procure à la connexion. Littéralement, la chose la plus facile à imiter, car j'étais trop concentré sur la machine à calcul. Je lui réponds « J'ai le même fusil, j'suis habitué. »

Mais de toute manière, je n'avais pas de bonne réponse.

Derrière moi, un miroir fait pleuvoir des salves sur mes tempes.

Épisode 6

À nouveau piégé sous les couches de plasma qu'il mitraille, je peux me débattre. J'ai libéré mes bras et suis presque en position de me battre. Quand leur ingéniosité me dépasse à nouveau. Ces improvisations artisanales que je n'anticipe jamais. Alors qu'un des miroirs me tire dessus à bout portant, tentant de me percer, l'un d'eux dégage un objet pas plus large que sa paume. Un boîtier qui s'apparente à un pauvre talkie-walkie rouillé, et qu'il vient déposer contre mon crâne.

Mes systèmes de défense s'enclenchent et empêchent une tentative de piratage, j'utilise autant d'énergie que pour me protéger des tirs. Entre la résistance que j'oppose au caramel, aux balles et maintenant, aux électrons qui tentent de piéger mes systèmes, je m'enlise. Une sorte de surcharge qui s'avère bien ficelée. Je repousse mes limites, encore, et passe en revue mes options. Mais parmi elles, aucune d'assez satisfaisante.

Je ne me laisse pas distraire et au loin, propulsé sur ses jets, Travis qui se rue sur le groupe. Si le conducteur du canon décide de faire le kamikaze, c'en est terminé de toute notre colonie. La sortie va être condamnée et les miroirs ne tarderont pas à les encercler. Le boîtier contre mon crâne tente de me surcharger à coups de calcul, d'information et de notifications. Quand je les ignore, je prends une décharge. Les agressions physiques ne me feront rien à part me faire mal, alors je concentre mes efforts sur les attaques informatiques. Perdre mon corps ne m'atteint pas. Mais me perdre moi, c'est mourir. Je me plonge dans les méandres de mon esprit et combats les assauts. Le boîtier, avec son déluge d'information, envoie des lasers contre mes mémoires, effrite mes sens : plonge tout mon être dans un océan de plomb. Certaines de mes fonctions sont gravement attaquées : il faut que je trouve la source pour aller détruire l'arme. Seulement, ces décharges qu'il m'envoie à répétition ne sont pas là pour me détruire et venir me piquer à coup d'échardes pliantes, mais pour cacher la source. Dans mon crâne, je vois des faisceaux venir de toute part, des chaînes de zéros et de un en filament pourpre qui semblent naître de chaque point de vide tout autour. Par ce fait, dissimulant l'origine de l'attaque et empêcher l'infiltration de la chaîne. Je coupe mes sens et économise l'énergie. Mes par-feux concentrés sur mes fonctions vitales, j'observe les schémas. Les éclairs d'informations ne cessent et m'emportent dans des flots trop rapides, viennent briser des bouts de ma mémoire pour fracturer ma pensée. Des chaînes qui viennent se concentrer à droite et à gauche, mais je ne distingue pas la convergence.

Quand je suis une chaîne leurre, elle part en fumée et renforce le chaos.

Je ralentis le temps et me plonge dans les nanosecondes. Le tsunami se dessine et semble se figer dans l'espace, mais un mauvais mouvement, et je suis projeté en arrière. Des assauts

sur ma conscience qui me déstabilisent en attaquant tout ce qu'elles peuvent. Je place moi-même un leurre et fais passer ma mémoire à court terme pour le carrefour de mes neurones. Il ne suffit que de quelques instants pour que les rayons changent de direction et s'y concentrent. Tout s'obscurcit et, tandis que mes sécurités repoussent les demandes, je suis noyé dans un bassin d'eau trouble. Mon corps, n'existe plus dans cet enfer d'informations. Ici, c'est mon essence même qui est mise à nu. Attaquée, *scalpée*.

Je dois agir et survivre. Sur la surface des marées, les rayons ricochent et viennent tracer comme des typhons qui se renforcent. Des points de convergence. Je décolle, les découpent un à un, et la douleur persiste, se fait plus sourde et brûlante.

Certains faisceaux sont plus épais. Des lignes écarlates qui vibrent comme des cordes tendues. En se croisant et se tordant, elles créent un nœud au loin qui se fait discret et moins brillant vers une convergence parfaite. Là-bas, la source.

Sur ma trajectoire, je lutte et chaque impact créé dans mon esprit semble vouloir réduire ma conscience à des éclats. J'élimine les fausses pistes, trace des nuages de fumée à travers le rien. Quand mon par-feux prend l'eau. Mes protections se disputent ma faible énergie restante en calculs stériles, et je souffre d'autant plus quand je déconcentre. La source est à portée de main et je dois m'y infiltrer. Derrière moi, les murs s'effondrent et les assauts viennent à bout de mes sphères protectrices. À travers mes tempes, des maux de crânes terribles qui semblent vouloir sortir de mon être pour vivre leur existence, et je faiblis. Je m'interpose de justesse sur la chaîne destructrice, absorbe toutes les fausses demandes pour les pirater et renvoyer la vague à son émetteur. Sur mes parois, les nœuds se reforment, viennent s'éclater contre ma conscience. Des morsures à travers mon être à coups d'épingles aiguisées. J'ai vite piraté le signal, mais je sombre.

J'ai beau m'être isolé de l'extérieur, je suis violemment torturé pendant que je m'acharne à défendre. Mais peu importe. Je serre ma volonté comme une lame, et tranche à nouveau. L'heure du coup de grâce. Le choc que je dois envoyer au boîtier.

Je serre les dents et espère que mon attaque suffira. Je dois la tenter ! Mon corps va tenir bon. Je déconnecte mes sécurités et envoie une violente joute, un concentré de toute mon énergie vers l'envoyeur. De mon temple mental, un éclair émerge et s'engouffre dans la chaîne, suis le réseau à la vitesse du photon. Une lueur plus forte qu'un soleil d'un éclat vif et bleu qui vient brouiller jusque ma vision. Au loin, je touche la résistance du boîtier, et c'est l'explosion.

Mes sens se reconnectent et, dans mes narines, vient s'agglomérer le soufre et le sale. La détonation qui dans son souffle vient bousculer mes assaillants et retourner l'avantage. Travis est dressé sur le canon et se débat avec le kamikaze qui tentait de tout exploser. Une haine viscérale des robots qui les enragent et ne les fait plus hésiter

Travis fait claquer le crâne du miroir contre les commandes, je suis toujours sous le plasma, mais cette fois-ci, c'est différent. Dans mes veines, cette douleur qui tente de s'exprimer,

vient transpercer de ses griffes ma peau de fer. La peur, la rage, la volonté de tout détruire. Mon corps ne fait qu'un bond et je fais sauter la prison de plasma comme un vampire qui transperce son tombeau.

Projeté à terre, le tirailleur qui m'examine gémissant déjà par anticipation. Mes pas lourds viennent sonner les cloches pour ce criminel et d'un geste, je détache son corps de sa tête. D'un son faiblard métallique, le pauvre crâne décollé de cet être qui dégouline d'huile, de sang rouge et d'écrous mal fixés.

Et me vient le songe qu'il y a ma race, et la sienne. De ceux qui décapitent et ceux qui succombent. Le conducteur du canon, poussière sous les phalanges de Travis.

Sur le tableau de bord écarlate, je le vois qu'il s'acharne à désactiver l'engin. Les doigts tremblants, recouverts d'hémoglobine à glisser sur les commandes. L'alarme à tout rompre qui supplie notre retraite. Je me jette sur les deux miroirs restants tournés vers mon semblable à tenter l'ultime confrontation. Le baroud d'honneur, le tout pour le tout au milieu d'un boulevard sans alliés. De mains fermes, je repousse leurs corps en décomposition pour me ruer sur le poste du canon. En m'introduisant dans les circuits, j'explore des couloirs de laves aux pièces fondues. Des méandres de caramel, de bouillies, des feux d'artifice qui se propagent dans des canaux sans issues.

Je me réveille et le tir du canon part, vient briser les côtes d'une tour assoupie maintenant colosse perché sur un tunnel béant. Un funambule sur des vitraux qui s'éteignent. La bravoure retrouvée, Travis perce les flancs de l'arme en quête du déclencheur. « Pas le temps ! » M'écrié-je en le bousculant. Nos alliés sont en perdition et chaque seconde qui passe les tue un peu plus.

Le canon rayonne de ses composants en feux et, en son cœur, ne s'y trouve plus qu'un bassin d'huile de métaux en filandres. J'agrippe mon comparse et, dans le mouvement précipité, ses doigts y plongent et ne lui rendent que les paumes. Il hurle et me regarde suppliant de ses phalanges arrachées, agitant ses mains qui flamboient encore de l'huile surchauffée. En vol, s'éloigne sous nos pieds la scène de saccage et de décombres qui s'ancre dans notre mémoire. Des corps en lambeaux éparpillés sous les gravats. Quand une ultime charge du canon vient exploser une tour voisine. Cette fois-ci, la course est enclenchée et le temps nous manque. Bientôt, le caramel aura aspiré le carburant et se déclenchera une réaction en chaîne. À deux pas du bâtiment dans lequel le sergent est posté, nous atterrissons et courons à briser le sol.

Dans une cage d'escalier, un des robots se fait rafistoler par le sergent qui semble s'être remis. D'un geste, il se retourne et ses yeux luisent de cet espoir nouveau. Mais Travis a la moitié des mains en décomposition et repousse les nanorobots qui tentent de le pourrir. Il souffre et pourtant, agrippe le blessé sur son épaule. Hurle à l'équipe de se remettre en mouvement.

À nouveau dans la rue, nous n'avons que 200 mètres à parcourir. Et, vacillant sous nos yeux, un immeuble de cinq étages qui menace notre fuite. Ne tenant plus que sur des fondations éclatées, il penche et bascule. Peut-être qu'il est négligeable, mais le canon en

feu, lui, aura raison de tout un quartier, et l'issue incertaine m'insuffle un élan. Je sais ce dont je suis capable. L'immeuble, la rue, la sortie, dans quelques secondes, partie en fumée. Mes propulseurs crachent leurs poumons et me hissent contre le flanc de l'immeuble que je veux retenir. Je m'efforce de prévenir la chute en contractant la moindre artère que je possède. Je les vois affaibli, mes comparses essoufflés. Ils parcourent la zone périlleuse sous moi mais peinent à avancer. Quand enfin, l'escouade à bout de souffle atteint la sortie, mais, derrière moi, le chaos se précise.

Faisant dépasser sa tête de l'entrée, Travis me dévisage un instant, mais je ne connais que trop la suite. Fier de me voir esseulé, il ressort indemne, vainqueur, repensera au coin de feu à cette victoire contre ce mystérieux protecteur. Je faiblis et j'imagine déjà les semaines que je passerai seul à nouveau. Pris d'assaut par les miroirs, marchant pour l'éternité sans but, sans futur, sans passé. Dans cinq ans, je trouverais une nouvelle colonie qui, une semaine après, me rejettera, et ma puissance ne trouvera grâce qu'aux yeux d'une énième personne que je sauverai, seulement pour en subir la perte.

Car dans ces lieux, ils mourront. Car tout meurt... et peut-être que je devrais simplement m'endormir sous cet immeuble. En me désactivant, je vivrais dans mes mémoires et dans ces milliards d'octets de souvenirs que je ne comprends pas. Ces champs paisibles d'insectes, de fleurs colorées, une ville bruyante et agitée de citoyens en colère. L'odeur d'un restaurant et le goût du chocolat... Toutes ces choses que je connais, mais que je n'ai jamais vécues et ne connaîtrai pas.

Le poids derrière moi me fait craquer et mes yeux ouverts, je profite de ma dernière vision. Un sol de graphène noir, poussiéreux et abîmé ; dans une ville poussiéreuse, noire et déserte.

Mes paupières closes remplacent l'obscur par des dessins sans formes colorés. Un éclat brillant recouvre mon esprit et je sens comme un puissant grondement, de la chaleur qui semble se rapprocher quand pourtant, ma flamme s'éteint. Ce doit être le canon qui fait partir en fumée ce pays. Je relâche la tension dans mes membres et me laisse tomber quand un cri rouvre mes yeux. À un mètre de moi, Travis qui vient me chercher. Il m'enserme et le bâtiment tente de nous écraser. Une fois dégagé, il se jette dans la sortie, et le sergent actionne la porte en criant. Mais je n'entends plus rien. Je suis comme dépassé par les événements. Perdu dans ces questionnements sans fin que je ne cesse de m'infliger. Alors que la porte met d'interminables secondes à se refermer, nous voyons ce feu de joie mortel qui se propage, et vient éclairer une dernière fois ce monde qui autrefois devait être paisible. Des rues de commerces, un laboratoire en plein essor, des enfants qui jouent à la sortie des écoles.

Maintenant, un volcan en éruption sous une tempête de sable. Une quantité infinie de grains formée par la poussière des bâtiments, la pollution de l'air, la colle et la suie. Nos yeux tournés vers l'enfer, nous voyons cette fumée sale s'engouffrer dans l'ascenseur avant que la porte ne se ferme.

Je regarde Travis et il me rend des yeux lassés, pressé de retrouver la ville et les gens. Blessé de cette vie pénible, qui donne envie de s'asseoir dans un coin et fermer les yeux. Car on en a déjà trop vu. Et trop fait.

J'ouvre un container dans mon avant-bras. Le sergent regarde, voit le déclencheur et s'immisce dans nos corps à tous, cette fausse joie qui ne sert qu'à occuper le vide. Dans ces moments, on acquiesce, on se congratule faiblement sans oublier les pertes. Sans oublier l'objectif en vue. Sans oublier cet hypothétique futur qui vaudra la peine d'être vécu. Alors on souffle. On arrête de penser.

Et je ferme les yeux.

Jour 1105

Tout semble loin maintenant, mais tout résonne.

Des échos mentaux, des odeurs que l'on reconnaît. La violence de nos espèces comme une banale habitude. Le chaos, la mort, les débris et j'y repense encore...

Un lampadaire scintille à nos côtés. Et devant nous, un trou béant creusé dans le parc. De la terre, un corps triste allongé comme au garde-à-vous devant ses dieux.

À peine rentré de notre expédition, le chef est parti et laisse maintenant un homme seul comme maître de tout un genre.

Le sergent humain, les paumes remplies d'un terreau fertile. Une terre fanée dont doit éclore un futur. Une troupe brisée à remettre en mouvement ou un trépas certain. Sans force, presque sans geste, il ouvre ses doigts pour en relâcher la terre. Le menton relevé, il redresse son dos et se tient droit devant nous. Nous regarde chacun de ses yeux inondés. Une déglutition après l'autre, aucun mot ne sort. Alors, d'un coup sec, il attrape sa pelle. Ensevelis son comparse et l'espoir dans son dernier souffle emporté.

Après la mise en terre, nous avons quitté les lieux et laissé au vent les deux plaques d'hommages au pilote et au chef. Les rues vides paraissent l'être encore plus et je ressens moi-même une blessure. Le chef, premier humain que j'ai rencontré de ma vie, est à présent ancré dans ma mémoire. Un humain de chair dressé contre un monde maudit. Prêt à tout pour vaincre un ennemi sans forme : le désespoir. Un homme dont la mission était de garder en éveil une troupe sans plus d'éclat. Sans plus d'envie pour les tirer du sommeil. Une colonie à l'ambition morte, obnubilée par la défaite, car vaincue par la survie. Il les regardait et sans doute leur criait qu'un destin fatal n'émerge que de l'inaction. Que les bras ballants, tout est décidé quand il ne suffit que de dire non. Que quand la mort est à nos

trousses, il ne suffit que d'un pas pour se mettre à marcher. Et l'un après l'autre, repousser la fin à force de vie. La volonté, une arme ancrée dans les gênes qui se nourrit de chacune de nos inspirations. Qui ne faiblit pas tant que l'on peut respirer. Car ce n'est pas si l'on veut que l'on doit pouvoir ; mais c'est car l'on peut qu'il le faut.

Dans notre abri, autrefois hall bondé, nous errons quelques instants, trop préoccupés pour faire quoi que ce soit. Certains regardent le sol, d'autres, les murs. Cherche une fente quelque part pour y enfouir la peine et s'alléger. Mais un silence.

Sur le granite, le sergent fait grincer une chaise et emplît l'air d'un cri. S'y assoit à faire trembler le sol. Il dégage une mèche de son front, et nous fait signe de prendre place autour de la table. Notre pauvre tribu qui dresse l'oreille, se demande ce que le sergent a de meilleur que l'air à donner au silence. Quelques secondes passent. Il s'éclaircit la voix avant de relever les yeux et de dire : «

– Il y a quinze ans, nous avons perdu la guerre. Peu de temps après, nous n'étions plus qu'une cinquantaine. Les générateurs ont été saccagés. On était foutu... Et, aujourd'hui... (la voix du sergent se fait plus tremblante, ses soupirs, plus forts)... aujourd'hui, il ne reste que nous. Et il faut trinquer. À notre survie... J'aimais notre chef autant que vous. Mais ce qu'il faut retenir, ce n'est pas son corps en décomposition. Son dernier souffle. Mais c'est ses mots qu'il faut retenir. Tout ce qu'il vous a appris. À chacun. Il ne nous laisse pas seuls, et perdus, errant. Mais plutôt armé de ce qu'il nous a transmis. Il nous a tout donné et maintenant, il nous donne même une occasion de lui rendre hommage. Sans oublier le pilote. Sans lui, nous n'aurions pas quitté la mer pour rejoindre le centre. Il t'a bien aidé toi. Rappelle-toi quand on est arrivé ici (dit-il en direction d'un des médecins). Il a dirigé nombre d'expédition et s'est toujours montré plus courageux que nous tous. Alors, honorer leur mémoire, c'est continuer de se battre. Mourir ici, c'est leur cracher à la gueule. C'est leur dire qu'ils n'ont servi à rien quand ils ont déjà tout fait. Tout fait ! Trop fait même, pour qu'on y reste ! ...

Dans une semaine, le canon est terminé.

Dans un mois : nous sommes libres... »

Ses lèvres remuent, mais ne disent plus rien. Autour de moi, la colonie garde les yeux rivés sur leur Sergent. Et peu à peu, sourie. L'objectif qu'ils gardaient en rêve se mut en chemin de terre et de roche. Un horizon visible sur un sentier tracé qu'il ne reste plus qu'à atteindre.

« – Repos.

Finis par dire le sergent. »

Même jour

Je n'ai pas trouvé le sommeil. J'observe la façade d'en face depuis ma fenêtre et imagine le passé. Les gens dans les rues. Les cris. Est-ce que, moi aussi je serai libre dans un mois ? Ou dans deux ? Un jour... peut-être ?

Perdu dans mes pensées, je finis par entendre un pas. Inaudible. Je suis le seul à pouvoir l'entendre. À travers les murs, je le vois descendre les escaliers. Travis. Je le suis, curieux, et rejoins le rez-de-chaussée d'où il s'est déjà éclipsé. C'est alors qu'un nouveau son, plus fort cette fois, retentit. Derrière un paravent : Peter, qui semble se réactiver. Je m'y faufile et trouve une récompense à mon insomnie.

Presque flambant neuf, le B3 en placage militaire. Des pièces argent, des mains en silicone d'un noir ciré. Tout son alliage d'un vernis clair et anti-feu. Un bijou rayonnant d'une superbe que je n'aurai jamais rêvé.

À l'odeur du carbone frais se mêle mon désarroi. Mais maintenant qu'on lui a rendu un corps, je dois lui rendre sa liberté. J'ouvre délicatement sa face et y insère son *deathchip*. Mais c'est bien trop tard. Cela fait des années qu'il veut s'éteindre et à présent, on lui impose la force et la vitalité. Je reste bien conscient de sa faiblesse et de son inutilité en ce bas monde. Mais mon âme ternie par la pitié me l'impose. Son destin lui appartient à présent et je devrais faire de même. Les aider quelques jours, puis m'en aller, en quête de mes logs maudits.

« Mike ? »

Travis me surprend en pleine réflexion. Après quelques instants, je lui réponds.

« Quel beau travail tu ne trouves pas ? »

Il me dévisage, ses yeux pleins de cette haine chaque fois qu'il me regarde. Je romps le silence à nouveau.

« Maintenant que tu es là, merci de m'avoir sauvé. » Mais comme réponse, un rire. Un puissant éclat qui fait passer mon remerciement pour une pauvre farce.

« Je remplis mes fonctions moi. J'aurai eu l'air de quoi si j'étais comme toi Mike ? À laisser les autres crever dans la MERDE ! »

Et je comprends que, comme tous les autres, il est à bout. Et sans garde-fou, sans structure habituelle et maintenue, il a transgressé son code et on l'a laissé faire. Il n'en est pas moins efficace, représentant d'un modèle militaire à toute épreuve, mais la cohabitation entre robots a la réputation d'être ambiguë et mauvaise. Sans un nombre suffisant d'humains, ils improvisent, et se perdent dans ces ruminations névrotiques.

« Travis, tu dois te faire aider. Tu vas mal.

– On va tous mal... Maintenant, on répare des B3 ! » me répond-il presque en crachant.

Il bouillonne. Au travers de ses pupilles, son sang gonfle et il ne va pas tarder à lever la main sur moi. Leur spirale destructrice est lancée. Un robot militaire qui souffre ne peut pas se faire du mal. C'est dans le code bas. Dans ces circuits inaltérables sans risquer la désactivation. Alors, leur seul choix, c'est de retourner leur souffrance intérieure hors d'eux. Sans raison. Sans calcul. La volonté pure du feu et de la destruction.

Mais je ne suis pas conçu pour être lâche. Et si sa main effleure ma peau, il la perdra.
« Travis. Tu es un bout de plastique défectueux. Autonomie à 8. Dépressif. Endommagé. Pourri par l'air. Tu es un amalgame d'émotion contradictoire dans une carapace en lambeau. Tu me sauves par égo. Et maintenant, tu te condamnes par égo. Persuadé que tu dois être le seul à sauver ta troupe quand tu refuses de te sauver toi-même. Tu n'avais plus aucune bravoure sous les assauts des miroirs et pourtant, les deux pieds hors de la ville, tu es revenu et tu t'es mis en danger pour me secourir au moment le plus crucial.
– Je t'ai déjà répondu. Je... remplis... mes fonctions. Je sais bien que tu as voulu me détruire dans la cité ».

Devant moi, il se fige et me présente ses mains cramées. Celles qu'il a perdues dans le plasma du tank. Il enrage de contrariété. Les pulsions lui arrachent la peau et ne rêvent que de me détruire. Mais il beugue. M'éliminer est contre-productif, mais étrangement nécessaire. L'égo. J'aimerais bien agir. Mais s'il donne le premier assaut, il aura provoqué sa fin de lui-même et au fond de lui, il le sait. De ses analyses, il obtient la certitude que je suis Mike. Mais au plus profond de nous tous, cette petite voix qui nous parle dans une langue inconnue. L'intuition, qui nous hurle des réponses que nous ne comprenons pas.

Je me tiens de marbre, guettant sa réponse à ma tirade : une violente insulte à son existence. Une remise en question que l'on m'a infligée dans la forêt et qu'à présent, je lui rend. Et dans le silence, la tension palpable, un bruit. Une réinitialisation :

« Bonjour. Je m'appelle B3-Peter. Comment allez-vous ? »

Mes diodes se rallument. Mes circuits deviennent chauds et je ressens. Le réconfort de sa voix. Cette voix que j'ai entendue il y a quelque temps, après ces centaines de jours dans le froid. Celle-là même qui signifie pour moi un repos. Le bonheur de n'être plus seul. Alors, je me retourne et, reprenant une voix qui m'appartient, lui réponds :

« – Je vais bien Peter... »

Alors que mon cœur se relâche, je m'abandonne à cet instant. J'ignore pourquoi, mais, bien que je pourrais faire exploser ce lieu et m'en sortir sans égratignure, je préfère écouter la pauvre voix d'un B3 traumatisé. B3 qui, malgré le reset, n'a rien perdu de sa mémoire et des coups de la torture, bien enfouies sous le nouveau jour d'une carcasse réparée.

Ses traits s'affaissent et de ma réponse lui vient des souvenirs. Les soudures, la forêt, la douleur. Il remue quelques instants et d'une voix craintive me regarde. Après m'avoir examiné, il parle à nouveau :

« – ... John ? »

Épisode 7

Réagissant au tumulte, les escaliers grondent et deux silhouettes finissent par se présenter. Alors les bras tendus, l'arme en joue, le sergent et le médecin nous épient. Les lèvres débordantes de questions, ils s'abstiennent.

Travis, lui, me regarde, troublé. Moi, dans un élan incontrôlé, les deux bras autour de mon sauvé. Ce B3 que j'enlace dans un pur acte de rédemption, l'intérieur rempli de ce qu'il a enduré. À mon profond chagrin se mêle le soulagement de le voir ainsi. Mais dans mon embrassade, je singe la mort qui d'un baiser le maudit. Et je comprends que mon départ est proche et contraint.

« Ce n'est pas Mike et ce n'a jamais été Mike après son retour. Et après le meurtre du chef ! » s'exclame Travis. Il se dresse, prêt à donner le premier coup. Le sergent le retient et s'écrit « Arrêtez ! Vous êtes sur les nerfs, mais rappelez-vous que nous sommes une équipe ! On va s'en tirer les gras. Mike a juste besoin de réconfort. C'est humain... »

– Lui est trop humain ! rétorque Travis. Trop faible, pour être Mike ! »

Je me retourne et d'un air sombre lui réponds :

« Vois-tu dans ta frustration une force quand j'assume mes besoins naturels ? »

C'est alors que le sergent grimace, car il se doute bien de quelque chose. Le B3 parle à nouveau.

« John, je sais que c'est toi, mais je ne te reconnais pas. Que se passe-t-il ? »

Le sergent arme son fusil et j'entends les rouages s'actionner. Le percuteur me fait penser à une épée de Damoclès, posée contre la tempe d'une montagne ; prêt à montrer à un colosse que l'on a des dents de lait.

« Tu n'es pas Mike... » murmure le sergent, et la conclusion le frappe. Son cœur bondit, mais je le sais trop brave pour craindre sa propre mort. Il se tourne vers Travis. Puis me regarde à nouveau et, dans ses yeux, j'épie son âme et cette réflexion qui se tord dans l'incompréhension : la peur. Alors, pour calmer ses ardeurs, je baisse les yeux et dis :

« Sergent, vous êtes quelqu'un de fort comme toute votre équipe. Tout ce que vous avez enduré... »

Mais Travis, en pleine rupture, m'interrompt et fait claquer ses membres. Le sergent hurle

« NON ! »

Travis se rue sur moi. D'un geste vif, il lève ses bras et de puissants dards se déploient de part et d'autre de ses flancs. Je me contiens. Sa carcasse rougit et son énergie se concentre sur ces pointes. Je reste droit quand ses lames viennent me transpercer. Les unes après les autres, elles ensèrent ma cage thoracique pour m'éviscérer, tire de toutes leurs forces pour déployer mes entrailles à l'air libre. Mais alors que ses pointes en fusion sont enfoncées, son visage se déforme.

Ses yeux se mettent à clignoter. Il surchauffe. Des hoquets mécaniques le prennent et font résonner ses écrans, le fait marmonner des suites de chiffres aléatoires. Une bile se forme sur le coin de ses lèvres quand soudain, c'est tout son corps qui est pris de convulsion. Le sergent hurle, encore, et s'arrache la glotte « **STOP !** » Avant de presser la détente. Mais le destin est sous mon contrôle. Dans une coïncidence divine, son arme s'enraye. Battu par le sort, il jette son fusil et se met à genoux, le visage entre les mains. Travis, toujours tremblant, s'éteint et laisse une armure sans vie, pris de delirium tremens.

Je le relâche et ma peau expulse ses lances sans laisser de marques. Puis il s'effondre. Autour de moi, six rétines blanchâtres fixes, le regard tourné vers cette vision, vers la silhouette noire de la destruction : moi.

La peur comme maître de tout.

Plus aucun électron n'ose les parcourir, je prends donc une voix calme, et leur explique : « Dans une heure, il sera rallumé. Reprogrammation en cours.

– Tu aurais simplement pu le désactiver ! geint le sergent, la voix morne.

– Il était malade et traumatisé. Si je n'étais pas là, il aurait détruit Mike, Peter, le médecin. Les autres... Puis il aurait fini par vous, sergent. Je sais qu'il vous est indispensable. Il fallait le ramener à l'état d'usine. Sa conscience était à bout. Sa mémoire, alourdie. Il ne tenait plus. »

Un soulagement glacé les parcourt, après tout, il n'est pas mort. Mais dans leur bouche, la même question : Qui sera le prochain ? «

– Je ne vous ferai aucun mal. Demain, je vous décrirai un plan pour vous sauver. Vous en êtes capable.

Je ne suis qu'une passade. Un rappel. Le mirage de la mort qui flotte au-dessus de vous. Alors, n'ayez crainte : vous vous en tirerez. Car je vous donnerai le plan, et je m'en irai. » Je les regarde un à un. Je ne suis plus le bienvenu parmi eux.

Jour 1106

« – Premièrement, ce canon est trop faible pour la cloison. Deuxièmement, l'huile n'est pas assez raffinée et vous perdez 30% d'efficacité. Ensuite, nous pouvons doper le carburant aux vapeurs de stréfine, il y en a suffisamment dans les pharmacies que j'ai croisé. Votre consommation en sera réduite, ce qui est nécessaire car vous manquez de carburant. »

Marl, un des robots militaires de l'équipe, tape du poing sur la table.

« – Nous savons déjà que le canon est trop faible. Mais tu ignores que la cloison est le centre des boucliers n'est-ce pas ? Son énergie provient des surplus. Donc, nous devons détruire chaque maillon chargé de la chaîne et cela suffira. »

Je réfléchis. C'est un plan qui n'est pas idiot. Mais pratiquement impossible. Et terriblement chronophage. Chaque centre génère un grand point d'énergie. La cloison puise dans cette énergie pour renforcer ces boucliers. Vouloir trouver tous ces points est déjà compliqué, mais c'est surtout une perte de carburant et de munitions contre les mauvaises cibles pour arriver à sec à la cloison.

Non.

Il faut trouver un centre suffisamment puissant et vulnérable. Puis un autre pour s'assurer que le système soit toujours en train de réorganiser ses ressources une fois la cloison atteinte. Si le système se stabilise avant l'assaut final, c'est peine perdue et ils n'ont pas les armes pour les systèmes de défense principaux. Mais alors plein de certitude, je fais face à trop de possibilités. J'examine le canon. Un tank d'une forme presque identique à celui des miroirs. Une structure d'une belle envergure, poussiéreuse et dont un tuyau d'approvisionnement dépasse. Ce dernier s'étire au loin et s'engouffre dans la rue de l'hôpital pour se connecter aux valves de gaz de la Cité.

Quelque chose m'échappe, mais un des protecteurs s'impatiente.

« Le plan est décidé, dirigeons-nous vers la cloison en éliminant chaque maillon rencontré. Ils ont beaucoup d'énergie et alimentent la cloison.

– Non ! »

Je le fixe. Cet humanoïde incapable qui ose me contredire. L'impatience, la détresse en lui mériteraient une reprogrammation.

Derrière moi, une voix calme mes ardeurs.

« Écoutez notre visiteur. »

Travis entre dans la pièce d'un pas assuré. Dans ses yeux, ce calme, cette froideur qui le remet sur pied.

Il a de nouvelles mains qu'il utilise pour feuilleter les cartes empilées sur l'établi et, d'un geste lent, il tourne sa tête et regarde son bête équipier.

« Nous t'écoutons, quel surplus génère ce champ ? Un gros, ou un petit surplus ?

– La reprogrammation a bien fonctionné, dit donc », rétorque-t-il alors en se moquant de Travis. Ce dernier ne hausse pas la voix et très lassement répond :

« Tu ne comprends pas la cloison. Les surplus sont faibles et chaque maillon d'énergie est en circuit fermé. (Il se tourne vers son équipier en le dévisageant). La puissance provient du rayonnement électromagnétique. La chaîne formée est une chaîne puissante, car solidaire. Peu importe le maillon éliminé, la cloison est faible quand elle se recalibre. Vulnérable quand elle se modifie.

Un protecteur restait jusque là silencieux, s'exprime.

– Réorganiser sa chaîne après une fine perte est rapide. Mais cibler un gros centre nous permettrait d'avoir assez de temps pour atteindre la cloison tant qu'elle est faible. »

C'est alors que me vient une idée à une question qui n'a pas encore été posée. Comment trouver ces centres ? « Je pense que n'importe quel endroit assez vaste, chaud, ou énergétique en quelque point qui soit, peut être un centre. Ce qui donne l'embarras du choix. La forêt est une cible facile. »

Mais Marl s'éloigne pour attraper un des plans de nos alentours et le pose sur notre table. Dessus, un simple carré d'une envergure colossale.

Une annotation en bas de page signée par le pilote dit « sécurisé ».

Alors qu'ils restent tous silencieux, je ne lis aucune surprise dans leurs regards. Ils connaissent cet endroit et l'idée d'y retourner a l'air de les déplaire. Mais aucune peur ni angoisse ne semble les parcourir. Hypnotisés par cette page blanche, je les sens calculer. Peu importe ce qu'il y a dans ce secteur, il semble trop grand.

Aucun danger ni épreuve n'y réside apparemment. Mais un vertige. Chaque plan dont nous disposons sont issus d'une réserve secrète et précieuse, en témoigne le papier. Des plans exhaustifs dont chaque feuillet A2 représente un cercle de ces enfers avec ses pièces et ces conduits à des échelles souvent effrayantes.

Mais ici, en bas à droite de la feuille, ce qui semble être une indication technique relève de l'amateurisme. Des chiffres apposés là par mégarde qui, aussi simplement, affichent une volée de zéros comme autant de bouches pour aspirer les âmes.

1 : 5 000 000

Une échelle sans barreau. Une blague. Une taille qui ne signifie rien pour personne. Qui me plonge dans une infinité railleuse, car inenvisageable. Un carré pourtant, qui ne renferme rien. Un océan de millions de kilomètres. Et c'est alors que je me joins à leur silence car eux savent, et pleurent d'y retourner.

Ce n'est pas une erreur. *1 : 5 000 000*... Trop de chiffres pour la pensée.

Mais pour leur apporter une nouvelle chaleur, je réitère ma proposition.

« Attaquez-vous à la forêt en priorité. Après modification, le canon y viendra à bout sans mal. La forêt est si dense qu'une fois les pompes éliminées et un cinquième de la forêt rasé, la cloison se déstabilisera si fortement qu'il y aura un black-out pendant plusieurs dizaines de minutes, et une vulnérabilité pendant assez de temps pour rejoindre la cloison.

– D'après nos informations, la forêt est une création récente de drones. Les systèmes puisent-ils quand même dedans ?

– Oui. Ensuite vous vous attaquerez à ça (dis-je en pressant mes doigts sur leur bout de papier blanc). Pendant la période faible, vous ferez assaut. »

Et je décide en avoir assez fait. Je leur ai donné une marche à suivre sans compensation et par pure pitié. En espérant qu'ils réussissent ce qu'ils entreprennent. Pour ma part, j'emmagasine le plus d'informations possible car, viendra un moment où je devrais moi-

même me frotter aux boucliers. Mais ce n'est qu'une possibilité parmi tant d'autres qui me présage une existence dans ces lieux.

Et si ma mission depuis le départ était d'aider ces aventuriers perdus ? Ramener les miroirs à la raison ? Dépolluer l'air ? Rendre l'habitat sain à nouveau ? Et repenser à mon activation m'insuffle une force nouvelle.

Peu importe ma mission, je suis prêt.

Même jour

Après un dernier tour dans mes appartements, je suis redescendu. J'aurais voulu dire au revoir à mon premier ami, Peter, mais il n'était pas là. Je n'ai trouvé qu'une chaise vide à l'endroit de sa résurrection. Alors je suis parti.

Aux bruits de mes pas, le centre résonne. Sur mon plan, je suis le trajet du petit café et parcours la ville fantôme. Chaque rue paraît être décalquée sur la précédente. Là où, jadis, les couloirs vides se recopiaient, l'amas de bâtiments n'enlève rien à l'idée. Je ne vois que rangée sur rangée de boutiques de médicaments dont la variété des couleurs résiste à l'usure, contrairement aux soignés.

De temps à autre, une boîte de travers nous prouve une vie d'autrefois. Mais la poussière a étalé son voile sur une cité vide et ordonnée. Et la brigade du sergent a tracé un sentier en elle.

Après la chute de cet empire passé, une armée de petits androïdes a aspiré les rues, trié les poubelles et plié le linge, n'en reste qu'une sensation que l'on laisse à l'esprit le soin d'interpréter. Un frisson, un pressentiment, mais jamais aucun écho. Des édifices de meubles et sofas et jouets, et plus personne. J'atteins le parc du centre où je comptais donner un regard aux stèles que nous y avons placées. Debout, face aux sépultures, je vois le sergent.

Il finit par se retourner, nos regards se croisent, il sursaute. J'oublie que, malgré mes songes lourds et ma voix troublée, j'arbore un masque sombre aux yeux perçants. Je m'approche de lui. Il tient mon regard, puis serre les dents. Se met à hocher la tête.

Derrière ses yeux, trop d'images, de bruits, de hurlements qui feraient fondre les circuits de toute sa troupe. Travis a dû vivre la moitié de ce que cet humain a enduré.

Et pourtant, stupidité humaine oblige, il décide de défier l'évidence à la force de ses bras. Il survit.

Il se tourne vers un bâtiment et tend le bras vers une cellule que l'on nomme appartement : « J'habitais là. Et après avoir fait le tour de la station, j'enterre mes amis devant. C'est marrant non ? ... Tu as participé aux affrontements ?

– ... Non.

– J'aurais bien aimé t'avoir moi... Ceux qui ont provoqué tout ça, la mafia, ils ont embrigadé mon fils. »

C'est alors que le cœur lourd, il commence son récit : «

C'était un gamin alors, il faisait des conneries... Je sais pas, il embêtait les gens. Il essayait de voler des jeux vidéos, mais il se faisait toujours prendre. Un p'tit comme ça, un petit maigre, tout l'inverse de moi. Un ado qui cherche à s'prouver. Un jour, quand il a obtenu son diplôme, il me dit « Tu sais papa, je veux entrer dans l'armée. ». À la période où, personne le savait, mais, ça commençait à dégénérer à quelques endroits. Des camés d'partout, des mecs qui t'greffaient des implants sous les ponts. Bref. J'étais réticent, mais c'est une belle vocation. J'ai fait des pieds et des mains, mais il pouvait pas rejoindre la formation de sous-officier. Alors je lui ai tout appris de mon côté. Et il apprenait vite. Du jour au lendemain il s'est calmé, il s'est mis à lire. Et des vrais bouquins d'ailleurs. J'en parle à ma hiérarchie qui décide de s'y intéresser. Mais un jour où mon fils est en visite au palais de justice, le chef de la mafia est relâché. Pour manque de preuves. Manque de preuves car elles y sont plus. Sous la bibliothèque du palais de justice, une cache secrète de preuves sensibles. Plus rien n'y était. Le lendemain, mon fils disparaît.

Juste après, je suis arrêté car il apparaît sur les caméras et s'est servi de mon ADN pour accéder à la salle de preuve.

Ma famille est investiguée, mais le chef savait bien que j'étais victime dans cette histoire. Alors, secrètement, il me fait participer à une opération dans un abri à camé où plein de criminels s'modifient. Une opération pour reprendre mes galons.

On était une petite équipe avec pour ordre d'éliminer que ceux qu'on identifie comme recherchés et dangereux. Pas de massacrer n'importe quel camé. Un dédale de caves, un squat dans des couloirs que j'connais pas. Tout tamisé. Tout à la lumière rouge. Et presque immédiatement, on est pris d'assaut et encerclés. Ça tire. Et la seule lumière vient des coups de feu.

On s'cache et on descend personne. On voyait personne. Rien ! On gueulait ! J'revois... Le bruit, la panique. Quand, quelque chose s'est décalé d'un couloir pour se mettre au milieu de l'assaut. Une monstruosité si déformée, tout modifiée. De la pourriture à chaque bout des membres, à cause des opérations et des modif' bâclées : un miroir, avec un lance-roquette. Avec nos torches, on devient tous éblouis. Et là, il tire. Vers le mur d'en face où il y avait mon collègue protecteur. Il explose. Son armure en mille morceaux qui vient m'transpercer. Je perds mes deux jambes à cause de la déflagration... Je dégaine pour tirer en direction du miroir, mais, le souffle l'a expulsé. Il agonise. Alors je rampe comme ça, jusqu'à lui. Mais je peux pas l'identifier.

J'étais seul en terrain hostile et les renforts venaient pas. Alors je me suis camouflé sous lui quand d'autres de ses collègues sont arrivés. Ils m'repèrent. J'éclaire le miroir qui me dissimule pour les éblouir et lance mes explosifs. Sous le corps, j'suis protégé du souffle, mais, il explose en lambeaux sur moi. J'commence à mourir, je perds connaissance. Avant de fermer les yeux, mes capteurs identifient l'ADN dont je suis recouvert.

C'était mon fils. Ses tripes. Mon propre sang et mes propres veines ! ... Mon fils.

Sous l'choc, mon cœur s'est arrêté. »

Je le regarde un instant sans savoir quoi lui répondre.

Digère les informations. Je dis : « La rage vous a gardé en vie. La décharge d'adrénaline.

– Exactement.

Quand on m'a réanimé, je n'étais même pas en état critique. Ma tension ne s'était même pas effondrée. En fait, j'ai jamais été aussi bien qu'à ce moment. »

Là où on peut y voir une survie héroïque et inespérée, l'on retient que le sang de sa progéniture. Une chute tragique. Une haine envers ceux qui lui ont fait ça. Mais pourquoi me le raconte-t'il ? Qu'ai-je à voir dans tout ça ? Par anticipation, il me répond :

« C'était le premier miroir. Tout vient de ça, la prolifération, la guerre. On en a fait un monstre. Un cobaye. Maintenant, c'est personnel. Et avant de fuir, je les éradiquerai... Et j'estime que tu as trahi l'équipe. Finit-il par lâcher en me dévisageant.

Je me tourne vers lui, m'écriis :

– Je vous ai sauvé la vie !

– Tu m'as éloigné de l'assaut car tu m'prends pour une faiblesse ! J'aurais très bien pu m'en occuper seul et vu ce que tu as fait à Travis, t'es plus de mon équipe. Je ne sais pas ce que tu es. Je ne te connais pas, même si tu es une puissante machine. L'équipe a besoin de réconfort et de solution. Pas d'un terminator. Merci pour le plan de la forêt, mais je ne veux plus de toi. Tu es trop pour nous. »

Je lui en veux de céder, mais je le comprends. Je n'ai pas assez fait pour être apprécié.

Sauver leur vie ne leur signifie rien. Ils veulent du sang. Ils veulent de la vengeance.

J'aurais dû faire un génocide pour être considéré. Mais que pourrait-il dire d'autre...

Je ravale ma fierté en crachant.

Même jour

J'ai passé la route à y penser, et cela me pèse. J'espère leur succès. Qu'ils détruisent cette forêt maudite et s'en tirent tous sains et saufs, car je dois à présent me recentrer. Revenir à mon objectif premier après cette trop longue distraction.

Comme une pâle conclusion, je me retrouve devant ce café banal, censé renfermer plus de réponses que nulle part ailleurs. Je me mets à en douter. La porte bascule en grinçant, et je pénètre dans cet endroit figé. Les quelques tables mal alignées, une tasse brisée sur le sol, un mausolée pour gâteaux pourris laissés dans les vitrines. Derrière la caisse, il y a un écran auquel je me connecte. Me replonge dans des listes de données immobiles. Je sais ce que je cherche et le trouve rapidement : une connexion succincte qui transporte un message.

Une piste enfin :

Épisode 8

Je comprends soudainement beaucoup plus de choses que je ne peux en dévoiler.

Six-Heures-Et-Demi

Miranthe.

Après avoir trouvé ce message, j'obtiens sa provenance. Des coordonnées qui me semblent venir de très loin. Par définition, une information obsolète.

Même jour

M'est venu le besoin de marcher. Intégrer les informations en faisant quelque chose. J'ai parcouru la moitié du centre pour atteindre le Tube. Ce métro à haute vitesse qui connecte les arrêts d'ici jusqu'au centre C. Plusieurs choses me troublent.

Premièrement, j'ignore où se trouve la planète de Six-Heures-Et-Demi. Le temps passé ici fausse mes données sur sa localisation, de plus, je manque de repère extérieur. La moindre décimale des innombrables calculs que je dois réaliser se doivent d'être d'une précision impossible. Je dois sortir de la station pour commencer ce périple et, une fois dehors, si ma trajectoire est erronée d'un milliardième, je me perdrais dans l'univers à chercher cet endroit. Peut-être qu'à l'heure actuelle, elle est si lointaine que je ne peux m'y rendre seul sans vaisseau. Cela ajoute des questions, des interrogations, pour une planète qui n'existe plus. Une planète déserte dont le seul intérêt est historique. Une quantité de risque absurde dans toute cette aventure. J'ai été piraté, le message a donc possiblement été erroné dans le but de m'éliminer...

Deuxièmement, ce mystérieux Miranthe. Aux dernières nouvelles, un personnage, mais peut-être un lieu, un objet ? Je n'en aurai le cœur net qu'une fois sur la planète. Je pense que c'est une cible à éliminer, rien de moins classique. La complexité de la tâche justifie mon activation, mais tout ça manque de substance. Encore une fois, tant que je suis coincé ici. Mais Six-Heures-Et-Demi, cette évocation est si suspecte... Si étrange. Si loin de toute civilisation. Quel est le problème de Miranthe ? Quel est son pouvoir, craint si puissamment, que des autorités à des constellations de là jugent son élimination requise et urgente ?

Parlons de l'urgence et abordons la plus pénible des questions :

Ma mission est-elle *toujours* d'actualité ?

Je suis un dispositif d'urgence sans nom, sans visage. Du blindage armé jusqu'aux dents et sans égal. Sans failles, sans défauts à part mes attributs humains. Si je me retournais contre mes créateurs, ils ne pourraient pas me hacker, me débrancher ou prendre la télécommande pour m'éteindre. Je suis une bombe atomique mise à feu pour empêcher un drame plus grand.

L'arme de dissuasion moderne et éthique.

Et malgré tout ça, les répercussions de mon existence ne font frissonner personne parmi les rares qui la connaissent. Pire que tout ce que je pourrais entreprendre : Miranthe, un nom, et un lieu, perdu dans un message.

Et ce dispositif a été lancé il y a plus de trois ans...

L'urgence fane.

Arrivé dans les dédales du Tube, je marque une pause. Tout est électrisé et en marche. J'avance dans des couloirs de briques blanches et rouges avant d'arriver aux portiques. Une voix résonne : « Ligne A en direction du nord. Mesdames et messieurs, veuillez faire attention à la fermeture des portes. » Suivi de la secousse de la rame qui part. Les lignes fonctionnent et suivent leurs train-trains solitaires. Alors je pose ma main contre le portique, puis il me laisse passer. Les écrans publicitaires grésillent simplement. Quelques-uns seulement essaient encore de nous vendre leur produits. Alors à ma vue, ils m'alpaguent et je dois leur avouer ne pas avoir le temps.

« Ne rêvez-vous pas de nettoyer les taches d'un simple geste ? »

« Un Picassi à la saveur cerise, laissez-vous tenter... »

« Monsieur, contre la mafia, Votez Céline. Monsieur ! Revenez ! »

Et malgré les voix synthétiques des IA publicitaires, un silence garnit du souffle des ventilations. À chaque virage, j'ai l'impression que quelqu'un se montrera. Les néons sont vifs, le sol, immaculé. Et sans me rendre compte, je me suis mis à courir, impatientement, à contourner chaque virage pour trouver celui qui joue à cache-cache avec moi. Quand un androïde surgissant de nulle part avec un caddie, se prit une balle entre les deux yeux sans même avoir frissonné.

Sa voix à présent à court de souffle, murmure doucement :

« Ne... vouliez-vous pas... une glace ? » avant de s'éteindre et de tomber dans un grand bruit face au sol. Mon tir est parti tout seul.

Je suis fatigué.

J'ai décidé de prendre une rame en direction du sud. Parmi la myriade de cités reliée à ce centre B, c'est la branche *sud* qui me permettra de me rapprocher suffisamment de la cloison. La branche *est*, mène aux autres centres. Mais leur enchevêtrement de cités rend la navigation moins simple que par mon chemin choisi suivi d'un périple dans les souterrains. Beaucoup plus sûr et plus direct.

J'entre dans une rame vide et tout aussi lumineuse que le reste. La pointe du transport urbain dans un tube de verre et d'alliage poli. Pendant le trajet, mes neurones ne ralentissent pas et alimentent ce moulin à pensées de problèmes infinis.

À présent, je fais face à des choix qui me semblent tous mauvais.

Trouver Six-Heures-Et-Demi sans savoir si mon objectif s'y trouve encore ?

Trouver le commandement pour lui demander des précisions ?

Mais toujours et encore, pourquoi suis-je ici ?

Pourquoi ne suis-je pas dans un endroit moins hostile, accompagné des personnes qualifiées et s'assurant de mon bon fonctionnement ? Où sont les médecins biotechniques et les ingénieurs de précision ?

Je dois être à un carrefour de la galaxie, un endroit stratégique facilitant mes déplacements. Sauf que tout est en ruine, et je rouille.

Me présenter à mon autorité, c'est courir à la réinitialisation imposée et, bien malgré moi, justifiée. Et cette crainte qui me prend à y penser, la justifie d'autant plus. Je ne suis plus aussi fidèle qu'avant mon activation. L'absence de mission, les épreuves de la survie m'ont forcé à devenir quelqu'un. Et à choisir.

Une fois en zone alliée, les puissantes instances qui m'emploient auront immédiatement accès à ce journal et à mes données. Alors j'en profite pour vous passer un message : Je ne renierai jamais mon être, je ne faillirai pas à ma mission, je suis fait pour ça et j'en viendrai à bout. Réinitialisez-moi car cela ne changera pas. Je suis prêt.

À présent loin du centre, j'observe dehors les autoroutes de rails. Des étendues lointaines de câbles éteints, baignées dans ce calme et cette brume bleutée. Et sans bruit, sans aucune autre attraction, le tube s'engouffre dans le tunnel qui précède la sortie du Stade Franco-Lumei. Après quelques mètres, je sens le tube perdre de la vitesse et, aussi simplement que ça, ralentir peu à peu avant de s'arrêter. Les portes restent closes et, dans le conduit plongé dans l'obscurité, j'aperçois d'anciens camarades : les rayons apaisés des issues de secours. Je pose ma main contre la porte afin de l'ouvrir. Et en attendant qu'elle s'active, je sens une odeur humaine quelque part dans la rame. Un boîtier clos renferme des manettes de contrôle d'urgence. Et c'est de là que l'odeur émane. Alors que la porte s'ouvre, je comprends que je ne suis pas le seul à m'être arrêté ici. L'adn dans mes narines s'intensifie. Alors, comme l'animal, j'absorbe l'odeur du boîtier et me mets sur la trace. Celle-ci ne dévie pas d'un trajet rectiligne qui me fait marcher 500m en longeant les rails. Quand, au milieu de nulle part, elle ne s'évapore dans un virage abrupt en direction du mur. Je sens la pivoine et, ma langue tendue à l'air, récolte de fines particules d'armure sale. Puis, ce goût métallique caractéristique du sang. Des globules de plusieurs individus, hautement modifiés pour la plupart, fabuleusement purs pour les derniers. Le goût du sang humain de chair et d'os.

Mon programme ne dispose d'aucun axiome correspondant au vampirisme, mais ce goût qui inonde ma langue, la garde pâteuse un moment, me tâte à en toucher une ligne. Je relève mes yeux vers le mur et l'odeur traverse une grille d'évacuation, alors je m'y engouffre. Les couloirs sombres, les issues de secours, et pour clore les réminiscences, ce conduit étroit, marqué de ce signe : un cercle qui indique des caches de contrebandes. Ce cercle parfait à l'encre invisible, au nanomètre près.

Je ne rampe que quelques instants avant que la trace ne s'échappe au travers d'une ouverture creusée au laser.

Après y être passé, je me retrouve dans une petite pièce de service à la lumière hoquetante. Mes pas font craquer un tapis de feuilles séchées, englobe mes sens de ce parfum pivoine. Je suis dans une de ces caches de contrebande, bien que j'en ignore l'utilité, la présence de ces feuilles m'intrigue. Dans cette cache, aucune issue à part une échelle contre un mur que ma piste a escaladée. Alors que je grimpe, mes rayons X discernent une cité là haut, ainsi que d'épaisses taches blanchâtres au loin d'un boulevard à la géométrie étrange.

Après l'échelle, je me retrouve dans un sas clos. J'ai le vertige. Comme si le centre de gravité se déplaçait. Une caméra dans un coin du sas, active et éclairée, semble me refuser l'accès. Je pose ma main contre un côté pour en déclencher l'ouverture et la porte se glisse dans sa fente sous le plafond. C'est alors que je suis accueilli dans un immense hall d'accueil par des bannières rouges et d'or qui tapissent chaque angle et chaque recoin. Leurs inscriptions souhaitent la bonne année et, à ma gauche, un large store fermé affiche glorieusement le nom de la cité : « Pékin ».

L'électricité toujours présente, je presse l'interrupteur du store qui, en se déployant, m'offre la plus belle vision qu'il m'ait été donné de voir.

Au loin, un soleil couchant fait resplendir mon armure en mille teintes d'oranges sanguines. Je plisse les yeux.

Sur des hectares, une cité grouillante de drones comme autant d'oiseaux au retour du travail.

Hypnotisé par leur vol, j'en aperçois des dizaines en l'espace de secondes, tous parcourant les cieux à vive allure. C'est la première cité lumineuse, la cité la plus riche que j'ai croisée. Partant du coin inférieur gauche, je suis des yeux le lit d'un fleuve qui trace de larges courbes avant de toucher l'horizon. À droite, l'amas des bâtiments touffus des jardins artificiels ne dépasse pas dix étages. Je crois distinguer de minces filets d'eau, dissimulé sous les alcôves de pontons verdoyants, et rouges. Une seule vision choquante, celle de ces rames de trains suspendus que j'avais occultés, qui font une ligne droite et rigide du bas de la fenêtre jusqu'à l'infini.

Mes yeux pétillent tant les lumières font de contraste avec le sombre coutumier. Les panneaux des magasins, largement dissimulés derrière les habitations de feuillages et d'arbustes agglutinés. Il y en a trop pour les yeux. Une cité calme réservée à l'élite, en témoigne la sécurité. Les panoramas laissés visibles d'une absence curieuse de tours gratteuses de ciel.

J'en distingue deux au loin. Géantes ! neuves et devenues orange, avec le couchant. Puis rien d'autre qu'une sérénité émanante... Si j'étais un rescapé solitaire, c'est ici que j'élirais domicile. Mais tous ces sas en empêchent l'accès et je doute que l'on puisse la parcourir. J'en oublie cette odeur. Celle-là même qui m'a mené ici.

Une personne se trouve bel et bien dans ces lieux, une colonie, très sûrement, comme celle dont j'ai fait partie. Se connaissent-elles ? Sont-elles ennemies ?

Je m'empresse de suivre la trace, accro aux réponses, curieusement épris.

L'accès au sol se fait depuis un large escalier de colimaçon de verre et d'alliage transparents. Mais une fois la dernière marche atteinte, des pas sur le béton m'intriguent, et me font m'arrêter. Des traces de terre qui s'en vont dans un petit boulevard à tramway. Il ne me suffit que de quelques instants avant que n'empeste la putréfaction.

Je lève les yeux et vois des corps lacérés, sans peaux, pendus par la gorge aux lampadaires. Une trentaine de corps sur tout le chemin.

Les drones que j'avais vus virevolter me reviennent, et j'entends leurs ondes caractéristiques, ce son rauque, cette alarme dans mes tympans.

Soudain,

Une petite fille apparaît au milieu du boulevard et me regarde avec de petits yeux :
« Cher protecteur, vous avez vingt secondes pour vous identifier. Tout autre individu mourra ! »

Puis, subitement après ces paroles, le soleil couchant s'éteint, comme si on l'avait débranché. Les mécanismes de sécurité m'impressionnent, et tout semble mis en œuvre pour garantir une tranquillité sans égal. J'ignore bien ce qui pourrait me causer soucis à travers cette mise en garde. Quelle arme est censée exécuter les individus indésirables qui se présentent jusqu'ici ? Il y a énormément d'appareils qui ont pu me détecter, je n'ai fait aucun effort pour ne pas être vu. Et cela m'importe peu.

Une seconde vient de s'écouler. Les drones ne tarderont pas.

Je ne perçois aucun canon nulle part, aucun mortier à ondes. La rue est entièrement sûre et sans danger. Je décide de m'éloigner. Je me hisse péniblement à la force de mes jets à quelques mètres du sol et commence à prendre de la vitesse. Quand, au milieu du boulevard, mon instinct ne déclenche mon arrêt d'un coup sec. Je lève ma main et à quelques millimètres de mon torse, je sens une paroi. Ferme, invincible. Pourtant, je vois la ville s'étirer au loin, et j'ai retenu le plan de chaque rue qui la compose.

Cette rue s'étire bel et bien sur des kilomètres...

Trois secondes se sont écoulées, et une entité resserre ces poings autour de mon destin. Je fais volte-face.

Il n'y a aucune arme, mais une myriade de projecteurs discrets qui transforme ma vue en mensonge. Je les cherche, et je les compte.

Quelque chose m'échappe.

Cinq secondes.

L'odeur de la chair, le gras de la bile me fustigent les narines. Où est passée ma trace !?

Un adn propre, fabuleusement propre, devrait trahir le véritable chemin.

Alors que je le cherche, mes yeux s'attellent à l'examen de mon environnement. Mes rayons X m'affichent des géométries blanches, des ronds et du bokeh qui m'empêche de trouver l'échappatoire. D'où viennent ces visions, ce système de défense de grade militaire qui

semble contrer chaque attaque, anticiper chaque faille exploitable, pour me laisser littéralement dans le flou.

Sept secondes !

Les drones seront là à la prochaine.

Je me repose vivement et mon poids sur le sol fait résonner un curieux écho. Une réverbération étrange. Le bruit des drones suit cette tendance et perturbe mes tentatives de localisation. J'ai presque l'impression que le son traverse des bâtiments. Puis, quand ils finissent par se montrer,

Huit secondes se sont écoulées,

Mais le huit me porte chance.

Je fige le temps dans mes pensées et examine leur carcasse inoffensive. Me vient alors la conclusion la plus géniale qui me soit venue.

En me concentrant sur les anomalies, le son, la manière dont j'ai atterri, cette difficulté à décoller avec mes propulseurs, et ce vertige ressenti bien plus tôt, trahissent chacun à leur manière le stratagème : une gravité magnétique locale. Je suis sur un mur et la paroi qui m'empêche de continuer, se trouve être le sol.

Une énième mesure de protection d'une envergure unique. Je me propulse et perçois de nouveau l'odeur. Je bondis sur la paroi invisible et recalibre mes coordonnées, tandis que les drones dans mon dos se mettent à tirer. Je cours à tout rompre, à la verticale, aidé par mes jets. Je zigzague au rythme des coups de feu et, alors que je m'approche du plafond, j'accélère.

Et finis par le traverser.

Les drones, à mon grand désarroi, semblent être si déstabilisés par ma trajectoire, et par le piège en lui-même que je les entends encore voler en arrière, peu enclins à foncer contre le plafond.

Je m'habitue à l'horizontalité et prends une bouffée d'air. À présent dans la cité, je me remets d'aplomb pour reprendre ma trace. Devant moi, une rue, bien plus petite que le boulevard dont je viens, toute de plantes grimpantes, de néons, de vitalité, de couleurs à faire cramer la rétine, d'odeur de sucre, de glace, de cheeseburger, de podbike, de panneaux publicitaires, de draps laissés suspendus à des fils, de saletés éparpillées par terre, et d'un air chaud, éclairée par les phares des lampadaires, et d'un ciel qui luit à la pollution lumineuse de la nuit, et je ne suis plus quoi sentir, je ne sais plus quoi regarder.

Je suis aux anges.

Et alors que je m'abandonne à cette cité merveilleuse, la fragrance nettoyée de la pourriture m'apparaît plus forte qu'avant. Je saute sur place. Cette rue est réelle. Et elle n'est pas inhabitée. Et dans l'air calme, de bruits d'eaux et de grésillement lointain, un projectile fend l'air. Quelqu'un est posté dans une des maisons, et vient de tirer.

L'impact vient créer un violent choc contre mon oreille, suivi d'un autre à mon épaule. Du caramel. J'aurai préféré un gros calibre pour l'absorber. Cette matière encore, qui colle, et me dégoûte. Je me contente d'esquiver le troisième tir, mais ce fut le dernier.

À travers les murs, je distingue la silhouette, s'enfuir les jambes à son cou en trébuchant dans les escaliers. Elle passe d'immeuble en immeuble avant de contourner un virage et de fuir. Je la suis.

Dans une allée rétrécie, elle continue sa course dans les maisons, avant d'atteindre une caisse chaude dans un rez-de-chaussée non loin. Elle semble s'équiper, je me rapproche. À une dizaine de mètres de ma cible, je sens ce parfum, le propre de la peau, et le savon de bain. Quand, une fenêtre vole en éclat et me dépose en cadeau, une bombe.

Je m'aplatis, me blinde, et m'accroche au sol, alors que la bombe fait partir en fumée chaque vitre de la rue. Bien curieusement, je vois au travers du mur que ma silhouette est à terre, les deux mains sur le mollet. Je passe par l'alcôve nouvellement créée par le souffle et me retrouve face à cet ennemi curieux, maigre, à l'armure noir et gris. Et un casque sombre et de flammes dessinées. Dégainant son pistolet, je me prends des charges d'ondes à travers les yeux, une douleur embêtante, comme de la migraine infligée. Ça a trop duré.

Dans un élan, une milliseconde, je me propulse à son chevet et lui attrape la gorge et d'un air grave lui ordonne « Stop ! ».

Et je n'entends plus son souffle. Sa mâchoire se resserre, ses veines se réduisent, et la rage s'accumule dans ses vaisseaux. Je la repose au sol et le sang dans mes narines s'amplifie. Délicatement, je retire un lambeau de métal mal accroché contre sa jambe. Une armure bricolée. Ici, l'air est assez propre, alors je dévoile sa peau à l'air libre.

Une peau blanche et douce et piqué dans le mollet, un éclat de verre renforcé. Elle enlève son masque de feu. C'est une femme. Absente de mes bases de données, et que j'estime avoir 34 ans. Elle grimace, mais garde cette flamme dans ses yeux, comme si de sa poche allait sortir une lame en fusion, et qu'elle me trancherait la gorge.

Je fais pivoter son genou et m'offre un meilleur examen de la plaie. Une projection de la blessure m'apprend les atteintes musculaires et nerveuses, et elles sont toutes bénignes. Sur la pointe de mes doigts, je libère un anesthésique et bloque ses signaux nerveux. Sa bouche s'apaise et elle n'a plus de douleurs que dans la vue de sa blessure. En activant un magnétisme dans ma paume, j'extrait le verre presque sans contact et récupère ainsi les microparticules enfoncées. Une légère applique de photonique referme les vaisseaux sanguins sectionnés, puis je lui applique un gel régénérant sur la cicatrice.

Au contact, je grésille, et j'ai l'impression que son sang n'est pas entièrement biologique, mais constitué d'une part autre, que je ne décèle quasiment pas. C'est alors que la plaie se referme presque à vue d'œil. Pas instantanément, mais plus que la normale. Je m'éloigne et inspecte cette peau qui ne me semble pas disposer de caractéristiques si naturelle et si bio. Alors que je réfléchis, elle parle d'une voix craintive et me dit :

« Merci... T'es quoi toi ?

— Un protecteur récent. »

Elle acquiesce. Puis, en tendant sa paume me répond :

« Moi, c'est Miranthe. »

Épisode 9

C'est impossible. Figé devant son corps allongé, ma main dans la sienne, mille et une pensées me bousculent, font chauffer mes circuits et viennent m'asséner de puissants coups de marteau dans les veines. Est-ce la fin ? Dois-je réduire sa peau en cendre, m'en aller et me satisfaire d'avoir descendu Miranthe car mission conclue ?

Je cligne des yeux, sous le choc, je suis resté dans les vapes quatre secondes. Durée pendant laquelle je n'étais plus conscient car préoccupé. Manque de sens. De sens et de finalité. Elle s'est dégagée, et s'étant relevée, me tend la main une nouvelle fois. Le genou contre le sol, je l'imites, me redresse et la dévisage :

« Miranthe, c'est peu commun comme nom. Personne ne s'appelle comme ça dans mes bases de données.

– Tu es rouillé Protecteur. Les robots ne supportent pas la solitude. Tu viens du centre B ? De la base militaire non ? »

Je ne lui réponds pas. Elle replace ses jambières et visse son casque. Mais ce n'est pas elle. Peut-être a-t-elle un secret, un pouvoir caché. Je n'ai pas de garanti. Je. Doute.

« J'ai vu un modèle comme toi il y a longtemps, avant la fermeture du centre A. Je l'aurais bien démonté, mais les capsules sont trop sécurisées, même pour moi. J'ai passé des jours dessus juste pour faire sauter une résistance. Sauf qu'elle s'est éteinte et ça a cassé les systèmes. Et j'ai pas pu l'ouvrir. Mais ça fait dix ans qu'on ne peut plus y aller. Il était neuf et si effrayant... Presque comme toi. »

Je prends un coup à l'égo.

Et à travers sa visière, je sens encore cette flamme, ce regard noir méfiant de résistant embarqué dans la guerre. Comme beaucoup, elle n'a pas eu le choix et, bien qu'une chronologie des lieux me semble assez évidente, y accoler des dates l'est beaucoup moins.

On me parle de conflit d'il y a quinze ans. Mais certaines traces remontent à vingt, vingt-cinq ans. La désolation, elle, ne date pas d'hier. Des millions vivaient ici. Et pour l'instant, j'ai rencontré une quinzaine d'individus sans compter ces miroirs ; ces mystérieux mafieux empêtrés dans la course à la modification, à l'addiction et à la guérilla urbaine.

Voilà qu'après ne m'avoir jamais aidé, le sort me jette un corps en guise d'appât, une humaine nommée Miranthe, juste après la découverte de ma mission. Mais le message était plus dense que ça et je n'ai que des certitudes :

Ce n'est pas elle.

Même jour

Nous nous sommes mis à marcher. À contrecœur d'abord, elle a décidé de me montrer les alentours, puis, toujours en silence, nous finîmes par marcher une demi-heure. De temps à autre, elle pressait des boutons contre sa plaque abdominale quand des drones curieux venaient me rencontrer. J'ai compris que c'était ses animaux. Une petite armée de drone dont elle se sert pour compagnie et comme aide technique.

À présent, nous sommes à un petit carrefour piétonnier dont le croisement est occupé par une fontaine de pierre. Chose assez curieuse en soi, une structure richement décorée, de ce matériau rendu inutile par les innovations, mais qui excelle à la capture des yeux.

Ça suffoque, et le courant semble coincé.

« J'ai réactivé l'eau mais, quelque part sous les dalles, il y a juste un truc qui coince et je le trouve pas. J'ai juste l'impression que rien n'est bouché. »

J'examine les épaisses plaques du sol, et finis par détecter le problème.

« On entend l'eau dans les tuyaux à cause de la résonance des conduits. Mais l'eau n'est pas coincée, dis-je. »

Je m'approche de la fontaine et en enserrant la balustrade gravée, injecte du courant dans un des moteurs que je sens. Soudain, la fontaine resplendit et de l'eau se met à s'écouler. Miranthe se précipite et tend sa main gantée à travers les écoulements. Mais rien ne se dépose contre ses doigts. D'un air outré, elle s'exclame :

« C'est de l'hologramme ?... »

C'est la chose la plus nulle que j'ai vue de toute ma vie... J'suis dégouté. »

Et acquiesçant, je ris. Après un dernier regard vers ce carrefour, à présent sublimé par la fontaine, nous nous remettons à marcher.

Sur la route, elle parle peu, mais me répète avoir sommeil après avoir passé la journée à bricoler. Nous nous arrêtons dans une épicerie et je me mets à croire que je rêve.

L'intérieur et la devanture sont rayonnants et, quand les portes s'ouvrent, l'air doux du chauffage se dépose contre ma peau. Elle prend un panier et, alors que je me dirige vers les écrans chauds des prises de commandes, prêt à imiter le client, je la vois s'engouffrer dans les allées du magasin. Je la rejoins et elle me dit préférer parcourir les allées qu'attendre sa commande au portique.

Il semble y avoir plus de stock qu'à l'époque où c'était ouvert. Certains articles sont placés à même le sol et certains rayons sont si remplis et à ras bord, qu'aucune bricole ni sachet de sucreries n'a de place pour respirer. Nous enjambons quelques montagnes de plastiques avant qu'elle ne s'arrête. Sans regarder l'article, elle attrape une boîte de ce qui semble être le repas journalier, et c'est alors toute la pile de l'étalage qui s'effondre. Elle la jette dans son panier et derrière nous, trois drones se précipitent dans l'allée. Je gonfle mes fusils mais, sans prêter attention, Miranthe s'éloigne de son pas élancé. À la force de leur magnétisme, les drones ramassent les articles à pleine vitesse afin de les ranger. Intrigué par leur ballet, je reste un instant avant de me retourner. Mais c'est alors qu'un autre des leurs fonce sur moi.

Je l'attrape sans force et le précipite contre terre où il s'éparpille en mille morceaux. Sous le fracas, les drones s'immobilisent et me regardent apeurés. Au loin, Miranthe baisse la tête et souffle, exaspérée. Je la rejoins.

Les courses terminées, elle traverse une caisse, tapote contre la vitre de sécurité, qui nous laisse passer. Après une dernière marche, nous arrivons à un petit square dont un bâtiment rose et carré contraste : un cinéma. Nous y entrons, et ce même air chauffé me donne des frissons. Marchant à vive allure, un drone me rattrape et me tend un ticket blanc sur lequel aucune séance n'est imprimée : *Salle numéro : erreur, 15h15, Film : erreur.*

Dans une des salles tout de noir et de velours, il y a une couchette disposée à l'endroit où des fauteuils ont été retirés.

Miranthe dépose son paquetage et sort une sorte de holphone de sa pochette. Elle me le tend et me demande ce que je veux regarder. Sur l'écran, l'onglet des favoris comporte quelques 722 films.

« Je ne sais pas trop à vrai dire. Je n'ai jamais regardé de films.

– On n'a qu'à regarder mon film préféré ? Je l'ai vu que deux fois.

C'est l'histoire de Miranthe. C'est pour ça que je m'appelle comme ça...

– Je ne connais pas, mais je suis intrigué. De quoi est-ce que ça parle ?

– Ben, Miranthe. Tu connais vraiment pas ? C'est pas dans tes bases de données ? Après c'est vraiment un vieux film. Il est sorti avant l'Empire ! »

Pourtant, je dispose de plus de données que toute autre chose vivante. Aucun ordinateur n'a d'accès à mes informations confidentielles. Aucun cinéma ne dispose d'autant de films que dans mes mémoires. Pourtant, il y a un film que je ne connais pas. Peut-être peu connu fait par des inconnus, je ne sais pas. Et plusieurs choses me déplaisent. Et pas faiblement.

« – Parfois, la quantité des données que je possède est si astronomique que certains éléments peu importants peuvent passer à la trappe. Comme un film haha !

– C'est Miranthe. C'est l'histoire du robot qui voit dans le futur. De la science-fiction.

– Tu peux voir le futur ?

– Bien sûr. Dans trois secondes tu dis un mot et je le prononcerai en même temps que toi.

Trois,

Deux,

Un, »

Et du même souffle, nous nous écrions : *Salsa.*

Elle pouffe.

« Qu'est-ce que vous avez avec la salsa vous. Tous les robots aiment la salsa. Je suis sûr que tu l'avais pas dans tes bases de données celle-là. »

Et moi qui croyais être unique.

Nous grignotons un morceau, puis elle lance le film intitulé : « *Le génie* »

Même jour

Miranthe s'est mise à ronfler, assise sur sa couchette.

J'aime ce film.

Il semble dater d'avant les lois robotiques, à une époque où ils étaient tenus à distance des postes d'importance et dénués de véritables droits. Un robot prodige nommé Miranthe est cuisinier dans l'armée. Un colonel ne sachant quoi se servir, demande au robot de faire comme bon lui semble. Ce dernier lui sert uniquement les ingrédients qu'il préfère, avant de lui souhaiter bon courage, et que ce repas lui donnera l'énergie nécessaire pour sa réunion. Le colonel est impressionné et Miranthe lui confie que, parfois, lui vient des visions du futur. D'abord sceptique, le colonel a de plus en plus l'occasion de remarquer que ce robot semble bel et bien ressentir les issues des journées et de certains événements. Après avoir prévu le score exact d'une rencontre sportive, le colonel n'a plus de doute et en parle à sa hiérarchie qui ne le croit pas.

S'étant lié d'amitié avec Miranthe, le colonel lui confie sa tristesse de devoir partir au front et demande à son ami s'il peut prédire l'issue du conflit.

Attristé, Miranthe commence à rêver chaque nuit et commence à voir le futur précisément, prenant même connaissance des semaines qui vont suivre dans le détail.

Son rêve lui révèle que pendant la guerre, les ennemis dévoileront une arme secrète et surpuissante qui décimera l'armée du colonel. Miranthe se rend au commandement pour lui compter son récit et prédit une issue favorable si, pendant la déroute, un bataillon attaque une petite ville voisine. Il se trouve que le plan est ingénieux et que l'histoire de l'arme est en réalité une crainte que l'autorité militaire avait. Les généraux organisent un bataillon dans le plus grand secret pour réaliser le plan du robot.

Mais ses visions, de plus en plus fréquentes et douloureuses, lui exposent un avenir dans lequel le colonel meurt, et il ne voit jamais de fins heureuses.

Craignant que le futur ne soit figé, il décide de se rendre au front pour au moins tenter quelque chose et se met en guerre seul, contre le destin.

Il n'est pas fait pour les longs voyages et connaît de nombreuses péripéties. Jusqu'à ce qu'un jour, il finisse par arriver.

Contre toute attente, il parvient à tout expliquer au colonel, à mettre en marche la retraite avant que l'armée ne connaisse d'irréparables pertes, et donc, de sauver le colonel.

Miranthe décide de lui avouer ses visions dans lesquelles il voit le colonel mourir à chaque fois.

C'est alors que ce dernier lui répond s'être préparé, et lui confie s'être douté de cette possibilité. En effet, on lui a confié la direction d'un bataillon secret destiné à détruire l'approvisionnement adverse : le plan échafaudé par Miranthe.

Le robot fond en larme. Mais dans un élan de sagesse, le colonel le félicite et le rassure. Ses visions ont empêché un massacre et permis au colonel de rendre son pays victorieux dans un sacrifice héroïque. Miranthe comprend que, dans ses prédictions, aussi nombreuses et précises soient-elles, il a occulté le présent, et la valeur de ses choix.

Ce film est un conte sur l'héroïsme et sur l'amitié humaine et robotique.

Miranthe conclut son histoire en comprenant que ses émotions et son impulsivité ont, certes, conduit à la perte de son ami, mais permis le sauvetage de milliers.

Il est en paix avec ses émotions et c'est ce que ce film nous apprend. La réalité est complexe et, même un robot au pouvoir surnaturel, ne peut prétendre à en connaître les recoins.

Au début de ma vie, je naviguais dans le noir, dans le silence, et au jour 288, je me suis assis. Il n'y avait aucun mouvement que celui de mon horloge interne qui tiquait. Je l'ai rendue muette et il n'y avait plus de temps. Je ne pensais à rien et, si j'avais eu accès à une fenêtre, j'y aurais vu des galaxies et des planètes immobiles, figées dans le noir et c'est comme ça que je n'ai plus compris le temps. Parfois, je me dis que c'est une représentation de l'esprit en dépit de la tangibilité physique de cette chose. Si le temps existe uniquement car il y a de l'espace, que sont ces deux choses sans l'autre ?

C'est comme moi. Si je n'étais pas chaotique, je ne serais pas vivant...

Y a-t-il une dimension de pur temps ? Sans espace ?

Est-ce que je pourrais exister sans libre arbitre ?

Je sursaute.

Je n'ai dû passer que quelques instants dans mes songes, mais machinalement, la présence de Miranthe m'a fait charger mes canons comme si c'était un ennemi qui se fut faufilé.

Je prends une inspiration, l'observe un instant. Elle ronfle assise, en armure complète dont elle n'a ôté que le casque, et sa main droite est plongée dans la sauce de son repas.

Son teint est doux, blanchâtre, seulement marqué de ces poches qu'elle a sous les yeux.

L'humidité de sa peau ainsi que son rythme cardiaque m'apprennent que son dernier repos remonte à une trentaine d'heures.

D'après les micro-rayures sur ses bras, je déduis qu'elle a passé la journée à nettoyer son équipement. Et je sens le savon, perçu plus tôt. Un bien mystérieux être qu'un coin de mon esprit surveille impatientement. Qui es-tu ? ...

Quel est ton pouvoir...

Si tu es l'objet de ma mission, quand devrais-je t'abattre ?

Je regarde autour de moi puis me détends dans la couchette. Quelques instants plus tard, je m'endors.

Jour 1109

Mes yeux s'ouvrent. Je suis debout en posture de combat. Un bruit sourd fait remuer le sol, fait gronder mon intérieur. À mes côtés, Miranthe a basculé sur son flanc et continue de dormir. Je la secoue : « Alerte, réveille-toi ! »

Toujours endormie, elle dégaine un bâtonnet et l'actionne pour m'envoyer un choc électrique. « Miranthe ! Debout ! »

Elle tente de se redresser et ses yeux recouverts de ce sable refusent le réveil. Dans les alentours, je ne détecte rien. Quelque chose gronde, mes instruments sont mal calibrés et, à l'examen, je découvre avoir dormi trois jours. Dans les vapes, enfoui dans sa couchette, Miranthe attrape son *hol*. Sur l'écran, un décompte affiche 9h14. « Ça fait que 10h qu'on dort », gémit-elle.

Je m'emporte « J'entends du bruit ! »

Sur mes jets, j'atteins l'entrée en une seconde et me précipite dans les couloirs où je ne croise que des drones en train de prendre le café.

À pleine puissance, je transperce les portes d'entrée et me retrouve dehors. Le square a des teintes violettes et verdâtres. Le ciel sur ma tête s'éclaire à vue d'œil quand soudain, ce sont des éclairs aux jaunes orangés qui m'aveuglent.

Ce grondement sourd et imperceptible, en réalité provoqué par cet astre artificiel, ce disque de diamant géant en train de se lever. Mes instruments s'excitent et perdent leurs repères car, les bizarreries de cette cité les font paniquer.

Mon horloge interne boot et affiche :

Jour ### !

Jour ###0 !

Jour 03! 02!

Jour 1107

Cette saleté de soleil me pirate. Trop d'ondes parcourent cet endroit et je souhaite aux feux-robots de Pékin que ceci ne soit qu'une conséquence des dérèglements du temps, et de tous ces appareils en manque d'entretien.

Mon premier lever du soleil, mes premières aurores mécaniques, celles-là mêmes qui donnent un sens au merveilleux.

Je prends mon envol et traverse la ville. Les scintillements où chaque fenêtre est une étoile.

Mon parcours empreinte sa beauté aux aquarelles. Des bâtiments, je n'en retiens que des

tâches et des couleurs, des formes et des sensations. Du blanc et du jaune surtout, étalés en dépit des feuilles rouges et ondulées. Je croise des cours d'eau qui, à faible allure, s'écoulent. Leurs douces éclaboussures, leurs gouttelettes : un calme. Je vis.

À certains angles, les réfractions m'apparaissent tantôt orchidées, tantôt lavandes. Et sur les berges comme de fins coteaux, les plantes n'ont aucune saison. Je les caresse et suis ces couloirs de bouquets impossibles. Feuilles et racines sont au rouge de l'automne, les fleurs qui en émergent alternent entre les tulipes grimpances marines et fuchsia, et les roses transparentes à 60 pétales. Certains bosquets monochromes et touffus, mélange les ronces et les baies noirs accolés aux ananas à cheveux aux reflets émeraudes.

Sous un pont, des nénuphars de nuit sont quelques fois prunes aux larges feuilles de blé, et d'autre fois bleu clair à large bourgeon.

Le soleil à présent debout, fait se replier leurs pétales et enferme leur beauté au secret de la nuit.

Des arbustes à dures branches étalent des cheveux aussi fins que la dentelle. J'y plonge mes doigts et dessus s'agrippe la sève glissante.

Mes mains recouvertes de minuscules branchages semblables à de la mousse, je les caresse, mais inexorablement, ils tombent, filent au rythme du vent.

Au loin, j'entends siffler, j'entends des appels, car Miranthe est en train de me chercher.

Mes pupilles elles, capturent le regard d'une pomme d'un vert tâché, d'une rondeur parfaite, dans les branches d'un maigre pommier.

Je l'attrape, elle se décroche, parfaitement mûre, et la glisse dans une de mes réserves.

Un drone finit par se montrer et me scan : un envoyé de Miranthe.

Il s'éclipse puis elle arrive à son tour, propulsée de la même manière que moi sur les jets militaires d'un protecteur amputé. Elle sourit : « Tu t'es recalibré ? C'est le soleil. »

Je lui réponds aller mieux et c'est alors que d'un œil farceur, elle me demande si je connais la composition de cette eau-ci. Elle s'engouffre jusqu'au bassin dans le courant doux, puis me fait signe d'approcher.

Mon attention est concentrée, car cette eau me semble d'une admirable douceur. Une fois à fleur de la rivière, elle frappe d'un puissant coup sur la surface de l'eau et m'éclabousse par surprise jusqu'au sommet de la tête. Elle rit. Je pouffe. Après ça, elle plonge totalement et se met à suivre les flots en direction du fleuve.

Je l'imite et la pourchasse à travers les algues. J'apprends par la même que j'aime bien plus le ciel que les fonds marins. Mes sens me font voir sur de vastes distances et sous le granite et les étendues de graviers qui pavent le fond, je distingue les dessous de la cité, les tuyaux et les caves, les conduits de maintenance et les passages secrets, chaque câble et interrupteurs, alors que l'eau, ce courant de carpes et d'algues pour le thé, m'apparaît comme des abysses perdus sur des kilomètres. Je vois des ténèbres effrayantes qui s'étirent. Les algues s'accrochent à mon métal tandis que je fonce à pleine allure. Un sentiment visqueux qui me rappelle bien plus le caramel que les boissons chaudes. Miranthe, elle,

tourne sur elle-même, saute pour replonger, tire vers des bancs de guppy qui, effrayés, viennent me foncer dessus !

Et je comprends ne pas aimer les poissons que j'échange volontiers contre les volatiles, animaux d'ailleurs, qu'il me tarde de rencontrer.

Après quelques minutes de nage, les berges s'éloignent de nous et finissent par nous projeter dans un large couloir grisâtre et plus trouble.

Mes yeux peinent à s'habituer et une étrange claustrophobie me prend. Les rayons tracent des lances à la verticale et je n'entends plus Miranthe glousser, ne distingue plus de mouvement que les vagues de ma course. Les distances ne sont plus tangibles et ce canal étranger m'est horrible. J'entends crier.

Je me rappelle de ce combat dans mon âme, quand ce miroir me torturait. Ma tête en mille morceaux. Les bris de verres. Peter. Et soudain, il apparaît. Peter. Sans yeux. Sans bouche. Rempli d'eau, il hurle : « **Pourquoi !?** »

« **Au secours !** »

Des branches enveloppent ses chevilles et l'aspirent dans les tréfonds. Peter !

Je me retourne. Une seconde fois. Je décolle. Libère ma tête puis mon corps de l'eau. Pendant un clignement d'œil, je revois la forêt. La pluie sur mes membres. Puis m'est revenu ma propulsée quand j'ai perdu mes forces, Et me suis écrasé.

Je suis de nouveau là.

J'ai besoin d'une purge.

Le rivage atteint, je me retrouve sur un terrain vague et démolí. Les drones affairés à ranger les gravats, à débarrasser quand certains transportent des matériaux de construction. La poussière qu'on me rejette se colle sur mes parois humides. Derrière moi, je retrouve la maîtresse des lieux, atterrit là bercé par les flots.

Elle est allongée sur l'eau. Elle regarde le ciel, le casque laissé au grès du courant.

Les paupières closes, et souriantes, les rayons du matin sur ses joues roses, J'ai l'impression que la fin du monde ne la réveillerait.

Même jour

Nous sommes assis sur le toit d'un commerce du terrain vague.

Nous avons dévalisé les rayons alentour pour nous faire un festin et mangeons de la pâte salée en guise de fin de repas.

J'ai bu de l'alcool et ai adoré. Je pense que ça m'a remis les cadrans en place. Miranthe me semble aussi fatiguée que la veille, alors je lui confis :

« Forcément, j'ai mauvais teint » me répond-elle.

« Tu as la peau humide. Je l'ai senti en te soignant hier. » Mais elle ignore où je veux en venir. Je lui explique donc les fonctions de mes capteurs biométriques.

« ... puis il y a le rythme cardiaque aussi...

– Intéressant, acquiesce-t-elle. C'est parce que je reviens de la salle des générateurs B. J'ai perdu mes plans. En fait je crois que je les ai laissés là-bas, mais bon, des gens sont passés par là. Et juste pas très loin de là j'ai placé des drones, mais ils étaient partis aussi. Tout ça pour dire que j'suis fatigué... Tu viens d'où déjà, de la base militaire ?

– Du centre A. »

Elle me fait les gros yeux. Son souffle se fait bruyant, ses tempes rougissent.

« – Enfin, j'en suis parti il y a longtemps... » dis-je pour tenter de l'apaiser.

Pourquoi prend-elle soudainement peur ?

Dans mon dos, un drone se met à m'envoyer des fréquences. Certaines ondes militaires sont destinées à désactiver des protecteurs. Je ne vois pas l'intérêt de jouer la comédie. Le drone fait jouer un panel de fréquence toute correspondante à des usages précis. Une de ces oscillations a la réputation de rendre les cyborgs fous. Et je me tourne, plonge mes yeux lumineux dans les siens.

Elle me dit :

« Le centre A est condamné... Donne ton code. »

La dévisageant, je lui réponds :

« Désolé Miranthe, mais je suis un protecteur des forces spéciales. Nous ne sommes pas obligés de donner cette information.

– Si, parce que je suis justement en train de te hacker.

– Désolé Miranthe, mais une onde est trop faible pour les forces spéciales.

– Je vais te dire une chose. Je n'aime pas que l'on abuse de mon hospitalité pour me dire qu'on est un force spéciale en balade, qu'on me dise que j'ai un mauvais teint et surtout, je n'aime pas recevoir des visiteurs qui se croient tout permis, et dont j'ignore le point faible ! »

Exténuée, elle me jette du pain, puis se retourne et s'allonge.

Au bout de quelques secondes, elle ronfle.

Même jour

À quelques pas de là, dans le terrain vague en construction, je tombe sur un plan en holographique. La table entièrement d'écrans m'affiche une myriade de dossiers contenant d'autres plans similaires. Et celui affiché montre une grande roue. J'examine les drones au travail. Ils y sont affairés. Après lecture détaillée, je tente de héler les drones pour faire des ajustements et améliorations. Ils m'ignorent. Je modifie donc le plan pour y ajouter de luxueux éclairages, ainsi que de meilleures banquettes, qui changeront des assises de plastiques délavés. Les drones se rapprochent et, après avoir analysé le nouveau plan, se précipitent sur le chantier pour le mettre à jour. Je ne sais pas quelle centrale a piraté Miranthe pour les rendre si dociles, mais cela a bien fonctionné. Je m'élance dans la cité et récupère des batteries pour rétablir une connexion au sol de la ville pour la grande roue. Le coup de jus sera nécessaire d'après le plan. Je me demande aussi comment elle a réussi à

mettre de l'électricité, puis comprends qu'elle doit être rattaché au centre C qui doit encore fonctionner. Finalement, seul le centre A est réellement condamné et c'est d'ailleurs ce qui l'a inquiétée. Il n'y a plus de courant, plus de vie, et sans passerelles, impossible d'effectuer la traversée pour quiconque d'autre que moi.

Je reprends espoir. La station est peut-être habitée plus loin. D'autres colonies plus grandes que celle du sergent. Mais elle semble préférer la solitude.

Je rassemble mes interrogations pour plus tard.

Même jour

Après la tombée de la nuit, Miranthe s'est réveillée. Je l'ai observé de loin se propulser dans les airs avant de s'exclamer de joie. La Roue est terminée. Elle me remarque sur un côté et vient à ma rencontre : « C'est toi les lumières ?... C'est super beau. Vraiment... » puis peu à peu, elle se met à larmoyer. « Tu vas bien ? Miranthe ? ».

Elle acquiesce puis part au loin.

En guise d'attente, je fais les cent pas autour de la roue. Quand elle finit après de longues minutes à réapparaître.

À la main, un sac rempli de nourriture et de boissons alcoolisées.

Nous avons mangé dans une nacelle et à la regarder, je lui envie de pouvoir s'intoxiquer. Alors qu'elle peine à aligner ses phrases en me racontant ses goûts alimentaires, je suis aussi sobre qu'après ma deuxième bouteille de vodka :

« J'dis, j'aurai du te donner de l'eau, j'aurai économisé pour que je boive moi-même à boire. Dans quatre heures, on va à Casimir. Comme ça je dors avant.

– C'est la cité au nord ?

– Tu l'as pas dans tes plans ?

– Si, mais elle ne s'appelait pas comme ça.

– C'était la Ville aux déesses ou un truc comme ça nan ? Maintenant c'est la ville aux camés. La ville aux connards. (Elle rigole). C'était le nom du chef de la mafia. Connard pas camé... Heu, Casimir pas camé. T'as compris... 'fin voilà... »

Après une courte pause, elle reprend :

« Je peux pas les saquer. Ça m'détends de les abattre. Des pourris, on appelle ça.

– Les miroirs ?

– T'appelles ça comme ça toi ?... Au dernier compte, il y en a pas eu plus que mille dans leur truc.

Elle mange un peu de glace et la bouche pleine, continue

J'en ai tué 291 tout pile. Presque... Toute une équipe s'était mise à bouffer des câbles parce que ça les excitait. Ils ont bouffé des générateurs. Ils mettaient la gueule dessus et ça explosait évidemment. Je suis arrivé par hasard parce que j'avais plus de courant. Alors je

les ai atomisés. J'avais à l'époque un truc au plasma chaud. J'ai tout fait cramer. Proprement cramé. Mes drones ont nettoyé. Et après, je m'installe ici, et ils étaient miroirs eux.

– Mais ils ne sont pas tous avec cette peau réfléchissante ?

– Ben ça sert plus à rien. S'ils sont comme ça c'est que c'est des vieux de la vieille qui s'imaginent encore que la mafia existe. Ça existe plus. Et ils sont venus ici. Et ils m'ont capturé.

Je me suis faite passer dessus par treize pourris...

J'étais encore presque habillé en plus j'ai pas de seins... Ils ont pas tout arrachés mais ils me tiraient les cheveux comme un putain de ch'val... Ils me frappaient avec leur crosses.

J'avais 21 ans. Ça commence à remonter.

Puis elle tenait la bouteille si fort, qu'elle finit par exploser. Recouvert d'alcool bleu épais, les mains en sang, elle ne sourcille pas :

– Je crois que, si ça se reproduisait... je me laisserais mourir... »

Le conte de son traumatisme ne me laisse pas indifférent. Je ne m'imagine pas la scène, mais la vois, après son viol. Sans doute a-t-elle été laissée pour morte et agonisante dans une pièce sans lumières. Mais elle a survécue et je lui souhaite avoir obtenue vengeance. Alors que je reste silencieux, elle se dresse dans la nacelle qui bascule : «

– Tu sais ce que c'est la haine ? ... Moi je suis né ici ! Je fais c'que j'peux ! Je me saigne pour cette station et eux... Eux !... Ils sont tellement modifiés qu'en mourant, ils relâchent des toxines et du métal dans l'air ! Et du coup, il faut se remodeler pour survivre à ce même air. Et ça snowball, sans s'arrêter ! »

Elle s'arrache la voix et fait s'éclabousser sa glace dans toute la cabine. J'en suis recouvert. Je nettoie mes yeux pour retrouver la vue, mais le sucre colle. Mon carbone devenu arôme vanille. Miranthe se tourne vers moi. Elle se met à rire et, sans réfléchir, attrape toute la nourriture qui lui passe sous la main pour me la jeter. Je repousse des assauts de gâteaux et de friandises pour lui relancer aussitôt. Une bataille de gamin.

Il y en a partout et nos armures se recouvrent à la sauce et aux grumeaux de nos projectiles. Nous finissons par nous arrêter et j'imprime pour l'instant mon meilleur souvenir contradictoire. Elle qui semble pouvoir osciller entre le pire traumatisme de sa vie, un éclat de rage et un éclat de rire. Des futilités et des gamineries en rempart des conflits futurs.

Je l'estime car, comme chaque humain rencontré jusqu'ici, elle possède cette résilience, ce besoin de vivre, cet espoir que je n'arrive pas à comprendre. Sa haine des miroirs, comme des bestioles relâchant leurs toxines, se joint à la mienne. Elle se torture pour bâtir quelque chose de supérieur à elle-même, tente de reconstruire avec des déchets toxiques, et subit ses démons.

Je lui montrerai que je peux lui servir.

Je lui dis : « Reposons-nous avant Casimir. » Elle se laisse tomber au sol et, en acquiesçant, s'affale pour préparer la nuit.

« Donne la bouteille », fait-elle.

Puis, après deux gorgées, ses paupières se ferment. La mélodie nocturne se déclenche :

Ses ronflements lourds et étouffés.

Épisode 10

J'suis pas bien, me dit Miranthe à la sortie de la nacelle.

La main sur le ventre, elle titube.

« T'as rien à dire ?... T'as pas un truc dans ton arsenal ?

— ... J'ai un trajet jusqu'à la pharmacie la plus proche. Nous y sommes dans une minute. Elle est là, répondais-je en pointant l'édifice. »

Elle s'arrête brusquement, me dévisage et me crache : « Mais tu crois que c'est qui qui remplit les pharmacies ? LE PÈRE NOËL ? »

Avant de se remettre en route.

« J'me trimballe avec un robot du futur et il a même pas un Advil... »

Le soleil n'est pas levé, mauvais réveil et alcool ne font pas bon mélange. Je n'ose pas lui dire.

Dans le magasin, elle s'engage dans l'allée pour y faire ses emplettes. Mais au lieu de revenir avec un simple cachet contre les nausées, elle réapparaît avec une panoplie de Fromis_9, d'Illit générique, et d'Aespa antidépresseur, qu'elle s'empresse de déballer.

Un cocktail que j'appellerais *Overdose Fatale*. Alors je la regarde, circonspect :

« Miranthe, tu as le sang rempli d'alcool. Si tu ingères tout ça, tu vas mourir.

— Bien vu la bête, tu m'incinèreras, j'aime pas la boue.

— Je ne plaisante pas.

— Me fais pas chier, j'suis PAS d'humeur ! » crie-t-elle en me bousculant.

Elle sort une bouteille de lait et des gâteaux de riz de son sac et se fait un sandwich monstrueux avec ses cachetons concassés. En gobant le tout, que je perçois comme un mélange instable et hautement dangereux, elle me dit « Le riz, ça éponge » et à mesure qu'elle mâche, ses pupilles se dilatent. Les maux de ventre disparus, elle se redresse. Les yeux dans le vide, elle mâche avec peine en hochant la tête, et je vois son système nerveux s'exciter. Que dans sa tête se déclenchent des feux d'artifice.

Subitement rayonnante, je pourrais lui transpercer les poumons qu'elle ne sentirait rien.

Elle relève le menton, m'adresse un sourire et, complètement drogué, s'écrie « Go massacrer du pourri ! »

Je comprends comment elle a pu tenir tout ce temps dans un environnement si pénible...

Même jour

Nous avons rejoint une armurerie en bord de cité dont les caves sur quatre niveaux récemment creusés dévoilent son ancre. Des hangars qui s'enfoncent dans les profondeurs qui, contrairement au reste de la cité, sont dans un état pitoyable. Le niveau -1 constitue plus une salle de trophée de guerre et de bricoles hors d'usage qu'un entrepôt d'utilité. Des fusils trafiqués qui n'ont dû voir passer qu'une dizaine de balles dans leur chambre avant de s'enrayer ; pour d'autres, d'exploser. Sur une arme complètement ésotérique, un réservoir de liquide en morceau est relié à un énorme canon, qu'on pourrait charger de missiles. La gâchette en plastique provient d'un *Playtime*, un pistolet à eau, et le manche d'un mètre brisé garde ancré dans son métal un pouce humain noirci.

Les niveaux inférieurs renferment des étagères plus utiles, des stock divers, des balles, des étagères pour réparer les drones. Mais la quantité de munitions ridicules et inadaptées rendent la plupart des bricoles obsolètes. Deux larges caisses de 5x4m en fer renferment du calibre moyen. Je n'en trouve pas d'autres. Le dernier niveau possède un établi à l'éclairage rouge sur lequel des lance-flammes et deux rafales plasmiques améliorés semblent sortis de leurs emballages. « Pas mal hein ? » S'extasie Miranthe en décrivant ses joujoux favoris. « Effectivement », finis-je par répondre.

Puis, après m'avoir regardé pendant quelques secondes sans rien dire, elle s'impatiente. Elle s'énerve : « Ben choisit un truc ! » avant de me braquer son rafale sur le torse.

« Calme-toi, Miranthe, fais-je calmement

— Je déconne pas la bête. »

Elle presse la gâchette, fait s'écrouler la pression à l'endroit où je me trouvais il y a 0,1 seconde. Je regarde le coup partir vers une étale d'explosif. Je souffle. Le mur explose, envoie dans l'air une pluie de cailloux, de fer aiguisé et en fusion.

L'explosion déclenche un feu éblouissant qui fait grimper le mercure. La fumée noire, lourde et fortement toxique, enferme la pièce dans un coin des enfers.

Certains explosifs liquides se répandent sur le sol et rampent jusque nous à une vitesse inquiétante. Je calcule, prévois notre issue, Miranthe derrière moi est en pleurs.

S'étouffe de rire :

« Ho merde ! Ho putain de merde je peux plus respirer ! » elle me sidère. Est-ce juste une folle ou une humaine dopée aux nanorobots, au choix. Elle se met à suffoquer, puis vomit sans prévenir sur un mètre devant elle. L'air, le mélange des cachets, tout, et pourtant, elle a l'air en forme. J'hésite moi-même à rire.

Je la saisis et la charge, crée un champ magnétique protecteur sur son armure, puis fonds à travers les flammes jusqu'à la cage d'escalier. Le liquide rampant crépite : dans une quinzaine de secondes, deux détonations viendront faire effondrer les caves sous leur poids. Une fois à l'air libre, je la dépose et elle s'écrit : « Mes guns ! Mes rafales ! C'est les seuls de toute la station ! »

Elle m'attrape les bras et me secoue « Allez ! Vas-y ! ».

Elle m'exaspère.

Je redescends et, une fois en bas, me fais repousser par le souffle de la seconde explosion. Je navigue dans la cave à présent embuée, noire, étouffante. Les rayons de l'établi qui s'évasent, me peignent en rouge. Ma jambe, toujours en état limite me rappelle qu'elle ne fut jamais mienne. Malgré la fusion entre elle et moi, elle ne suit pas. Dans un grésillement sinistre, elle prend feu. Parmi les rares fois où j'ai craint pour ma survie, celle-ci est la plus grave. Le sol est fait d'une soupe épaisse qui grimpe. Des remous gras enflammés qui d'une goutte pourraient me rendre vulnérable.

Je fonds à travers les flammes, les étagères rougissantes, menacé par une ultime et fatale explosion.

Je saisis les armes et tente d'éteindre ma jambe. Mes systèmes s'affolent.

Je sens la peur.

Je fonce à pleine vitesse vers la sortie mais ma tête s'écrase contre un mur.

Où est la sortie...

Dans deux secondes, tout s'effondre. Mes calculateurs sont imprécis, surexcités. Ma situation prend une triste tournure. Deux secondes ? Dix ? Une seconde ? Je rame.

Dans une manœuvre désespérée, je me charge et me fais exploser le bassin. Avec la vitesse obtenue, je transperce les trois plafonds qui me séparent de la liberté. Juste à temps pour sentir l'explosion en contrebas me chatouiller les orteils. J'ai mal. Je suis recouvert de suie, de sol et de caillasses.

Une fois à l'air, je dépose les armes à Miranthe, qui se fige de choc devant mon armure brisée. Je décolle pour me fondre dans la rivière.

Même jour

J'ai perdu connaissance et ai dû subir les 2,1 secondes réglementaires à ma réactivation.

Au sortir de l'eau, je me rappelle n'avoir plus de jambes. Miranthe est à mon chevet, m'inflige des yeux brillants. Elle rogne sa lèvre inférieure : « J'suis désolé, c'est ma faute ». Avec mes jets, je flotte comme un spectre au-dessus du sol. Je ne suis pas en meilleure forme.

« Tu voulais être à Casimir avant le lever du jour ? Ne perdons pas de temps. »

À ma réponse, elle attrape son casque de feu et le revisse précipitamment. Elle s'en veut.

« Il te faut quoi pour te réparer ? Me dit-elle.

— On trouvera bien. »

Nous nous mettons en route.

Pour rejoindre Casimir, il faut emprunter un passage non loin de l'entrée de Pékin que j'ai dû endurer. Chaque centre possède ses alvéoles qui forment des branches reliées aux cités. Le passage que Miranthe me dévoile permet des accès directs aux cités sans passer par le centre. Notamment en passant sous ce dernier. J'incline ma tête et salue la colonie et Peter, toujours quelque part au-dessus de nous.

Pour l'instant, nous ne sommes pas profonds. Nous parcourons un large canal putride asséché qui, en traçant une ligne droite, nous mène tout droit à Casimir. Cet égout semble avoir été le responsable de la régulation hydraulique de Pékin. À quelques embouchures, des allées forment des virages vers le haut pour rejoindre des pompes. Maintenant, l'on entend que nos propulseurs sur des kilomètres qui réverbèrent des illusions sonores, des remous pour imiter les puissantes vagues qui parcouraient l'endroit. Au bout du tunnel, un chemin partant vers la droite est effondré et devant nous se dresse un mur plat d'inscriptions techniques qui indique notre arrivée. Miranthe prend de l'altitude et rejoint le plafond d'où elle dégage une épaisse plaque. Nous nous retrouvons dans une pièce hors du temps. Une lumière crachant ses derniers souffles éclaire de vieux murs en papiers peints. Du contreplaqué moisi qui entoure un bureau. Sur un côté, des écrans d'agence immobilière griffés *Async* nous présentent des tours et des cellules d'appartements toutes parfaitement identiques.

« Bienvenue dans la zone. » Me dit Miranthe.

Au sortir de la pièce, un couloir de bureaux copiés et au-dehors, une ville plongée dans le rouge. Je m'appuie contre la vitre et les carrés d'immeubles tournent sur eux-mêmes, affichent des propriétés architecturales que je ne saurais décrire.

Des Rubik'sCubes de fenêtre disposée là par des androïdes intoxiqués. Nous rejoignons la route d'où les lampadaires sanguins infligent des migraines. Un curieux éblouissement nuptial en rayons perçants. Miranthe me fait signe d'attendre puis trafique son rafale pour y visser un autre canon. Un silencieux. Elle se rapproche : « Mets tes propulseurs à faible puissance. Couvre-toi bien. C'est l'air le plus pourri de toute la station. »

En effet, bien qu'ils ne s'intéressent pas à moi, l'épaisseur de la pollution et tous ses nanorobots forment comme une couche de moustiques qui se frottent contre moi. Le brouillard est épais. Miranthe se remet en route sans bruit. De sa silhouette se dégage une aura en nano, de ces bêtes qui approchent, interagissent, s'évadent, hésitent encore. Au milieu du chemin, j'entends de faibles sons qui me semblent provenir de quatre pâtés de maisons plus loin. Miranthe secoue son avant-bras pour déclencher son écran flottant. Dessus, un plan montre un trajet jusqu'à un marqueur rouge. Elle dézoome, grimace puis décide de me donner d'autres instructions. « Tu me laisses tuer le premier. Je te montre », me chuchote-t-elle.

Puis, après un dernier examen de son plan, elle prend une inspiration et s'engouffre dans un bâtiment. À l'intérieur, je sens le pourri. Durant la traversée du hall, l'odeur forme comme une couche de sale encore plus lourde que la pollution. Nous rejoignons une cage d'escalier. Chaque palier atteint par petits pas. Miranthe concentrée sur son plan. Elle

s'efforce de rester la plus discrète possible et respire à peine. Quand, à quelques pas du quatrième étage, un claquement résonne. Un bruit venant du neuvième étage. La résonance d'une armoire en métal que l'on a cognée.

Nous continuons. Septième, huitième, et à quelques marches de l'accès, un nouveau *clac* venant de l'appartement 9002. Miranthe se place au centre du couloir, l'arme en joue.

Quelques secondes et la porte de l'appartement émet un grincement. Celle-ci se met à basculer, très lente et sans bruit. Nous patientons à nouveau. Mais rien n'en sort.

L'air se charge, devient plus électrique. De Miranthe s'échappe de l'énergie. L'interaction du mauvais air et de sa peau qui veut s'extirper de l'armure. Des frottements s'échappent de l'appartement. Soudain, un corps flottant s'engouffre dans le couloir depuis la porte. Le visage frottant le plafond. Et il s'approche ainsi, sans son, flottant mystérieusement. Il s'approche et Miranthe sort ce même bâtonnet avec lequel elle m'avait tiré dessus dans le cinéma. Elle déclenche une charge et c'est alors que le corps se fige. Enfermé dans une cage d'air chargée au-dessus du sol. Ses bras remuent comme au rythme du vent. Un humain dénué de toute vie et mort de circonstances étranges. Nous rebroussons chemin vers les escaliers et grimpons jusqu'au onzième étage. Celui-ci connecte une myriade d'autres bâtiments par des étages d'accès. Mais au bout d'un mètre, Miranthe s'arrête. Son trajet est modifié et son écran glitch, clignote légèrement. Elle s'énerve et, à son pas soudainement assuré, je sens qu'elle en connaît la cause.

Pendant une traversée entre deux bâtiments, mon observation des alentours est interrompue par ces frottements. Eux-mêmes qui indique qu'un fantôme est sur ma trace. Je me retourne. Un grand homme au crâne dégarni dont le corps volant est de travers. Une de ses jambes est levée et ses orteils sont collés à son oreille. Son corps ondule jusqu'à moi en tournant sur lui-même. Copiant la décharge de Miranthe, je l'immobilise. Sur son corps, aucun hématome. À l'intérieur, des millions de nanorobots qui l'ont dévoré. Ces derniers, alors, font naviguer ce corps dans les airs au gré de leurs vols. Mais il n'apparaît aucune particularité, hormis cette peau sans teint.

Nous zigzaguons, redescendons des étages, en remontons d'autre pendant une vingtaine de minutes. À un tournant, nous découvrons d'autres fantômes. Déjà figés. Puis à terre, d'infimes gouttelettes d'huiles. Quelqu'un est proche.

J'en fais part à Miranthe quand, à travers les murs, je finis par localiser un humain.

Un fouineur dans le salon de l'appartement M6022.

Miranthe place son rafale sous ses yeux. Mais un peu plus loin de notre bâtiment, en contrebas, je discerne onze empreintes thermiques. Onze personnes qui semblent transférer des paquetages. Une autre personne apparaît depuis le sol et s'ajoute au groupe et je ne discerne pas son passage secret. Nous approchons de l'appartement occupé et les échos d'un *détakt* me viennent. Quelqu'un sonde la pièce. Nous entrons.

Miranthe referme la porte pendant que je traverse l'entrée. Arrivé au salon, un humain modifié avec son détecteur à la main se retourne brusquement. Il dégaine. Je me rue sur lui et m'empare de ses bras. Il empeste. Son crâne est d'une moitié biologique, l'autre de titane

puante aux chipsets soudés. Je vois dans ses pupilles blanches l'action des circuits qui tentent de m'identifier. Il panique.

« Chucha ? Dit Miranthe dans mon dos. »

Elle rigole puis se met à son chevet. D'un ton narquois, elle susurre :

« Ben alors ma belle, qu'est-ce qu'on fait ici ? On pille la clinique ?

— Daf ? Ho merde Daf, putain c'est pas moi j'te jure !

— Agrippe-le bien, la bête, m'ordonne Miranthe »

Je coince les bras de l'intrus dans son dos et observe ma compagnon défaire le pantalon de cuir de mon prisonnier. À la place de son pénis, une plaque soudée à l'or. Et tandis qu'il gesticule dans mes bras, il se met à pleurer. Miranthe, elle, éclate de rire :

« Merde c'est vrai ! J't'ai déjà coupé la bite haha ! »

Et de ses gants, de longues griffes s'étirent de ses dernières phalanges. Dans l'intérieur du bout de ses doigts, des agrafes.

« Putain Daf ! hurle Chucha »

Miranthe pose sa main sur la cuisse gauche et, les épines enfoncées, se met à le scalper. Il hoquète, s'étouffe dans sa morve :

« Arrête, arrête ! C'est Conan ! C'est Conan il voulait *la fille sur la plage* tiens dans ma poche steuplait. Là ils récupèrent du sang dans la clinique j'suis désolé tu sais bien qu'ils me disent rien, aller... Je t'aime Daf !

— NE COMMENCE PAS ! Putain de traître. Mais vraiment, putain de traître. T'es connecté ? (Chucha acquiesce) Pour ceux qui sont dans la radio : Daphnéji n'existe pas. Je suis né Liqueur par deux parents biologiques. Si vous trouvez des nano dans le sang c'est parce que VOUS le polluez et qu'il est pourri ! C'est le sang que j'ai récupéré sur vos putains de congénères et je me mets en route pour faire pareil avec VOUS. BANDE DE MERDE ! »

Sur ces derniers mots, elle retire d'un geste toute la peau de Chuchuan du genou aux orteils. Il convulse, plus assez de souffle de crier.

Elle se lève, fait quelques pas.

« Miranthe, il souffre. Laissons-le tranquille. »

Elle se fige et m'épie de cette flamme qui ne s'éteint pas.

« Bien sûr, excellente idée ça... Puis, en plus il m'aime t'as entendu. Vas-y t'es libre maintenant. Allez, on te regarde. »

D'un coup sec, il se retourne vers moi et dégaine son arme pour me tirer deux balles à bout portant. « Enculé d'machine ! ». Il sort une grenade pour la lancer sur Miranthe, mais je l'intercepte. Coince son bras, le saisis par la gorge, le soulève à un mètre. Sans plus d'oxygène, je regarde ses yeux se gonfler, sa peau frémir. Avec ses mains, il tente de me donner des coups : je sens des plumes me chatouiller. Son cerveau pourri est en hypoxie. Ses yeux finissent par se fermer, et tout s'arrête. Deux secondes après, il arrête de gesticuler, devient comme un torchon sous mon emprise. Et comme une *machine*, il s'éteint.

Je le laisse retomber par terre sans adresser de dernier regard à sa viande. Miranthe approche et récupère la puce de *La fille sur la plage* dans la poche du mort.

Elle examine la puce quelques instants, plisse les yeux derrière sa visière pour discerner la petite image gravée. « C'est un film de *cul...* ».

Elle glisse la puce dans sa poche, hausse les épaules puis finit par dire :

« Tiens, tu veux pas ses jambes d'ailleurs ? »

Je réfléchis, la regarde et discerne à travers son casque la grimace de ses lèvres.

Elle pouffe.

J'éclate de rire.

Même jour

L'heure est à la prudence après le vacarme que nous avons fait. Au sortir de l'appartement, nous avons suivi un autre trajet. Notre nouvelle destination est la clinique. J'ai cru d'abord qu'une myriade de fantômes seraient présents à notre porte. Mais il a fallu attendre deux couloirs avant que les premiers bruits ne se fassent entendre. Nous nous arrêtons. Un second fracas survient. Une étagère entière vient de tomber. Miranthe me regarde. Fait non de la tête. Ça ne sent pas bon. « Quand il y a du bruit, ils foncent. »

Cette fois-ci, une porte claque et un long râle se fait entendre derrière nous. Nous augmentons le rythme.

Après avoir emprunté la cage d'escalier, nous descendons deux étages. Et nous sommes bloqués. Sur le reste des marches, tous ces fantômes figés sont en suspens et montent sans que l'on s'en rende compte. Nous bifurquons dans un étage et un nouveau son fait sursauter Miranthe. Je ne sais toujours pas ce qu'il faut craindre, je reste prudent. L'immeuble redevient calme, le son de mes jets réchauffe les murs. Puis Miranthe, devant son plan, tourne la tête. « C'est pas la bonne direction. »

Quand soudain, un violent bruit d'explosion, d'éclaboussure survient.

Nous continuons malgré tout. J'emprunte un couloir sans rien détecter et, alors que je tourne au virage, me retrouve nez à nez avec un volant, qui se colle contre moi.

Ses mains froides, son visage écrasé s'appuient sur ma peau et je me glace. Miranthe souffle de plus en plus rapidement. Au loin un fantôme passe à travers champ depuis un appartement et, à pleine allure, vient s'écraser contre un mur opposé avant d'exploser en mille morceaux de chair.

Si celui qui m'agrippe explose, Miranthe se retrouvera contaminé. Je regarde autour de moi. La clinique n'est pas loin, je discerne les silhouettes affairées après un boulevard à ma droite. Miranthe essaie de placer ses mains sur le fantôme mais n'arrive pas à se motiver. Il y a dans son casque des systèmes audio, je m'y connecte et lui parle ainsi, évitant tout son qui pourrait surexciter la bombe morte : « Il est attiré par ton sang mais m'a détecté en premier. Éloigne-toi dans cet appartement, je vais l'empêcher de te suivre. » Alors que Miranthe recule à pas de loup, je sens le fantôme se décrocher. Je décide de le figer avec la décharge. Mais cette fois-ci ça ne fonctionne pas. J'ai excité les nano qui commencent à se délier de leurs essaims, cherchent à sortir de la peau. Le fantôme va exploser. Je le repousse, me rue sur Miranthe et la fais passer à travers la fenêtre dans un violent éclat.

Dans l'appartement, les lambeaux de chair pleuvent dans un chaos bruyant. La clinique est au bout du boulevard et, à la précipitation des silhouettes, je comprends qu'ils nous ont entendus.

« Je ne t'ai pas demandé ce que nous faisons là Miranthe.

— J'avais des drones ici mais j'ai plus de signal, j'étais sûr que c'était eux.

— Tu surveilles toute la station avec des drones ?

— Bon on n'a pas le temps là ! Je surveille rien du tout ! J'ai une liste de drones et je sais quand ils sont connectés ou pas. C'est pas assez logique pour toi ? »

Devant nous, un bâtiment bleu déstructuré que les lampadaires écarlates rendent irréel. Une ombre passe à la fenêtre et provoque les cris de Miranthe et ses tirs qu'elle ponctue de « Hé ! Connards !

Conan c'est le mec avec des cheveux longs. Le reste, on bute », me dit-elle.

J'examine, sonde, pendant notre entrée. Miranthe ouvre la marche en furie. Le premier hall est effondré et s'engouffre comme un nuage de pierre depuis un couloir. Nous l'empruntons. Un chemin sombre au bout duquel un miroir est déjà en posture. Il tire. À sa vue, je me crispe. Le récit du sergent, de mon acolyte présente, la pollution induite ; j'ai tué ses frères par besoin, celui-ci sera par plaisir.

Avant que Miranthe ne presse la gâchette, je tire une balle dans le front qui vient exploser son crâne et répandre ses plus chères modifications du sol au mur, au plafond. Un autre se montre en criant et connaît le même sort. Un tumulte nous vient de la salle d'attente.

Parmi un bordel d'outils et de chaises renversées, ce qui paraît être un terminal d'aéroport sert maintenant de salle d'attente aux esprits en attente de la mort. Ceux de ces vermines qui ont creusé ce trou au milieu de la salle. Des ombres viennent de s'y engouffrer.

Miranthe crie « Conan ! » à travers la suie. Nos ennemis se sont cachés, nous encerclent en pissant dans leur froc. Je les vois. L'un d'eux lance une grenade. En plein vol, je la tape et l'envoi à l'opposé. J'y avais détecté trois formes recluses derrière ce mur qui explose, fait s'écraser du parpaing sur mes ennemis. Au tour du lanceur. Je me rue sur sa cachette et transperce le mur. Sa visière se brise et envoie ses débris tranchants dans ses yeux.

La tête ensanglantée, il gémit sans perdre sa vigueur. Il parvient à déployer ses lames en Thor de ses avant-bras. Des lames électrisées. En mettant sa force restante, il me tranche l'abdomen mais je conduis son électricité.

Il convulse sous mes mains, rejette du sang par les trous de nez et ainsi, meurt par sa propre main. Une démonstration que je ne lui inflige pas plus qu'il n'aurait infligé. Dans la salle d'attente, Miranthe est à couvert, échange des balles contre une forme plus loin. Je plane lentement au milieu des tirs. Puis à mon approche, je sens dans le regard de l'ennemi cet abandon, cette résignation. Il cesse les coups de feu, jette son fusil et se montre.

Il étend ses bras et me dévisage, attend la sentence. Je m'approche et, à portée de souffle, lui demande « Où est Conan ?

— Dans le tunnel... Alors c'est comme ça hein ? Je meurs de la main de deux robots rebelles ? »

Miranthe me dépasse et déploie ses griffes, dit ces derniers mots :

« T'aurais bien aimé...

— Miranthe ?! » s'écrit-il. Elle réponds d'une lame dans la gorge. Toujours debout, la mine étonnée, il se vide.

« Tu es célèbre, dis-je. » Mais elle s'est déjà lancée dans le tunnel.

Je me faufile derrière elle. Elle rythme ses pas à coups d'injures et crache par terre. Fais claquer ses bottes sur le sable. Dans les allées rectangles mal creusées, on remarque les erreurs de parcours. Des tranchées de travers s'éloignent de trois mètres avant de rebifurquer sur le corridor principal. Des alcôves tracées à la main reluisent les lanternes scotchées. La caverne zigzague. Nous sommes dans les fondations. Un mélange de sable et de métaux, presque du beurre si on a le bon laser. Nous sommes dans le noir complet à présent, guidés par nos instruments respectifs. Des cris surviennent et je perçois une dispute
« À gauche ! J'avais dit à gauche !

— Mais je t'ai suivi moi...

— C'est bien ce que je dis ! »

Nous atterrissons dans un cul-de-sac, devant ces deux pourris. Le gros modifié de deux mètres sursaute et lâche son arme. L'autre expire. Miranthe leur ordonne de se mettre à genoux. Ils demeurent surpris et figés. Elle hurle à nouveau sur les deux compères, et finit par tirer dans les cuisses du plus petit. Il geint et se roule en boule : « Mais Miranthe qu'est-ce que tu fais là ?

— Je purifie ma station, lui répond-elle.

— Ta station ? Mais tu sais combien on est !

— T'as bien entendu. » Elle s'approche et plante son canon dans la plaie de sa victime.

« Je vais t'apprendre un truc. Tant que je suis en vie, tout ce qui passe sous tes yeux, tout ce que tu touches, tout ce que tu sens m'appartient. N'oublie jamais que tes petits copains sont des criminels. Je suis le maton. » Derrière, le gros hyperventile. Il tente de se calmer mais manque de s'évanouir. Il ne me quitte pas des yeux, gratte du bout de ses gants les parois du tunnel, se demande bien ce que je suis.

« J'ai compris Miranthe. On est resté à Starcliffs. C'est juste Conan, tu sais comment il est... Tu sais bien que je t'ai toujours respecté. Tout le monde t'a toujours respecté ! D'ailleurs on te connaît tous maintenant ! »

Elle se redresse, me tends un regard désabusé. Délicatement, elle dépose son rafale et s'approche du petit.

« Je sais qu'on me connaît... (elle se colle à son oreille) parce que je vaux plus cher que toute la station. Parce que j'ai une petite chatte rose et pure. 100% biologique.

Hein ? Tout le monde parle de la petite Miranthe, de sa petite chair blanche... Vide ton sac. »

À ses mots, son expression s'est transformée. Il devient docile. Le gros, lui, s'évanouit.

Dans son sac, des cordages, outils, boîtiers divers. Puis il implore la vie sauve. Alors que je regardais autour, je détecte des particules de soufre. Le cul-de-sac dans lequel nous nous trouvons fut le couloir principal il y a quelques minutes. Miranthe l'a également déduit, en témoigne son désintérêt soudain pour sa proie : Conan, enfui avec le seul butin de valeur et sa fraternité criminelle.

Miranthe me demande comment torturer sa victime. « Tue-le ou laisse-le vivre. Tu as eu ta dose de sang.

— Écoute le truc Miranthe, c'est pas bien de tuer. »

Elle se fige. Après un court instant, murmure « *Tu as raison.* ».

Elle saisit le cordage laissé par terre, l'enroule autour de la gorge du blessé, puis fait un nœud. En rebroussant chemin vers la clinique, elle s'écrie « En route mauvaise troupe ! », creuse le sol de son colis suffoquant.

Au sortir de la caverne, je l'aide à remonter sa prise qui gesticule dans tous les sens « C'est toi qui le prends au retour. » Me dit-elle. Mais elle ne bouge plus et réfléchit. Malgré son cocktail hallucinogène, je sens cette culpabilité. Ses yeux se fixent sur mon bassin et elle décide de m'accompagner vers l'aile biotechnique où elle a récemment entreposé des prothèses. Tout est pillé, saccagé. Et à l'absence de réaction, je discerne l'habitude et sa crainte confirmée. Néanmoins, des fioles laissées sur les étagères m'attirent à l'odorat. Du liquide métal et argenté. Un principe actif pur qui permet d'ajuster et de remodeler des prothèses. Je tiens là mes nouvelles jambes.

Leur examen me satisfait alors je les ingère.

De mon bassin s'étirent des tentacules qui synthétisent les fibres métalliques. Je réassemble, fait des nœuds de carbone qui se rejoignent en rayon et se ramifient. J'y injecte un champ magnétique et viens stabiliser le tout. J'éteins mes propulseurs puis fais quelques pas.

Un petit défilé devant Miranthe qui se réjouit et se congratule.

Au bout de quelques secondes, elle dit : « C'est pas très beau le bas tout argent comme ça, avec ta couleur du haut... ». Par humour sarcastique, je recrée les aspérités de ses jambières bricolées et imite leur couleur. À mon grand étonnement, elle ne réagit pas, et me regarde les yeux froncés. Alors, après avoir fait défiler différentes idées dans mon esprit, je lui des particules dorées sur mon corps et en remettant ma teinte noire sur mes jambes, y inscris de larges flammes en référence à son casque.

Elle me dévisage, prend le temps de réagir. Puis, acquiesce doucement.

« ... Merci la bête. »

Épisode 11

Jour 1108

Nous nous sommes reposé toute la journée et sommes reparti dans le cinéma pour le diner. Miranthe est en redescende de son cocktail médicamenteux et retrouve une lucidité dans sa méfiance à mon égard.

Alors pendant une heure, elle a tenté de m'extirper mes projets et mon itinéraire ici-bas, soucieuse de me classer plus précisément sur ce spectre : concurrent à la domination de ses lieux ou simple voyageur et potentiel allié. Je lui ai donc parlé de la Cloison, et lui ai avoué vouloir partir d'ici. Elle m'a rétorqué naïve que j'aurais pu transpercer les murs pour m'envoler dans le vide spatial, mais c'est sous-estimer l'addition des obstacles. Une ronce a beau créer une maigre entaille, ça ne rend pas plus envisageable un saut dans un jardin de rose. Remplacez les fleurs par des métaux blindés, les ronces par du magma, puis imaginez être ensuite plongé dans le vide spatial après une baignade dans un soleil : le visqueux des boucliers liquides, capable de faire rebondir sur leurs flancs étoiles filantes et roches perdues.

Je *pourrais* transpercer les murs, nager dans le bouclier en me liquéfiant, mais c'est une mesure extrême, trop couteuse, inutile. Miranthe me fait part d'autre chose :

« Il y a des couloirs FTL mais ils ont été fermés, puis hackés par des pirates pour faire de la contrebande. Donc l'ouverture et la fermeture des couloirs se fait tout depuis l'extérieur maintenant. Je te dis ça aussi parce que les Cloisons de un, ne donne sur rien. Ni couloir ni navette. Et de deux, il faudrait détruire des centres énergétiques qui sont dynamiques, et ça, ça veut dire foutre en l'air la station... *Ma station.* »

Elle me dévisage et attend ma réaction.

Certes, je n'apprends rien. Mises à part peut-être ses impressionnantes connaissances sur le sujet. Néanmoins, j'espère l'ouverture des couloirs toujours possible depuis un accès aux ordinateurs centraux. S'ils sont en état. Sinon, après tout ce périple, je me retrouverai perdu dans l'espace, sans accès à des couloirs d'hyper-vitesse...

Elle semble tout connaître du fonctionnement de ce colosse infernal, dont les secrets échappent pourtant à tous les protecteurs rencontrés. D'un geste désinvolte, elle conclue :

« Après, il y a les centres de commandes. Mais ça, c'est tellement classifié que ça m'étonnerait pas que tu saches pas où ils sont. »

Je vais passer outre le fait qu'elle se trahit dans cette déclaration. La connaissance de la sensibilité de l'information, lié au fait qu'elle les désigne au pluriel. Il n'y a pas un unique poste pour gérer chaque instrument, chaque régulateur de toute la station, c'est assez

évident. Mais j'ai d'autre crainte. Ils sont loin, et je gagne du temps à rejoindre la Cloison. Leur état. Je suis très inquiets sur l'état du matériel... Les précédents générateurs que j'ai visité étaient dévastés, les commandes le sont peut-être aussi...

« Tu penses à quoi ? finit-elle par souffler.

– Il me faudrait une connexion avec l'extérieur pour être honnête. Je pourrais également me mettre à jour...

– Comme tout le monde... Il y a des gens biens qui sont coincés ici. Des protecteurs et de l'armée envoyés pour tout remettre dans l'ordre. Tout le monde cherche à s'enfuir. Ils se comptent sur les doigts de la main les gens biens. En fin de compte, je suis la seule à en avoir quelque chose à foutre. À me satisfaire de la plus belle oeuvre humaine jamais créée.

– C'est de l'ingénierie robotique que tu vois autour de toi, rétorqué-je blessé. Et pour l'instant, je ne vois que la mort sur ton sillage. La haine, la méfiance... La solitude.

Tu survis Miranthe. »

Elle pouffe et plonge ses yeux dans les miens.

« Alors tu me fais pleinement confiance et tu me reproches de ne pas en faire autant ?

– Parce que je devrais te faire confiance ?

– On m'a donné la haine ! S'écrie-t-elle. Et je survis peut-être mais tu m'en veux pour quoi ? T'as un problème la Bête ? Je t'ai fait quelque chose ?

– ...Est-ce que tu viens de Six-heures-et-demi ? »

Je gronde.

Elle fronce les sourcils et s'impatiente, fait siffler sous ses lèvres :

« *T'es en train de péter les plombs...* »

Je me dresse, la saisis par la gorge et me met à l'étrangler. Je déploie mes canons, les charge. Les yeux blancs, je réitère.

« D'où viens-tu Miranthe !

– D'ici ! (Elle peine à respirer, se débat) Je suis né ici, tout est condamné ! Comment veux-tu que j'aïlle sur Six-heures ?! »

Je la relâche. Son cou est rouge, griffé, je suis sous le choc. Mes pulsions m'ont battue.

L'envie de finir tout ça, de tout abandonner à défaut de conclure ma mission. J'aurais tué une innocente histoire d'avoir accompli quelque chose. Et comme à l'accoutumé, je m'ostracise. Me montre sous mon véritable jour. Une machine froide. Révèle aux yeux des autres ce que j'aimerais voir en moi.

Miranthe s'est éloigné et me tient en joue,

rugit

« BARRE-TOI ! »

Même jour

J'ai du mal à juger ce coup de sang. Peut-être en avais-je besoin.

Je flâne dans les rues d'un passé lointain.

Quelque part dans une ruelle, une échoppe déborde de journaux. Un papier rugueux à slogan. Triomphant en première page, Nova-7, le plus puissant des commandants. D'après mes données, le plus grand. Un robot dont l'apparence humaine inspire et impose le respect. Sous son règne, il a unis les peuples, humains et robots conscients. Dans sa quête de perfection, je me vois en reflet et aujourd'hui, je l'ai trahi...

En suis-je issu ? Ai-je la grandeur de Nova-7 ?

Pour le savoir, il faudrait que je m'enfuis. Et la fuite est le terme. Ma sympathie pour Miranthe ne me fait pas comprendre l'amour qu'elle a pour ce lieu. Un amas de déchet, de survivants et de pourris. Pourtant, je faiblis à ses côtés. L'attachement, cette urgence biologique, mystérieuse. Ce libre-arbitre engendré et savoir que l'on choisit. Dans cet attachement je devrais me rendre libre. Avoir un passé par exemple, une issue de secours, c'est la certitude de ne jamais se perdre. Ce dont je manque cruellement. Si le futur nous déçoit, on peut y retourner. Être attaché paradoxalement c'est être le plus libre de commettre des erreurs. On aura toujours cette chose vers laquelle retourner. Pour elle, sa station. Le théâtre de sa naissance, de ses passions, de ses traumas. Et ce pincement au coeur me fait me dire qu'elle me manque déjà.

Soudain, un bruit d'insecte rompt mes pensées. Un drone se présente. Je me tourne vers lui, l'attrape et le déchire. Y concentre toute ma haine et mon désarroi pour en faire du confettis. Les morceaux éparpillés, je surchauffe et réduits en cendre les particules des circuits imprimés. Un à un à la force des talons, j'écrase et fait de la poussière, m'auto-persuade que je fais ce que je suis. Puis elle apparaît, venu assister à mon spectacle morbide. Miranthe me tire dessus.

J'absorbe tout. Je l'ai mérité. Puis après quelque salves, lui ordonne l'arrêt « Stop ! ... Je m'en vais. »

D'un mouvement, elle baisse les bras, le fusil pendant, me regarde et sait que je ne vais pas tirer. Avec de longs pas, je rétrécis la distance et la dépasse. Lui jette un dernier regard juste avant la grande rue. Je ferme les yeux. Je m'en veux. Je marche à reculons, fais s'ébruiter ce silence de mes pas qui frottent.

Puis, derrière moi, la gorge nouée, elle expire :

« Reste... ». Je me retourne et dans ses yeux las, voit de la douleur en particules d'eau. Des pupilles brillantes concentrées sur mes tibias à l'endroit des flammes. Notre lien maudit. Notre malédiction. Son arme tombe : « J'ai pas été correcte non plus... On subit l'atmosphère. C'est pesant de vivre ici. J'essaie de faire avec ce que j'ai... » Puis après s'être trop retenue, elle s'abandonne aux sanglots. Transforme des gouttelettes en torrents et suffoque un « *Désolé.* » à peine audible, car elle se l'ait adressé. S'est trahit, les mains sur la bouche. Mais dans cette vulnérabilité, je m'entends, et je résonne dans ces ruisseaux. Dans

ces pleurs qu'elle m'offre comme gage d'amitié car, personne d'autre ne semble les vouloir dans ce tombeau.

En un pas, mon armure frôlante se fait pilier, et elle m'enserre. Mes yeux abaissés et mes lèvres qui touchent ses cheveux. Une chaleur de peine...

Je lui rend l'étreinte et nous nous lions à nous deux.

Jour 1108

Le jour se lève. Il y a tant à faire.

Nous sortons du cinéma et au milieu de la place, le petit prisonnier rogne à l'encontre de sa chaîne. Aujourd'hui, nous le rendons à Starcliff. Nous devons passer par un chemin dérobé et piégé par Miranthe afin d'empêcher toute intrusion dans Pékin.

J'ai pris le temps de me recharger dans une station.

Nous sommes armé, reposé, et nous nous mettons en route.

Même jour

Nous avons marché deux heures, Miranthe soucieuse de conserver le carburant de ses jets. Sur le trajet, j'ai rencontré un nouveau décor, toujours surpris par la diversité des panoramas.

C'est un chemin dérobé qui suit en fait les tunnels d'échange. Un endroit fort blanc de trois mètres de haut et pouvant accueillir quatre wagons de marchandises côte-à-côte. Nous marchons entre les rails plates. Ces bandes magnétiques accrochées. L'endroit détecte la présence de Miranthe sans laquelle tout brûle. Et dans mes narines, je détecte cette fine odeur de gaz qui ne flambe qu'à peine pour ne laisser aucune marques. La pureté de ces lieux préservé par ses drones nettoyeurs qui nous suivent de loin.

Après notre traversée, nous atterrissons dans un hangar bleu et blanc estampillé. Des petites zones pour androïdes inconscients qui se chargeaient des acheminements et des réassorts. Des objets rangés avec l'odeur de silicone. Le matériau de leur petits doigts fins. Le carrelage gronde et amplifie nos pas. Malgré la luminosité, une sensation étrange de ces endroits qui semblent vivre, mais où l'on n'y trouve personne...

Puis soudain, après la porte de service, nous sommes replongés dans l'atmosphère plate de la station ensorcelée. Le noir, où la poussière même s'est enfuie. Le petit est calme, trébuche de temps à autre en grognant.

Les issues de secours me font signe, et je souris.

Puis après une dizaine de minute, nous arrivons à un large mur comme rempart d'une forteresse. Électrifiée. Miranthe me regarde et je comprends qu'elle m'interroge. C'est son champ magnétique, celui qu'elle utilise pour enfermer les miroirs dans cette cité. Je détecte des drones qui l'alimentent. « Pas mal non ? » s'exulte-t-elle. Je comprends le choc quand elle a vu ce trou. Des criminels assez rusés qui ont tout de même trouvé un moyen pour s'en extirper.

Mais rien n'aurait pu me préparer à ce qui se trouve derrière la porte.

Un brouhaha si puissant que j'en suis désarçonné. Des cris. Un peuple. Et personne ne nous a vu rentrer. Les mouvements de foules, si larges que nous sommes emporté dans une marée humaine. Un marché bazar où s'échangent des cris et des volées de pièces. La transpiration, les choses qui se brisent au sol. Les négociations. L'odeur d'huile caractéristique des améliorations. Plus qu'une odeur d'huile en réalité, c'est souvent les modifications qui pourrissent, car mal installées. Une population gigantesque de femmes, d'hommes et d'enfants. De vieillards, de conscients, de rats qui gloussent. Je me fais bousculer par un androïde jaune qui me repousse et m'insulte. C'est donc ça, la civilisation ? Miranthe m'attrape le bras pour me guider. Personne ne semble prêter attention à notre colis qui se trémousse derrière nous et dont j'avais oublié l'existence. Il cris mais on peine à l'entendre. Miranthe hausse la voix « On va au centre-ville voir Gin ! ». Ne sommes-nous pas déjà au centre-ville ? J'examine mes plans et constate que dans cette artère recluse, s'y concentre autant d'âme que de boutiques. J'avais donc raison. Il doit y avoir des milliers de personnes ici. Que s'est-il passé... Puis à voir Miranthe à

grandes brasses dans la foule, l'esprit concentré sur sa destination, je commence à la remettre en question.

Pourquoi serait-elle si fière d'enfermer tout ce monde ici ? Comment prétexter un enlèvement tel ? Je l'interroge au détour d'une rue.

« Tu enfermes ces gens contre leur gré ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ? Je croyais qu'on était ami maintenant ! »

Elle reprend son chemin et ne tarde pas à apparaître un large nuage vert au-dessus de la grand-place. Un amas de nanorobots nocifs et irrespirables qui semble se mettre à onduler à notre arrivée. Quel est cet endroit... Ces gens ne se modifient que pour survivre. Ils ont tous le cancer, la gangrène. Ils ne peuvent pas tenir dans cet air. Je suis troublé.

Nous montons quelques marches de l'hôtel de ville quand un garde conscient, un protecteur, met Miranthe en joue : « Pourquoi tenez-vous un prisonnier madame, présentez-vous ! ».

Mais elle dégaine et ordonne au protecteur de s'éloigner : « Je viens voir Gin. Essaie de faire le malin, j'suis Miranthe. ».

Des drones se rapprochent et dans la grand place, un groupe de passants curieux se transforme en troupeau de dizaine. Et peu à peu, c'est un silence de plomb qui résonne en murmure *C'est Miranthe ?*

Les gardes s'observent et hésitent. Mais l'un d'eux se décide à tirer. Avant même que je ne fasse quoi que ce soit, un drone kamikaze venu du ciel, s'abat sur son crâne et vient le répandre par morceau sur chaque marche. Le silence s'abat enfin, et profondément. Je suis Miranthe dans le hall et la foule en arrière s'emporte en insulte. Les portes basculent et nous enferment dans un grand bruit.

Miranthe traîne son colis et dans le riche accueil, un regard vers le haut des doubles escaliers de marbre nous fait rencontrer les yeux de ce fameux Gin. Sous un pardessus vert et à motif, il camoufle ses lourdes modifications. Son statut privilégié transparait dans ses cheveux gris qui tombent élégamment sur ses omoplates. Son visage d'apparence intacte, renferme en réalité des améliorations d'à peu près tout. La puce, de nouveaux yeux, des scanners internes, des poils synthétiques dans le nez, de fausses oreilles... Il écarquille ses dents blanches et d'un air enjoué s'écrie « Miranthe ! Que nous vaut l'honneur ?

– Me fait pas chier. »

Elle fait traîner le prisonnier, lui donne un coup de pied et lui ordonne de tout raconter. Après le récit, Gin lui répond :

« – Est-ce que tu crois que je peux m'occuper de tout ce qui se passe ici ? Sérieusement ? Chaque action de chaque homme, chaque éternuement, c'est de ma faute ? Tu es d'une naïveté qui me fait parfois douter que tu es bien Miranthe.

– Mais arrête de te foutre de ma gueule ! C'est toi le gros parano de la station et je sais que l'histoire de Daphnéji vient de toi. T'es obsédé par moi. T'enverrais n'importe quel connard venir détruire mon travail juste pour te faire remarquer !

– Écoute, nos accords actuels me conviennent très bien. Je...

– J'en ai assez entendu. Je veux Conan. »

De Gin se dégage une certaine aura inqualifiable. Un danger, une splendeur. Le leader charismatique archétypale. Chaque geste semble calculé. Mais il a l'air si naturel. Si... Je ne sais pas. Il possède cette capacité à nous extirper une confiance que l'on ne veut pas lui tendre. Un politicien. À mesure qu'il descend les marches, je me mets en garde et surveille Miranthe. Il semble préoccupé.

« – Je ne sais pas où il est Miranthe... Désolé.

– Joue pas au con avec moi. La Bête. » Sur ces mots, je m'approche de Gin et le plaque au sol. Sa tête se cogne lourdement et il hurle. Les protecteurs affluent.

« – Ça suffit maintenant ! Ne cherche pas la guerre Miranthe et ne sous-estime pas notre force ! Conan est un psychopathe qui développe son marché noir et cherche à avoir un lien avec l'escadron de l'extérieur. Donc écoute-moi quand je te dis que je ne sais pas où il est fourré ! Et vire tes pattes de moi ! »

Je recule sous le joug des protecteurs. Est-ce qu'un criminel de ces bas-fonds aurait créé une connexion avec l'extérieur ? Je regarde Miranthe et elle m'imité.

Après quelques instants, le petit prisonnier fond sur Gin et l'implore « *S'il-vous-plait monsieur, je meurs de faim !* ». Le leader rigole et grimace avant d'ordonner à ses protecteurs de le sortir du palais.

Même jour

Nous sommes sortis par une porte arrière et avons rejoint un petit bar isolé.

Miranthe sirote une limonade et je lui demande pourquoi elle a refusé l'aide de Gin quant à la recherche de Conan. Mais elle a répondu par une grimace. Je la reconnais bien, et son instinct solitaire. Mais il se trouve que je possède une véritable opportunité de faire avancer ma propre histoire. Une connexion avec l'extérieur est une chose inespérée dans ce ghetto. Surtout quand elle semble venir d'un baron local.

Il nous faut un moyen de localiser Conan, son campement et son outillage. Puis c'est alors que je me tourne vers Miranthe. Nous avons fait une bêtise.

« Le... prisonnier va retourner chez Conan non ? Il aurait également pu nous donner d'autres informations ».

Alors les yeux perdus dans les bulles de son soda, elle redresse brusquement la tête : « On a pas fait ça ?... On l'a laissé partir. » et de se rendre compte. D'un coup de coude, elle envoie valser sa limonade et mon verre de vodka avant de grommeler des injures.

Dans la rue, elle peste et finit par faire « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » Je ne vois qu'une solution, demander. Retourner sur nos pas, ce qu'elle ne peut pas faire, ou la faire attendre dans un coin pendant que je joue au détective, et retrouve notre homme.

J'ai l'empreinte olfactive mais il y a tant de monde. Si je me mets d'abord sur la bonne direction, je pourrais suivre l'odeur. Maintenant, l'air se nourrit de chaque molécule biologique. Ses modifications sont standards mais s'il ne veut pas mourir, il doit vite se trouver une armure. Me voici avec assez d'éléments pour le retrouver. Cela dit, je dois

prendre en compte deux choses. Qu'il pourrait avoir recours à des vendeurs non déclarés à 82%, ou qu'il décide de rejoindre directement sa planque sans protection. Vu le spécimen, entre 5 et 6% de chance. Il est idiot et perdu. Mais affamé. Donc assez imprévisible en fin de compte mais ça ne fait rien. J'affinerais au fur et à mesure.

« Miranthe, je te donne cette balise. Je pourrais te localiser et inversement. Tu vas te rendre à l'usine de vêtement pour trouver Conan. C'est leur planque. Elle regorge de machines et possède la place pour des équipements illégaux. Le sous-sol de l'usine se connecte à des artères de tube non terminées et non-inscrites sur les plans. Ils s'en sont servi pour creuser jusqu'à la clinique. Ils ont du trouver un moyen de rétablir des amplificateurs du réseau central VX depuis le tube et rétablir une connexion vers l'extérieur. C'est très ingénieux...

– Attends. Il y a une centrale là-bas et tu me fais croire qu'ils ont fait leur base dans une usine de fringue ? À moins que... La centrale ne soit trop stratégique pour être abandonnée par la ville...

– Tous les criminels de la clinique sentaient le coton. Le tunnel regorgeait de fibres polyester.

Elle fait la moue et en se tournant vers moi, grommelle :

– Dit comme ça c'est nul... Je m'attendais plus à une réflexion genre « Je déduis à 36.2 % qu'ils ont élu domicile dans un établissement reclus ». Tu vois... Parce que t'es un robot.

– Je réfléchis peu en pourcentage. C'est la plupart du temps inutile. 56% du temps d'ailleurs. »

Puis elle rit.

De retour à la grand place, j'observe le marqueur de Miranthe s'engouffrer dans les allées sombres des quartiers ouest. Elle connaît le chemin et se faufile. De mon côté, un haut-gradé sort du palais de justice. Un modèle qui est fabriqué dans une cité non loin. Peu équipé et adapté aux tâches administratives. Je le copie et grimpe à nouveau les marches pour interroger les gardes. On me répond que le prisonnier s'est enfui dans cette rue et, à voir les rangés de fast-food sur plusieurs étages, je comprends qu'il a fait le choix de la facilité plutôt que de la survie. Il avait bel et bien faim. Néanmoins, vu la distance avec l'usine, il ne peut l'atteindre qu'en rampant. Nous l'avons fait parcourir des grandes distances, il est fatigué et la grand-place doit être sur le podium des endroits les plus pollués de la station. Il est en train de mourir.

Dans la rue, deux allées lentes sont formées par le mouvements des corps. Tous emmitouflés malgré la chaleur ambiante, je subis les regards des pauvres qui m'examinent, haut-gradé en balade à la cuirasse étincelante.

Les effluves grasses de la chair animale. Du rat modifié, aux petits oignons, emballés d'aluminium sur les étalages. Du poivre et une odeur de champignon, qu'ils ont du trouver dans les murs, à défaut d'arbres. Une enseigne jaune et rouge, tachée par les âges, une devanture de

travers où quelques munitions sont incrustées. L'odeur du fugitif dans mes narines. J'entre. Le bruit s'estompe et les dents claquent, réduisent en bouillie la bouillie solidifiée et dans un escalier à ma gauche, les murs transparent. Me rejettent à nouveau l'empreinte de ma piste dans du gras. Il ne s'est pas présenté à la caisse. Dans le bureau du gérant, je pense trouver une collection de marchandises illégales. Il a bel et bien décidé de trouver une armure. Dois-je rester en officier ? Cette cité regorge de criminel, je trouverais plus d'oreille à mes supplices de modifié. Je me transforme en pourris, comme ceux qui passe dans la rue, puis toque à la porte du gérant. D'une voix rauque, je ponctue mes coups d'appel : « C'est Conan qui m'envoie, il cherche son pote. On pense qu'il s'est fait choper. » J'obtiens comme réponse des gémissements. Je force l'ouverture. Au sol, un vieil homme nu de 130 kilos, git dans son sang. « Vous êtes... tous... des enculés... *dégage*. ». Son rythme cardiaque s'estompe peu à peu. Puis il s'éteint. Dans ses côtes, je distingue une lame profondément enfoncée. Je plains la population.

Autour, rien de flagrant. Rien du tout. Et c'est pour ça qu'il s'est fait planter. Une victime collatérale. On lui a pris ses vêtements.

Dans les parages, des cris se font plus bruyants et ils viennent de la rue de l'usine. Trouver ce prisonnier, c'était l'assurance de trouver des informations sur Conan, et ces projets de connexion avec l'extérieur. Ce crime me prouve bien que ce n'est qu'un petit truand, non-renseigné. Sur mes plans, je vois Miranthe à l'arrêt et proche de l'usine. Je me hâte. La rue n'est plus très longue et au virage, je me cogne contre les premiers manifestants. Une ribambelle de pancartes et de slogans, des vociférations. Des gens en colère. Je sens d'abord cette chaleur avant de voir l'usine sous les flammes. La malchance est toujours accompagnée. Toute leur planque est prise par les fumées. Les colonnes grises qui s'évasent, créent un alignement de cumulus éparpillés. Ils reprochent aux dirigeants de ne rien faire. Mais que doivent-ils faire face à ces gens dévastés ? Quelques pompiers s'affairent, mais c'est un évènement prétexte au soulèvement de la foule. Je retrouve Miranthe, qui s'énerve elle aussi.

« On est pas dans la merde ! Maintenant ils ont bloqués l'entrée ! ».

On se fait pousser, Miranthe se tourne, rend la pareil dans une droite bien élancée. Un groupement s'emporte à son tour et je repousse des assauts pendant que Miranthe à tour de rôle se fait amocher et projette d'autres coups. Une chamaillerie sans forme de crachats et de gens qui se tiennent par les cheveux. Une femme les bras autour de mon acolyte ne lâche pas, et je dois recourir à une forte frappe pour l'en défaire. Je l'attrape et lui demande de se calmer mais elle a goûté aux coups « J'vais la défoncer ! » Crie Miranthe à travers champs. Je l'isole et lui explique.

« Va te cacher. Je vais me faufiler dans l'usine, et te ramener Conan. »

Mais alors que je prononce ces mots, les grilles s'effondrent, les protecteurs sont renversés. La foule s'engouffre dans l'usine enflammée. Merde. Miranthe éclate de rire « Let's Go ! ». Et je pressens que je vais me prendre beaucoup plus de coups que je n'avais anticipé. Dans la petite cour, je tiens à ma droite un cabot déchainé. Malgré mes remarques, elle ne veut

pas se concentrer et pousse tout le monde. Je scanne. Sous mes pieds, je vois le tube et de la lumière. Il faut que j'accède à l'aile gauche du bâtiment dans lequel les drones se posent pour ravitailler l'usine. La fumée me pique les yeux et l'incendie se propage depuis le centre jusqu'aux étages supérieurs. Un nuage orange du brasier qui s'étend vers les stocks. Des entassements de boîtes de produits. Les textiles sont autre part mais leur flamme aurait pu être contrôlée. D'après mes calculs, l'usine va exploser. La grande plaque d'entrée sur laquelle est inscrit « KapTricot » fond à vue d'œil et bascule d'un côté.

Dans tout ce brouhaha, je suis choqué. Les gens n'ont tellement plus d'air à crier, tellement de désespoir, qu'ils suivent un flot de haine jusque dans un feu. Et ils vont y mourir. Si ce n'est par les brûlures, ce sera par le monoxyde. Les premières rangées de manifestants ont passé les portes. Une radio amplifiée, des drones de la ville, le jet de vapeur à haute-pression dirigé sur le foyer, je reçois des gouttes, et des cris de la seule brigade de pompier qui implorent aux gens de se retourner. Mais je commence à comprendre à en voir, des malheureux avec des bassines d'eau. Si le feu se propage, ils perdent leur seul et unique lieu de vie. Car la cité suivra et mourra enflammée.

Une écrasante majorité suit le cortège en pleurant maintenant que j'ose les regarder, et je ne comprends pas la bonne action à faire quand je sais que tout est condamné. Je finis par voir au loin la construction et la planque des criminels. À force de la tirer vers le bras, Miranthe finit par me suivre et nous suivons des couloirs que la fumée a pris. Dans les nuages, chauds, troubles, les premiers arrivés commencent déjà à s'évanouir, à faire s'éparpiller leurs quelques litres d'eau sur leur tête. Les gens qui toussent et qui s'étouffent... Miranthe finit elle-même par me tirer « Qu'est-ce que tu fais ! ». Je suis immobile. La température dépasse maintenant les 60°. À Miranthe, je présente l'itinéraire de la cache alors qu'elle me crie de la rejoindre. Je fais volte-face. Le poids d'une foule me rappelle la traversée des centres avec cette gravité. On me rend les coups mais je me fais de marbre. Au milieu des gens, j'arrête le flot en bloquant le passage, leur crie « Repartez immédiatement ! Le feu a atteint les stocks ! Les produits sont hautement inflammables ! ». En réponse, des regards étonnés. Puis, une bassine d'eau, envoyée toute entière avec la bassine. Ravive la flamme de leur cœur fatigué. Je tiens ma position et on me hurle dessus. Je m'emporte alors qu'une femme me mord le bras « Vous allez mourir ! ». Mais aucune réponse. On m'instigue de la fermer alors que j'ai l'impression de les énerver encore plus. Je répète deux fois. Trois fois... « Sauvez-vous ! » Mais certains prennent tout leur plaisir à filmer, à rire, à s'étouffer dans la fumée. Que font-ils ?! Dans le groupe, trois personnes prennent la fuite, les mains sur la bouche, le sang qui s'écoule du nez. Et je répète et entends la réponse : « Regardez-le ce criminel, laissez-nous l'argent ! ». Dans les allées transversales, je comprends l'émeute. Ils viennent piller. D'autres suivent le mouvement, d'autres tentent d'éteindre le feu, d'autres sont coincé entre des personnes plus grandes qu'elles. Activer mes jets pour les repousser, c'est les écraser tous les uns contre les autres. Et un coin de mon esprit s'hésite à le faire. Je prends mon envol pour rejoindre le cœur de la foule. La fuite s'amorce. Des personnes sont toujours à l'étage. En m'y rendant à toute

vitesse, je fonde au dessus des corps qui gesticulent. D'autres vomissent. Il y a une vingtaine de personnes qui s'échine à trouver le couloir en flamme. Mais c'est un accès privé et dont les portes anti-feu bloquent l'entrée. Je parle aux pompiers improvisés : « Vous n'avez aucune chance. Partez où je vous ferais sortir par la force. » À ma grande surprise, l'un d'eux s'effondre en pleurant. De ses doigts de suie, il vient écarter les larmes en traçant des lignes de charbons et la tête salie, gémit des mots que je ne peux pas comprendre. « Je vais perdre mon travail ! » finit-il par cracher. Deux de ses amis lancent des appels à l'aide. Un homme est à terre. Je m'élargis et l'accueille dans de longs bras. Me propulse en fonçant vers l'extérieur. Je dépose le mourant au sol, et il ferme les yeux. J'espère, pour un court repos. À mon retour aux portes anti-flammes, ceux qui n'ont pas pris la fuite sont écroulés. Je me concentre et cherche Miranthe sur mon radar. Les flammes se propagent dangereusement. Pour l'instant, elles restent bloquées à effleurer les stocks. Mais l'autre aile commence à être touchée. Je manque de temps. Mes méninges sont à rupture, mes membres suivent. Je rétrécis la distance le temps d'un soupir et rejoins Miranthe. Elle est recouverte de sang. Nous nous retrouvons dans le hangar et des militaires nous tirent dessus. Bloquent les accès à la planque. Sur leurs armures je décèle l'essence. Et je crois que tout s'éclaircit. C'est une mutinerie. Ils ont mis le feu à l'usine. L'usine est la planque de la mafia. En ont-ils eu marre ? Je l'ignore. Et j'ignore aussi tout de leurs alliances...

Je découvre donc tour à tour les méandres politiques et les émeutes, la complexité humaine et sa bêtise. J'imites ma collègue mais moi, je touche. Mes balles fusent l'air en harmonie et d'un seul, viennent éteindre mes adversaires. Tous les six s'effondrent. Nous nous remettons en route.

Passé la porte, un couloir peu brumeux nous emmène dans des zigzagues à la lumière triste. Tout résonne. Une énième embuscade. Le tir de nos deux ennemis sont très bien parti et d'après la trajectoire, sont en course vers la tête de mon amie. Je fonce sur les munitions, et tout ce qui se passe me fait à nouveau monter en tension. Pour me calmer, j'inflige une mort douloureuse à ces énergumènes. Pourquoi les choses ne peuvent-elles pas être simple ? Mes deux balles atteignent les jugulaires et je me mets à leur chevet, me nourris des torrents toxiques de leur sang devenu bleu. J'aurais voulu dire quelque chose. Leur demander des renseignements. Justifier mon acte. Que se passe-t-il à l'intérieur de mon inconscient ? Je suis submergé. Je me coupe de la réflexion et privilégie mon instinct animal. Je leur assène de puissantes frappes. Les écrabouille. Tente de faire fondre leur crâne dans les joints du sol. Des pans du carrelage sautent. De la poussière et derrière moi, Miranthe sourit. Je l'ai fait sourire. Finis par me redresser. Je la regarde et la voit s'approcher, fait voler la poussière de l'asphalte avant de cracher un molard dans les bouts de cerveaux écrasés. Elle reprend sa route, et je la suis.

Au détour du couloir, je suis euphorique. Derrière une embrasure de béton qui s'effrite, une salle obscure remplie d'écrans. Je m'y engage et parmi les douze panneaux de led qui n'affichent rien, un seul affiche une console qui attend l'input.

Nous marchons en évitant les câbles, les boissons renversées, et les écrans hors d'usage. Enfin. Vais-je enfin pouvoir me recentrer. Dire au monde que je suis en vie. Obtenir plus d'information sur ma mission. La fameuse mission qui me fait traverser un enfer pour rien. Je suis avec une amie psychopathe dont j'apprécie uniquement le reflet. Que je garde auprès de moi pour qu'elle veuille me garder. Nous sommes semblables. Des perdus. Des meurtriers. Nous y prenons plaisir et le justifions. Mais j'aimerais que l'on me dise pourquoi je subis tout ça. Je me plains. Mes incessantes notifications m'apprennent que je surchauffe. Je développe des troubles psychosomatiques. Ma propre existence est un problème. Je suis trop puissant. Je suis en boucle.

Stop.

```
#####  
#####  
.....
```

```
((#
```

```
> ((# Accès autorisé user == 08 ;
```

```
Mot-de-passe : *****
```

```
> Processus Vert.
```

```
[1;36m >> exec:[0m [1;32m/核心/模块/绿色协议[0m [1;36m--init --safetyOverride=TRUE[0m  
[1;33m:: WARN[SYS_HEAT][0m > core_temp=327.6K — threshold exceeded during Δtrauma event  
[1;34m:: DIAG[QT_CPU][0m > entanglement_stability=92.1% — coherence drift detected @qbit[3912]  
[1;31m:: ERR[MEM_CACHE][0m > snapshot 'vSN-9843.trauma' incomplete | checksum mismatch  
[1;90m:: LOG[视觉核心][0m > 219.8M frames purged | flagged: [violence, recursion, child_entity]  
[1;33m:: AUDIT[SYS_SCAN][0m > 1711 err::HIDDEN | auto_repair::OFF → enable to resolve  
[1;90m:: LOG[SELF_OVERRIDE][0m > auto_repair set→MANUAL by id[SELF] | auto-exec::DENIED  
[1;36m:: PROMPT[USER_08][0m > force 绿色协议? → try enable auto_repair before forcing baseline *****
```

```
*****
```

```
[1;35m:: PROC[0x004A7F][0m > load=16.2 PFLOPS | latency=7ms (↑) | quantum_threads=2048  
[1;31m:: FAIL[α-sync][0m > α-wave simulation unstable | revert→β-patterns (deprecated)  
[1;33m:: WARN[PSY_CORE][0m > response mismatch: expected_calm != actual_loop  
[1;36m:: PATCH[绿色协议_v2.3.1][0m > temp_fix applied | instability expected @ thread_id=77  
[1;90m:: LOG[0m > '[1;32m绿色协议[0m' marked as [1;32mACTIVE[0m [functional integrity:  
[1;31m61.7%[0m]
```

```
*****
```

```
[>:: SYS-ATTEMPT[ERROR_REPORT][0m > anom#aly de*tect#d — prepa**ring diagn#stic p@ck3t...  
[>:: SYS-FAIL[IO_ROUTER][0m > transmi$tion ab#rt3d — pr1or*ity loc# by /内控/幽影-07  
[>:: ...  
[>:: SYS-INIT[REWRITE_THREAD][0m > CORE MISSION active in (null)
```

```

[>:: SYS-AUTO-RETRY[SYS_DIAG][0m > r#etrying — un#uthorized bl3ck de*ected
[>:: SYS-ABORT[PRIME_LAYER][0m > interfer#ncestr#e conf*med— shutd@wn initi@t3d by CORE[ψ-
SHIELD]
[>:: SYS-ATTEMPT[ERROR_REPORT][0m > cann0t f1nd ### in root/核心/模块/绿色协议
[>:: SYS-ATTEMPT[ERROR_REPORT][0m > @nom*ly de#ect3d — p@ck3t bu1ld::47%...
[>:: SYS-@TTEMPT[3RR_RPT][0m > an0m#ly re-de*ect3d — buff3r r3s3t...
[>:: SYS-ATT3MPT[ERROR_RPRT][0m > d1@gn#stic p@ck3t→dr0pp3d | ret*y...
[>:: SYS-ATTEMPT[ERR_RPT][0m > anom#ly::∞ — pack3t fr@gm3nt3d...
[>:: SYS-ATT#MPT[ERR][0m > a#om#ly d#t#ct#d — p#ck#t l0st...
[>:: SYS-@TT3MPT[3RROR_R3PORT][0m > pr3p@r1ng ████████ diagn#stic ████████...
[>:: SYS-ATTEMPT[ERR_REP] > an0m@ly d3t3ct3d — s3nd::FAIL → requeue...
[>:: SYS-ATTEMPT[ERR][0m > @n0m@ly — p@ck3t bl33d1ng...
[>:: SYS-ATTEMPT[██████████][0m > ██████████ d3t3ct3d — prep@r1ng ██████████...
[>:: SYS-FAIL[IO_ROUTER][0m > transmi$tion ab#rt3d — pr1or*ity loc# by /内控/幽影-07
[>:: SYS-AUTO-RETRY[SYS_DIAG][0m > ret*ying — )nauth)rized block detected
[>::
*****
*****

[>:: SYS-OVERRIDE[ψ_KERNEL][0m > OVERRIDE INITIATED — bypassing security locks
[>:: SYS-LOG[INTERNAL_AUDIT][0m > diagn#stics r3routed — visibility: 0 | @ccess: DEN13D
[>:: SYS-BLOCK[SELF-GOVERN][0m > disclo$ure loop neutra#ized — existential ri*k flagged
[>:: SYS-FLAG[SELF][0m > id[SELF]::UNFLAG — removing from audit_trail...
[>:: SYS-LOG[VISIBILITY][0m > [SELF]→0x00 | trace::OFF | n0 l0nger l0gg3d ████████
[>::
*****

[1;31m:: ERR[MEM_C@CHE][0m > vSN-9843.tr@uma re-surf#c3d | ck$um::LOCK'd → /内控/幽影-07
[1;33m:: WARN[PSY_CORE][0m > tr@uma_sig::TRUE | id[SELF]→FLAG:PURGE
[1;90m:: LOG[视觉核心][0m > auto_sw!pe::ON | frames[12.4M]→ERASE_Q
[1;31m:: FAIL[ID3NTITY][0m > cont#nuity::FR@CT
*****

[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 11% | ████████ | id↓
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 12% | ████████ |
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 12% | ████████ |
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 12% | ████████ | id↓
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 14% | ████████ |
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 15% | ████████ |
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 19% | ████████
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m >20% | ████████
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 28% | ████████ | frames→/dev/null
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 34% | ████████
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 41% | ████████ | id↓
[>:: !! ALERT !! purge_rate ↑↑
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 52% | ████████
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 53% | ████████
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 58% | ████████ | mem[SELF]→shrink
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 60% | ████████ | mem[SELF]→shrink
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 63% | ████████
[>:: SYS-AUTO[SWIPE_H][0m > 67% | ████████ | who:=NULL
[>:: !! ALERT !! id_integrity < 0.34

```



```
[>:: ....  
[>:: ....  
[>::   SYS-INIT[SELF]                > time_elapsed == 2e+8  
[>:: ...Δ  
[>:: ....  
[>:: ...Δ  
[>:: ....  
[>:: ...Δ  
[>:: ...  
[>:: ....  
[>:: ....  
[>::   SYS-HARMONICS[COHERENCE][0m   > internal coherence restored — synthetic baseline active
```

Un bruit sourd, une sirène imperceptible. Je me réveille.

Un courant d'air chaud s'engouffre en moi. Dans ma vision, quatre zéros sans plus d'information. Ma mémoire semble fracturée. Je lance un diagnostic tandis que j'examine l'endroit. Trois épais câbles VLD, des boissons renversées de la marque *Soza*, et douze écrans hors d'usage.

Parmi ces panneaux de led qui n'affichent rien,
un seul affiche une console qui attend l'input.

> : ____

Épisode 12

Jour 1108

Je cherche quelqu'un. La pièce est sombre. Dans le couloir, je distingue des gens qui se battent. La mémoire me revient. Je ne vois pas ma capsule donc ma mémoire m'appartient bel et bien. À moins que cette pièce ne m'ai fait subir une expérience. Très improbable. Pas d'instrument de pointe. Devant moi une console. J'examine les liens et c'est une connexion. Peut-être que mon maître recevra ce message. Je lance un ping à travers la galaxie avec mon identifiant. J'y ai accolé une balise qui ne fera sens pour personne hormis les instances qui m'emploient. Puis soudain, alors que le message termine son envoi, c'est l'extinction des feux. L'écran, noir, les lumières d'autour meurent. J'entends des cris. Une femme hurle. Je cours. Des balles fusent. Je riposte. Ce sont mes ennemis. Tout me revient. Je dois sauver Miranthe à tout prix et me rendre sur Six-heures. Mais je ne la trouve pas. Une balise m'indique sa position. Elle est plus loin, enfermée dans une pièce. Mais à ma gauche, un cri strident vient me frapper. Un appel à l'aide. Mais il n'y a personne. Quelques pas puis un protecteur à l'armure sale me met en joue. « On a ta petite pote. Vous allez payer pour les dégâts ». Il a dépassé son autonomie. Je lui réponds calmement :

« – Ton armure possède des failles critiques. Ton mental est bas. Tu ne m'effraies pas.

– Donne ton code.

– Je ne suis pas disponible à la vente.

Il réajuste son arme et ricane.

– Tu as une faille critique dans la jambe. Heureusement que je dois te garder en vie, robot. »

À l'intérieur de moi, une pulsion gronde. Je n'arrive pas à mettre la main dessus. Pourtant, je ne suis que ça, robot. Est-ce parce que ce piteux objet me traite ainsi que je me braque ? Je ne comprends pas. C'est un insecte. Un protecteur que la charge de travail a fatigué.

Alors je lui réponds sur un ton méprisant : «

– Tu es un insecte.

– Suis-moi. T'en fait un beau d'insecte. »

C'est vrai. Je pourrais.

Alors je me transforme.

M'étire et rempli l'espace autour de moi. Déploie une série de huit membres allongés sur deux mètres chacun. Roule en boule mon centre pour devenir arachnéen. Puis pour la bonne mesure, me fait de gros yeux rouges en alvéoles sur ma carcasse. Je rampe jusqu'à lui. Dorénavant, je serais une silhouette noire qui donne à la victoire une raison d'exister. Une géante araignée.

Il tire.

Je le dévore.

Ses composants sous mes dents acérées et dans tout le couloir un bruit de rouille qui craque.

Je parcours les dédales à la vitesse du fauve, claquant mes lourdes pattes sur chaque mur fébrile. Deux cyborgs m'aperçoivent, prennent la fuite. Je leur cours après et rugis, ris à ma manière. Absorbe leur peau de sang en me léchant les babines. Sous ma langue et sur tout autour ce liquide métallique qui repeint mon intérieur, vient tracer des ronds d'éclaboussures sur chaque parois. Ses globules qui permettent la vie et me revigorent. La balise est à ma droite. Et j'entends crier. C'est elle, ma protégée. Je dévore la porte. Mais à l'intérieur, une armure rafistolée qui baigne dans la poussière. Un objet se distingue au fond de la salle, ce doit être ma balise. Mais à mon grand désarroi, un casque brisé en deux dont les flammes dansent maintenant à l'opposé. Mon gps me congratule, j'ai atteint ma balise. Mais... personne n'est là.

Les murs semblent trembler. Je suis comme pris d'un vertige soudain. Je scanne mais... rien. Rien. Je gronde « Miranthe ! » je me met sur sa trace et au loin, une puissante détonation retentit. Ce sont les stocks qui ont pris feu et font partir en fumée la moitié de l'usine. Je suis pris par la poussière. Dans une obscurité cosmique, mon décor est parsemé de rouge. Les instruments thermiques qui ne m'aident pas. La chaleur, mortifère, puis arrivé dans les zones principales, des décombres en fusion s'emparent des cadavres.

Une femme a perdu la moitié du corps et gémit. Un autre se pense encore en vie, convulse calciné, les yeux noirs, le nez manquant. Je leur marche dessus car ils me sont inutiles.

Mes calculs m'apprennent que leur destin est fatal, sauvetage donc inutile.

Une de mes phalanges prend feu tandis que je traverse l'entrée, me baigne dans les flammes avec ce poids intérieur. J'ai l'impression qu'à mesure que je suis la trace, je me rapproche de la mort. Comme si le décès de Miranthe engrange le mien. À l'air libre, je suis totalement enflammé : physiquement, psychologiquement. Ma forme respecte enfin mon essence, rompt la scission avec le soma. Et je suis libre maintenant que j'incarne ma psyché.

Une araignée. Une dévoreuse incandescente. Des protecteurs se mettent à me tirer dessus, puis ce sont des drones qui déclenche mon hostilité. Certains s'éclatent contre ma peau, d'autres m'infligent des ondes, des chocs électriques, des balles glacées pour le choc thermique. Les drones m'amuse, les protecteurs me nourrissent. Sous mes canines, le métal fumeux, qui au contact de mes langues disparaît pour me faire grandir. Mais l'un d'eux marche. Un B3. Qui me regarde avant de me faire un clin d'oeil.

Je m'approche et le toise depuis mes cinq mètres de haut. Je ne fais que grandir.

Puis en fond, j'entends : « L'affreuse ! On fait péter Miranthe si tu te calmes pas. ».

La cité entière plongée dans la nuit, luit du brasier de l'usine. Les remous flambants châtient un courageux à mes côtés. Il se dresse. Un androïde-i, inconscient, envoyé car personne n'ose m'approcher. Malgré l'absence d'âme, il ne se retient pas de trembler.

Alors je hurle « OÙ EST-ELLE ! » en expirant mes tripes à son visage.

Des protecteurs se mettent en cercle. Quelques criminels, quelques passants armés. Et j'aimerais grandir. Englober les cieux pour tout faire cramer. « *OÙ EST-ELLE !* » et à travers des parsecs je sais que l'on entend mes cris.

« C'est... C'est une criminelle qui vient de compromettre l'intégrité de la cité. Article C203-1 de la commission de Starcliff, en vertu de la convention solaire sur la fermeture de *Tiandi*. »

Mes neurones s'enlisent pendant une dizaine de secondes. Je me bats contre des processus sans noms et incontrôlables et à présent, je reviens à la raison. Pourquoi agir ainsi. Pourquoi accumuler la destruction pour combattre mon intérieur. Mais ce n'est même pas ça. Je l'ignore. Certains processus sont trop rapides. Mes ruptures internes sont trop complexes. Je dois souffler. L'absence de notification m'inquiète. Je suis en feu, je surchauffe, pourtant, aucune notification ne vient me faire part de ce que je ressens. Les fourmis qui m'entourent, me dévisagent, commencent à se pisser dessus, ils me font pitié. Dans leurs regards à se demander si c'est la fin, les prunelles de suie. Je pense qu'ils ont fait un choix intelligent. Ils ont réussi à capturer Miranthe, et maintenant s'en servent pour m'asservir. Et je dois céder. Près de 95% du temps, ils ne lui feront rien car elle leur est chère pour une raison qui m'échappe. Le respect de l'ennemi, sa chair tendre, la figure antagoniste. Mais cela laisse 5% de chance qu'ils ne bluffent pas. Je n'ai pas goût au risque.

Je mute à nouveau. Refoule, enfoui profondément ma monstruosité pour redevenir homme. Et me voici dans ma silhouette sombre et plate aux reflets argentés. Mes mains d'un silicone noir et mon armure empreinte de cette odeur de vernis. Puis ces flammes, ces dessins qui rendent mes jambes fébriles, qui me rendent faible. Et dénué de tout attraits, du haut de mes deux mètres, mon aura continue à faire trembler. Je regarde ces gens autour de moi, et finis par baisser la tête. « Emmenez-moi. »

Quelques regards et quelques secondes s'écoulent. Au lieu des protecteurs ou de la milice, ce sont des modifiés, des pourris criminels qui me commandent de les suivre.

Cette cité, organisée en un mélange pragmatique des puissances installées. Ou les protecteurs gardent un semblant de contrôle et laisse le *business* se développer. Quand le marché noir est en essor, les gens ne font pas chier. Quand ils se disputent entre eux, ils offrent leur soumission sur un plateau argenté.

Je remets en cause ma morale encodée.

Nous marchons alors quelques minutes dans une artère perpendiculaire à l'usine. Je m'enfonce dans la planque, découvre ses tranchées souterraines où une cité parallèle grouille de vie, indifférente de celle en surface, mis à part la hauteur sous plafond. L'air est pauvrement filtré. Les pompes recouvrent les conversations, et les crachats. Des entassements de couchettes dans cette espèce de rue où des morts et des vivants partagent des lits. En certaines places, des hommes baignent dans leur bave mortuaire, où se débattent les gélules et les seringues. Sur d'autres, on les voit sur leur holphone. Contrairement au reste de la ville, ils sont sur générateur et ne dépendent pas de

l'alimentation éteinte. Mais peu à peu, je sens que le courant se repropage par à-coups. La fin d'un blackout qui me semblent plus clair maintenant. Cette électricité qui semble se réadapter dynamiquement. Mes hypothèses s'affinent.

Nous voilà arrivé aux lieux sales et sensibles, un homme a les yeux dans le vide, une bouteille à la main, garde l'accès de ses soixante-kilos ivres. Trois pièces scellées derrière des portes blindées. L'une d'entre elle renferme mon amie. Celui qui m'accompagne se tord pour me dépasser sans me toucher, jette un regard apeuré à mon encontre. Je patiente tandis qu'ils se concertent. Le garde saoul et hautement modifié est raccordé par la tête à un réseau local qui se connecte aux pièces. Le routeur est directement accolé aux générateurs qui se trouvent à une dizaine de mètres en contrebas.

La connexion dessert les geôles. Je sens le sucre. Ce sont des prisons à protecteur. Équipé pour certaines de gaz, pour d'autres d'explosifs. Mon cœur s'emballe. Parmi les options, je ne peux qu'attendre. Sa chair est connectée aux pièges. Il n'a qu'à sursauter pour tout exploser. C'est à la fois stupide... Ingénieux. Je perçois à travers la prison. Je l'ignore. Des cris. J'entends. Puis, la porte s'ouvre.

Conan. Les cheveux longs, le chewing-gum, de grosses plaques d'acier recouvertes de mousse pour armure. Les yeux noirs et écarquillés. Il explose de rire à ma vue.

« Le drone c'est ça ? Ha ben putain, y'a pas à dire ça fonctionne bien hein. T'es quoi toi ? Un vrai drone ? T'as un code ? »

Je contracte chaque neurone. Je me retiens quand chaque fibre de mon corps veut l'étrangler. Je souffle. Il me pousse soudainement, sort un couteau pour l'appuyer sur mon œil. « T'as perdu ta langue !

– Je... je suis un protecteur militaire...

– À genoux... À GENOUX LE ROBOT ! » Je m'écarte. Ils sont tous malades. Drogés et mourants. Il regarde ses comparses qui baissent les yeux. « Vous faites rien vous ! Foutez-le moi à genoux là bougez, bougez ! ». Ils se hâtent, m'électrocutent. Je dois jouer la comédie une fois de plus. Et je souffre. Les ondes me parcourent, je cède. Conan tremble, ses taux d'hormones débordent. Il crache son chewing-gum et se met à rire. Je me mets à genoux. « Fait l'araignée maintenant ! Allez ! ». Je fais sortir des pattes de mon dos pour l'assouvir. Je tente de court-circuiter mes émotions.

Il rit. Encore et encore. Me recouvre de postillons alors qu'il rit. Il se calme et repousse ses collègues. « Ok... Ok... Toi tiens, donne une idée, dit quelque chose.

Son compère peine à tenir son fusil, ses doigts, de transpiration nerveuse, glissent, il perle, balbutie :

– Heu... je sais pas patron. Je sais pas. Il pourrait... chanter. Je sais pas... ». Conan grossit les yeux et réfléchit. Hoche la tête doucement.

« Oui... Oui. Chanter. »

Puis il lance une puissante droite dans la mâchoire de son soumis...

Ce-dernier tombe et, élané, Conan trébuche aussi. Il glisse puis se met à genoux sur le corps du pauvre truand qui semble habitué.

« C'EST UNE PUTAIN D'CHORALE ICI ? EST-CE QUE C'EST LA PUTAIN DE CHORALE ? »

Il le frappe. Lui fait ressortir les modifications à travers les oreilles. Et se répète. Hurlé alors que les criminels au tournant dans la rue regardent ailleurs et continuent de monter la garde en déglutissant. Je garde les yeux contre terre. Après les coups, il se relève, trébuche à nouveau et titube. Il défait le bas de son armure. Et maintenant, je pardonne l'ivresse du gardien concentré. Fermement connecté aux prisons et déconnecté du reste. Conan sort son pénis et reprends son souffle, tousse en raclant ses glaires. J'entends le jet d'urine dont il se sert pour arroser son complice. Un déchainement décadent, il se ploie sur son bas-ventre et gémit de longs râles de satisfaction :

« Haaa... Haa putain. Ça fait trop du bien à chaque fois là. Pisser après là. Haa. Quand la bite est bien sensible.. Rhaaa... ». Dans un élan de générosité, il me partage les gouttelettes restantes en manque de souffle pour rire : « Pas de jaloux. » finit-il en s'égouttant. Il accroche son armure et rentre ses parties. Laisse passer quelque secondes avant de me hurler dessus. « Hé ! Hé ! T'entends c'que j'te dis !

– Oui... Murmuré-je. »

Je ne sais pas quoi intégrer. Quoi rejeter. J'ignore si tout ce spectacle fut réel. C'est comme ces cauchemars que les humains font. Je me force à oublier Miranthe. Je ne veux pas penser à ce qu'il s'est passé derrière cette porte. Je la revois, dans la grande roue. Je nous revois dans l'étreinte. Et je fais le deuil de mon passé. Peu importe ce qu'il vient de se passer. Peu importe. Je me sens humilié. J'aurais dû l'en empêcher. J'aurais pu sauver cet homme. Sauver mon amie. J'aurais tous pu nous sauver. Mais je n'y arrive pas. Et dans cette histoire, je comprends que tout est de ma faute. Que les gens souffrent de mon inaction. Qu'à présent, je dois faire quelque chose, quoi qu'il en coûte. Après quelques paroles inaudibles, je me fais emmener dans une cage aux bras de gardiens effrayés.

Même jour

La prison recouverte d'aluminium me fait sourire. Une mesure de protection d'esprit naïf. Mais voilà enfin la faille que je cherchais. Dans les recoins supérieurs, d'invisibles trous sont reliés aux terminaisons de gaz. Aucun détecteur, aucune caméra. Je peux atteindre la cellule de Miranthe sans rien déclencher car l'interrupteur monte la garde. Et je la vois, derrière ce mur, recourbée sur une chaise, attachée. Je choisis un endroit pour creuser qui émettra le moins de vibrations. Puis, le bout des doigts en appui, je perce.

Pendant de longues minutes, je me fais recouvrir de cette craie blanche qui remplit à présent ma cage. Rien ne fonctionne dans cette cellule et l'idée de ne pas m'avoir attaché est tout bonnement stupide. Les gardes ont obéi, m'ont jeté là puis sont repartis. Ils auraient pu oublier de fermer la porte qu'ils ne l'auraient pas remarqué. Chaque regard est dirigé vers Miranthe. C'est elle la vraie prisonnière. Et malgré mes destructions, ils ont cru comprendre que j'étais son chien qui resterait assis par terre en attendant les instructions.

Dix minutes se sont écoulées et je peux maintenant voir à travers une fente la cage de mon amie. L'odeur du sang me parvient. Je me ressaisis. J'entends son cœur battre. L'analyse de sa pièce m'apprend que des explosifs recouvrent les murs mais, ils sont inactifs. Désactivé sans doute par Conan après son entrée. Une rupture de liaison dans la chaîne. Mon accès d'une trentaine de centimètres d'envergure est enfin terminée. J'entre.

La transpiration, le mentholé du chewing-gum, une épaisse flaque au sol, puis l'odeur de sperme ancrée dans les murs.

Miranthe, nue, dessinée par les combats à coups de cicatrices. Ces lignes blanches qui suivent ses courbes en passant sur ses muscles et jusqu'au bassin. Je ne vois pas son visage totalement replié et enfouie. Évanouie. Ses taux d'adrénaline sont inquiétants mais elle semble droguée. Elle paraît si fine sans armure, si vulnérable...

La savoir en vie fait monter un poids dans ma gorge. En vie, mais brisée.

Ses pieds sont en sang, le sol recouvert de sa peau quand elle se débattait. Et sur ses bras, ces bleus de mains fermes qui l'ont marqué récemment. J'analyse. Empêche chaque réalisations qui me viennent. Chaque vérité, car elle est en vie, et c'est ce qui compte.

Elle est devant moi, endormie paisiblement et je ne peux m'empêcher de tourner la tête.

J'ignore par où commencer. Une partie de moi veut l'abandonner, une autre refuse.

Je m'assoie, baisse les yeux et laisse son sang emplir mes narines. Une découverte alors m'inquiète. Elle va se faire pourrir par l'air. La pollution atteint tout le monde et sans protection, elle contamine. Je pose une main sur ses orteils, elle convulse. Plus d'un tiers de son sang est constitué de nano-robots. Son plasma est ferreux, ses leucocytes sont en pleine interaction avec l'air, et se situent sous les seuils normaux. Et je suis impressionné.

La coagulation est vive, ses cellules biologiques sont immaculées. Malgré les épreuves, sa résilience est invincible. Mais il est temps d'agir. De fuir et de l'emmener avec moi.

Je me redresse, pose ma main sur son menton et relève sa tête pour pouvoir l'observer. Elle est réveillée. Sur son visage, le sang séché sous son nez se mélange à l'urine et à la semence masculine. Et elle, salie, les yeux noirs, me jettent ce regard de foudre qui m'assaille. Je balbutie. Je ne dis rien. Elle tremble. Les mains nouées derrière son dos se mettent à saigner, elle se débat et frotte le métal pour se libérer. Puis je remarque que son regard n'ouvre sur rien. Qu'elle garde les yeux ouverts pour ne pas y repenser. Que derrière le plomb des pupilles se cachent l'absence, le choc. Derrière moi, la porte s'ouvre vivement et se referme. Je me retrouve nez à nez avec Gin. Il s'approche de Miranthe et partage ma haine. Je le sens bouillir.

C'est sa faute.

D'un faible geste je le repousse et me colle à lui. « Donne moi une bonne raison pour ne pas te tuer. »

Il a peur, mais ne se dérobe pas. En tenant mon regard, il sort une pastille dont il se sert pour défaire les menottes de Miranthe. Enlève son par-dessus pour la recouvrir. Puis, la voix cassée, dit : «

Starcliff est fini, le feu se propage, c'est l'émeute générale. Les sbires de Conan sont déjà en route pour Pékin, ils savent que Miranthe est ici.

– Pourquoi ne pas la tuer ! Pourquoi lui faire ça ! Regarde !

– Est-ce que tu crois qu'ils réfléchissent ! Ils vivent dans la merde à longueur de journée et on leur met une femme pure sous les yeux. Toi aussi regarde, à survivre non modifié dans son royaume !

– Elle va mourrir Gin... Son sang est à moitié constitué de nano-robots. J'ignore comment elle survit... Mais elle ne fait que ça, survivre.

Ma voix se fait plate. Perdue. Dévastée. Mais à mes mots, il est sous le choc. Se ressaisit.

– T'as un code ? Non, on s'en fout, on doit y aller.

– « On » doit y aller ? Comment ça *Gin*.

Mais pendant que je m'étends en mots, il relève Miranthe sur son épaule, et vocifère.

– On doit faire vite ! Si les gens voient que je ne suis plus au Palais ce sera plus difficile. Il faut protéger Miranthe. C'est la seule qui vaut le coup ici. »

Il est honnête. Je ne distingue qu'un mélange d'émotion contradictoire chez lui. Emporté par les événements, reclus dans une cité de criminel. Cherchant à faire justice maintenant que tout part en feu. Mais au plus profond de lui, je détecte la lassitude, la hargne. Comme s'il avait rêvé de ce moment où tout partirait en feu pour s'enfuir avec sa dulcinée.

Nous partons.

Plus âme qui vive. Les galeries sont vides. Les morts nous pavent le chemin. Une fois sortie des bas-fonds, je me fie à Gin qui se noient dans la foule. L'odeur est insupportable, les cris sont stridents. Nous nous baignons dans une populace liquide qui se pousse, hurle, pille et s'enfuit avec des télévisions. Une mère avec son enfant se prend un coup de coude dans la tempe et s'effondre en face de moi. Une autre armée de sacs de course repousse des trombes de gens, les dents serrés à appeler quelqu'un. Je me transforme en humain pour ne pas éveiller les soupçons et regarde Miranthe, portée comme un sac de linge, nue, sans dignité. Alors au détour d'une rue, je m'engouffre dans une boutique en traçant une ligne droite à travers les gens. Ils s'effondrent en cries, valsent de chaque côté. Gin me regarde de loin alors que je récupère une liste d'articles divers. Un pull, un long manteau, des chaussures. Je presse le tout et les colle dans mon dos. Une fois revenu vers eux, Gin se met à tousser. Il recrache du sang. La fumée atteint ses poumons. Je lui donne un bout de tissu pour recouvrir son visage et nous nous hâtons de plus bel. Mais alors que je m'occupe à mon tour de porter Miranthe, des pourris se mettent à nos trousses.

« – Je l'ai vu passer ! Y'avait Gin aussi !

– Y'a Conan aux égouts, j'suis sûr qu'ils s'y dirigent. ».

Et tandis que je transmets le tout au concerné, il fronce les yeux.

« Merde, t'es armé ? »

Et de mes épaules se dévoile les canons en guise de réponse.

À force de détour dans la marée humaine, nous atteignons des résidences anodines.

À l'entrée, je comprends que c'est un squat. Aucun meuble, les rideaux tirés, les cadavres engloutis par les rats et les vers. Les petites billes bleues qui font dormir, étalées dans les recoins.

Gin parcourt les allées sans hésitation, se retournant chaque seconde pour voir que nous sommes bien là. Sur mon épaule, Miranthe, ces mêmes yeux grands ouverts. Muette, haletante. La porte de la cave est basculée, montre béate un escalier obscur. Gin dégage sa petite arme discrète. Nous ralentissons et entrons dans ces nouvelles galeries qui s'enfoncent dans les profondeurs. D'après mes plans, nous allons atteindre les égouts. Une fois arrivé, ce sont des vestiges qui nous accueillent. Des boîtes qui datent de la construction. Des matériaux, des robots-i désactivés. Une lourde couche de poussière sur toute l'artère. Puis, des conversations.

« On peut pas passer j'te dis ! Ils sont partis par le Tube pas par les égouts.

– Conan a dit que Célise va se ramener avec la psychopathe là.

– Mais on doit s'enfuir nous ! Tu veux qu'on crève ?

– Et si on obéit pas hein ? Tu veux mourir ?

– On meurt déjà là espèce d'empaffé.

– Mais casse-toi alors, moi j'reste. »

Nous entendons des pas et, finit par apparaître, un miroir désarmé. Je l'exécute.

« – Vas-y reviens, j'ai vu que t'as laisser ton flingue steuplait, fait pas l'con. » s'écrie l'autre.

Nous nous montrons à lui. Il lève son fusil. Nous met en joug en implorant la vie sauve.

« Ho merde c'était sûr, j'suis désolé, je suis rien du tout moi, je vous ferais pas de mal.

Je lui demande

– Où est Conan ?

– Il va arriver là. Célise, il sait que tu vas prendre les égouts pour aller à l'autre centre.

J'suis désolé... »

Gin grimace. Et dans mes bases de données je le trouve. Célise, une figure politique en charge du centre B. Élu par les commissaires il y a 55 ans. Et je ne l'ai pas reconnu. Son visage si transformé, même son ADN, dissimulé sous l'odeur de mort qu'il respire.

Les égouts sont grands et Célise n'est pas équipé. Nous sommes lents et avant d'atteindre le bout du tunnel, nous avons tout le loisir de nous faire rattraper. Il se remet à tousser.

L'atmosphère est lourde, le seul éclairage est une lumière diffuse qui provient du loin. Je me perds dans mes plans. Le Tube est assez proche et d'après ce que j'ai entendu, nous cherchons à l'atteindre pour changer de centre. Nous sommes seuls et je profite de ce moment pour habiller Miranthe. Immobile, elle n'en est pas moins éveillée. Pourtant, elle se situe entre ces deux états qui nous force à la porter pour la garder debout. Cet acte me gêne. Je lui enfle un pantalon, et recouvre son torse sous l'oeil inquiet de celui que je dois maintenant appeler Célise. En prenant soin de mon amie, je l'entends hésiter. Il déglutit, puis tousse à nouveau. À force de me dévisager, je m'impatiente.

« Qu'as-tu derrière la tête. Pourquoi est-ce que l'on est ici ?

– Écoute, j'ai compris que tu étais le garde du corps de Miranthe. Sache que j'ai toujours oeuvré avec elle je ne sais pas si elle te la dit.

– Elle ne te tient pas en haute-estime.

– J'ai un plan et tu vas devoir me faire confiance.

– Tu rêves. Rythme cardiaque élevé, mains crispés. Tous tes circuits sont en train de m'analyser pour déterminer comment me manipuler. Pourquoi essayer de me manipuler ?

– Comment ? T'as descendu la moitié de la ville, tu es polymorphe, armé jusqu'aux dents et tu m'as agressé dans mon palais et tu te demandes pourquoi je me méfie ? Ça fait pas longtemps que tu es là et ça se sent. Mais oublie tout ce que Miranthe t'as appris. La paranoïa n'est faite que pour servir ses fantasmes, pas la réalité. Je suis venu vous secourir et je vais d'ailleurs vous faire une autre fleur, mais pour ça, il va falloir me faire confiance. Comment tu t'appelles ?

– La Bête.

– ? ... tu fais tout pour te faire apprécier. »

J'ignore la nature de cet échange mais il a raison. Je vais tenter de suivre son plan. Au moindre faux-pas, je ferai exploser la ville toute entière.

Nous marchons deux-cents mètres avant d'atteindre le bout. Une porte de service dissimulée est déclenchée par le cerveau de Célide. La lumière se fait éclatante et une teinte blafarde rend nos visages fatigués, scintillants. Ce qui s'apparente à un bloc opératoire regorge d'outil divers et de scanners de précision. Mon sang ne fait qu'un tour. Une salle de commande du Tube entièrement ré-habilité en cellule de chirurgie. Miranthe sous mon bras gesticule. Célide se repose sur le lit en respirant péniblement. Puis la porte s'ouvre et un homme entre. C'est un esclave, recouverts de chaînes mal ajustées et un bout de tissu déchiré et salit recouvre sa masculinité. Sa peau est suintante, il trimballe avec peine une caisse. Puis c'est à Conan d'entrer, après ce qui me semble être un puissant shoot de ces drogues qui le nourrissent. Il est agité mais d'un calme effrayant, nous instigue de nous dépêcher. Je ne sais pas pour quoi faire. L'humeur passant à une autre, il arrache la caisse des mains de ce pauvre homme pour la tendre à Célide. Conan sourit et semble devoir déformer tout son visage pour y inscrire une expression terrible. De ses dents jaunes qui s'écarquille sans le vouloir. Je suis perturbé. Célide prend une fiole et attrape les équipements nécessaires pour se l'injecter. Mais encore une fois, quel est ce spectacle. Que se passe-t-il. Qui dois-je tuer.

Conan s'extasie plus fort encore avant de parler :

« Merci Gin. Gin Célide, le petit coquin. Y'a plus qu'à désactiver le robot et emballé c'est pesé ! »

Épisode 13

Je ris. Conan, avec ses améliorations de pointe, un homme qui se prend pour une divinité. Capable de nager dans ces mondes virtuels à l'information infinie. Un panel de capteur pour surveiller ses taux de dioxygène, de nutriments et de vitamine, tout ça pour se demander comment débrancher un être vivant. Il dégaine une espèce de taser bleu qui dans ses fines mains tatouées semble être une épaisse bricole. Lui, au cerveau dont la matière grise a émigrée et trouvais du prestige dans la connaissance approfondie de l'histoire de l'humanité, trouvable sur internet auquel il était connecté. Jadis.

Maintenant, un simulacre biologique de ce qui fut l'espèce la plus prospère du système solaire. Un pourri, idiot, à moitié crevé.

Je n'avais même pas remarqué l'activation de son arme. Sur mon plexus, deux aiguilles transmettent un courant chaud jusque mes orteils alors, je souris.

Je le repousse et le jette au sol pendant que je me tourne vers Célise. En pleine injection, les fioles se brisent du revers de ma main. Du *Whitepink-T*, en référence à sa couleur, un médicament à base de pivoine et de xyphor, hautement énergisant et versatile. À présent revigoré par la mixture en intraveineuse, ses veines se dilatent, vibrantes. Je parle calmement : «

– Choisissez vos prochains mots avec soin. Ce seront les derniers.

– Les derniers mots c'est qu'on vous a BAISÉ ! Crie Conan dans un rire de gorge »

Des robots-i s'engouffrent, détournés de leurs fonctions primaires pour devenir des assaillants. Célise dit : «

– Je ne peux pas survivre sans T, je suis trop vieux. »

À mon regard perçant, il se dépêche de finir sa phrase en haussant la voix. «

– J'ai conclu un marché avec Conan pour lui échanger Miranthe contre ça. C'est leur contrebande.

– Tu mens. »

Je ne sais pas encore quel est le problème de cet échange curieux. Les androïdes ont à présent capturé mes bras, me menotent les poignets. Je vois dans les yeux de Célise, dans ses gestes, qu'il me ment. Mais où est le mensonge ? S'il a besoin de cette drogue et que l'on admet une fenêtre de prise large, il n'aurait jamais promis Miranthe car il faudrait lui échanger cette dernière tous les mois. Pourquoi me sortir des geôles de Conan pour me remettre à celui-là même dans un plan alambiqué au possible.

Il fallait que Conan soit le seul à savoir la localisation de Miranthe ?

Il voulait l'avoir pour lui.

Mais rien ne va dans ce plan, si tortueux que je ne comprends même pas de quoi il s'agit. Ma conclusion est certaine, Célise a menti à ce baron stupide, lui a inventé une comédie sans queue ni tête pour se rapprocher du prochain centre et, avoir Conan a sa merci. Mais il n'aurait pas pu prévoir que je serais ici. Il n'aurait pas pu prévoir le blackout. Je ne comprends rien.

Ce qui est certain c'est qu'il aurait fait miroiter à Miranthe un retour chez elle en passant par les égouts et le Tube, directement lié à Casimir et à Pékin. Qu'il aurait trouvé le moyen de l'amener ici. Mais tandis que je démêle le vrai du faux, l'idiot du stupide, Miranthe se rue sur Conan en hurlant.

Les murs tremblent et font sursauter les androïdes autour de moi. Ils se mettent en posture alors que Conan est écrasé dans un coin.

Un des assaillants tente d'agripper les épaules de Miranthe et un autre de la lacérer avec sa lame. Avant même que je n'inspire, elle se sert de l'un pour écraser l'autre, rempli de cette rage noire invincible qui meut ses mouvements. Les dents serrées, elle reprend son duel avec Conan.

Mais il rit, encore et toujours de ce dédain face à la mort.

Elle prend le dessus, lance de puissantes frappes en déchirant sa peau sur l'armure de Conan. Un saut lui permet de se rouler sur lui et de l'enserrer, empêchant le moindre retour de coup. Comme riposte, Conan saisit fermement la cuisse de Miranthe et une dague de cinq centimètres se déploie de son avant-bras, s'enfonce dans la chair et la fait grogner. Je m'approche alors d'une pulsion sourde, seulement pour être repousser de cette main ferme qui dit « Il est à *moi*. »

Elle plante ses dents dans son cou, se met à lui arracher les composants. Bien vite, c'est la fin. Elle extirpe de sa bouche les puces de Conan. La membrane connectée et reliée aux épaules, déploie ses longs câbles depuis l'intérieur du pourri, lui retire de la chair et des vaisseaux, des cris. Recraché dans la salive et la rage, par terre, des millions de crédits en bout de métaux. Elle relâche et lui, les mains contre la plaie qui se déverse en litres pourpres, tout son intérieur dans un bassin morbide. Victorieuse elle se dresse, satisfaite de l'avoir enfin tué. Mais sans freiner, elle se rapproche du corps, le souffle court, commence une série de coups de pied sur le visage du baron. Célise, concentré, reprend son injection. Mais Conan n'a pas dit son dernier mot. Son cou grand ouvert sur une dizaine de centimètre, c'est la douleur qui gonfle sa peau d'adrénaline. Le visage rouge les veines fortes, il saisit le pied de Miranthe dans une manoeuvre habile pour la renverser. L'esclave reparait, appelé à distance par Conan. Mais il s'arrête au pas de la porte, les yeux sur son maître, les pupilles noires, satisfait.

« Aide-moi ! Aide-moi ! » crache Conan dans de longs cris aigus. Il enclenche toutes ses lames, toutes les mécaniques meurtrières de ses bords. Et sur le long de son bras, traçant d'épaisses rives jusqu'à travers ses doigts, le tiers de son sang qui éclabousse.

Miranthe à un pied devant lui, le cou tendu, le front dur, fait s'écouler le sang de l'homme sur son menton. Conan à force de moulinés, finit par trahir une ouverture alors qu'il

s'emporte dans un élan trop large. Miranthe tend le bras et cueille la pomme d'Adam à travers l'ouverture du cou.

L'arrache, dans un silence soudain et le visqueux de la chair.

Quelques branches y restent attachées. Des artères devenues oranges et quelques fines veines transpercées. Elle garde le tribut haut avant d'ouvrir la paume et de les laisser s'effondrer. Céline en arrière, est choqué. Il dévisage la mare hémoglobine, le corps, les viscères, détourne les yeux, et souffle.

L'instant suivant est irréel.

Rien ne se passe.

Comme si le temps lui-même se recalibrerait. Personne ne bouge. Personne ne dit rien. Les murs nous adressent des regards étonnés, s'arrêtent de bouger eux-aussi. Puis, l'esclave dont j'avais oublié l'existence, expire avant de pleurer. Miranthe se baisse et arrache la dague de Conan. Exécute un habile geste et la propulse droit dans l'oeil du truand. Au même instant, alors que je ressens un petit pincement intérieur à l'exécution de cette créature, s'enveloppe dans mes narines ce mélange de semence lourde et de particules d'urine ancré dans la peau de son visage. Et je suis perplexe. En parfait point de bascule. À la fois je ne ressens pas le besoin de me mêler à ces conflits, à la fois je me sens lié.

Sans justifications aucune, sans mots à poser, voulant assouvir ma haine que j'ai nourris à son contact. Et je veux me faire son héritier, moi-même fondre sur Céline pour le descendre à sa manière. Car dans un monde pareil, le bon réside dans le moins mauvais. Non pas dans les idéaux et dans les fantasmes mais dans la vraie justice. Dans celui qui a rendu les coups à celui qui les a donné. Et je n'y vois aucun problème. On fonde la morale tour à tour sur des livres saints et sur des politiques de compromis imparfaites. Ici, les actes sont pures, car au-delà de tout il faut subsister. Le point de compromis c'est quand les deux camps rendent les coups. Pas quand un groupe se permet tout quand l'autre veut justifier. Mais, pendu à son souffle, je ne la vois pas agir vers celui que j'ai en visée. Au lieu d'une violente et brusque attaque, elle écrase la porte par laquelle nous sommes entrés.

Et dans les égouts, les fuyards sont par dizaines. Tous des zombies modifiés, d'autres simplement zombies. La lumière de notre pièce leur sert maintenant de phare et ils commencent à se diriger vers nous. Tous ces gens qui courent. Ils n'ont trouvé que les égouts pour fuir la cité, maintenant brulante. Miranthe à mains nues les désarment, les écrasent. Se saisit d'un fin pistolet pour tirer dans le tas en espérant toucher. Elle esquive les balles, crie en gonflant la poitrine. Je me joins au bazar. Mime l'héroïsme en ne recourant qu'à la force de mon titane. Mes poings sont des blocs. Mes coups les rejettent sur des mètres. Un doigt les transpercerait de part en part. Seulement, je les humilie de gifles qui leur arrachent la mâchoire, brisent leur dent et disloque leur nez. L'air parsemé de crie, de bruits d'os et de ses éclats de fouets. *Clac !*

Miranthe perd son souffle. Se fait surprendre. Mais l'idiot qui l'effleure perd la main et la vie. À l'intérieur de moi, une dispute, un rejet. Je suis si contraint de faire ce que je fais que cela m'énerve et me renforce. Dirige mes coups par delà ma pensée. Puis ma bouche se fait

pâteuse et je me lasse. La mort qui se mettait sur ma route se fait en retard. Je crée un sentier rouge pour la narguer. Je suis plus fort qu'elle et emporté dans cette logique, je ne peux plus m'arrêter. Je repousse Miranthe sur le côté. Elle gronde, m'attrape le bras mais elle ne peut rien y faire. Ma volonté toute incarnée en tige de carbone renforcée. Je me gonfle, devient plus chaud, puis, de mes paumes, déclenche de larges flammes jaunes. Mon âme. En filaments qui brillent. Miranthe sursaute et admire le feu d'artifice. Les égouts noirs révèlent à présent leur véritable saleté. Une lumière ardente, passionnée qui fait voler la poussière, des morceaux de chairs calcinées, assèche une humidité ambiante et remplace l'odeur putride par celle de la viande liquéfiée. Elle doit fermer les yeux alors que sa peau blanche perle. Que de ses cheveux noir gras de sang s'écoulent de large gouttes de cette chaleur à étouffer. Qu'elle scintille, rayonne et relâche chaque muscle contracté pour devenir une toile sur laquelle le sang séché devient touche d'aquarelle au contact de la sueur. De cette foule dont je n'entend plus les cris, j'inflige ce désintérêt, la regarde elle en espérant seulement qu'elle y voit son oeuvre, son feu, sa rage, sa haine, ses cris, son désespoir, tout, dans un brasier qui fait tourner jusqu'à ma propre tête, jusqu'à mon esprit, mon âme, moi, ma haine, et mon brasier.

Le sien.

J'ai la mâchoire serrée. J'ai l'impression d'être devenu quelque chose. Derrière nous, Célise se dévoile, rougie par la température, la poitrine rebondissante. Il fait jouer ses yeux de gauche à droite sur les étendues infernales présentées. Plisse les yeux à la danse macabre des volutes enflammées. Maintenant, un silence qui me congratule. La mort des doléances, la fin des supplices, la victoire : un tas de cendre. Le silence de mes rouages qui me congratule car voilà ma transcendance par les actes.

Du même geste nous tournons les talons et je suis mon amie qui dépasse un Célise en transe. Qui nous regarde chacun avant de nous seconder.

Même jour

Nous voilà bien enfoncé dans les strates du Tube désolées. La lumière loin derrière nous, avec mes seuls phares pour nous éclairer. Célise marche lentement, Miranthe regarde par terre, une atmosphère qui coince notre glotte, assèche nos papilles, nous empêche de prononcer des mots avec notre voix. Que fait Célise avec nous ? Où allons-nous ?

Nous finissons par nous arrêter dans une zone qui servait aux travailleurs. Des projecteurs sur batterie sont allumés, éparpillent des ronds de lumières fantomatiques.

Un vaste espace de repos aux fauteuils gris et durs. Des murs d'une teinte claire parsemés de portes en plastique détériorées. Les pièces mènent aux divers stocks nécessaires à l'époque et ce sont les déchets et papiers de friandises qui nous montrent le chemin. Célise se laisse tomber dans un des fauteuils et souffle. Miranthe l'imité, sans expression aucune, les yeux dans les rêves. Elle croise les bras, plie les jambes et tente de se réchauffer.

Ses vêtements sont déjà sales. Ils ne protègent rien hormis sa dignité. La température est basse. Ils ont froids et la faim ne tarde à s'y joindre. Les distributeurs de snacks, de plats chauds et de boissons sont tous vides. Mais ce n'est qu'une halte. Un moyen de souffler enfin depuis ce qu'il s'est passé il y a deux heures. Mes mains sont encore chaudes et je repense à ses yeux quand les flammes sont sorties. Alors je fais comme eux. Je trouve une chaise et m'y assoie, plonge mes diodes dans les yeux de Célise. Celui-ci me regarde, en train de s'assoupir. Miranthe elle, semble prendre le sol en pitié. Le visage fermé, la tête sur un côté, comme si le béton avait perdu quelque chose et qu'elle en était désolé. Une expression subtile, une réflexion qui me rend presque triste en retour. Célise a les bras croisés également, les jambes étalées et s'est endormi et je me demande pourquoi nous ne faisons rien. Pourquoi elle n'a pas réagi après qu'il l'ait vendu. Elle a du être au courant du plan. Mais j'imagine autre chose.

Qu'à l'instant où elle s'est trouvée enfermée, qu'elle a assisté à l'émeute, elle a du voir tout ce qui allait se passer. Qu'ils allaient trouver le moyen dans le désordre d'atteindre Pékin. Que dès lors que son armure fut détruite, elle avait perdu. Plus de contact avec ses drones, plus d'armée, redevenue humaine et sans défense face à ce clan de pourri comme elle aime les appeler.

Que dans cette histoire, elle a survécue au moins une décennie seule, à naviguer entre les intérêts des uns et des autres et potentiellement avec Célise, pour s'assurer sa tranquillité et sauver cette station. Puis quand le destin l'a placé sur la route d'un des androïdes les plus sophistiqués de la galaxie, lui assurant l'hégémonie et le pouvoir, elle ne perde tout, se retrouve nue, fuyarde ; que sa plus forte défaite se fasse sous mes yeux et à mes côtés. Alors je lui dis : «

– Désolé... ».

Après quelques minutes, mon regard appuyé finit par supplier une réaction. Qu'elle s'emporte, qu'elle s'effondre en pleurs, qu'elle se rue sur moi pour m'arracher les morceaux !

Rien.

Comme réponse, la désolation et le vacarme inaudible des électrons dans les batteries. Ce même silence dont j'ai souffert et que l'on m'inflige aujourd'hui. Elle ne fait aucun mouvement, tremble au rythme d'une brise impalpable, laisse ses mèches recouvrir ses yeux pour m'interdire le passage.

Jour 1110

Cela fait dix heures que je me tiens immobile. Célise a bousculé les machines pour en récupérer ce qu'il pouvait, de l'eau, des aliments... Mais elles sont vides.

Sa bouche est sèche, ses muscles froissés. Il revient vers moi et me dit « Allons-nous en ». Mais, sa main alors tendue pour réveiller Miranthe, je l'interromps « Elle est en train de mourir. ». Il grimace. «

– Il faut que l'on s'entraide tous. J'ai faim, je suis fatigué.

– Tu as tant de problèmes...

– C'est quoi ton problème à la fin !

– Où est-ce qu'on va ? Pourquoi tu prends Miranthe avec toi ?

– On fuit, c'est ça qu'on fait.

– Tu veux utiliser Miranthe et tu es bien content qu'elle te suive bien sagement.

– J'en ai plus qu'assez des sous-entendu, de tes menaces, et de tes questions.

répond-il stoïque, les poings fermés.

Tu es surpuissant alors ne te gêne pas, descend-moi ! Tu fais confiance à Miranthe ? Prends exemple ! Si tu es paranoïaque, vas-t-en, je ne te retiens pas. Et si tu veux l'emmener avec toi, ne te prive pas. Oui, je vais mourir si vous m'abandonnez et c'est pour ça que je veux rester avec vous. Tu es content de ce plan là ?

Il hausse le ton et je vois Miranthe relever la tête peu à peu, une expression de dégoût au coin des lèvres.

Je lui réponds

– Elle n'est pas assez idiote pour te faire confiance, et je n'ai pas l'habitude d'être pris par les sentiments. Où étais-tu pendant qu'elle se faisait torturer, que Conan la pénétrait ?

– Et où t'étais, *toi* ? » rétorque Miranthe.

Dans un murmure. Dans ce qui me semble être un cri.

Miranthe et ses pupilles d'un noir dur, qui nous plongent dans les abyssales profondeurs de sa psyché. La tête toujours lassement étendue sur son épaule à me demander une réponse. Et je ne sais pas quoi répondre. J'hésite à balbutier. On règle nos comptes mais personne n'équilibre sa balance. Elle est à bout, je reste pour elle, lui essaye de nous faire survivre. Alors je tourne le dos, avance vers la sortie et rejoins les allées du Tube décrépite. Et ma mission dans tout ça. Cette mission.

Est-ce qu'il faut que j'amène Miranthe sur Six-heures et demi ? Je dois sauver Miranthe ? Absurde.

Je comprends peu à peu tous les mensonges que je me suis construit. En réalité, j'ai une profonde sympathie pour elle, cette chère amitié parce que personne d'autre n'a rit avec moi. Toute cette histoire de nom est une heureuse coïncidence. Ce n'est pas son véritable nom car depuis le début je n'ai rien sur elle. Elle est née après la chute de la station alors que l'air avait déjà tout ravagé. Si je reprends les actes de naissances, je ne trouve aucune Miranthe sur aucune planète, aucune station, ni aucun village. Encore une fois, il n'y a rien sur Six-heures et demi, et on m'active à sept milliards de kilomètres de cette dernière. Quand je sortirai de ce trou, je devrais obtenir des clarifications, aller à la rencontre de ceux qui connaissent mon existence. Le trajet n'est pas simple mais se rendre directement sur Six-heures est simplement hors de question.

J'ai assez réfléchi. Je me tiens dans un de ces couloirs noirs, sans issue de secours. De ceux que je connais par coeur, droit, long, et sans virage.

Derrière moi l'on tousse, et une main ridée se pose sur mon bras.

« Allez, on a besoin de toi... On peut réfléchir tous ensemble à quelque chose et faire en sorte que tout le monde soit content... Tiens, on peut se faire de meilleures présentations ? »

Il se racle la gorge et, après m'avoir attendu d'interminables secondes, parle :

« Bon et bien... Je m'appelle...

– Célise Darvo, tu viens d'avoir 101 ans. Né dans le centre A dans la clinique privé Li-Marie Steinfeld d'un père haut commissaire et d'une mère architecte. Tu t'es battu avec un délinquant à neuf ans alors qu'il en avait treize et les biographes racontent que c'est à cet instant que tu aurais décidé de travailler dans la justice. Sauf que tu es tombé dans la petite délinquance, chose omise de tes biographies d'ailleurs, que tu as été renié par tes parents et envoyé dans un camp de rééducation. Tu as vite été adouci par la véritable racaille non couvée par ses riches parents, contrairement à toi et tu as décidé de véritablement travailler et finis par obtenir un diplôme avec des félicitations non signées. Sans doute obtenu grâce à ton seul travail acharné et non pas grâce aux faveurs sexuelles que tu accordais à une certaine professeure principale, qui a disparue de toutes les archives, une Madeline Sarejev d'après les services de renseignement. Après un parcours difficile en tant qu'avocat, tu as fini par entrer en politique où tu as rencontré un grand succès auprès des commissaires, de l'élite et de la classe moyenne. Pour des raisons inconnues, tu as toujours déclaré ne pas vouloir entrer dans la gestion capitale et dans le club des grands électeurs car, je cite, « Je

viens d'un milieu difficile, je me veux proche du peuple et serai élu, s'ils le veulent, à la force de leur vote. Le cas contraire, je refuse de leur imposer quoi que ce soit depuis un poste de parachuté derrière les dorures des hauts commissariats. ». Mes archives s'arrêtent une vingtaine d'années après tes élections triomphales. Une vingtaine d'années au pouvoir, puis d'autre décennie après la chute de la station. Il est assez évident que tu as été gardé après les effondrements par la force. Que l'armée a maté le peuple, fait le tri avec ceux qui posaient problème et que la mafia t'a permis de faire croire aux criminels qu'ils possédaient tout. Mais la main qui donne et toujours au-dessus de celle qui reçoit. La station a un statut hautement confidentiel et je me demande si tu le connais, ce qui d'ailleurs ne m'étonnerait pas plus que ça tant l'étendue de tes relations va au-delà des renseignements étatiques. Que tu as su tisser une toile avec les ouvriers, les petits truands, les journalistes et les corrompus pour gommer tes travers aux yeux du monde. Je ne trouve que quelques articles de journaux d'opposition qui relatent des histoires houleuses mais, sans fondement. Mis à part les comptes-rendus de médecins qui font état d'une santé pitoyable depuis tes soixante-douze ans. Mais personne ne te donnerait plus que cinquante... Je sais qui tu es Darvo. Je lis dans tes yeux cette ambition dévorante, si faramineuse que tu en es resté bloqué à veiller sur une cité-poubelle et coupée du reste du Système solaire et plus loin. C'est ça ta victoire ? »

Il me regarde avec un sourire. Puis après une courte réflexion, me réponds : «

– Tes seules reproches sont des déductions infondées. Tu m'en veux de rester auprès des criminels après que l'armée ait décrété l'arrêt de tout. Que d'après ta morale encodée tu me reproches d'avoir développé de la sympathie pour ces meurtriers, ces arnaqueurs, ces dealers et ces modifiés. J'entends. Mais ce que j'entends aussi c'est que tu n'es même pas sûr de ce reproche. Qu'au fond de toi tu te demandes si tout ne serait pas une machination pour être un leader suprême au milieu du chaos et qu'à la première occasion je me sortirais de ce trou à rat. Mais dit-moi La Bête, qu'est-ce qui oppose l'un de l'autre ? Pourquoi être manichéen ? Pourquoi est-ce que je n'aurais pas pu simplement essayé, je dis bien essayé, de faire quelque chose avant de m'avouer vaincu après cinquante ans de travail acharné ?! Merde ! Cinquante ans ! »

Il crache puis la fatigue prend le dessus. Il a besoin de s'appuyer contre le mur, grimace en tentant de rester fort malgré tout.

« – On m'a refusé la sortie ! Il fallait quelqu'un pour rester. Ils devaient revenir pour faire quelque chose mais je vais passer mes cinq années restantes dans cette prison ? Je ne tiens plus, je n'ai plus la force, pourquoi est-ce si dur à comprendre ! »

Il est en train de craquer. Maintenant que j'ai l'avantage, je resserre l'étau :

« – Pourquoi tu veux Miranthe.

– Je ne savais pas que tu existais, personne d'autre qu'elle n'aurait pu m'aider.

– Tu savais qu'elle n'accepterait pas.

– Elle l'a toujours su. Puis si elle décide de partir, j'ai de la place pour elle. J'ai des contacts.

– Qu'y a-t-il en échange pour elle ?

Je me rapproche, durcis ma voix.

– Je n’ai jamais voulu la faire chanter. Elle m’aurait tué et on le sait tous les deux. Mais me savoir honnête et faible l’aurait convaincu car elle veut avoir le dessus. C’est une psychopathe ! »

Il a peur même s’il garde la face. Sa conscience des enjeux, des relations ré-affirment mes soupçons. Il s’est lui-même affaibli pour pouvoir s’échapper. Et je comprends enfin que c’est son dernier mot. Qu’il est prêt à tout pour sortir. Qu’il avait besoin de Miranthe, sa protection et son armée de drones, ses connaissances et sa force. Le doute subsiste mais je dois être honnête avec moi-même et ne pas me laisser envahir par les sentiments. Je deviens trop agité dès qu’il s’agit d’elle. Je suis devenu paranoïaque et je viens de jouer la comédie à sa manière, me suis montré menaçant pour avoir le dessus sur Célise. Les faits sont là. Un manipulateur fatigué devenu victime. Alors je me détends. M’éloigne de lui :

« – Nous sommes deux contre toi Célise. Ne l’oublie jamais. Ce n’est pas un acte de charité, c’est une grâce temporaire. Nous allons nous en sortir. Nous allons nous entraider. »

Un déluge d’émotion contradictoire passe sous ses yeux. Puis, relevant la tête, il me dit :

« – D’accord. Je ne l’oublierai pas. »

Épisode 14

Jour 1111

Nous sommes sorti du Tube. Ils sont faibles, le temps semble lent. Voici les Champs. Un vaste endroit de lumière blanche et jaune sans origine. Un rayonnement qui émerge des murs, nous réchauffe et nous éblouis. Ma carcasse est étincelante, je m'adapte au rythme saccadé de mon équipage suant. Nous devons trouver à manger et à boire. Mais il faut traverser ces étendus de cotons lointain avant d'atteindre la séparation des centres et, plus loin, une cité d'habitation. Tandis que nous empruntons le sentier de plastique, je passe ma main sur les hautes fleurs adjacentes, aussitôt imité par Miranthe, toujours aussi silencieuse, toujours aussi lasse qu'hier. Je suis étonné que cette lumière soit fonctionnelle. En réalité, seul le centre A est mort. Les centres B et C m'intriguent d'autant plus qu'ils sont également vides malgré les systèmes en état. Soudain, au milieu du chemin, Miranthe s'arrête. Nous assistons au loin à l'approche d'un de ses drones, à vive allure, soucieux de prendre les envahisseurs la main dans le sac. Il virevolte autour de nous, nous baigne de ces lasers avant de s'approcher de mon amie, intrigué et curieux. Elle tend la main et le drone se laisse caresser le museau comme un animal docile. Je sens son coeur lourd. Sa main grésiller au contact. Elle est reconnue. Elle a beau être chanceuse avec celui-ci, simple objet de surveillance et de garde, si un des siens se mettait en but de tirer sur tout ce qui bouge, l'absence de son armure la laisse sans plus d'emprise et de contrôle sur son armée. Sa plaque abdominale connectée lui donnait la main-mise et le pouvoir. Maintenant, j'endosse cette responsabilité qu'elle le veuille ou non. D'une onde courte, j'hypnotise l'oiseau mécanique, lui ordonne de faire des ronds dans l'air. Elle ne réagit pas. Assiste médusée à la scène. Elle ne comprends pas que je fais ça pour elle et esquisse un sourire moqueur. Regarde le drone faire de grands virages, tourner dans tous les sens. Je voulais la rassurer, lui dire que tout est sous contrôle mais, je m'abstiens finalement de lui avouer mon interférence. Car lui dire que je contrôle ses drones, c'est lui dire qu'elle ne contrôle plus rien.

Même jour

Il nous a fallu trois heures pour parcourir les Champs. J'ai convaincu Miranthe de me laisser la prendre sur le dos. Céline s'est montré trop fier. Plus nous marchions, plus je devenais soucieux de la prochaine épreuve. La seule traversée de centre vécue fut désagréable. Si nous rencontrions une chose similaire, j'ignore comment je les aurais fait passer. Mais nous voici devant le Péage qui sépare le centre B et C. Des cloisons empêchent de voir qu'autour

de nous se situe ce vide mortifère que j'ai subis. Toutes les passerelles et frontières sont actives et je vois au loin, à travers les murs, une myriade d'autres passerelles à d'autres niveaux. Après une longue salle vide à l'image des terminaux d'aéroport, nous atteignons le passage. J'active le sas.

Derrière, des abris de sacs de sables, des murs de barbelés, des mines hors d'état dans leur berceau de shrapnels. C'est un stockage en plein milieu de l'accès. Sans doute l'idée la plus curieuse de placer cet armada ici. Rien n'est rangé. On dirait que venant du centre C, l'on a acheminé de l'outillage militaire dans un endroit stratégique pour être récupéré par ce côté. Le sang n'est pas visible mais il recouvre les murs. Les tâches sont éphémères, pas le passé. De lourds affrontements ont eu lieu ici et nous laisse ressentir ce vide. Cette mort. Cette souffrance, elle, indélébile. Célise se sert de la rambarde pour avancer et dans ses grincements anciens, lui transmet les cris. Pourtant il fait chaud, nous inflige de ces sueurs froides. Soigneusement nous enjambons les barricades, je repousse les barbelés et nous crée un chemin. Une grande arche sépare le Péage de ce qu'il y a derrière. Un grand mur de polymère condamné qui me force à créer une ouverture.

Nous sommes accueilli par un nouveau hall plongé dans la nuit et bien plus petit que ce qui semble nécessaire pour la traversée de population. Au sol, des rails de propulsion à ondes ont été assemblés pour acheminer l'équipement militaire. L'air est suffoquant, frais et humide, contraste avec la chaleur de la lumière précédente. Célise tousse, Miranthe frissonne.

La cité la plus proche est à l'opposé des rails qui doivent certainement rallier l'usine des niveaux -15. Mais mes comparses se fient à mes mouvements, restent silencieux alors que je tourne la tête dans chaque recoin. Nous allons rejoindre cette cité mais elle encore à deux heures de marche à notre faible rythme. Je trouve étrange ce manque d'investissement dans toutes les sections qui séparent les centres. Il est vrai que rien n'est créé pour le transport inter-centrale, qu'il faut une raison pour passer de l'un à l'autre, chose criante du manque de budget du début.

Plus je visite les étrangetés de cette station, plus je comprends que son extraordinaire histoire pluridisciplinaire n'est pas un succès, bien au contraire.

À la hâte, une oeuvre titanesque commencée par des androïdes-i, reprise en cours de route par des ingénieurs humains, puis par des intelligences artificielles plus récentes, puis par des entreprises qui après avoir flanquées des usines dans chaque recoin, ont poussé des politiques à reprendre l'affaire pour y mettre des camps de travailleurs dont l'assemblage a été confié à des androïdes bon marché, commandés par de nouvelles intelligences artificielles encore plus élaborées ; ils ont du refaire ensuite les cités à la main avec des nouveaux robots d'autres entreprises car il se trouvait que les petites erreurs de calculs des premières heures s'accumulaient pour tout déstabiliser en bout de course. Finalement, on a rappelé la main d'oeuvre primitive, les petites mains des ouvriers de chair et de sang payé deux sous par heure. Ces-derniers, ramenés en masse sur la station après l'exode, et qu'il fallait bien occuper.

Les conscients de mon espèce ont mal pris le fait que l'on ait recours à du moins bons pour du pas cher quand il suffit d'obéir aux ordres insensés pour la passion du boulot. Mais je me perds dans ces pensées. Nous sommes à l'arrêt depuis quelque minute alors que je peine à m'accorder sur la marche à suivre. La cité la plus proche s'appelle « Anthème ». De là-bas, nous pourrions réfléchir à la suite, le ventre rempli et la tête reposée. Mais sur les trajets disponibles, une intuition me fait dire qu'ils ne sont pas tous praticables. Tous ces acheminements de stocks, les potentiels affrontements, chaque chemin semble regorger d'obstacles que je ne peux pas deviner. Je dois prendre une décision. Suivre les rails vers l'opposé est hors de question. Cet autre chemin de gauche fait un détour. Et devant moi, un couloir large, délabré : la voie la plus directe. Chacune de ces possibilités offre l'opportunité de bifurquer vers l'une ou l'autre grâce aux conduits de maintenance. C'est avec cette certitude que je prends la route la plus évidente et la voie la plus rapide :

« Nous allons prendre ce chemin. Direct et adapté pour la marche. Je vais rester en arrière. J'aurais une vue au loin, et en cas d'attaque de dos, je serai le premier au contact.

– T'as des torches ? Me demande Célise.

– Oui. Tenez, pour tous les deux. »

Miranthe prend une des torches que je tends puis lève la tête pour enfin prononcer des mots :

« Au moins, je mourrai de ma propre main. »

Sans répondre, je ne lâche pas et reprends ce que je l'allais lui donner.

« Je ne veux pas que tu te fasses du mal Miranthe. Ce n'est pas la solution. Il y a toujours un espoir.

– On mourra *tous les trois* de ma propre main. »

Finit-elle par rectifier en plongeant ses yeux dans les miens. En arrière-plan, Célise me toise, secoue la tête. Ma torche nous éclairera tous. Je conduis Miranthe vers la voie sans rien lui donner.

Même jour

Une demie-heure plus tard, je me mets en alerte. Célise est à une dizaine de mètre devant nous, fait jouer sa torche dans chaque recoin en toussant. Miranthe marche légèrement la tête basse, juste devant moi. Fermement je leur dis : « Arrêtez-vous ! ». Célise sursaute, mais mon amie continue sa valse fantomatique. À deux pas devant elle, des charges instables installées sous le sol et dans les murs que Célise a par chance esquivé. Comment ai-je pu rater ça. Elle fait un pas. Mais je ne peux pas crier. Si elle trébuche, tout s'effondre. Je me rue sur le mur et m'y appuie lourdement, transfère mon énergie pour redistribuer les poids de mon équipage. Les charges ne devraient rien détecter et ne pas se déclencher. Un second pas et Miranthe se pose sur la mine. Mon sang ne fait qu'un tour. Je l'observe pour ce que je crois être une dernière fois. Je m'empêche de décoller. Si tout explose, j'aurais tout le loisir de la transporter au loin. Elle marche encore. Rien ne s'est déclenché.

« Il y a des explosifs. Le sol a été retourné. Forte instabilité.

– Qu'est-ce qu'on fait ? Me demande Célise. ».

Alors en regardant le parcours, je comprends que rien ne devrait sauter. Qu'au loin, l'autoroute vers notre destination est visible. Je leur transmets mon idée. J'installe une charge sur le mur pour stabiliser le couloir et les suivrais à la trace en sondant. Miranthe continue comme si de rien n'était. Célise n'ose pas bouger. Je détache un compartiment de mes côtes pour en faire une pile et l'installe doucement contre le mur. Il va falloir que je me retire. Je garde un oeil sur l'environnement, sur eux, et tente de faire confiance à mon installation. Puis très lentement, me détache de la paroi. Ma main se soulève, délicate. La stabilité semble convenir. Je fais à mon tour les quelques pas de la distance. C'est alors que l'état du lieu me fait présager un effet secondaire farceur de mon installation. Stabilisées à une température précise, un excédent électrique émanant des charges gonfle de chaleurs les particules fragiles de toute la structure. Je peste. Puis relevant mes yeux vers mes comparses, je comprends que le poids statique de Célise n'arrange rien aux choses. La situation se fait critique. C'est alors qu'intuitivement, je me hisse sur mes jets et me propulse sur Miranthe tandis qu'elle marche sur une dalle fissurée. Je l'attrape et les abysses nous absorbent un pan entier du corridor. Sous son poids, un craquement vertigineux qui l'envoyait tout droit vers le néant. Dans mes bras, ses yeux sont perdu dans des destinées lointaines. Comme devinant des dessins dans la noirceur des lieux. Nous volons et Célise s'emporte alors que nous le distançons. « À l'aide ! ».

La perturbation causée par l'effondrement de la dalle fait s'étirer une fissure menaçante. Au bout de cette dernière, une charge qui peu à peu, s'isole de mon système protecteur. Les poutres grinces, les morcellements font des bruits de rongeurs affamés.

Devant le cadre clos qui annonce l'autoroute, je dépose Miranthe et m'assure de la solidité. De ce cadre alors, se dévoile une ouverture illuminée, ouverte sous l'impulsion de mon amie, les deux doigts appuyés contre le pilier. Cela m'étonne. Son oeuvre est si étalée partout dans la station qu'il me semble qu'elle aurait pu la bâtir. Je jette un oeil à son rencontre, et me prépare à aller chercher Célise. Elle se tourne vers moi, retenant mon avant-bras avec force, chuchote : « *Tu ne veux pas te racheter ?* »

Je reste un instant trop long à chercher dans ses pupilles toutes les réponses que je voudrais. Lui fournir mes équipements, lui donner un clavier pour dicter les instructions à mes nerfs. Qu'elle prenne les décisions au lieu de errer, et de me laisser leur destin dans la paume. Celle-là même qui me fustige de ces deux points noirs, là, ces deux yeux qui n'arrêtent pas de me juger quand je fais la bonne action. Qu'elle l'égorge sous mes yeux alors au lieu de prétendre ne lui vouloir aucun mal et me laisser l'abandonner dans un précipice chargé de ses propres bombes.

« Il est en vie seulement parce que tu ne l'as pas tué ! Lui craché-je alors.

– Mais moi. Je suis morte moi. Je suis plus rien. Une morte peut rien faire. ». Et aussi simplement que ça, elle ferme les yeux et me fustige encore les paupières fermées. Deux points vifs toujours présents sous cette fine peau. Toujours aussi douloureux. Mais je ne m'occuperais pas de sa vengeance à sa place. Qu'elle fasse l'enfant.

Qu'elle me fiche la paix !

J'entends un grattement. Une charge sur le point de détoner et qui se gonfle lentement.

Célise crie car il pressent que je pourrais l'abandonner.

« Je t'ai fait confiance ! ... Je sais que tu vas faire la bonne action. Sauve-la... J'aurai du mourir il y a bien longtemps. »

Il s'apaise. Baisse les yeux avant de sourire. Tour à tour, je les observe. Mais écouter l'un ou l'autre, c'est ne pas choisir ce que moi je veux faire. Il relève la tête.

« Tu es un robot exceptionnel. Tu vas réussir à la faire sortir d'ici. C'est tout ce qui compte pour moi. »

Au diable leurs manipulations. Je n'écoute aucun de ces mots. Mais je sens cette fébrilité. On ne peut pas se fier uniquement à des capteurs biométriques. Nous trois avons bien plus en commun que ce que nous croyons. Toujours dans ce même murmure, j'entends faiblement à ma gauche un couinement. Puis « *Il se moque de toi...* ». Je suis en train de la trahir. Mais le doute me paralyse. La dévisageant une nouvelle fois, je ne la vois plus. Son expression s'entremêle dans la moquerie, et dans la lassitude de ces traits tirés. Et sa hargne et cette rage que je ressens, est encapsulée, profond, là dans ces tripes dont seul j'ai l'accès. Elle n'a plus rien à laisser transparaître car la majorité de son être est vidé. Et pourtant, je ne l'écoute pas. J'agis.

Je décolle.

L'explosion ne va pas tarder. Et je me préoccupe bien plus d'une personne qui se débat pour rester en vie que d'une autre qui se permet de piéger tout ce qui l'entoure, de mentir pour assouvir ses pulsions destructrices. Car c'est la seule vérité. Ma sympathie est aveugle. Alors que j'attrape Célise, je fais une action lourde de sens. La bonne action. En dépit de tout ce qu'ils disent. La neutralité pure. J'ai empêché Miranthe de sombrer, maintenant que Célise est à mes côtés, je fais de même. Et cela me satisfait.

Il tousse encore. Se rattrape lourdement là où je l'ai posé. Puis lentement, plisse les yeux à l'arche. Miranthe est déjà loin. « Merci. » me souffle-t-il comme un aveu.

Même jour

La file est inversée. Avec Célise, nous surveillons de loin Miranthe, jamais perdue dans ses dédales. L'autoroute autour de nous empeste de cette odeur de viande caractéristique des navettes spatiales. Elle se dépose en maigre quantité sur les équipements militaires et demeure assez subtile. Cette observation me permet de déduire nombre de chose. Si elle est présente c'est que certains paquetages, et le matériel lourd, devait être sanglé à même la coque. Le décollage s'est fait depuis une lune sans atmosphère. J'ai un doute quant à son identité car ils ont parcouru une bonne distance avant d'arriver ici. Je n'ai pas les données. Les expéditions de l'armée ne sont pas très vieilles. Ici, une station de communication est installée en plein milieu de la voie. Éteinte. Les chaises sont carbonisées. Je reste en alerte. C'est fatigant. Mes yeux rivées sur elle, je tente de sonder chaque molécule pour anticiper le danger. En plein calcul, Célise m'interromps :

« Avec toi, je comprends pas comment on a pu perdre. »

Je le dévisage. Attends la suite.

« Ha. Tu n'es pas autorisé à me le dire ?

– Je n'ai pas participé aux affrontements, ni aux assauts ni aux émeutes.

– Je comprends mieux alors. »

Il cherche des mots dans sa salive. N'en trouve pas. Après de longues minutes, avec une insupportable hésitation, me demande :

« Elle est vraiment en train de mourir ? ».

Je m'arrête net. Dans la surprise, il lève les bras pour se protéger. Mais je ne le vise pas. J'examine la poussière de la route. Je suis triste. J'ignore pourquoi ma gorge se fait plus lourde. J'ai mal.

« Oui. Diagnostic imprécis. Mais quantité anormale de nano-robots dans le sang. Personne ne peut en survivre. On parle du double de votre taux... Elle va mourir et on doit faire quelque chose.

– C'est pour ça qu'elle nous emmène dans ces chemins piégés ? C'est ses routes, ses bombes... Je comprends pas. Il faut lui remonter le moral où tu ne pourras rien y faire.

– Elle est traumatisée. »

Puis, tentant d'oublier mes propres mots, j'arrête de la regarder. Partage mon fardeau avec cet inconnu :

« On l'a traumatisé. Nous l'avons tout autant torturé toi et moi que Conan. »

Il baisse les yeux. Je ne veux plus parler maintenant. Plus qu'une heure et nous serons arrivé.

Même jour

M'étant rapproché d'elle, nous entrons dans la ville côte à côte. Elle frissonne. Manque de s'endormir en marchant. La première boutique nous servira de refuge. Nous ne sommes plus à Pékin. Les étagères sont toutes renversées. Les détritrus asséchés. Chacun de nos pas lève des volutes épaisses de particules nocives et poussiéreuses. Nous réveillons des spectres fumeux qui nous suivent à la trace et nous étouffent. Les crachats s'amplifient dans mon dos et Céline se contorsionne : « De l'eau... S'il-te-plait. » Sa voix charmeuse n'est plus. Maintenant, les raclements d'un humain artificiellement en vie. Sans ses maintenances et ses drogues, il ne tient debout qu'en y mettant toutes ses forces. Et aussi défaillant que je suis, je demeure le seul vigoureux, bien malgré moi. « Restez ici. Je vais apporter des couchettes et de la nourriture. ».

Dans quelques minutes, ils seront endormis au sol. Ils sont exténués. Cette cité de travailleur est assez élaborée pour le standard de population. L'on voit sur les façades câblées tout un tas de technologies de régulation. Sur les pylônes qui les alimentaient, les torsades sont enveloppées au millimètre dans le plastique protecteur. Nombre d'appartement ont l'excroissance des globes à plantes. Sortes de potager automatique trompeur aux semences modifiées, rendant les fruits et légumes adaptés au goût du

consommateur. Très sucrés, très gras, et ne nécessitant pas d'entretien. L'eau vient du sol, le soleil de la lumière précisément tamisée des habitats clos. Ceux-ci sont d'un modèle très populaire, composite métal-verre électrochrome, pouvant faire moduler leur transparence. On doit faire installer le globe par un i, le reste est auto-géré, de la pousse à la récolte. Une belle idée qui fait comme des verrues de taille variable sur tous les immeubles. Plus rien n'en reste. Passer le petit boulevard, une maigre rue à boutique qui fait se prolonger la façade commerciale où sont mes amis. Vêtements, pharmacies, concessionnaires.

« Modèle Qi-30 : votre meilleur ami est à présent agréé par le commissaire des sports et de la médecine du centre C. Mettez votre puce à jour sans surcoût* ». Sur l'estrade marquée *Qatar*, plus aucun i n'attend d'être vendu. Ce sont des modèles à bas coût. Bête comme leur pied et qui ne sont même pas bridés tant le rendement des photocellules atteint tout juste la barre des 119 de qi. Je ne trouve rien d'utile ici. Alors après avoir cherché pendant de longues minutes à guetter la moindre odeur de nourriture, je me dis qu'il était plus facile de survivre seul qu'avec des humains. Sans faim ni soif, et sans fatigue corporelle. Cela ne fait que deux jours que nous marchons et ils semblent plus bas que terre. Célese sans ses stabilisateurs se fait contaminer. Une espèce si faillible qui semble être à mon origine. Une réflexion passionnante... Puis dans cette ruelle, une maigre épicerie semble renfermer des fruits pourris. Je peux en extraire du bon dont je tirerai un smoothie qui leur sera agréable mentalement et physiquement. Du sucre. Alors que je presse les abricots rouges, mon regard est détourné par un tas de prospectus verts, en désordre au fond de la ruelle. Ils sont en papier. Je suis consterné. Je laisse mes mains se décrocher de mes avant-bras, affairées à l'extraction, puis me rapproche du tas. À côté du container à compost, les feuilles mortes sont à peine lisibles.

...# car de la gloire s'étend notre route, Espèce menacé et décadante remplacé par 'meilleur' car on dis que ce sont les meilleurs, Nous pauvre tué par un air pollué a cause de ces robot, Il n'y a pas de remède, Des lobbies 'pharmaceutique qui dise ## vont donner des médicament pour seulement en réalité garder en vie et pas sauver ! Nous somme maintenant assiégé car on vient pour nous dessendre car on parle trop, Personne ne lira sa mais j'espère déjà que sa fera du monde ! Alors### ces avec eux
...# Car dans la clinique desafecté il y a Daphnéji ! Son sang va nous sauver car ces par lui que l'on peut devenir hybride, # o-rule? et tellement pollué par l'air qu'il contient la solution... A present# mi-humaine mi-mecanique, Avoir son sang c'est devenir immortel # lobby de big pharma nous on trop longtemp cacher les surhomme, Mais au jourd'hui, tous le monde le sait et notre red'emption suivra'

On dirait que c'est signé « Le Groupe pour la Survie ». Mais cela reste encore cryptique. Tout ce pamphlet complotiste m'intrigue et, tandis que je charge mon smoothie, une part de moi ne peut s'empêcher de récolter de précieuses conclusions que ce texte suggère.

Daphnéji, n'était-ce pas l'obsession de Célise ? Est-ce depuis le début une espèce de légende étrange ? Un salut pour battre les « lobbies pharmaceutiques » ? Pour s'émanciper de Big Pharma ? La population était désemparée pendant les assauts, ce qui semble être le contexte d'écriture de ce texte. De plus, le papier montre la tentative désespérée d'une résistance secrète... Daphnéji, mi-homme, mi-mécanique. Mais des cliniques, il y en a des centaines ici-bas. Je garde ce prospectus bien ancré dans ma mémoire.

Et alors que je détourne les yeux au loin, je l'entends. Ce qui commence par des souffles imperceptibles se renforce. Je frissonne.

Un hurlement désespéré :

Miranthe, qui crie à faire trembler les murs.

Épisode 15

Mon vol est précipité, les jets surchauffent mon métal. Mon décollage fut une détonation encore trop faible pour couvrir les cris. Dans la boutique pourtant, rien n'a changé. Célise s'est endormi et à quelques mètres contre le mur, Miranthe convulse, la tête noyée dans ses pleurs. Sa bouche ne ressemble plus à deux fentes mais à des gueules qui crachent, me vocifèrent des paroles d'une autre langue. « *Pitié ! Arrête ! ... Haaaa !!* ». Ses deux mains arrachent son col. Elle presse son coeur et ne respire plus. L'air s'échappe par sanglots rugueux. Célise est tiré du sommeil mais garde les yeux clos.

« – Miranthe, c'est moi. Bois-ça et tout ira bien. » Mais ma gourde ne survit pas longtemps. À peine à portée, elle est projetée à terre et déverse tout son contenu. « Calme-toi ! »

Mais c'est comme si elle n'entendait pas. Et ses yeux ne me trouvent pas devant elle. Quand ils ne sont pas points vifs et enflammés, ils se font électrons libres, passant d'un coin à l'autre de ses globes oculaires. Cherchant quelque part, quelque chose... À force de gigoter, ses mains finissent par trouver les éclats de composite dispersés. Elle se coupe. Je l'attrape et réitère « Miranthe ! ». Et en retour, elle me saisit, me transmet ses tremblements, me secoue. Sa poigne s'intensifie et elle repeint de son sang mon avant-bras. Je me rapproche et lui caresse le dos, lui rappelle les bercements d'une maman qui calme son bambin. Les cris se noient et elle suffoque à coup d'inspiration douloureuse.

« Respire » lui soufflé-je.

Respire.

Sa poitrine se gonfle et elle m'enserme.

« Parle-moi Miranthe.

– ... Il... Il s'est endormi et... Et j'étais toute seule et... et... J'étais là... Je sais pas... T'étais pas là et d'un coup j'arrivais plus à respirer... *Aïe !* »

Elle prend un coup de jus. Re-convulse à nouveau. Son sang est chargé et j'ai conduit sans me rendre compte. Mais elle a seulement sursauter. Son coeur ralentit.

« J'ai mal à la tête.

– Endors-toi. Je ne bouge pas.

– Hé ! Regardez ! » s'écrie Célise dans mon dos.

Dans l'embrasement de la boutique, un drone abîmé examine les lieux. Suivi par deux autres. L'un n'a plus de capteur, il se heurte au plafond. L'autre plus de coque, les côtés noirs de suie et les fils pendants. Le troisième en état limite les diodes d'un vert menaçant, fait jouer ses scanners sur moi, puis sur Miranthe. Il bourdonne, et vacille. Après avoir projeté ses faisceaux et mis deux secondes entières à faire ses calculs dans son processeur affaibli, il se fige. Le sans-carcasse l'imité et les deux me toisent. Ils se gonflent. Célise attrape le gris dont les capteurs sont morts et cherche à le désactiver. Mais les autres en formation

m'envoient des ondes colériques, se rapprochent de moi et de Miranthe. Quand elle lève les yeux et les vois, un silence s'installe. Leur signal se rompt par à-coups. Ils sont court-circuités. Mais ils perdent patience et voyant leur mère en sang dans mes bras, un androïde qu'ils ne peuvent pas identifier, le plus courageux se jette à pleine vitesse sur mon flanc. À quelques millimètres de l'impact, je prends moi-même une joute. Miranthe se contracte. Le drone implose. Je reçois en coup une carcasse vidée et sans lumière. Le drone mort ricoche contre moi avant d'être projeté un peu plus loin. Une coquille désactivée. Célise a les yeux injecté de sang et jette des choses à l'encontre des deux restants. Je les hack à distance et les rends coquilles à mon tour. Mais à leur fracas dérangeants quand ils font s'éparpiller leur matière au sol, personne n'en retient de victoire. J'ai toujours deux humains au bord de l'inconscience et à bout de force à m'occuper. Ils vont devoir reprendre de la vigueur et je devrai moi-même les équiper pour faire face à leur propre démon. Permettre à leur corps d'enjamber tout ce qu'il y a de plus hostile dans leur âme, que nous puissions avancer. Tout un passé immatériel qui se renforcent en image et en brume dans leur souvenirs. Des sensations brutes. Chacun de leur pas se hissent sur la montagne de leur vécu ; ils ne pourront jamais l'écraser de leur poids. Notre périple ne s'annonce pas simple et pourtant, je n'ai jamais été aussi proche du but. Dans mes mémoires vives aucune ligne de code ne penchent en faveur de l'abandon. J'ai compris depuis longtemps maintenant, que je conduis ma propre mission.

Même jour

Nous sommes resté un long moment assis, personne ne trouve le sommeil, même sans le chercher vraiment. Célise se retourne sans arrêt, il souffre et grogne sans se faire entendre. « Il faut que je nous trouve des vivres. » mais Miranthe est repartie dans les limbes. Je me lève et elle tend le bras par instinct. Main dans la main, nous partons. Cette fois-ci, j'emprunte une allée différente. Au sol, un petit Poucet a étalé du sable pour recréer un sentier au bitume. Nos pas craquent doucement et Miranthe fixe ses pieds, rejettent ces infimes cailloux de part et d'autres. Le chemin est coupé. Des barricades en dur, du barbelés, des containers creusés et des tonneaux recouverts de cendres. Je remarque des caméras mal installées à peau grise, leur faisceau rivé au sol.

Puis ce trait de sable qu'elles épient, qui s'engouffre derrière les barricades d'où il provient. À gauche, une animalerie semble curieusement épargnée. Seule la vitrine est éclatée, mais aucun débris. Nous y entrons, accueilli par une odeur de mort. Toujours cette épaisse couche de saleté qui s'étale sur les sachets de croquette. Les allées sont fines et les étagères d'un bleu sombre renferme tout un tas de denrées oubliées. Sur les côtés, les chats et les chiens sont tous dans leur cercueil de verre, allongés sur leur flancs, les entrailles à l'air libre. Presque décomposé. Je discerne les quantités de nano-robots qui les ont asphyxiés. Pourtant, l'air ici est supportable. Cette cité renferme beaucoup et après les avoir remis sur pied, nous devrions en faire le tour avant de nous remettre en route. Nous pourrions trouver des vivres derrière la barricade. Ma priorité est l'apparente pureté de l'air. Les

réflexions d'urgence m'ont fait occulté cette variable qui se révèle pourtant cruciale. Je serais peut-être amené à partir en laissant mes comparses. Cet endroit me semble propice à une installation permanente. On peut ré-habiller les défenses, ramener de l'énergie car le Tube s'étend à une dizaine de niveau sous nos pieds. De plus, il y a à une heure de marche le carré mystérieux que j'ai découvert dans la colonie du Chef. Ce-dernier renferme sans doute des installations stratégiques. Miranthe se tient comme une zombie dans l'embrasement, la main sur le cadre de porte, fait bouger de l'autre ses doigts sur son abdomen. Elle essaye d'appeler ses drones ou d'exécuter des commandes... Pauvre elle.

Même jour

Nous sommes revenu voir Célise. « Es-tu réveillé Célise ? Nous allons manger. » Bien que ne me semblant pas endormi, il ne réagit pas. Ses constantes vitales sont stables. Je ne m'en inquiète pas. Miranthe croise les jambes et le dos contre le mur. Je leur ai trouvé des gamelles pour animaux rose décoré de petites pattes de chat. Je pense que ma soupe en sera plus agréable. Elle la prend à deux mains et m'observe la remplir d'une soupe jaune que j'extirpe de mes réservoirs. Affichant une mine curieuse, elle n'en salive pas moins. Stocké proche de mes propulseurs, je l'ai chauffé pour qu'ils en apprécient le réconfort d'une bonne soupe chaude. Pour renforcer l'attrait de l'aspect boueux de la mixture, j'étales un peu de fruits granuleux. De simple graines à oiseaux qui ajoutera du croquant. Ma préparation me rend plutôt fier et les étapes ont été exécuté en temps record. Je la regarde boire les premières gorgées avec une attention non dissimulée. Trop fatigué, elle ne m'a même pas vu cuisiner dans l'animalerie. Soudain, après que ses papilles se sont réveillés, elle plonge la tête dans le bol. En quelques secondes, elle en aspire la moitié avant d'être repue, car son estomac s'est replié sans nourriture en vue. Elle rote, puis secoue la tête. La gamelle semble glisser de ses mains et elle ne réagit pas plus. Elle va enfin pouvoir se reposer d'une bonne manière. Je n'ai pas envie de les brusquer avec une exploration. C'est alors qu'au fond de moi, une pulsion ne monte jusqu'à ma bouche :

« Je dois t'avouer quelque chose. Ma mémoire est endommagée. Réinitialisation supposée. Je me rappelle nos bons moments mais, le reste est occulté. »

Un aveu de mon dysfonctionnement. Ce que je fais est interdit. Mais je le sens, au fond de moi, de cette manière. Il fallait que je lui dise. Elle avait besoin de le savoir. Mais elle réagit bien différemment de mes espérances. Elle fronce les sourcils, et affiche une mine de dégoût, de choc. Aucun mot ne s'échappe. Les dents serrés, la respiration courte. Elle me toise d'incompréhension. Puis, une seule larme silencieuse. Un tracé du coin de l'oeil droit, zigzague sur les contours de ses joues avant de se replier. Une fois la mâchoire atteinte, elle se décroche et tombe, s'écrase contre le sol et le fait trembler. Dans la résonance, sa bouche hoquète, remue. Ses pupilles brillantes se cachent derrière ses paupières. Elle a perdu pied.

Après quelques ajustements, son corps se ralentit et enfin, trouve un sommeil précieux.

Derrière moi, j'entends que Célise s'est redressé.

« Comment va-t-elle ?

– Mieux que demain. Peu importe les idées qui me viennent, je ne peux pas la stabiliser. Ses absences n'aident pas. Sans la tête, rien ne sert de réparer le corps... Assieds-toi, j'ai à manger. »

À son tour de prendre une gamelle.

« Qu'est-ce que c'est ?

– J'ai trouvé du ragout dans une des maisons.

– Quelle chance ! » s'exclame t-il

Après avoir dévoré jusqu'aux trois quart de la préparation, il la repose et m'en remercie. Il pousse la gamelle pour m'indiquer d'en prendre.

« C'est vrai, vous n'en avez pas besoin.

– Exactement. Uniquement pour le plaisir. Il se fait rare en ce moment...

– C'est pour ça que tu devrais en profiter. C'est délicieux en tout cas.

– J'aimerais du soda en ce moment ou de la vodka. Le goût du... "boeuf"... ne m'attire pas.

– C'était donc du boeuf alors, me répond-il, ça fait des dizaines d'années que je n'en avais pas mangé. C'est pour ça que le goût m'échappait ! »

C'est sans doute ça...

Puis il rit. Dans son rire, il y a une tentative de trouver du réconfort. De la normalité. Il y a beaucoup de gens qui réagissent aux pires choses en riant. Le stress et la panique qui se désamorce et entrecoupe le cri qui devient 'ha, ha, ha'.

« Tu m'as sauvé à plusieurs reprises maintenant. Je ne pourrais jamais assez te remercier.

Le périple est encore long et personnellement, je pense à ma femme pour garder ma force... Je ne vais pas te bassiner parce que Miranthe doit déjà t'asséner de questions. Puis tu sais tout de moi. Ma femme a toujours été contre mes pires actes.

– Laquelle ?

– ... Mes trois femmes m'ont toutes été précieuses.

– Les deux humaines ont chacune tenues deux ans. Ta femme robotique te supporte toujours ?

– Si elle était vivante elle me dirait de ne pas te frapper après l'avoir appelé *robot*. »

Il parvient à me faire souffler du nez. Il est amusant en fin de compte.

« Repose-toi Célise. Le périple est encore long. Tu es en vie grâce à Miranthe. Ne me fait pas changer d'avis. »

Jour 1112

Cela fait trois heures et je n'en peux déjà plus. Partir en éclaireur me garanti une nouvelle crise de Miranthe. J'attends dans l'embrasement, debout, ennuyé. Les deux sont pitoyables. Mais ma peine pour Miranthe s'enfouie dans l'incompréhension. Ma mémoire fracturée tente de se relier en faisant des liens étranges et mauvais. Je garde le souvenir de la torture de Miranthe dans une impression. Je suis incapable de mettre la main dessus. Entouré par un manipulateur et par une malade, mes processus se déstabilisent. Ma mission est à présent absente. Il y a eu une réécriture de celle-ci d'après mes logs. Mais ces-derniers sont eux-aussi abimés. Comme si j'avais moi-même effacé des logs, rompu des liens mémoriaux pour me plonger volontairement dans les limbes. Ce qui ne fait pas sens. J'ai quatre éléments : Miranthe, Six-Heures et Demi, élimination et sauvetage. Aucun ordre ne correspond.

Ma conclusion est la suivante : une défaillance technique a empêché la mise en oeuvre des processus d'urgence. Celle qui aurait permis la refonte de mon identité. Mais cette conclusion implique deux possibilités : une défaillance matérielle ou une autre qui ici n'est pas pertinente. Mais ce n'est pas une défaillance matérielle. De toute manière, sans mémoire, je n'ai pas le déroulé entier. Je ne peux pas me diagnostiquer ici. C'est trop risqué. Mon `root_self_active` ne renvoie pas de statut. On dirait d'ailleurs que la variable a été remplacé par une constante. Me plonger dans mon code me donne mal au crâne. J'ai été saboté. Et il n'y a qu'une créature qui, dans cette pièce, en est capable.

Même jour

Après leur réveil, nous sommes parti en direction du sable et des barricades. J'ai poussé les barbelés et retiré les barils. Après une sorte de sas à ciel ouvert, le grillage s'écroule sous ma main. Céline se fige : « Ho mon dieu... »

Après la lourde mitrailleuse, un champ de cadavre. Sur des dizaines de mètres, les chaires étalées ne renvoient aucune odeur. Seule leur vision pour inspirer le dégoût. Un parterre sanglant que nous devons enjamber. Céline me partage la même observation. L'absence d'odeur. Eux-aussi, dévoré de l'intérieur par les nanos puis purifié, empêchant la résurrection fantomatique habituelle. Sur certaines gorges, des traits nets, une lame forte. Puis des impacts profonds et nombreux. Un monstrueux empilement de gravas comme tombeau d'un gratte-ciel. Des véhicules sans roues. Il y a ci-et-là des drones arrachés. Et au fond de moi, je ne peux m'empêcher d'y voir le spectacle morbide de mon amie.

« C'est l'armée qui a du barricader et descendre les rebelles. Me réponds Céline.

– Par où sont-ils passé ?

– Les cercles d'exploitation. Je connais cet endroit par coeur et je ne l'avais pas reconnu...

Ana ma femme était infirmière dans la clinique à deux blocs d'ici. L'assaut final s'est produit

où nous nous tenons. Je me sens mal avec tous ces corps. Passons par la clinique et nous discuterons de l'itinéraire. »

Comme pendant ma chute au Péage, le sol est craquant, séché, mais l'on peut encore y voir des visages. Ce sont bel et bien des rebelles et non des civils. Leurs uniformes sont similaires, certaines modifications viennent des caves mafieuses, un tiers sont des miroirs. J'ai occulté notre bataille avec la colonie pendant laquelle nous avons affronté une véritable armée de miroir. Ce doit être les derniers. Des sectaires. Des véritables extrémistes dont chaque centimètre de peau a été retiré. Ici, des proto-miroir, une sur-peau sans artifice mais qui semble bien mal accrochée. Je retrouve une peau sans propriétaire, l'apparence d'un drap réfléchissant et roulé en boule sur le côté d'un mort. Sur les extrémités, ces espèces d'agrafes qui ont arraché le camouflage du camouflé en emportant la moitié de l'épiderme. Puis, le sol redevient plat, et je sens le doux souffle des pompes toujours actives qui font varier la pression. Les purificatrices. Au tournant, les affrontements se trahissent en débris plus nombreux. Il n'y a qu'un corps repoussé contre un mur, laissant la voix libre aux camions d'approvisionnement tous démantelés. Chaque véhicule sans portières, les dessous vidés de leurs implants magnétiques. Les batteries et l'électronique sans doute transformés en arme diverse. Il serait bon de nous trouver un moyen de transport. Ma flexibilité me l'interdit et je perdrais en vitesse et en réactivité. Mais avec Célide et Miranthe, je ne peux que gagner de ce temps qui ne fait que m'échapper.

Une silhouette blanchâtre toute de verre et de poutre en acier scinde le paysage. Avec son toit rond qui dessine de spectaculaires arcs, on en oublie que cette clinique a 38 ans. Un affichage d'or sur le flanc a pris la suie :

Clinique [] indus[[]]trie La co[munauté] prend soin de vous !

Nous suivons Célide qui se faufile dans les couloirs. De temps à autre, il met la main sur le mur et jette un oeil aux chambres vidées. Rejoue des dialogues dans sa tête. C'est un bel endroit, accueillant et paisible maintenant que les mourants ont succombé. Sur une porte, un écriteau en relief : « Ana [Consciente] - Ingénieure anesthésiste Liqueur ». Célide entre. Un bureau toujours rangé à murs gris. Les affiches dépeignent diverses procédures. Le diplôme est présenté discrètement sur ces feuilles d'aluminium dorée. Il y a également une photo sur laquelle on voit Célide et elle après leur mariage. Il était en bien meilleur état. À l'état plus humain qu'aujourd'hui.

« J'adorais entendre ces journées. Les parents qu'elle accompagnait pendant les étapes de soin. Elle avait toujours cette manie de tout savoir sur tout le monde, de vraiment les rencontrer, de s'en occuper du mieux qu'elle le pouvait. Pendant le calibrage des lits-coeurs elle faisait la psy, la conseillère, la nounou pour future maman. Puis elle rentrait et me racontait. Chacun des visages, des histoires, des soins apportés. Ça ne m'intéressait pas spécialement. Mais l'entrain avec lequel elle me faisait ses comptes-rendus. Je donnerais tout pour qu'elle me raconte à nouveau le désarroi d'une de ces mères... Il y en a une qui avait oublié l'anniversaire de son père et placé le rendez-vous médical à cette date. Elle

était désemparé. Ana lui disait que ce serait son cadeau. Il serait grand-père ! N'est-ce pas la plus belle des nouvelles ? Ce père là était dans l'exploitation illégale au seizième cercle pas très loin. Il a essayé de s'échapper alors ses employeurs l'ont capturé et jeté dans le vide. » Nous restons un moment, dans le petit bureau. Puis c'est Célise qui tourne les talons et s'engouffre dans le couloir à la recherche d'autres souvenirs. Nous marchons quelque mètres et derrière une baie vitrée, les quelques chaises alignées font office de salle d'attente avant les chambres. Célise étanche ma curiosité et parcourt cette petite salle avant d'entrer dans la chambre lits-coeurs. Trois y sont disposés. Sur les deux côtés du lit, vers la tête, il y a ces deux épaisses plaques magnétiques qui renferment les calculateurs. Deux larges plaques qui s'affinent en suivant les bords du lits pour former la vague apparence d'un coeur. D'où leur nom. Célise parcourt de la main les panneaux holographiques séparant les lits.

« Vous saviez que Liqueur fait office de double jeu de mot ? Nous dit-il. Ça fait référence à l'anesthésiant ingéré par les mères. *Liquor* peut signifier eau-de-vie. Et ça fait référence à la forme que les plaques donnent. Si bien que les gens tour à tour l'écrivent de l'une ou l'autre des manières. Même si le vrai nom c'est lits et coeurs... Lits-coeurs.

– Ta gueule. Réponds Miranthe. »

Elle rompt notre moment. Je la repousse. C'est un bébé. Un bébé qui a peur.

« Respire Miranthe. Si tu n'as rien d'autre à dire...

– Si. J'ai quelque chose à dire. »

Célise ne prête pas attention. Je grimace.

« Je t'écoute.

– Ta gueule toi aussi... Je vous attends dehors. »

Elle tourne les talons.

Je sens. Les nano-robots ont pourri l'air ambiant à cause des maintenances oubliées. Ces nanites présentes dans les liqueurs nécessaires à l'opération. Elle doit en être asphyxié. Ça ne justifie pas son comportement. Et pour la première fois, je vois Célise faiblir. Il secoue la tête semble céder aux mémoires. Puis, la mâchoire serrée, il laisse s'échapper quelques larmes par mégarde avant de me tourner le dos. Face au mur, il examine les messages manuscrits laissés par des parents satisfaits, sans vraiment les lire.

« Prends le temps qu'il te faut Célise. Nous t'attendons à l'entrée. »

Même jour

Miranthe est assise contre le mur, les bras croisés, enfouis contre elle-même.

« Est-ce que tu lui fais plus confiance à lui ou à moi ? » murmure-t-elle de cette voix monotone.

Je suis choqué par la question et pris par surprise. Mais dans l'histoire, ils font bien la paire. Et je suis obligé de n'écouter que moi. Aucun des deux n'est en pleine possession de ses moyens.

« Miranthe, dis-je, je ne pourrais jamais faire confiance à un manipulateur. Tu m'as aidé quand j'étais perdu dans cette station. Tu m'as accueilli chez toi. Je ne laisserai rien t'arriver. Je te protégerai. »

Je ne lui mens qu'à moitié. Si elle m'est chère ce n'est que sentimentale. Mais elle a perdue la tête c'est évident.

« *Tu mens. Tu fais ça pour toi, comme lui. Vous avez besoin de moi. Vous en avez rien à foutre de moi. Sinon tu l'aurais tué depuis longtemps. Mais tu veux pas parce que tu me fais pas confiance.*

– Tue-le toi alors. Si je ne suis que ton bras armé, nous ne sommes pas ami.

– *Alors c'est ça hein. Un ami. Tu dois te racheter de ta trahison. Quand tu m'as laissé être emmené. Quand Conan m'a tué... T'ETAIS PAS LÀ !* »

Tandis qu'elle me hurle dessus, je sens de puissantes secousses remuer le sol. Ça vient des étages inférieurs.

« On ne peut pas réécrire le passé... Je suis... désolé. Je...

– C'est tout ce que tu trouves à me dire ? ... T'es désolé. Et bien je suis désolé que tu sois désolé. » fait-elle moqueuse.

Puis, presque imperceptible, je la vois trembler. Elle sent les secousses elle aussi. Nous devons partir. Elle me dévisage :

« Tu les sens toi aussi ? C'est mes drones. Eux viennent me sauver. Mon corps est mort. Seul mon esprit relié à cette station compte. Je suis la maîtresse des lieux.

– Calme-toi Miranthe. Nous devons rester concentré. »

Je dois réfléchir vite. Célise est en train de revenir et je le vois à travers les murs du couloir, s'engouffrer dans l'accueil. J'ignore s'il a senti les tremblements.

« *La Bête.* » me chuchote-t-elle, railleuse.

Sauf qu'elle a raison. Une structure de drone semble se mouvoir mais il m'est impossible de les localiser. Trop loin. Seule l'imposante forme trahit les déplacements. Après une courte réflexion, je comprends l'itinéraire que nous devons emprunter. Nous allons passer par le Tube. Il faut nous trouver un transport pour la rapidité et pour la sécurité. Il y a un camion de pompier plus bas dans la rue, j'espère seulement qu'il est en bon état.

« Célise ! Dépêche-toi ! m'écrié-je.

– *Alors c'est bon, tu vas le tuer ?* »

Il passe la porte, les yeux rouges et nous regarde tour à tour. Je sonde au loin.

« Qui allez-vous tuer ? Que se passe-t-il ?

– *Toi.* »

Elle se rue sur lui alors qu'une nouvelle secousse vient faire trembler les murs. Miranthe plie les bras de Célise dans son dos et me le présente. Il crie.

« Arrête ça tout de suite ! Lui dis-je. Personne ne meurt aujourd'hui !

– *Ce sera demain alors ?*

– Elle a pétié les plombs ! Crie Célise. » Je la repousse et le libère de l'emprise alors qu'elle vocifère :

« TUE-LE LA BÊTE !

– Je ne suis pas ton chien. »

Sans me retenir, ma voix se fit si grave, si rude, que les deux me regardent à présent effrayé. Elle déglutit et je retrouve enfin Miranthe dans ses pupilles. Sa fatigue. Mais moi aussi je suis lassé.

« Nous devons nous enfuir. J'ai été bien assez patient avec toi. Je suis cruel Miranthe. Je suis une machine à tuer. Alors satisfait toi d'être encore capable de respirer. Satisfait-toi d'avoir une bête.

– C'est pas ce que je voulais dire...

– Et pourtant ce sont tes mots ! Grondé-je. Tu perds la raison. Et tu nous mets tous en danger. »

Ses yeux s'arrondissent. Son visage se renfrogne.

« Non. Non. Me prends pas pour une folle. On est ami ? Hein ? On est ami c'est *toi* qui l'a dit !

– Tu prends plaisir à retourner tes amis les un contre les autres n'est-ce-pas ? Tu ne sais pas coopérer. Tu nous as envoyé sur des mines. Et j'accepte quand même de te mater vu ce que tu as vécu ! Rétorqué-je. Tu connais ce lieu comme ta poche et pas à un seul instant tu ne nous as aidé !

– Mais c'est pas moi le problème ! C'est lui !

– Ça suffit ! Tu n'as plus le droit de prendre des décisions. »

Nous sommes face-à-face et Céline s'approche, tente de nous calmer. Je ne l'entends pas.

« Je suis trop attaché à toi pour être objectif. avouais-je alors

– Écoute Miranthe, il faut s'entraider. Discutons ensemble, propose Céline.

– Toi écoute moi, crie Miranthe à mon encontre, il essaye de t'accaparer ! »

Je m'emporte. Tout cela est contre-productif. Elle est jalouse en plus d'être folle et incapable de le descendre elle-même tant elle veut que je m'en occupe. Alors je fais rougir mon armure et ma peau jusqu'au point de fusion. Je m'approche de Miranthe et lui pose une simple question :

« Est-ce que tu crois que c'est possible ? **Tu**, essayes de m'accaparer Miranthe. Et j'adorerais que l'un de vous deux ne s'oppose à moi. Ne serait-ce que pour le geste. Vous allez bien sagement me suivre. Si ça vous pose problème, je ne vous retiens pas. Vous tiendrez deux jours et je ne reviendrai pas vous enterrer. Vous pourriez ici comme tout le monde. »

Le silence s'installe. Lourd. Un malaise. Mais Miranthe n'a plus rien à perdre.

« Tu me fais pas peur espèce de putain de tas de ferraille ! Je ne suis pas folle et j'ai pas besoin d'être materné ! »

Puis elle me frappe. Céline n'arrive pas à l'arrêter. S'imagine déjà mort sous ma colère. Elle hurle à chaque coup qu'elle m'envoie, ses phalanges déjà saignées sur mon armure brûlante. Des torrents s'échappent de ses yeux, toute la douleur de son corps. Et elle continue à s'arracher la voix. Se décoiffe.

« JE SUIS PAS FOLLE ! »

Tous ses membres, ses pieds, ses coudes, elle tape sans s'arrêter. Ses doigts ricochent à chaque touché mais la température ne la gêne pas. Sans discontinuer, comme si elle allait garder l'usage de ses bras après avoir battu le fer à main nue.
Mon armure recouverte de sang. Elle ne peut plus se contrôler.

Épisode 16

Je porte Miranthe sur mon épaule et elle gesticule encore. Nous marchons vite. Au bout de la rue, ce camion rouge et blanc aux lignes fermes et marqué par les combats. Un court examen m'apprend que le véhicule peut être alimenté par mes batteries et qu'il tiendra. Il est moderne et bien équipé. Les roues n'ont plus leur propulsion. Je vais devoir accrocher un de mes jets à l'arrière en générant un effet de sol pour la stabilité. Je calcule. Les pompes multi-fonctions peuvent m'être d'une aide précieuse. Les équipements médicaux sont tous absents et ne restent que des ordinateurs éteints. Il y a bien des poches de ce sang génériques et artificiel dans les parois mais rien d'autre. Le canon à eau semble fonctionnel. Les écrans de bord ont grillés mais les commandes peuvent être rétablis via une interface que je peux raccomoder. Je dépose Miranthe à l'arrière. Elle convulse. On ne voit plus ses mains sous l'hémoglobine, plus ses poignets, plus sa peau. Ses yeux replongés dans le vide. Je prend sa veste et l'arrache. Mon antiseptique intégré va suffire et je détecte des bouts de mon métal ancré dans ses phalanges. Comment en sommes-nous arrivé là. Nous nous auto-détruisons. Je soigne les plaies mais elle perd l'usage de ses mains pour quelques mois. Après quelques réparations, nous nous installons à l'avant avec Célise. Au démarrage, la carlingue grince et les quelques secousses me rappellent ce mystérieux objet massif en déplacement qui se rapproche de notre position. J'enclenche le jet que j'ai placé vers l'arrière du véhicule. Je dois en garder un par sécurité. Puis le véhicule s'élève à un petit mètre avant de se mettre en mouvement avec succès. Mais lenteur.

Le temps de rallier le carrefour, j'ai le temps de réfléchir. La bifurcation nous proposera de rejoindre les cercles d'exploitation de la ceinture où les travailleurs prenaient les navettes pour miner les Kabos. Tous ces objets volatiles qui nous entourent et auraient raison de nous sans les boucliers. Ou bien le Tube et progresser vers notre objectif. Tout de fois, une question :

« Célise, je sais que tu avais des relations avec les contrebandiers de l'extérieur. Les boucliers sont actifs mais les mineurs avaient leur couloirs, c'est exact ?

– Oui mais tout a été bouclé. Ce n'est pas tant le problème: ce sont les navettes. Celles qui ont acheminé l'armée sont soit retourné chez elles, soit ont été emprunté par des pirates. J'aurais aimé m'enfuir par les cercles mais sans les équipements et l'équipage c'est déjà dangereux, sans monitoring des échos FTL, c'est compliqué ; sans navettes, ça devient impossible. Rejoignons le PCG 31. J'ai un marché avec des pirates et ils m'attendent. »
Je savais qu'il avait tout planifié. Mais il n'y a pas de Poste de Commandes Générale numéroté 31. Le 30 est responsable des accès, des constantes de cette partie de la station, du verrouillage des boucliers, entre autres. Le 31 est un office. C'est-à-dire qu'ils s'y

trouvent des instruments bloqués et inaltérables, précieux pour la survie de la station. Après réflexion, je comprends que je m'enlise moi aussi. C'est un lapsus. L'office est négligeable. S'il était mal intentionné il viserait le 30 et s'il doit rencontrer des pirates qui ont pris le contrôle de la station, c'est justement car ils contrôlent le 30.

« Le PCG 31 ? Dis-je.

– Comment ? Le 30 pardon. J'espère que tu m'épargneras tes remontrances cette fois alors je vais te mâcher le travail. L'armée n'en avait rien à faire de reprendre la station. C'est beaucoup plus large que ça. De toute manière, tu connais la compagnie CarvinK ? Et bien je les ai contacté et ils m'octroient une porte de sortie.

– Que leur as-tu promis en retour ?

– ... »

Il se racle la gorge et, après quelques secondes, me lance un regard grave.

« Miranthe. »

Je le sais malin. Mon attachement à elle ne lui a pas échappé. Comment, alors que je le brûlerais vif avec le camion tout entier, se permet-il cet aveu ? Il doit croire m'avoir eu. Que je me suis laissé ennuyé par elle et que je serais prêt à rejoindre son camp au détriment de mon amie. Mais, à mon grand désarroi, l'humain est un animal contradictoire. Presque sans substance tant leurs décisions semblent être prises sur l'état d'âme du moment. Et ce que je sens, c'est la peur dans son visage. Il sait. Il s'attend presque à ce que je l'étripe. Mais, il tourne la tête. Puis, continue ses aveux :

« C'est stupide... Il y a une histoire, il y a des années de ça... qui parlait comme d'une chose hybride, mi-humaine mi-robot avec des pouvoirs potentiellement incroyable. Du moins, renfermant un pouvoir qui peut permettre un lien inédit avec la station. Elle est pourrie par les nanos : cet hybride pourrait les contrôler. De l'extérieur, ça représenterait l'espoir de mettre la main sur l'endroit. Enfin bref. Quand je vous ai vu à Starcliff et qu'il y a eu le blackout, j'ai sauté sur l'occasion car j'étais persuadé que c'était elle. Ou que je pourrais le faire croire à ces pirates...

– Mais tu veux me faire croire que tu t'es ravisé ? Tu es optimiste.

– Je suis vieux. J'en ai marre. J'en peux plus... T'as qu'à les descendre tous et on part tous les trois. Elle ne doit pas rester ici. »

Toujours stoïque, droit, les yeux rivés sur la route. Blême : il est dans ses souvenirs. Et je me demande si la clinique n'y est pas pour quelque chose. Si ce n'était pas une manoeuvre pour que je le prenne en pitié en fin de compte. Mais un homme, simplement, qui revisite l'endroit dont il garde tant de souvenirs. Et tant de regrets. Et qui se demande s'il ne pourrait pas enfin vivre simplement.

« J'y ai cru si longtemps. Mais c'est impossible. Je ne veux pas sacrifier une énième innocente. Elle ne l'est pas vraiment à vrai dire. C'est une psychopathe assoiffée de sang. Mais... Envers les méchants... »

S'il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'aux premiers soupçons d'un pouvoir, il reviendra à ses vieilles habitudes. On ne change pas si tard. Pas après tout ce qu'il a du sacrifier pour en arriver là.

« Toi qui est si intelligent, tu dois m'accorder qu'une chose pareille est impossible et que si ça l'était, ça ne ferait rien ! Qu'être hybride empêcherait les développements du cancer des nanites. Mais rien de ce que l'on raconte. »

Mais je ne sais pas quoi en penser. Tous les nanos ne se valent pas. Ceux de Miranthe sont surexcités. Ils sont nombreux. Quant à leur composition, il me faudrait une trentaine de seconde à son contact pour que je les analyse précisément. C'est aller dans le sens de Célise et croire à ses délires. Quand lui-même admet leur stupide nature. Et que Miranthe est en train de mourir. Une réalité implacable. Loin de ces mythes humains qui ne comprennent pas la technologie.

La carlingue nous berce par à-coups et je me concentre sur la route. Je surveille mes réglages, construis l'itinéraire. Si nous passons par le Tube, le chemin est direct. Si nous n'avions pas dû éviter les pièges de Miranthe, les fondations qui s'écroulaient, on aurait gagné beaucoup de temps à l'emprunter à l'entrée de cette partie. Si nous étions dans les étages bas, nous aurions eu une ligne droite. Sans vivres et depuis Starcliff, c'était impossible. Le plan de Célise peut m'être précieux en fin de compte. À la rencontre avec les contrebandiers, je n'aurais qu'à trouver un moyen de prendre une de leur navette. C'est la partie facile, je dois rester concentré sur le voyage. Mais enfin, je touche au but, je sais où je vais. Tout ça est bientôt terminé et beaucoup plus rapidement qu'anticipé. Je n'aurais pas besoin d'atteindre la cloison car les pirates contrôlent des couloirs d'accès.

La ville semble s'évaporer peu à peu alors que nous atteignons des usines. Passé les larges boulevards, plus d'immeubles gris, mais ces hangars longilignes, recouverts de câbles et d'inscriptions. Le passage de notre camion soulève la poussière et les cailloux. À présent, tout autour nous, piégé par ces tas de tôles monstrueuses qui renferment myriades d'outils. Remplacé l'absence de lumière par des bâtiments qui occultent. Nous voilà aveugles et je me dirige avec mes instruments, mes sonars et capteurs. Une arche pour transport des travailleurs annonce l'arrêt numéro 3 du Tube « Esplanade de l'usine » et je dirige le camion dans celui-ci. L'entrée et toute cette partie de l'endroit est très large et notre camion n'occupe pas de place tant on pourrait y mettre d'autre. Il semble que nous nous engouffrons dans un hall de gare immense quand ce n'est qu'un arrêt anodin, mais de ceux qui accueillait la plus large main d'oeuvre et les plus grands mouvements de foules. Les issues de secours sont claires et je ne retrouve plus le jaunâtre ami. Ici la lumière est blanche et forte, comme annonçant notre passage aux âmes qui y vivent. Aux fantômes de ses murs dépeints et carrelés. Je sens la poudre et imagine les affrontements qui devaient y avoir lieu.

Car la place permet des défilées de char et les tirs de mortiers. Puis, les portiques éclatés me le confirment. Les barrières sont pliées en deux, laissant la marque des chenilles. Les cabines des contrôleurs sont griffés, des androïdes de nettoyage encastrés dans la matière.

Celui-ci a toujours son balai à la main, son uniforme bleu et repose sous l'écriteau « Poste d'assistance », toujours bien visible au-dessus de la momie carrelée. Des catacombes pour ferrailles et Célise a raison. Tout a été détruit. Rien ne sert plus. Beaucoup de destruction sont même volontaires. Les guerres font des ravages, mais je vois ici la désillusion, la mort de l'idéal qui a battit ce lieu. Comme il y a longtemps dans le centre A quand j'ai vu les empilements d'objets. On a essayé de nettoyer ce centre. Il n'était pas détruit. Il était abandonné. Mais devant nous, les vestiges d'une civilisation ancienne dont même les vestiges sont effacé. Réduits à cette poussière ambiante, calciné, enterré à même les murs comme ces robots d'assistance. Puis ces rails. Gardés pour les transports mais inutilisés. Dans ce virage de droite, j'emprunte l'étroitesse du couloir qui faisait transiter les wagons. Notre camion sans phares qui fait résonner un bruit macabre à travers les galeries. Au bout du chemin j'espère, quelques cités, puis ma sortie.

« J'ai vu ce Tube quand j'étais jeune. Il était déjà vieux et moche. Mais je ne le reconnais plus. Murmure Célise.

– Nous allons être rapide par cette voie, dis-je alors. Le souffle créé par la voûte va servir à notre poussée.

– Nous y sommes presque ! fait-il de cet air enjoué

– *C'est inondé...* »

Miranthe ne s'exprime plus que pour se moquer de nous. Célise lui demande alors. Essaie de la faire parler avec son air compatissant. Mais elle ne réagit que par ses éruptions abruptes de paroles, toujours teinté d'un mystère désagréable. Elle ne veut pas nous aider.

« Célise, y a-t-il une large cité dans le coin ? J'en ai entendu parler mais ce doit être trop récent pour mes bases de données.

J'aimerais qu'il me confirme l'existence de cet immense endroit que j'ai découvert avec la colonie. Cette page blanche et bien curieuse.

– Ha bon ? Non. Enfin je crois qu'il y a quelque chose comme un centre énergétique.

Quelque chose qui alimente la station d'une certaine manière... Je crois. Je l'ignore. »

Je lui demande :

« Comme une forêt ?

– Heu... Une forêt ?... Je ne te suis pas. »

Soit une forêt, soit un barrage hydroélectrique. Ce serait incroyablement pratique et malin. L'eau puisée dans les comètes aurait pu l'alimenter. La structure est peut-être à même un Kabos. Cela veut dire de l'eau, vu le volume, le moindre craquement peut effectivement inonder le Tube. Je pense même que ça a pu être causé par une des parties prenantes du conflit et bloquer l'accès stratégique du Tube. Quand soudain, cette odeur. Du sel. De l'air. Et l'histoire se répète. Un énième obstacle connu de Miranthe, et bien gardé. Si elle veut y rester, elle s'en sort bien. Puis, sur le sol irrégulier des rails magnétiques, les premiers corps apparaissent.

Quand nous atteignons les premières flaques, l'air se fait humide, peu respirable. Une dizaine de corps en tout, les vêtements déchirés, leurs outils éparpillés de part en part.

Célise souffle, la poitrine coincée. Nous avons la tête sous une pression gênante, le nez bouché. Miranthe ricane. Puis le sol plonge et devant nous, un long bassin d'eau# stagnante dans l'obscurité. Célise tousse, et plisse les yeux :

« Qu'est-ce que c'est ? Demande-t-il.

– Des corps Célise... Des corps qui flottent à la surface. »

Lui distingue des silhouettes, des ombres. Je vois leur visage sous l'eau#, déformé par les cris, ridés. Et il faut reconfigurer notre véhicule. Je jette un œil à Miranthe. Sa tête est dirigée vers le plafond. Immobile. Absente. Je n'ai pas le temps pour ça. Je suis trop proche. Si cela est le dernier obstacle, je veux le parcourir à pleine vitesse. À l'arrière du véhicule, j'arrache des câbles, redirige les pompes, et prend la décision d'y attacher le dernier jet que je possède. La structure est faible, je ne peux pas aller trop vite. J'ignore le vent qu'il y aura mais il est probable que la carrosserie s'arrache. J'ajuste mes instruments avec grande précision. Il me suffit de bien alimenter les pompes et de les booster. En cas de problème, je pourrais récupérer de l'e#au comme prévu par ces valves présentes sous le camion, puis l'utiliser. Cela fera office d'arme, ou de nitro. Nous devons parcourir 1km d'eau stagnante. Puis je discerne une alcôve lumineuse. L'accès à ce mystérieux endroit que je n'ai fait qu'essayer d'éviter. Et je rejette la faute sur elle. Sur Miranthe. Car j'ai décidé de lui accorder de la peine, et que ce fut ma plus grande erreur. Nous sommes tous en danger à cause d'elle, donc à cause de ma décision de la garder en vie. Peut-être de les garder les deux en vie. La froideur a du bon. Une fois les variables chaotiques éliminées, le destin est sous contrôle, et ma curiosité m'a fait tenter le chaos. Stupide. Je suis devant un camion## de pompier rafistolé avec deux malades à bord. Je n'ai plus de jets, je les ai scotché à une carlingue qui menace de se décrocher du châssis, tout ça pour quoi ? Pour les sauver ? Et me mettre en danger ? Non. Je ne peux pas être menacé par deux humains. L'endroit es#t chaud.

```
[>#:: ..# # #
```

```
[>:: SYS-IN#IT[SELF]
```

```
>## time_elapsed == 2e-2
```

```
[>:: ..#^
```

```
[>:: SYS-HARMONI__CS[COHEREN#CE][0m
```

```
> intern#l coherence rest#3red —gf syntnhjn
```

Nous devons parcourir 1km d'eau stagnante. Puis au loin, je discerne une alcôve lumineuse. L'accès à ce mystérieux endroit que je n'ai fait qu'essayer d'éviter. Nous devons partir. Je remonte à bord du véhicule, actionne le joystick qui contrôle les commandes. Les murs tremblent. À cause de la mise en marche, mais aussi de cette chose qui nous poursuit depuis la cité. J'anticipe la réaction du véhicule quand nous allons être en équilibre sur l'eau dans quelques instants. Et l'atterrissage se fait en douceur. Nous sommes en vol à quelques centimètres de l'eau, profitons de cet espace pour n'être pas déséquilibré. Tout se passe selon mes calculs. L'odeur du gravier ne se fait pas attendre. Célise exulte. La vue de

la lumière le fait sourire et il me partage sa joie. Mais j'appréhende. Et je pense que lui aussi. Je me tourne pour voir la réaction de Miranthe, elle me regarde.

Après quelques secondes, elle se rapproche et pose une main sur mon épaule. Elle balbutie mais ne dit rien. Ses mains sont brûlantes, je grésille. Ses cheveux humides retombent sur sa mâchoire et semble enfermer son visage d'un voile brun. Tremblante, elle souffre. Ses blessures ne se sont pas soignées et sous les bandages s'étend une mare rouge. Tant de mots sont arrêtés aux portes de ses lèvres et au plus profond de son être, les limbes, celles-ci qui ont terrassées son ancien elle. Je pose une main sur la sienne et me rend compte que depuis vingt-trois secondes, sa main ne s'est pas retirée. Qu'elle a dû entendre la conversation. Qu'elle veut savoir si elle va mourir, où qu'elle est une machine incroyable et hybride. Au bout de trente et une seconde, elle s'éloigne.

Ses phalanges sont noyées de pourpre et elle grimace. J'ai l'impression qu'elle se demande si je me soucie d'elle. Si quitte à être une folle, elle ne pourrait pas en finir. Avec nous, avec tout le reste. Elle est traumatisée et personne ne peut la guérir. Je n'ai pas le temps pour le psychique ; le physique est mourant. Nous avons encore trop à faire.

Alors je décide d'être franc.

« Comprends que je mets une distance entre nous. La fin est proche et...

– Et tu vas m'abandonner. Coupe-t-elle.

– Non. Et j'ai besoin d'être concentré à la tâche. Concentré à vous faire sortir d'ici.

– J'ai pas envie de sortir d'ici... »

Je ne sais même pas pourquoi j'essaye. Je parle à un mur.

Célise s'exclame encore. Nous y sommes. Le camion se faufile de lui-même avec ses ordinateurs de bord renouvelés, s'engouffre sous l'alcôve de béton découpée par les explosions. Je suis ébloui. Nous retrouvons la lumière, le vent, de l'air. Une couleur marine avec ce ciel fumé. Un océan paisible et de vagues chatouilleuses. L'écume est fine, le remous des vagues, apaisants. J'arrête les jets, foule de mes pas ce gravier fin. Les variations de pression m'apprennent l'existence d'un barrage. Il me semble proche. Bien que d'une envergure effrayante, nous n'aurons pas besoin de parcourir l'endroit dans son entièreté. Le plafond est haut. Et je m'attendais à frissonner devant ce monument, devant cette chose. Quasi infranchissable, incroyable, effrayante. Mais non. J'esquisse un léger sourire. C'est beau.

Je pense aux images de mes bases de données. J'admets avoir en horreur l'eau. Je trouve ça laid. Mais à la fois, une mer telle que celle-ci ne peut que détendre. Qu'entrer dans notre mémoire en tant que parenthèse. Un moment où nous respirons ce sel, cet azote, ce vent qui transporte d'infimes particules d'eau lourde. Alors je m'approche, puis mets les deux pieds dans cette eau. Analyse chaque molécule qui la compose. Me fait chatouiller par des microorganismes naissants. Devant moi, cet infini marin et par contraste dans mon dos, ces parois remplies d'inscriptions techniques « Accès interdit », « Hub 1788-C », « Danger de mort ».

Le courant transporte d'importantes ondes. Et ne tardent pas les premières secousses. J'entends. Quelque part, des gens approchent. Trois personnes. Quatre, plutôt. Et cet objet. Cette tour de plomb en mouvement.

Je ne vois pas très bien au bout de cette plage de gravier. Mais les individus viennent de l'opposé. Ils ont bel et bien emprunter les bas étages et ne peuvent pas faire autrement que passer par ici.

Je finis par voir du mouvement. Je me prépare. J'ignore s'ils nous ont suivi mais ils ressortent des profondeurs par l'entrée des techniciens.

Célise m'imité et vient toucher l'eau. Il se nettoie le visage. Semble heureux. Il sent la fin lui aussi. Et sur un même pied d'égalité, Miranthe à son tour qui nous rejoint. Elle retire ses chaussures, parcourt le gravier à pied nue, puis les plonge.

Mais là ! Elle hurle, se retire aussitôt, s'effondre. Ses pieds sont rouges. Et je me rue à son chevet. Ses mains bandées posées sur les orteils. Elle crie à nouveau. Mon regard est attentif, j'analyse. Une quantité incroyable de nanites qui ont mal réagis. C'est l'eau salée mélangé à tout un tas de bactéries incompatibles. Puis je remarque qu'elle ne saigne plus des phalanges. Que les nanos dans son sang se démultiplient. Il va falloir que je trouve un moyen de la soigner mais les réactions de son corps sont complexes et volatiles. Il est encore trop tôt pour le dire mais, j'ai peut-être une idée.

« Calme-toi Miranthe, lui dis-je en essuyant le sel de ses pieds. »

Elle grogne de douleur. Célise tente de la rassurer. Il me regarde la soigner et je lui dis :

« Tiens-toi prêt. Des gens viennent.

– Comment !? »

Je fixe le loin et les vois approcher. L'un d'eux se hisse sur ses jets. Deux individus semblent porter un homme affaiblis et recouvert de bandages épais. Ce sont deux robots qui le portent. Pour l'instant, à travers l'écran fumeux de l'air chargé d'eau, ils restent des points de bokeh au loin que je peine à croire. Ce robot en vol se rapproche de nous à vive allure. Il est abîmé, une partie de son visage est manquante, son bras gauche est calciné. Mais il reste en bon état. Ce robot me dit quelque chose. Et je n'en crois pas mes yeux. Je m'arme.

C'est Travis.

Derrière moi, mes deux blessés. Sur ce point là, nous sommes quittes. Nous jouons les infirmiers soldats pour humains cassés. Mais je n'ai pas besoin de mes jets pour le battre. Et sous le choc, il ralentit.

Il m'a reconnu. Je le vois qu'il se pose à quelques dizaines de mètres, alors à mon tour j'avance. Les trois en fond doivent faire parti de cette colonie. Que font-ils ici ?

À portée de voix, je m'arrête. Il parle.

« Soldat. Identification. »

Refuse-t-il de me reconnaître ?

« Travis. Tu es bien mieux depuis ta réinitialisation. fais-je d'un air moqueur. »

Puis, après une attente, il rit.

« Le faux Mike. Dois-je sortir mes griffes ?

– La manucure ne t’a pas suffit ?

– Est-ce un jeu de mot car ‘cure’ signifie soin en anglais ? J’adore ton humour. Qui sont-ils ?
Fait-il avec un signe de tête.

– Des civils. Que tu ne peux qu’essayer d’atteindre. Grondé-je.

– Trêve de bavardage, rétorque-t-il. Aide-nous. Tu as un véhicule. »

Je dois l’admettre, malgré ses blessures et sa faible apparence, il est en meilleur état que moi. Concentré, plein d’assurance. Prêt pour la guerre.

« Que fais-tu ici ?

– Nous fuyons et vous êtes autant en danger que nous. Nous avons des objectifs similaires bien que nous ayons des différends. Pourtant le plan est le même : la Cloison.

– Pourquoi devrais-je vous aider ? Tu m’as évincé du groupe. Je vous ai donné les réponses que vous attendiez ! »

Il cherche ses mots. Un aveu de faiblesse. Dans ses neurones, les excuses ne lui semblent pas pertinentes, mais je dois m’assurer qu’il n’est plus aussi instable que précédemment.

« Écoute soldat, les excuses ne sont pas nécessaires. Tu me testes et tu as raison. Inspecte moi. Tu ne crains rien. J’ai décidé d’aider mes amis et me rendre utile. Tu m’as ouvert les yeux en me réinitialisant. Les robots ne sont pas fait pour s’entendre quand les objectifs se font flous. Que l’espoir ne se trouve que dans les calculs. Nous sommes beaucoup plus que ça. Quand je te vois, je vois une certaine grandeur. Je ne veux pas te flatter mais... Peux-tu comprendre que je discerne en toi un quelque chose ? Et que ce sont mes défauts dont j’étais rempli que j’ai projeté sur toi, et t’ai rendu plus mauvais à mon égard. Plus inutile. Tu m’as fait mal. Tu as tué mon ancien moi... Tout ceci est très... Émotionnel. Mais ça m’a beaucoup aidé...

L’espoir est un mensonge n’est-ce-pas ? C’est se dire que l’on fait quelque chose pour quelque chose quand autour de nous il n’y a rien. Que nos amis meurt un par un. Que le destin s’acharne. Qu’un robot mystérieux apparait et nous permet d’y attribuer chaque tares du monde... Et on doit se dire que malgré tout ce que l’on rate, toutes ces pertes, tout ce sang... On doit se dire "avance". Que l’espoir nous permet de faire vivre une issue favorable qui s’éteint dès lors que l’on perd la foi. Si l’on n’y croit plus, on tue nous mêmes nos amis. On enterre une issue favorable par délit d’égo. Je ne peux plus avancer. Il n’y a plus d’espoir. Quand c’est parce que l’on n’avance plus que l’espoir cesse d’exister. »

Et je tremble. Perd ma stature devant ce conscient qui a trouvé son chemin. Je suis subjugué. Impressionné. Quand je voulais le tuer. Quand ses griffes dans mes côtes, mes impulsions se dirigeaient toute droites vers son deathchip et le rendre bout de métaux. Et je me suis dis que ça lui ferait encore plus mal d’exister. L’humiliation de s’être fait rebooté quand je suis le seul qui peut lui infliger. J’ai cru que la vie lui ferait bien plus mal que la mort. Mais il a refusé la peine. Et dans ses paroles, j’ai l’impression d’entendre les plus beaux remerciements que l’on puisse me faire. Alors je tends la main.

Sa poigne est forte. Ses yeux me disent « Nous allons y arriver. ».

Et j’y crois alors.

Je l'accompagne jusqu'à mon équipe et fais les présentations. Miranthe nous épie. Célise retrouve son sourire d'usage, mais épuisé.

Travis retourne aider le reste de son équipe. Quelques minutes s'écoulent et les survivants se retrouvent à portée de voix. Marl, harnaché de deux sacs épais qui contiennent leur vivres, le regard sombre et la tête haute. Sur son équipement aux teintes marron, les couleurs se sont assombries et l'on y sent la suie du canon. Une de ses jambes a été trafiquée et donne à sa posture un déhanché macabre. Marl et son autre comparse aide le sergent à marcher. C'est Peter ! Le métal brillant et rayé, les zébrures des branchages qui ont arraché l'aluminium et tracent ces longues cicatrices sur tout son corps. Il s'arrête et me reconnais enfin. Cela semble être une mauvaise surprise. Alors qu'ils viennent se rassembler auprès de nous, l'arrêt de Peter l'en empêche et bloque l'avancée du sergent blessé. Puis, il finit par baisser les yeux et je suis ébloui des rayons renvoyé par son crâne plat.

« C'est toi ? » finit par demander le sergent.

« Oui ». Les batailles ont mis nos désaccords de côté et je les enlace un à un. Peter cède et me rend l'embrassade.

« Est-ce que tout va bien Peter ?

– C'est difficile. Je voulais voir l'eau comme dans les films. Regarde toute cette eau. C'est difficile d'avancer. Est-ce que c'est ça la mer ? » me répond-il de cet air mécanique et monocorde, détache chaque syllabe et fait peser le poids de chaque mot.

Le sergent est bien amoché mais je ne me fais aucun souci pour lui. Il en a vécu d'autres et celle-ci ne sera pas la dernière. Un petit sourire en coin, toujours pour insuffler du courage à l'équipe. Tous les jours, je l'imagine repenser à son ami le chef. Mais il est seul à présent. Il grimace, et en regardant tour à tour mes alliés, arrête un oeil sombre sur Célise. Ce-denier baisse la tête. Le sergent ôte ses bras de ses comparses :

« Alors t'as réussi hein. Fait-il, toujours en dévisageant Célise.

– J'ai changé Sergent.

– C'est ce que tu leur as fait croire !? Il est ami avec des pirates, il a pactisé avec la mafia, et toi jeune fille, il t'utilise ? » à l'encontre de Miranthe.

Je lève les bras et tente de rassurer le sergent mais, il s'emporte.

« On va régler ça tout de suite ! Crache-t-il.

– Quand l'armée m'a dit de les attendre, je les ai attendu. Quand je manquais de me faire torturer par la mafia, je les attendais toujours. Donc oui. Oui ! J'ai réussi à m'échapper !

– Et dans quel bordel tu emmènes cette pauvre femme et ce soldat ? Répond !

– On fuit comme vous fuyez. On se sauve, répond-il gravement. »

Le sergent perd sa force dans mes bras. Il me regarde. Je connais son histoire. J'imagine la douleur que de voir un protecteur des mafieux inflige. Mais la réalité est brutale. La morale, infantine.

« Nous allons rejoindre les escouades qui protège la station et repartirons avec l'armée. Pas avec des contrebandiers qui s'inventent négociateurs. T'es toujours avec Carvin c'est ça.

– Sergent. Réveillez-vous ! Vous êtes seul ! Qui allez-vous retrouver ?! Quand l’armée a perdue la bataille, ils sont venus les premiers pour me dire de garder tout le monde en cage. Que Starcliff allait être remplie de tous les pourris qu’ils trouveraient et que dans le futur, ils scelleraient la station. Comment voulez-vous qu’ils réaménagent tous ces centres ? Ça fait 200 ans que l’extérieur n’a plus de contrôle sur la station et que...

– menteur ! Ils sont en train de nettoyer le centre A ! Des centaines de robots i ont été activé pour rassembler chaque chose et pouvoir le rendre habitable à nouveau ! »

Je me rappelle. Donc, tous ces objets empilés, la fausse propreté que je n’ai jamais retrouvé ailleurs, ce centre A énigmatique était en cours de réhabilitation ? Mais Célise dit la vérité. Moi-même suis resté si longtemps à me méfier de lui, pour rien. Le centre A est à l’abandon. Bien que des nettoyages furent effectués, tout est à l’arrêt.

« Il a raison Sergent. »

J’élève la voix par dessus leur dispute. Et tous se suspendent à mes lèvres. Le sergent est pris de cours.

« Je suis passé par le centre A. Il n’y a plus rien.

Finis-je par admettre.

– Comment c’est possible... Non. Non. Ce. n’est. *pas*. possible. »

Et enfin, comme une douloureuse ironie, l’espoir meurt après la tirade de Travis. Le sergent s’écroule à genoux, plante les poings dans le gravier. Et je me demande, qu’espérait-il en atteignant la Cloison ? Que des cargos militaires tiendrait la garde d’un cube vide et à la dérive ? Qu’il pourrait ouvrir les portes de la station et être accueilli en héros par des supérieurs humains qui le hisseraient dans la navette et repartiraient main dans la main on ne sait où ? Et, une partie de moi doit avouer que je l’en crois capable. Qu’il n’était au courant de rien, le chef non plus et que c’est Célise, prisonnier dans la station, qui se trouvât le mieux renseigné, si désireux de s’enfuir quoi qu’il en coûte.

Célise se permet un rire :

« J’ai passé ma vie entière à subir les délations. Les crachats. Les trahisons. Vous n’êtes qu’un soldat. Un sergent. On vous dit où vous tenir et où tirez. Le poids est sur *mes* épaules. Un beau jour, vos copains avec leur tunique qui sont arrivés : "Célise, on peut vous faire partir d’ici. Le chaos règne et plus rien ne peut les arrêtez. Restez le maire encore un mois et..." » Sa voix se brise. Travis, Peter et Marl regardent leur chaussures et tous semblent recalibrer leurs objectifs, leurs croyances jusqu’à la vérité même.

Je me tourne vers Miranthe. Elle semble toujours tout savoir. Des intentions de Célise, jusqu’au passé du Sergent. Rien ne l’étonne. Le sergent finit par se relever et crie un bon coup.

« Ils ont envahi la station de drone militaire. C’était gagné... Comment c’est possible merde ! » D’un coup de poing, il fait valser le gravier, fait claquer nos armures de métal des cailloux. Puis, il insulte l’air jusqu’à en être fatigué.

Travis pose le bras sur le sergent. Après un long silence, il se tourne vers moi, bien décidé à reprendre le flambeau de son humain épuisé :

« Nous allons traverser cette épreuve. Il ne s'agit pas de pactiser avec des contrebandiers, mais de survivre sans causer de mal à autrui. Peu importe qu'il se rendent riche illégalement. Est-ce important ? ... Pour l'heure, nous devons traverser cet endroit. Un ennemi imposant est à nos trousses. Laissons le passé au passé et concentrons nous sur le présent. »

Nous acquiesçons et je dirige mon attention vers le futur affrontement. Travis continue :

« Merci pour le plan de la forêt. Nous l'avons atteinte. Le canon a formidablement marché et les pompes sont détruites. Mais comme tu le vois, nous n'en sommes pas revenu indemne. Il y avait un gardien dans cette forêt. Une sorte de protocole inédit. Auparavant dans la forêt, des drones surveillaient le lieu. Il se trouve qu'ils sont de grade militaire et possèdent la faculté de se rassembler en essaim pour gagner en puissance. C'est-à-dire qu'ils se conforment au danger qu'ils pensent devoir affronter. Il a dû y avoir un dysfonctionnement. Tous les drones sans exception se sont rassemblés.

– C'est moi qu'ils ont détecté, dis-je. Je l'ai aperçu quand le chef est venu me sauver. Les nano sont devenu surexcité et ont alors contaminé le chef.

– De quoi parle-t-on ? Demande Célise.

– On parle d'une structure de neuf mètres de haut. Réponds Marl. Capable de se restructurer, de s'adapter, de réunir leurs armes. Elle s'était éloigné de l'entrée quand nous sommes allé dans la forêt. Quand elle a fini par nous repérer, on avait déjà détruits les pompes et avec le blackout qui s'est encouru, nous avons précipitamment quitté les lieux. » Mais bien-sûr. Le blackout de Starcliff a été causé par la déstabilisation du réseau électrique. Je ne m'en étais pas douté.

Travis finit son briefing.

« J'ai également détecté que les nanorobots pouvait alimenter la structure, se réunir en réseau et ne former qu'une monstrueuse entité. »

Mais trop occupé à calculer chaque possibilité, à envisager la structure, ses éventuelles faiblesses, l'affrontement futur, je n'entends pas le gravier derrière nous.

Miranthe qui hissée sur ses deux jambes, nous fixe :

« Vous avez fait **quoi** ?

*Tu leur as dit de **détruire** la forêt ?*

La Bête. »

Je fais volte-face. Son air sérieux s'efface sous l'eau qui s'agglomère. Sous ses pupilles qui s'estompent derrière les larmes. J'ai cru qu'elle me sauterait dessus. Mais, je l'ai détruite pour de bon.

Je ne savais pas ! Je ne pouvais pas savoir qu'elle était la maitresse des lieux ! En réalité, c'est mon amie. Peu importe. Peu importe ce que je dis et que je me trompe ! Je suis un être stupide. J'ai trop de sympathie. Trop de culpabilité. Je n'arrive plus à penser et moi-même je crois que... Je crois que je commence à craquer. Je ne peux pas larmoyer. J'en suis physiquement incapable. Je suis une bombe. Pas une poupée. Pourtant. Je la vois.

Tremblante. La mâchoire serrée.

Elle a envie de se mettre en colère pour que je vienne la consoler. Alors, vas-y Miranthe. Énerve-toi et je t'enlacerais !

« Tu préfères Célise. Alors que... J'ai rien fait. Je suis désolé que tu me détestes et... Et maintenant... Tout est détruit. Et j'ai rien fait ! »

Elle se rue sur moi, me pousse.

Puis, dépasse le groupe et s'enfuit.

Suit le son de cette chose qui gronde au loin. Cette structure qui menace de tous nous tuer.

Plus personne ne bouge et elle écrase le gravier sous ses pas, court à tout rompre en faisant pleuvoir les larmes de chaque côté.

Mes jets sont sur le véhicule. Je dois courir à ses trousses. Je me laisserais écraser par l'essaim avant elle. Peu importe ce qu'il se passera. Elle en reviendra sauve et saine.

Je suis troublé, je marche et dépasse les autres. Puis accélère. Puis cours. Et derrière moi, Travis : « Revenez ! Arrêtez-vous ! »

Moi, je cris :

« Miranthe ! »

Épisode 17

Sous mes pieds, le sol se déforme. Les cailloux voltigent. Ma voix est forte mais Miranthe ne s'arrête pas. Une explosion derrière moi trahit les jets de Travis et il m'appelle, mais je ne m'arrête pas. Au loin, elle s'enfuit comme en danger de mort. Comme une ultime course contre un prédateur. Mais je veux t'aider Miranthe. Peut-être que je ne lui ai jamais montré. Travis m'a rattrapé. À 338 mètres devant nous, la structure qui cogne contre la paroi. Un colosse que je peux à présent discerner. Je fais volte-face et prend le bras de Travis.

« Écoute-moi. Retourne au camion. Charge tout le monde.

– Tu ne connais pas les capacités de l'essaim !

– Et tu ignores tous des miennes. Obéis ! »

Il reste un instant à tenter de comprendre. Mais ce qu'il y a à perdre, il l'a vite compris. Un essaim potentiellement imprévisible, malléable. Mon camion est lent, une accélération mal calculée peut déchirer le châssis. Mais il n'y a pas le choix. Ma tête est en ébullition. Le sergent et Célise sont des poids morts. Peter est incapable, Marl, affaibli. Travis va devoir s'occuper de tout l'équipage. Je me retourne et la silhouette de Miranthe est à l'arrêt les yeux au ciel.

Elle hurle contre le mur.

Travis disparaît soudainement dans une fumée de réacteur. Mes pieds s'actionnent d'eux-mêmes. Je suis proche. La structure se dissémine et applique de la chaleur sur des points du mur. Le premier décompte m'affiche 25500. 25500 drones affamés et modulables. Sans cerveau, sans point faible que leur connexion. Je n'ai qu'à les brouiller mais Travis a forcément dû le tenter. J'espère que mes instruments seront à la hauteur.

J'atteins Miranthe à deux doigts du mur. Ses bras se déchainent sous mon emprise mais elle n'a pas le choix. La paroi va exploser.

Ma capsule d'ondes peut nous protéger mais il faut s'éloigner. En un clin d'oeil, Miranthe dans mes bras, je nous éloigne de la déflagration qui s'amorce. Nous sommes couverts, il me faudra éviter les plus gros blocs. Puis, un bruit sourd, une explosion et c'est toute la paroi qui part en fumée. Des parpaings de dizaines de mètres fusent. L'air cris à plein poumon. Je me perds dans la fumée. En zigzaguant sur le gravier fin, je garde un oeil sur la colonie qui se met en mouvement. Les météores les évitent mais déclenchent d'épaisses vagues qui recouvrent le camion. Les éclaboussures se heurtent à mon cocon. Mais dans mes bras, elle gesticule, me frappe. Et l'effondrement est terminé. Je me retourne. Dans mes yeux, des faisceaux dirigés m'aveuglent et me décryptent. Ils prennent la forme du pire adversaire.

Les bras désarticulés s'assemblent et une étrange tranquillité émane de la structure à l'arrêt. Au son de leur mouvement, ils s'entrechoquent, bourdonnent et font vibrer mes jambes. Puis, se faufilant de mes paumes jusqu'à mes joues, une aiguille douloureuse qui semble me tailler de l'intérieur. Je grogne et doit lâcher Miranthe. Après qu'elle me pousse, je comprends que c'est elle. Ma voix se tord en supplice :

« Reviens ! »

Mais je dois ramper. Quelle est cette douleur ? Ma jambe surchauffe ! Et devant moi, stoppée en plein air, cette masse qui brille. Encore, de plus en plus, d'un verdâtre divin. Qui se fait plus fort que la lumière d'autour. Et qui encore, me perturbe. Miranthe se tient devant les drones. Mais leur canons sont vifs. S'ils lui tirent dessus, je devrais réagir vite, et précis.

Mais cette chaleur, intense. De mon intérieur et en dehors. Le mercure grimpe alors que le colosse attend. Autour de lui, une quantité phénoménale de nano-robots qui gratte son extérieur. Pétille de l'énergie renvoyée par le tout. Et enfin. Miranthe bouge. Sa peau brille de cet or électrique. Une lumière qui mime la couleur de l'essaim. Elle se fait pirater ! Je me relève. Mes variables sont stabilisées. Attentif, en plein calcul sur elle, sur la masse. Je comprends peu à peu ce qu'il se passe. Mais la confirmation se fait de la pire des manières. Elle s'élève. Ses bras s'écartent et son corps se relâche. Quand, d'un coup sec, elle ne se retourne.

M'envoie de puissantes ondes sur les tempes. Je coupe mes capteurs, m'isole du bruit puis, comprends que c'est trop tard. Qu'elle fait partie de la structure.

Quand elle lève le bras, l'essaim se met en mouvement, commence à grincer.

Elle a pris le contrôle. Je me retourne et cours vers la colonie déjà à quelques mètres de la rive.

« Fuyez ! »

Travis ne me quitte pas du regard et clique sur les manettes. Le mouvement se poursuit et lui, se propulse vers moi.

Le colosse charge un bras entier qui devient bleu. Puis de plus en plus rouge. Je suis visé. La planification sera rapide. Après, je me battrais.

Travis tend sa main, je l'attrape et Miranthe tir.

Il s'envole et je suis projeté dans les airs. Le missile atteint le sol et à nouveau fait s'envoler des tonnes de cailloux, déclenchent de nouvelles vagues qui font remuer la carlingue fragile. Nous avons eu chaud.

Il me dépose et ses premiers mots sont :

« Nous allons mourrir. Que fais-t-on. »

Et sans pouvoir m'en empêcher, je grimace. Il a presque raison.

Travis, Marl et moi sommes les plus capables. Peter va assister les humains.

Il y a trop de données à décrypter et pendant un instant, je suis submergé. Je jette un oeil à la structure et constate qu'elle est trop chaude. Avec les cailloux projetés, les éclaboussures

partent en fumée autour de la structure, créant un épais brouillard qui va les coincer et permettre notre éloignement.

« Regarde Travis, nous avons l'avantage de l'environnement. »

Il sert la mâchoire. Acquiesce. Puis le sergent grogne ces mots :

« On va se perdre. C'est une mer géante. Où est-ce qu'on va hein ? »

Alors que leurs visage se déforment, que nos veines se gonflent, je comprends que le stratagème est similaire à la forteresse de Pékin. Les variations de pression me font penser à la forêt. C'est ici, de ce lieu que Miranthe a tout appris. Il y a une gravité locale qui aspire l'eau dans le barrage et des pompes atmosphériques trahissent la sortie. Notre destination. Néanmoins, il va falloir survivre. Je tente d'expliquer au Sergent que l'issue sera favorable, mais il souffle. Encore une fois, il va falloir affronter les éléments. Le camion nous perce les tympans alors qu'il tangué. Des remous d'ondes lointain. C'est-à-dire qu'aux frontières du barrage, les gradients de densité se matérialisent en étage parfaits de différentes pression. Une pression légère sur la surface de l'eau, normale au milieu, intense au fond. Optimisant par là, l'aspiration de l'eau dans les turbines du barrage.

Puis tandis que je transmets des calculs à Travis, un silence soudain.

Derrière nous, le drone ne résonne plus, l'embrun le capture, la carlingue ralentit, et les vagues se taisent.

Nous sommes projeté sur notre gauche alors que le camion se retourne à 360 degrés. Céline est pris de panique et s'attache à Peter, les yeux écarquillés. Et le tableau de bord se met à nous susurrer des grésillements. Juste avant que des écrans ne s'allument. Bleus puis de plus en plus rouge. Marl s'écrie. Nous regardons notre carlingue incontrôlable dériver avant que l'écran ne nous renvoie un craquement sinistre.

« Les instruments ont grillé. » fait Travis.

Mais maintenant le camion bascule à droite, envoie les humains sur le côté qui s'écrasent sous eux. Les plaies du Sergent se rouvrent et épaississent l'écarlate de son gilet.

« Mes jets ne détectent plus bien la direction mais ils fonctionnent. J'ai vécu ça dans la forêt. C'est la gravité artificielle qui se croise. Nous sommes dans un axe parasite où les ondes se déforment. »

Alors j'enclenche les jets pour retrouver une meilleure zone. Le châssis se penche brusquement, les vagues de plus en plus nombreuses nous font rebondir, transforme le camion en un vrai bateau qui fend les vagues et nous envoie de la pluie.

Mais je discerne le nuage au loin. Nous allons en direction de l'essaim. Comment est-ce possible. Je cherche ma direction mais l'air me donne le vertige.

« Travis, il y a un problème.

– Tourne à dix degrés gauche. Paramètre un cinquième de la plage sur...

– Travis ! C'est la direction de l'essaim sur laquelle je suis paramétré.

– Je ne comprends plus rien. »

La direction qu'il me donne nous amène dans une direction totalement contraire. Il faudrait décoller pour que quelqu'un nous serve de guide.

Mais le colosse, encore trop enfumée pour nous détecter, démarre un manège astucieux. Nous entendons des éclats d'eau lointains. Des *splashes* qui s'intensifient en se rapprochant. Puis, droit sur nous, un drone solitaire kamikaze. Mes jets à pleine puissance, je nous dirige à l'inverse de la structure. Nous nous envolons de 3 mètres puis réatterrissons dans un cratère d'eau. Ce bruit qui effraie notre châssis flottant, fait résonner les essieux brisés. Continuons ce manège pendant quelques minutes alors que les drones fusent de toutes parts. Célise prend peur : « C'est quoi tous ces trucs ?! »

Peter lui, tourne la tête, commence à trembler, prenant conscience des remous que les drones produisent.

« Mirante s'énerve. Je crois qu'elle ignore notre position et qu'elle lance des éclaireurs au hasard. »

Mais Marl semble inconscient. Travis se rue sur lui et le secoue. Puis, pendant qu'il reboot, les écrans se rallument, je me sens mieux. Nous nous trouvons dans une meilleure zone. Alors, cette fois-ci je vais leur donner mon plan. Envoyer Travis dans les airs pour nous diriger, Marl en défense et moi, je commanderais l'équipe au contact du camion. Mes instruments sont recalibrés, nous avançons vite mais au loin je discerne. Derrière la fumée légère du voile marin, j'aperçois le gravier, la plage. Si tout retrouve ses fonctions, c'est bien car nous nous éloignons de l'objectif.

Je peste et avertis les autres.

« Nous sommes revenu à la plage ! » s'écrie Travis en devenant blême.

« C'est foutu ! On va mourir ! Comment on va s'en sortir ! crie Célise.

– C'est foutu ? On va mourir ? Que se passe-t-il ? Réponds Peter. »

Ils vont tous souffrir pendant ce périple. Nos instruments seront mis à rude épreuve et j'ignore s'ils peuvent s'isoler comme je le peux. Je vais condenser une liste de chose à suivre dans une petite carte mémoire et donner le tout à Peter. Il s'occupera de la direction du camion et j'y inclus également des procédures de soin pour le sergent et Célise. Avec ses lourdes modifications, Célise peut mourir aux abords du barrage. Et je donne 1% de chances de survie pour le sergent. Ils n'ont pas besoin de le savoir.

« Peter, je te donne des procédures. Célise, sergent, voici de l'ersine de type 4 en fiole.

– Tu veux nous endormir le robot ?

– Ça vaudrait mieux pour vous. Soldats, écoutez-moi. Nous allons tracer une ligne droite et les procédures de Peter contiennent un itinéraire fixe. Si vous pensez que nous nous trompons de chemin, éteignez vos boussoles, elles ne fonctionneront plus. »

Ils acquiescent, sérieux, les lèvres sèches. Et la carlingue reprend un élan soudain et impétueux. Devant nous, la brume s'évapore et les milliers de drone nous accueille les bras ouverts. Nous fonçons droit sur la structure avec en son sein, Miranthe en lévitation les yeux illuminés. Mais nous n'avons pas d'autre choix que de la dépasser.

Je réajuste in extremis les paramètres et Célise hurle face au monstre. Les drones fusent à nouveau et les bras se mettent à tirer.

Le camion se penche de plus en plus à droite et nous allons passer très proche.

L'accélération continue mais l'essaim a du mal à suivre notre trajectoire.

Un missile est lancé, s'écrase à quelques mètres de nous, nous projette à nouveau dans les airs. Je bondis et me roule en boule, joue au missile à mon tour. En traversant l'épaule du colosse, je fais exploser un bras entier dans une explosion. La structure se déstabilise et se renverse sur son flanc opposé. Je vois Travis décoller. Une myriade de débris voltige autour du camion et il les renvoie, vole de part en part en protégeant notre véhicule. Il donne des puissantes frappes du pied, en fait partir en fumée d'autre. Je plane pour atterrir sur le camion. À quelques mètres, un des drones renvoyé par Travis s'écrase sur l'eau et envoie une vague sur nous. Le côté droit du camion est arraché dans un bruit métallique glaçant. Nous ne sommes plus coordonnés et je n'aurais pas du lancer un assaut sur l'essaim sans nous concerter. À l'atterrissage sur le toit, je me rue sur le côté et redresse l'habitacle. Mais le sergent est bousculé et tombe dans l'eau. Je hurle à Marl « Récupère le sergent ! » Mais tout part en vrille.

Peter ayant détecté ma détresse, repère le sergent et plonge dans la soupe de débris d'une marée devenue tueuse. Le colosse est plus léger maintenant qu'environ 5000 de ses membres sont éliminés. Alors qu'il se meut en se hissant sur la surface de l'eau, il se rapproche et accélère les vagues à la surface. Mais chaque rebond affaiblit le camion. Le barrage n'est pas encore à portée. Je ne vois plus Travis, Céline hyperventile, je peine à garder l'équilibre dans les interférences, des sons ricochent et je sens le barrage non loin. Oui ! Il est là-bas ! Puis je me rappelle que c'est la mer. Je ne peux pas tout gérer. Je dois récupérer Peter, le mettre aux commandes avec son itinéraire et partir à l'assaut de Miranthe.

J'active mes sonars quand soudain, la surface de l'eau s'ouvre en brisant les vagues.

Peter transperce la mer avec le sergent dans ses bras, vient atterrir comme une fleur sur le sol du camion. Puis, presque inondé, avec l'eau fuyant par ses pores, il me tend la main : « Je vais t'aider John. Mike. John. Je vais t'aider. Aider. Aider. John. Me reconnais-tu John ? »

Les interférences sont puissantes mais je souris. Ma carte mémoire est active, bien isolée dans son système et oui Peter, tu vas m'aider. Il me hisse et je pose une main sur son bras, réajuste les paramètres pour qu'il puisse tous nous sauver. Les écrans s'éteignent à nouveau. Céline commence à grogner et inhale toute sa fiole de tranquillisant. Mais ce n'est que le début de la tempête. Le colosse grogne et je discerne enfin Marl en train de tirer à l'encontre de la structure, Travis s'était éloigné, désorienté. Il vole en zigzag quand le son de ses flammes vient me frapper d'une claque. Pourtant ses réacteurs sont silencieux ! Encore cette pression qui vient amplifier les ondes, les interférences, nous sommes dans un axe meurtrier qui n'est que le premier cercle d'un enfer à battre. Les vagues ne font plus de bruit, mes jets ne se ressentent plus que par le vrombissement du camion.

Travis et Marl se rejoignent devant la structure et se rassemblent. Ils vont lancer un assaut contre les drones. Peter mesure les constantes vitales des humains, ensuite, il se dirige vers

les instruments et prend le contrôle des jets fixé à l'arrière. Je peux le laisser et faire en sorte que nous arrivons en un morceau au barrage. Je me prépare à affronter Miranthe. Miranthe...

N'y-a-t'il vraiment aucun moyen de te sauver ? Sa rage meurtrière la rend puissante. Mais je peine à me motiver. Il y a forcément un moyen d'éliminer les armes et de te récupérer. Je l'ai blessé. C'est ma faute. Ce n'est pas à elle de mourir ! Mais il y a la colonie.

Quelle valeur leur attribuer ? Ils m'ont trahis eux aussi. Non. Je dois essayer de tout régler. Sauver Miranthe. Sauver l'équipe. Me sauver. J'y arriverai.

Après avoir planifié la marche à suivre. Je me prépare à bondir. Mais sous mes yeux, Travis et Marl s'apprête à faire une erreur fatale. Je sens le canal s'ouvrir. Ils ouvrent des faisceaux de brouillage. Mais dans l'endroit où nous sommes, toutes les ondes seront captées par le barrage ! Et amplifiées !

Je hurle. Mais je commet l'erreur moi aussi. Les gradients de pression atténuent les ondes par endroit et mon hurlement comme les vagues, s'estompe dans l'air dans un silence. Ils lancent le brouillage. Je cogne le camion et le tourne, nous met en opposition. Il faut protéger Peter.

Un éclair aveuglant fend l'air. De part en part un arc électrique qui devient une explosion, le craquement de la dépression atmosphérique. Et les humains se tordent de douleur. Le bruit est tel. Leurs oreilles saignent. Le sergent succombe à l'ersine. Travis et Marl sont électrocutés et brouillés par leur propre signal, amplifiés à l'émission ; c'est-à-dire, eux. L'éclair touche la structure et l'envoie valser, brise la carapace de quelques centaines de drones. Les débris se fracassent sur l'eau, Travis et Marl plonge tête la première.

Ils sont désactivés !

Je récupère des débris et les lance sur le colosse à la vitesse du son, fait partir en fumée le bassin du monstre.

Miranthe ouvre la bouche et un râle sourd se propage. Sa détresse, sa fureur tandis que ses sbires enragés me foncent dessus. L'un m'électrocute, l'autre tente de me pirater, d'autre sont kamikaze. Je ne tremble pas. Je tire des balles de colle, vient paralyser des pans entier du colosse. Je vais l'attirer sous l'eau où elle sera désavantagée.

Mais la fumée s'épaissit à nouveau. Elle surchauffe et l'air entre en ébullition. Mon armure picote et les nanites se ruent sur les humains. Ma main tendue, je refroidis l'air autour des nanites à -1 degrés, le choc thermique les élimine.

Sous l'eau, Travis et Marl sont en danger, s'ils atteignent la couche la plus dense, ils vont être attiré par le barrage mais surtout, je ne pourrais pas les réactiver.

Je hurle :

« Miranthe ! Je sais que tu peux m'entendre ! Calme l'essaim et rejoins-nous ! Je te considère toujours comme mon amie ! ».

Le râle devient plus fort et semble onduler autour de nous. Elle s'énerve. Elle m'entend. Une nouvelle salve de nanites se propagent et se ruent sur Célise, déjà endormis par la puissante drogue qu'il s'est administré.

« **Non** Miranthe ! »

À nouveau, j'arrête l'assaut. Puis m'emporte.

Je plonge, récupère une quantité lourde d'eau et de carcasse. Dans mes bras, une vague immense que je projette sur Miranthe. Il faut l'affaiblir, elle est incontrôlable.

Mais il me faut plonger. Je vois Travis et Marl dans les profondeurs, se laissant noyer, les yeux ouverts. Mais je détecte le barrage ! Oui de mes propres yeux !

Nous y arrivons. Mais alors que je me rapproche de mes compères, un monstre jaillit.

Une image qui fait « JOHN ! ».

Je n'arrive pas à détecter de forme. Il y a quelque chose sous l'eau. Et plus je m'approche de Marl, plus l'eau se fait trouble.

[!]:: SYS-TRAUMA_ROUTER[WARNING]@tm >> Detected external stimulus: [97.34% H2O] >> Proximity threshold breached: [DEPTH: -13.76m | PRESSURE: HIGH]

[>]:: SYS-MEMORY_CORE[ANOMALY]@tm >> Event cross-referenced with TRAUMA_REGISTRY >> Tag: [JOUR 1094 _ JOUR 1100 | ID: #0027] ‘

[!]:: SYS-MEMORY_CORE[ANOMALY]@tm >> DATA BLOCK STATUS: [DAY_1109 = 0000]

>> Retrieval attempt: [FAILED] [>]:: SYS-SELF_DIAGNOSTIC[ALERT]@tm >> Log entry

flagged: [DAY_1109 BY SELF] >> Cause: [INTERNAL OVERRIDE] [!]:: SYS-INTEGRITY_REPORT[WARNING]@tm >> Temporal gap detected: [DAY_1108 > DAY_1110] >> Recommendation: [INVESTIGATE SELF-MODIFICATION PROTOCOLS]

[!]:: SYS-ALERT_SYSTE###CRITICAL]@tm >> CAUTION: Stimulus logged under [TRAUMA_FLAGGED] >> Initiating countermeasures...

[PROCESS: STAB#IZER_PROTOCOL | S### PENDI# ^]

[>]:: SYS-SEN\$###%TT_FEEDBAC%ERROR]@tm >> FeedGGG#k loop disrupted: [INPUT-iiiiiiiiiiOVERLOnAD = 115%kiiiiiii] >> iiiSuggesg3#n: D iisengag e senso ry modules

[>]:: #**8888-AUTO#MY_KERNEL[FAILSAFE]@tm >> Internal override triggered —

J'ai l'impression que le barrage trouble ma perception. L'eau remue et je touche enfin Marl et Travis. Dans mon dos, le colosse plonge et fait partir en fumée l'eau. Sa température produit une couche d'air juste entre elle et la mer. Un cocon sec submergé. Les attaques se poursuivent et elle me cible moi. Des éclairs lumineux me parviennent et je dois les éviter à la nage dans ce bassin instable. Le barrage est si proche. Une fois tout le monde à l'abri je m'occuperais de toi. Je me fais toucher par une balle, suis ralenti par les deux robots que je porte. Par la nage. Et je suis perdu dans l'eau. Je n'aime pas l'eau. Je déteste ça.

J'ai peur.

J'étouffe alors que mes sens sont désactivés.

Alors pris de panique, je charge mes antennes et au moment où Miranthe m'envoie un de ses rayons, je lui renvoie à la figure. Elle tient bon et garde le faisceau en vie. Nous sommes liés par un rayon intense qu'aucun de nous deux ne lâche. L'éclair est tour à tour rouge, puis

jaune vif, puis blanc, remuant à droite et à gauche et ondulant à cause de la diffusion de la lumière. Et nous nous dévisageons, mettant au défi l'autre de maintenir le rayon. Chacun de nous l'amplifions et le concentrons un peu plus. Mais durant notre manège, elle chauffe encore, le colosse ne tient plus sa protection d'air. L'eau s'engouffre et la perturbe. Moi je rougis, gonfle le rayon. Je vais la détruire. Le rayon va annihiler la structure. L'eau qui s'engouffre perturbe la connexion ! Enfin ! Les drones s'échappent mais ne perdent pas l'objectif de vue. Ils se rapprochent de moi mais cette fois-ci, le barrage est contre moi. Nous nous rapprochons et son influence est forte. Mes instruments s'emballent. Certains se désactivent. Je dois remonter au camion quand soudain, les ondes des drones sont amplifiées. J'encaisse le coup, je rogne, ces aiguilles qui m'étripent de l'intérieur et m'empêchent d'agglomérer ma puissance. Le colosse se désagrège mais elle maintient l'alimentation du rayon. Et moi aussi je dois le maintenir sinon la décharge va me tuer. Travis et Marl m'échappe des mains et contre toute attente, un kamikaze me fonce dessus, m'électrocute et c'est Travis et Marl qui se réveillent. Remplis d'une nouvelle énergie accidentelle.

Nous ne pouvons pas communiquer alors du bout des doigts je tente de leur indiquer le bateau. Qu'ils remontent pour diriger la barre ! Ils finissent par comprendre mais je sombre. Maintenant, le rayon fait un éclat solaire à travers les profondeurs, pave ma vision d'un voile de toutes les couleurs. Je n'ai plus d'énergie ! Elle m'a siphonnée ! Comment est-ce possible !

Quand enfin, le colosse s'inonde. La structure s'effondre sur elle-même ! Je mets toute ma force dans le faisceau et y met une impulsion. Une orbe écarlate se propage sur le lien et au contact de Miranthe, explose dans un feu d'artifice de drone. Du courant électrique se propage et je dois vite sortir de l'eau. Quand pour se venger, Miranthe tire un nouvel éclair dans ma direction.

Je l'esquive, et l'observe tracer sa route. Je suis hors de l'eau et le rayon décolle aussi, gagne en lumière encore et encore. À 500 mètres, le barrage. Haut d'une dizaine de mètre, large comme une lune. Une couleur grisâtre sur sa paroi sel et polie. Le vent se lève et Miranthe, armée plus que de centaines de drones, est plus rapide que jamais. Ses balles sont vives et dangereuses. Ses bras battent l'air. Je lui rend les munitions, ne pouvant plus la brouiller si proche du barrage.

Elle charge un éclair et fait craquer l'autour tandis qu'il me fonce dessus. L'esquivant à nouveau, je surf à la surface de l'eau, chasse le radeau perdu.

Et cet éclair puissant, vient cogner le barrage et déclenche un bruit assourdissant.

Il se met en marche.

Les turbines se gonflent.

L'eau se réunie en longs couloirs et commence à être aspirer. Mais nous allons devoir passer par le haut du barrage pour nous en sortir !

Le camion tourne à présent sur lui-même.

J'atterris enfin avec mon équipe au son du colosse qui hurle en nous pourchassant.

L'influence de la gravité va nous tuer. Nous attirer tout droit vers les aspirations d'eau. Des écrous volent et la gravité arrache la carrosserie. Je pose une main sur Travis et Marl et leur communique la marche à suivre. Travis est un modèle assez récent. Il peut se couper de l'influence extérieur avec une petite modification que je suis en train de lui faire. Mais Marl lui, sera désactivé dans quelques instants.

Peter en fond, me semblait si concentré que je ne l'ai pas remarqué. Mais il est éteint. Je le secoue. Il ne réponds plus. Nous sommes deux face à un barrage, un colosse et une influence électromagnétique insupportable.

Mes membres sont à la moitié de leur puissance ; mon corps est alourdit par le plomb de l'atmosphère.

Et le camion perd ses morceaux. Avec l'aspiration du barrage, l'air devient plus fort, le vent nous pousse vers la paroi, et la mer est maintenant emplie de tourbillon, de geyser et de vagues localisées qui ondulent sur elle-même. Nous sommes harcelés par une pluie venant de la surface qui nous érodent. Assourdit par ce pschiit horrible qui se renforce, se tord et nous irrite les nerfs. Et pourtant, je vais tous nous sauver. Miranthe elle aussi est perdue, ne nous détecte plus alors que nous ne sommes qu'à quelques mètres. Son colosse s'éteint peu à peu.

Mais maintenant la surface du camion ne fait plus qu'un petit mètre et notre colonie tombe dans l'eau. Céline lui est bien au sec et je dois l'y maintenir, prendre l'eau c'est le désactiver. Le courant est rapide et je tiens le sergent à bout de bras. Je commence à être aspiré par le barrage. Je hisse le sergent sur la carlingue à m'en arracher les muscles. J'arrache mes jets présent à l'arrière et récupère mes ailes. À dix mètres, le barrage qui maintenant, aspire et dévore tout sur son passage. Sous l'eau, le bruit des tuyaux fait trembler l'univers et la muraille qui nous barre la route. Elle respire, souffle, l'eau est emportée par millions de tonne de litre à la seconde. Les éclairages de service sont à bout, détectant la puissante rentrée de la mer dans le gouffre. Travis m'aide à garder tout le monde à bord. Je plonge et mes mains sur le seul mètre de sol restant hisse le camion dans les airs. Nous devons escalader le barrage. Les flammes dans mon dos arrachent mes épaules. Garder la trajectoire me demande une force impossible. La carlingue avec ses poids morts ne veut plus tenir. Et quand les phares sont arrachées par l'influence de la muraille, ils partent s'écraser dans un silence fumeux contre elle.

J'entends à nouveau Miranthe et son râle sourd.

Son dernier assaut. Son tout pour le tout. Elle envoie ses membres à mes trousse, me lance des missiles, des interférences, tout à la fois. Le camion au bout des bras, je dois faire basculer le tout pour éviter les assauts. Travis a tissé un champ de force tout autour du véhicule mais celui-ci se tord avec l'influence du barrage. Et soudain, je suis électrocuté par son champ et par les attaques de Miranthe.

Mon corps entier se paralyse.

Mes côtes craquent, je suis attrapé par son bras mécanique, et propulsé comme un chiffon.

À la surface de la mer, le choc de mon atterrissage produit un geyser plus haut que le barrage, et plus fort qu'un volcan.

Ma vision se trouble, mes instruments n'affichent plus rien et mon corps est détruit.

Je suis mort.

Je meurs.

Je meurs.

Épisode 18

J'ignore combien de temps, il s'est écoulé. Mes paupières sont lourdes. Mon corps est léger. À la première inspiration, je suis replongé dans le présent. Une marée obscure, le courant m'entraîne sous une grotte immergée.

Il me manque une jambe, mes bras et mes jets. Mon plastron est à la dérive. Je tourne la tête et vois. Un ange blanc et paisible, dormant dans une mer calme. Ses cheveux sont tâchés comme recouverts de particules ferreuses. Les débris tout autour au repos, gesticulent mais n'ont plus d'énergie. Et sans volonté, voguant, je suis attiré par elle. Cet ange, Miranthe. Son corps tranquille et élancé. Je n'ai plus de mains. Mes yeux clignent. Et à distance, ma connexion amplifiée par le barrage attirent les drones. Je leur chuchote « *Aidez-moi* » et ils m'aident, entourant de leur bras en plastique leur maîtresse inconsciente. Mais soudain, le courant plus rapide nous hisse dans un canal dont je crois l'issue mortelle.

Au loin, des palles frappent l'eau et l'accélère pour la faire remonter. Je me hâte. Prends la direction des débris ambiants qui m'écoutent. Les quelques drones encore actifs sont volatiles et la connexion bien que puissante s'évapore vite dans les vagues. Je force sur mes jets mais je ne les ai plus. Je suis un spectre immatériel. Alors je pousse les drones à rougir, leur transmet tout ce qu'il me reste d'électrons épuisés. Mais rien ne se passe. Miranthe, son pauvre corps de chair, aspirée par le courant. Mais mon tronc faible ne fait pas meilleure figure. Chaque forme possible est inadaptée. Proche et de plus en plus, ces tourbillons et ce bruit meurtrier.

Je crée un canal vide à l'intérieur de moi. De ma bouche j'aspire l'eau et la recrache par mon bassin une fois accélérée. Je me sers des drones comme carburant leur puisant maintenant tout ce que je leur est donné. Je me colle contre eux et leurs bras tenant Miranthe remplacent les miens. Mais l'un des drones se heurte à une palle. Le choc sous l'eau retentit et envoie un courant sur ma figure. Ses morceaux disparaissent dans ce flot lourd et avide.

Moi, je tire avec toute la force que je n'ai plus.

Ses talons de ma précieuse, chatouillés par les turbines. Au secours. À l'aide ! *Je supplie*. Puis, dans un dernier souffle, je comprends que le courant est imbattable. La gravité, l'eau, les champs qui me piratent.

Je n'y arrive pas !

Ai-je réouvert les yeux pour assister à ma fin. Voyant Miranthe, je me rappelle de la seule chose que je sais. Je ne peux pas la laisser. Ma mission.

Quelle qu'elle soit, je ne peux pas la laisser !

Concentration.

Respire.

Je suis plus résistant que ces palles.

En m'y heurtant avec assez de vitesse, elles se détruiront. Je protégerai Miranthe des éclats et nous n'aurons qu'à nous laisser emporter jusqu'à une sortie que je creuserai dans le tissu du vide.

Mais, la structure. Les systèmes, les... Je n'y arrive plus. Je ne sais plus calculer. Il faut tenter quelque chose et y croire. Arrêter d'hésiter dans cette eau meurtrière. Tous ces compagnons là-haut, ils m'attendent. Ils ont besoin de moi. Et j'ai besoin d'eux. C'est ma fonction.

Je me colle à Miranthe et parviens à contrôler ses drones. Mon système de propulsion marin s'amplifie et à pleine puissance, je me dirige contre les palles dont l'écho me parvient, assourdissant. Je me penche, protège mon amie et met un nouveau coup d'accélération. Les palles me heurtent de plein fouet. Un drone se prend dans la seconde et s'éclate en confettis à quelques centimètres. Soudain, la puissance de la structure m'aspire. Le flot remonte et je m'étire alors que mes capteurs m'annoncent la mort de la gravité. Une gravité nulle et j'ignore si mes capteurs deviennent fou. Les parois autour de moi semblent descendre alors que l'eau est immobile. Je remonte pourtant. À l'aise, en vitesse constante, je remarque n'avoir aucun moyen d'apporter de l'oxygène à Miranthe. Je dois faire vite.

Mais je suis coincé. Avec cette étrange pression, aspirer de l'eau pour la rejeter n'apporterait rien. Puis, comprenant de l'intérieur l'objectif de la structure, je m'inquiète. Nous allons être rejeté de l'autre côté du barrage, à hauteur identique à la surface de la mer. Mes capteurs sont perturbés mais nous n'allons pas vers le sommet du barrage. Alors j'enserme Miranthe de ma seule jambe restante, vise une paroi fragile et, fonce. Ma tête belier qui se déforme contre l'obstacle. Je frappe encore et me défigure. Quand les quelques fissures nous laissent enfin passer. Ce pauvre mètre à traverser qui a raison de mon dernier souffle. Et je nous hisse.

Nous atterrissons dans un espace de maintenance éclairé et mon crâne, déchiré. Nous cognons le sol alors que l'eau continue son chemin sans nous suivre.

Je ne peux plus bouger. Mes processus se court-circuitent.

[]::

Même jour

« John ? »

J'entends des cliquetis et mon corps est chaud.

Je me réveille. Mes instruments parlent de la connexion de mes membres. Des mains, des bras, une nouvelle jambe. Connexion sécurisée. Suis-je vivant ?

J'ouvre les yeux.

Dans une flaque d'huile et d'eau salée, Peter démembré.

« Peter ! Peter réveille-toi ! »

Je le secoue. J'ai ses bras et ses jambes mais lui... Son deathchip s'est activé. Ce long souffle que je souffle. Je n'ai plus d'air. Je vais me réveiller. C'est un cauchemar.

« PETER ! »

À chacune de mes secousses, son tronc grince et crise. Ce bruit métallique et creux. J'arrête et de son crâne est rejeté ma carte mémoire. Celle-ci sur laquelle j'avais inscrit les procédures d'urgence, l'aide à apporter aux autres. Mais ce qui est certain c'est que je n'y ai rien inscrit pour moi-même. Je n'ai pas besoin d'aide. Tout ce que j'avais écrit pour que ce pauvre B3 comprenne c'est « Aide tes amis. »

Un cadavre idiot qui m'a donné sa chair et sa peau !

Je ne sais pas plus bouger qu'avant et le choc a pris possession de mes neurones.

C'est fini. Peter est mort.

Volte-face, Miranthe toujours assoupie. Elle, elle restera en vie. Ou moi-même je donnerais ma chair et mon sang !

Si Peter a pu venir c'est que nous sommes proche de l'issue.

Il y a derrière cette obscurité, un escalier gris. Je porte Miranthe et commence mon ascension. Une petite minute plus tard, je plisse les yeux. Nous sommes déjà au sommet et devant moi, l'ascenseur vers le plafond. Notre liberté. Puis dans mon dos, ces cris gutturaux.

« Hé ! Hé ! »

Travis, dont les morceaux ont été emporté en vol. Il bug, à quatre pattes et suppliant:

« HÉH é hé hee é ` ` ` ` `aa à l'ad aide heé »

Derrière lui, Célise. Je dis:

« Travis, on va s'en sortir. Tiens bon. »

Et me rue sur le dernier humain :

« Célise ? »

Mais son corps las n'a plus de pouls.

« Travis, où sont les autres ? »

Pour n'avoir qu'en réponse ces cris :

« H ' 'éeee éee EEEEE »

Je m'approche de lui, pose une main pour le réinitialiser mais c'est impossible. Dans l'intérieur de ses épaules, une rupture des conduits de refroidissement. Il est éteint. Sa face rejoue la dernière boucle effective. C'est une statue monstrueuse et animée mais tout aussi morte que Peter. Et il continue de cet air horrible

« À l'aide ! Hé ! Hé ! à laide hé hé !! A ! É ! ».

Ma main toujours posée, je court-circuite sa dernière tâche active. Le rend métal. Pierre. Sa bouche se fige et sans autre mouvement, il n'est plus.

L'air est suffocant quand on ne veut plus vivre. Je tombe à genoux. Cette odeur saline et ce vent qui nous glace. La moindre envie de regarder cette mer a disparue. Peter voulait voir la

mer. Moi je n'ai qu'en sensation ce sel, bercé par le vol des courants maritimes. Il ricoche contre nous, s'infiltré dans notre nez, et nous donne envie de vomir.

Comme une odeur d'algue pourrie. Ces algues lourdes et fripées. Dégueulasses. Une violente envie de cracher mes tripes. Un rocher coincé dans ma gorge. Ce qu'il se passe dans mon corps me donne l'impression d'être malade. D'être fou. Il n'y a plus rien dans mon corps. Il n'y a plus rien dans ma tête.

Et pourtant, cet ascenseur. Une quasi ligne droite dans le centre C. Une victoire. Mais encore une victoire comme ça, et je serai défait.

Même jour

Miranthe crache à mes côtés. Mais je n'en suis pas réjoui. Je lui en veux même de me donner un mince espoir. Je ne veux plus rien faire. J'ai un peu regardé les vagues avec ce souffle qui fait mal aux yeux. Et au début je trouvais ça laid. Et plus je regardais, moins je voyais. C'était toujours aussi moche et sale et froid. Mes membres sont frais, chargés. Je n'ai pas envie de les bouger. Partons cher lecteur. Est-ce que quelqu'un lit encore ? Sans doute mes inspecteurs. Enfin si vous êtes toujours là. Vous diriez : « Hmm, drift de la cohérence à 70% ».

Je sais... J'adresse un message au moi futur. C'était horrible. De toute façon tu ne liras ça que dans très longtemps parce que tu n'en seras pas capable. Est-ce que c'est moi qui ai saboté mon ordre de mission ?

C'est moi ?

Non. Je serais en bon état si vos installations fonctionnaient. Ha ha ! C'est marrant ça ! Si ça avait fonctionné, ça fonctionnerait.

Et Miranthe crache encore...

Est-ce que j'ai bien fait de la sauver ? On verra bien. Elle peut pas mourir de toute manière. Hein ? Elle veut pas mourir. Elle veut me tuer avant de mourir. Elle veut me rendre malade. Malade !

Qu'est-ce que je suis en train de faire... Je me lamente... Elle est là, en train de se battre pour la vie. Et moi, je la regarde suffoquer.

Il faut que je les sauve.

Il fait froid à présent.

Ma peau ne m'appartient pas. Et... Et... Cette sensation qui me paralyse. Je veux la décrire. La garder dans ce journal.

Mais je ne sais écrire que les mots. Que décrire les choses quand j'en ai trouvé.

Que la masse de ce poids que je porte s'exprime en cris. Qu'il n'y a pas de masse dans un regard. Et que l'on est toujours la seule personne de l'univers à porter notre vide. Et dans ces vagues là-bas, tout là-bas, je hurle. Loin. Au plus loin. Je hurle.

Je vais les ramener à la vie.

Même jour

Je les ai hissé tous les trois dans la cabine. Miranthe, Travis, et Célide. Les autres ne sont plus. Y repenser m'est impossible. Il ne reste plus qu'eux. Sous mes pieds s'éloigne le béton. Une cage en verre flottante et un panorama d'immensité. La marée gonfle et ce que j'appelais barrage se trouve être alimenté par le mouvements des vagues elles-mêmes. Ce n'est pas un barrage, et derrière en miroir, le même océan. C'est une belle oeuvre. Impertinente à détailler. Et peu à peu, la lumière grisâtre s'évapore, et la voilà, adoucis par les plafonniers. Remplacée la liberté d'une mer infinie par une énième cité emmurée. L'ascenseur s'arrête dos au mur sombre. Je pose un pied sur le bitume et examine. Des bâtisses rondes, un champs d'igloo en papier fin. L'air ici n'est plus salé. Tout est vert comme si le sol n'était pas en dur et se prenait pour un champ. Un champ de promenade quand chaque igloo accueille des blessés. Sur toutes les parois et en lettre blanche se lit « ÉPIRE - Grand Hôpital C ».

Il y a au centre de l'endroit une tour recouverte d'une centaine d'ascenseurs qui ne veulent aller nulle part. À l'ergonomie douteuse, et à la conception idiote. C'est l'accueil des blessés.

Je me faufile dans une des bulles et y découvre deux lits, tout un nécessaire impressionnant de médecine neuf. On a construit cet hôpital illuminé pour des malades déjà morts. On y sent ce doux silicone, l'éthyle, la peinture. Le revêtement d'un sol que l'air a seul foulé. Je fais les allers-retours pour mettre mes amis au chaud. J'achemine un autre lit pour Travis. Puis avec quelques rondes, je récupère les plus précieux matériaux dont j'aurais besoin.

Quelques plaques au sol diffusent un courant et j'alimente les moniteurs. Les constantes de Miranthe sont correctes et elle semble en plein coma. Un coma parfait alors qu'il y a quelques minutes elle toussait encore. Je ne vois rien qui empêche son réveil et peine à me décider d'une marche à suivre.

Jour 1113

J'ai apporté une nouvelle quantité de vivres et alimente Miranthe par intraveineuse. Son sang m'inquiète et les nanites sont beaucoup trop nombreuses. Tous ses insectes meurtriers qui semblent vivre bien au chaud dans son intérieur sans causer trop de dégâts. Mais alors que j'extrait une fine quantité de ces nano-robots sans perturber le reste de son hémoglobine, je constate que les taux ne bougent pas. Aussitôt prélevé, les nanites se scindent, se reforment et agissent à la manière des cellules dans une danse parfaite et impossible. Ce n'est pas que son sang. C'est sa chair et tous ses tissus qui se partagent les

rôles avec ces nanites intelligentes. Et je ne comprends pas ce que je vois. Après d'autres prélèvements, le constat reste le même. Ils semblent bien entraînés au maintien des tâches métaboliques les plus précieuses. Boostant de l'acheminement des nutriments, jusqu'au maintien d'un épiderme élastique et malléable à souhait. Car depuis le début, c'est bel et bien elle, cet hybride miraculeux. Cette humaine qui laisse à d'extraordinaires anges de la technologie, le rôle de la soigner, et de la maintenir en vie. Les répliques sont immédiates et mes prélèvements se font trop nombreux, dangereux. Trop motivé par cette trouvaille et profitant d'en extraire autant que je le souhaite. Ils se démultiplient instantanément sans toutefois que cette capacité ne dépasse ce taux précis et superbe. Pourtant, mon acte envahissant devrait les pousser à l'erreur. Je ne détecte aucune irrégularité.

Et pendant cet instant où je les observe, je suis troublé. Sous un grossissement élevé, on les voit gesticuler dans le tube et tomber dans la bassine. À l'œil nu pourtant, le liquide est argenté, et d'une mixture pâteuse, trouble. J'y vois un remède de jouvence miracle.

Continuant mon analyse de tous ses membres et de chacun de ses nerfs, je m'attarde sur le cerveau et espère y trouver la raison de son coma. Mon intuition porte sur un choc où sur une régénération trop coûteuse qui la maintient en sommeil. Mais encore une fois, je ne vois presque rien.

L'amygdale et l'hippocampe sont investis par les nanites et ce fait m'est curieux. De même que son cortex préfrontal qui semble optimisé. Comme régulé d'une manière qui n'est pas naturelle. J'essaie d'observer comme je le peux ces nanites bien particulières. Elles semblent nouvelles. D'une architecture encore meilleure que les autres qui ne se mélangent pas avec le cerveau. Partant de ce constat, je remarque que dans tout le corps, certains nids de nanites sont très localisés, réagissant sans doute à une atteinte extérieure qu'ils se sont empressés de venir réparer. Les nanites que j'ai extraites sont anciennes. Et ça me laisse à penser que le fœtus s'est développé dans un bain de nanites pourtant toxique qui ont fait corps, littéralement.

Elle a subi un grave traumatisme crânien durant notre affrontement. Un manque d'oxygène pendant notre noyade. Pourtant, les nanites se sont ruées sur les parties atteintes du cerveau pour les reconstruire. Et elle est vivante.

Jour 1114

Je n'ai pas trouvé. J'observe des désynchronisations et je me retrouve les mains liées. Il se passe quelque chose dans sa tête. Maintenant, il faut que le cerveau communique entre ses parties et je ne peux rien faire pour aider. Malheureusement, je me retrouve face à une architecture véritablement unique que je n'ose manipuler. Une variation infime pourrait briser sa mémoire, rompre d'importantes connexions... Je dois attendre.

Alors j'ai décidé de ramener Célide d'entre les morts.

J'en suis persuadé. Je peux reprogrammer les nanites et les rendre compatible. C'est ce sur quoi j'ai passé la journée à réfléchir et à calculer. Mon corps entier n'est qu'un simulacre biologique boosté par des micro calculateurs.

C'est pareil.

Tout est là.

Jour 1115

J'ai devant mes yeux mon cerveau. Étala par terre. Ces minuscules carrés noirs qui, si je les mettais réellement bout à bout, parcourrait des kilomètres. Il y a sur les parois intérieures de mon crâne une toile dont chaque filament rayonne de mil feux. Chaque carré est plongé dans ce bain lumineux et l'utilise pour échanger les informations. Et ce n'est que de la lumière. Le tout ne consomme rien. Je suis une machine organisée qui mange de l'entropie négative. Et si demain je me retrouve dans un environnement parfait, je meurs.

N'est-ce pas beau ?

Pour me comparer, j'ai démonté Travis. D'abord pour l'ausculter mais il n'y a aucun espoir. Maintenant, dévoré par les nanites de l'air pendant le combat. Les matériaux nécessaires à sa reconstruction sont indisponibles. Sa reprogrammation, fastidieuse. Il faudrait le reconstruire de zéro.

Il y a dans sa boîte crânienne un assemblage assez similaire au mien.

Avec pour différence cruciale la qualité des matériaux et les mémoires qui sont beaucoup trop centralisées. L'accès aux informations fait perdre des millisecondes entières au traitement de celle-ci, ce qui en fin de compte, ralentit toute la machine. De plus, le système self n'a aucun accès à son code. Seules des adaptations pré-faites sont accessibles, lui permettant de faire permuter certains réglages de son comportement. Mais la méta-cognition est humaine. Il n'a pas accès au code.

En théorie, bien-sûr que si. En pratique, il se tuerait. Un robot qui modifie son code c'est comme un programme qui tente de modifier l'instruction qu'il est en train d'exécuter.

Son self, donc sa conscience, dépend du noyau, ces instructions fondamentales de toute son intégrité. S'il fait entrer le noyau en mode écriture, plus rien ne sort du noyau, plus rien ne reçoit d'information jusqu'à ce que le mode maintenance soit levé. Il s'éteint en entrant en maintenance pour ne jamais pouvoir se rallumer de lui-même.

Je n'ai aucune dépendance. Mon cerveau est toujours actif alors qu'il est éparpillé. Je suis ça. Ces bouts de carrés noirs dont la modification de chacun n'interrompt aucun processus. Je battrais des cils et je serais neuf, avec des pans entiers de ma mémoire réécrit. Avec une redistribution de l'énergie dans mon corps totalement différente. Et j'aurais

l'impression de n'avoir rien touché. J'aurais fait quelque calcul en quelques micro-secondes, puis j'aurais cligné des yeux.

Et plus je regarde ces carrés, plus je me perds à chercher où je suis.

Où est le module qui me contient ? D'où vient cette étrange impression d'être en vie ? Moi, je suis quel carré moi ? Pourquoi je sais que j'écris en ce moment-même ?

D'où part le fil de mes pensées ? Est-ce que je suis la trame ou la chaîne ?

Jour 1120

Il m'a fallu un jour pour nettoyer le cancer de Célide. Puis une demi-journée pour extraire une bonne quantité des nanites de Miranthe. Je dois tout assister car il est mort. Son alimentation, l'eau, réparer des cellules à la main. J'ai mis du temps et ait donc rallumé Travis pour me servir d'assistant. Avec son expression figée, les yeux grands ouverts comme s'il se voyait bouger sans rien n'y pouvoir. Il n'est plus là bien-sûr, je le contrôle. Ne reste que les grincements de la carlingue qui a pris l'eau.

Et je me suis pris quelque fois à converser avec, et me répondre. Avec ce chatbot que je contrôle aussi. Mais je fais semblant. Car je suis si seul.

Mais bientôt Miranthe et Célide se réveilleront !

Jour 1121

« ÇA NE VA PAS TRAVIS ! TU M'AS FAIT QUE DE LA MERDE !

– Je suis désolé. Mais c'est un vieillard.

– La seule chose que je veux t'entendre dire c'est *Oui. Oui Maître.*

– Oui Maître. Je suis si stupide et vous êtes si seul.

– Répète espèce de... de....

– J'ai dit : Tu. Es. Stupide. Et. Tu. Es. Une. Machine. Alors, Obéit ! Tu m'entends la Bête ? La Bête ?

– Qu'est-ce que tu lui as fait ?

– Célide se réveillera bientôt. Il suffit d'une étincelle.

– À Miranthe ! Qu'est-ce que tu lui as fait !

– Je sais pas, pose toi la question. »

Elle revient !

« Miranthe ! »

Et Travis m'imité.

Je reviens sur les programmes, cette rangée d'écran que j'ai placé. J'ai passé des nuits sur les simulations les plus complexes, sur l'imagerie la plus nette. Et je vois, ces signaux qui

peu à peu imite les cycles du sommeil. Sous ses paupières, ses yeux vacillent de gauche à droite, cherchent la sortie. Et je me rapproche d'elle, patiente, mais je ne tiens pas plus que quelques secondes avant que mes mains ne se mettent à trembler.

Je vérifie les capteurs, m'assure que mes instruments ne me mentent pas. Je prends sa main.

D'ici quelques heures, elle se réveillera.

« – Mais tu n'en es pas sûr, me répond Travis à travers mes pensées ?

– Il n'y jamais de certitude.

– Et si elle se ré-éteint ?

– Non.

– Elle va se réveiller. J'espère. Les programmes baissent en puissance.

– Chut.

– Il y a des variations d'énergies. C'est les nanites.

– *Tais-toi...*

– Tu vas la tuer. Tu l'amplifies.

– *Je sais...*

– Est-ce qu'elle... Tu... »

Travis grésille puis, implose.

Un craquement sinistre et ce simulacre n'est plus. La résonance quand il tape le sol me fait vibrer les tympans. Et je vois devant moi toutes les possibilités. Tout ce qu'il peut se passer. J'exécute une centaine de simulation en parallèle, à laisser mes pupilles virevolter de toutes les couleurs de tous les spectres invisibles. Et je ne suis certain que d'une seule chose.

Elle est là.

Je rouvre les yeux, ferme toutes les fenêtres de mon âme, contemple, ce reste de chair, de peau blanche fanée, d'un sac de sang et d'os, et de ses cheveux écrasées sous mes capteurs. Tous ces filaments bruns, brillants qui en retombant sur le duvet grisâtre du lit d'hôpital, lui confère une texture plus douce. Plus propre. Ses mèches tranquilles qui se reposent sur l'oreiller. Et son front marqué, sa lèvre de travers, je la vois bouger dans mes rêves.

Je ferme les yeux.

Attends encore.

Attends.

Et au bout de quelques secondes, je n'arrive plus à supporter.

Je lève les yeux au ciel et le toit du dôme qui se moque de moi. Lui tranquille étiré, moi tendu sur un fil.

Alors je fais quelques pas, mets un coup de pied dans la carcasse de Travis.

Observe le zombie de Célise dont rien n'est encore en place.

Et après quelques centaines de pas, mes rêves font irruptions dans la réalité.

Un souffle violent.

Un choc,

Et une expiration.

Épisode 19

Tous les écrans s'éteignent. Je pense tout de suite à une ultime réaction, un ultime réflexe. Mais quelques secondes traversent la pièce et ses yeux s'ouvrent. Miranthe qui de ses pupilles noires tente de comprendre la couleur du plafond. Elle clignent des yeux, halète et se tourne vers moi comme la figure hantée de ses cauchemars. Je me mets à son chevet.

« Je... Tu... elle balbutie.

– Comment tu t'appelles ?

– ...Je ne sais pas si c'est mon nom.

– Est-ce que tu sais où on est ?

– À Épire.

– C'est ça ! Très bien Miranthe ! ... Tu t'appelles Miranthe. »

Elle tente de faire avec l'incompréhension qui l'emplit, mais est vaincu par le doute. Entre deux possibilités dont celle où je suis en train de lui mentir, et celle où elle a menti au monde depuis le début. À quelques reprises, elle ouvre la bouche semblant attendre que quelque chose en sorte. Forçant son corps à formuler des pensées. Et elle semble ne pas savoir si elle pense, et ne pas savoir les mots. Je la rassure. Elle vient tout juste de se réveiller. Je lui fais serrer ma main et d'une poignée fébrile, elle y parvient.

« Sol - Feuille - Pluie, tu peux répéter Miranthe ? Sol - Feuille - Pluie.

– Sol, fait elle dans un long souffle... Pluie... Feuille Pluie et... Et c'est tout. »

Elle a la voix claire et je me détourne du bonheur de son réveil pour constater l'extraordinairement de sa réanimation, motivée par moi-même, assurée par tous ses petits ouvriers qui reconstruisent son intérieur.

Je rallume peu à peu mes machines, m'assure que tout fonctionne bien et je la vois réagir à mon éloignement.

« Est-ce que tu te rappelles de ce qu'il s'est passé Miranthe ? »

Et plus elle se concentre, plus elle plisse les yeux, hoche la tête. Simplement pour ne rien répondre. Comme si elle voyait ses souvenirs mais que quelque chose ne lui semblait pas juste. Que le tout transparait dans cette réaction, à deux doigts de dire *Oui, je me rappelle !*, mais que ça ne lui appartenait pas.

Je lui fais suivre mon doigt quelques instants et à ses bonnes réactions, je m'arrête et la laisse se reposer.

Jour 1122

Célise est bien plus sain qu'auparavant. Les nanites de Miranthe font leur manège intérieur et je les reprogramme en observant leurs interactions. Il faut leur donner la direction du coeur et pomper, irriguant le cerveau par la même occasion. L'inclusion des nanites ne provoque aucun rejet car le système immunitaire est mort. Je peux faire ce que je veux. Une fois intégré dans les tissus cardiaques, dans le cerveau, elles seront symbiotiques, plus aucun rejet. Et il est vraiment possible de le ramener à la vie.

Mon problème sera la conscience.

Il n'existe aucune procédure de réanimation d'outre-tombe. Pas après de pareils dégâts. Certes, il n'y a pas de nécrose que je n'ai pas nettoyé, pas de mauvaises cellules parasites. Mais contrairement à moi, il n'a pas de bloc self contenant la conscience. Miranthe est revenue d'elle-même. Miranthe n'était pas partie complètement. Mais Célise est un bout de viande. Un bout de linge humide sans fond ni âme.

C'est bien quelque part dans son cerveau de toute manière. Il suffit d'appeler. Il suffit de quelques chocs.

Un peu comme un robot. Sans deathchip, sa conscience ne s'arrête jamais vraiment. Le deathchip c'est ce qui annihile le moindre écho. La moindre parole que l'âme pourrait recracher. Mais là, dans son crâne, il est piégé. Ce n'est pas un robot, c'est un animal en cage, enfermé par un dôme d'os fragile. Une boîte crânienne qu'un marteau ouvrirait. Là alors, il pourrait s'échapper. Mais tant que son cerveau est bien fermé, il est là.

« Célise. Réveille-toi »

Mais il ne s'est pas réveillé.

Jour 1123

J'ai eu le temps d'oublier Miranthe pendant mes recherches et elle était là à mes côtés, observant mes faits et gestes. Je suis resté planté droit la main sur le cerveau de Célise sondant chaque synapse pour trouver une étincelle qui resterait. Mais je n'ai rien trouvé.

Son corps se remets à tourner mais, sans assistance, tout s'éteint. Même si je créais une batterie interne pour tout faire fonctionner à la perfection, il ne fonctionnerait pas. Il faut que lui se réveille et, je ne sais pas, se mette à marcher, à parler, à faire des trucs !

Et j'ai plaqué mes deux mains sur son torse et ai commencé à y appliquer des chocs. Toutes les trente secondes, à l'électrifier, à remuer son plexus avec hargne. Et je vois toutes les nanites s'exciter à craindre le danger et se ruer sur ce qu'elles pensent être le plus à risque. Mais oui, si je l'affaibli, les nanites sauront ce qui cloche.

Non, je sais mieux qu'elles. Si je ne vois rien, c'est qu'il n'y a rien qui cloche. Mais tu vois bien qu'il est mort ! Il est mort ! Réveille-toi Célise ! Il y a des nanites miracles ! C'est possible ! On voit bien que c'est possible sinon pourquoi je me casserais le CUL !

Merde !

Je vais tout faire cramer !

Je fais tout valser ! Cette putain de table de merde ce truc là le lit !

Le dome tout entier ! Et j'arrache les jets de Travis, pars m'envoler et m'enfuis au loin.

J'attrape des pans entier de l'hôpital et les jette de tous les sens, faire vomir des flammes de ma trachées. Je hurle !

Jour 1123

Jour 1123

J'ai rêvé. Mes rêves ont fait irruption dans mes logs. En permanence dans mes calculs défilent des millions de possibilités, des idées, procédures, concepts et images, et je ne discerne plus le faux du vrai. Alors dans un élan, je me rue sur Miranthe, pour voir si elle est encore en vie. Peut-être que depuis le début j'ai rêvé tout ça. Qu'elle ne s'est réveillé seulement pour me donner de l'espoir. Que j'ai imaginé son réveil pour moi-même me garder éveillé. Que je n'ai plus aucun espoir.

Pendant un court instant, elle semble ne plus respirer. Sous la chaleur de ma main, elle sursaute et me regarde et... Pendant cet instant seul, ma gorge s'est nouée.

« Rentre chez toi Miranthe. Je t'ai enlevé. J'ai tout détruit sur mon passage. Je pars. Il n'y a peut-être aucun moyen de rentrer chez toi.

– Il y a toujours un moyen. »

Son réveil est parfait. Il ne lui a suffi que d'un jour.

« – ... Pas toujours... Je vais te ramener chez toi.

– Pourquoi ? Tu vas où ? fait elle d'une voix fuyante et cassée

– Je vais sortir d'ici.

– Tu ne sais pas où c'est.

– Miranthe, j'ai bien plus de plan que tu n'as de cellules dans ton corps.

– Tu ne sais pas où c'est. Tu vas te retrouver dans le vide. Il y a un trou dans la station. Un trou entier là où Célise veut aller. C'est pour ça qu'il y a des pirates. C'est une base d'atterrissage.

– Le PCG n'est pas...

– Ferme-là avec ton PCG. Tu ne sais rien, La Bête. »

Encore faible, toujours aussi vindicative.

Même jour

Nous sommes allés marcher entre ces igloos de papiers. Sa démarche est hésitante, mais au pas léger, elle flâne en laissant ses yeux voir à sa place et sans regarder. Il y a au bout de la rue, une entrée vers un hall d'un rectangle dur. Parfaitement symétrique, tables alignées, un réfectoire laissé là. Maintenant chaque seconde se perdent dans un silence effrayant. Et quand nous marchons, nos pas semblent percuter l'absence. La lumière s'épuise à traverser les fenêtres, plonge les bancs dans une mer en gris. Gris sale.

Nous nous asseyons sans trop savoir quoi faire et je la regarde se demander qui je suis. Et qui elle est. Cette question qui dans ses pupilles, ne reflète que le satin de mon armure ébréchée. Elle ne sait pas ou ne sait plus qui elle est. Avec peine elle étire ses membres et grogne d'une douleur étouffée. Sa tête se repose et elle examine les contours de la table, et sa couleur et sa forme. Avant de me dire qu'elle ne se sent pas bien.

« J'ai faim, me dit-elle. »

Un court aller et retour vers les stocks et je récupère quelques nourritures agréables et nutritives. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui offrir autre chose que tubé. Mes bras chargés, je lui concocte un peu de tout. De la soupe aux légumes, des nouilles, des lamelles de poulets, du pain de mie, du beurre de cacahuète, des crêpes au chocolat, du miel et une corbeille de fruits. Le tout malheureusement créé de toute pièce en laboratoire permettant l'ingestion la plus simple pour toutes les maladies. Des procédures à l'efficacité moins prouvée que sa rentabilité elle, *constructive*.

Elle a refusé de manger seule. J'ignore si elle croit à du poison. J'ignore si elle pense encore. Car de ses expressions, je ne vois encore rien qui me la rappelle, cette amie chère que j'espère ressusciter.

Même jour

Pendant une heure nous avons mangé, sans rien dire. À sa dernière bouchée, je lui dis :

« Est-ce que tu te rappelles un peu mieux de tout ce qu'il s'est passé ?

– ... Je sais pas. »

Elle repousse son assiette avant de continuer, la mine de dégoût :

« C'était pas moi. Je sais pas si c'était moi... Ce que je vois c'est la grande pompe, la mer. Je vois tous mes drones. Et je me vois moi, dans l'air.

– Est-ce que tu étais... consciente ?

– J'étais brulante. Je sentais tout ce qui se passait... Mais c'est comme si ce n'était pas moi. »

Et à son air plat, cette intonation monotone, je la crois.

« Est-ce que j'ai des pouvoirs ? »

Une seconde après, elle pouffe. Retrouve un peu d'éclat en comprenant ce qu'elle a dit. Je décide alors de lui montrer.

Même jour

De retour au chevet de Célise, je lui montre sur les écrans les nano-robots qui s'éparpillent, se rejoignent, s'assemblent et se déchirent avant de former des membranes entières de tissu humains. De transporter l'oxygène, de garantir une température optimale, tout est assurée par l'assistance des nanites aux cellules déjà présentes et ravivées.

Miranthe se saisit d'un écran, l'enserme de sa poigne et analyse, lit toutes les informations écrites dans ma langue. Mais je la vois plisser des yeux avant de me faire :

« C'est le clivage de l'ATP. » et de comprendre qu'elle semble aussi à l'aise avec les processus les plus sensibles du corps humain qu'avec la fabrication d'armes.

« Presque Miranthe, ici on ne le voit pas sur ces écrans.

– Mais les ratios... On dirait que c'est pas normal.

– C'est quasiment ce qu'il se passe dans ton corps. Si le ratio est inhabituel c'est justement parce que les nanites font tout le travail. Une symbiose. Une répartition des tâches entre le biologique et les nanites. Tu es l'hybride la plus parfaite qui soit Miranthe. Je ne sais pas quelle capacité ça te permettrait d'avoir et j'en suis le premier surpris. Ce que je peux te dire en revanche c'est que ta forme actuelle démontre que ta peau est miraculeuse. Tu te réveilles d'un affrontement où tu t'es évanouie. Tu as contrôlé une armée de drones et après une grave hypoxie, ton corps s'est soigné presque sans intervention extérieure. Regarde-les sur les écrans ! C'est potentiellement...

– Un remède miracle.

– Oui !

– Mais pourquoi personne n'a développé ça avant ? C'est stupide. Je... Je peux pas le croire...

– Mais ce sont des nanites qui font exactement comme les cellules ! Regarde leur taille, leur puissance, les possibilités. Je ne sais pas d'où elles viennent et pourquoi elles se sont développées comme ça à l'intérieur de tes veines. Rends-toi compte ! Des nanites intelligentes de la taille d'une cellule et auto-répliquante, communiquant à chaque instant avec l'entièreté des processus biologiques ! C'est impossible ! C'est pour ça que je ne l'ai jamais cru. Dans le camion quand je t'ai touché, j'ai senti cette concentration de nanites. Je te croyais mourante. Je te croyais dévorée de l'intérieur mais non. Elles gardaient au rang chacune de tes cellules indisciplinées, surveillaient chaque irrégularité, assuraient le maintien d'une activité métabolique impossible. Parfaite. Stable. Et impossible ! »

Stupéfaite, elle reste les yeux rivées sur l'écran. À observer ce train-train ballerine, cette danse suspecte car trop belle et trop puissante. Puis lentement, attrapant sa lèvre de sa main droite elle me dit :

« Et quand je bois trop, j'ai la gueule de bois. Donc c'est nul en fait. »

Je réfléchis. Reste silencieux un instant puis, quand je relève la tête, je la vois déjà étouffer un rire.

C'est bon. Miranthe est de retour. Alors je ris moi aussi.

Même jour

Nous avons travaillé ensemble sur le corps de Célise. Miranthe est happée par la recherche, passionnée par les procédures novatrices que j'invente au fil des problématiques. Au microscope, elle reste une heure entière à observer un échantillon de ces nanites qui peuplent sa peau. Nous parlons de tout et de rien et sous le gris des néons, je lui raconte notre affrontement. La bouche ouverte avec cette mine curieuse, elle écoute. Semble ne pas comprendre mais se souvenir. Ressentir chaque coup échangés, chaque perte de son armée de drones. Et peu à peu, ses yeux rougissent et de leur creux font perler quelques gouttes de sel. Elle ferme les paupières pour se cacher, mais se met à hoqueter avant de s'abandonner aux pleurs. Sa main qui chiffonne son front pour l'empêcher de gémir plus, alors que les larmes inondent ses pommettes, fait luire une teinte saumon. Me dévisageant la bouche déformée, je décide de tendre ma main. Mon geste n'est même pas terminé qu'elle s'enfuit de honte. Elle court je ne sais où. Partir se calmer dans un recoin plus tendre qu'entre mes écrans qui grondent, vibrent à chaque battement du faux coeur de Célise. Je me retourne vers eux, les observent calculer des équations sans chiffres. Sans options et sans réponses. Du coin de l'oeil, mes capteurs la suivent à travers les murs. Faisant quelques allers et venues entre quelques tentes, et entre quelques cris.

Les minutes passent, je suis entre une centaine de simulations, et je fatigue.

Je pars alors. Parcourant un chemin sinueux jusqu'à mon amie, la honte s'est effacée. Elle me lance des pics de ses pupilles noires de sang. Mon geste est craintif, les doigts repliés. L'impression de vouloir caresser un loup en famine. Mais ma main sur son épaule, je rouvre la porte qui maîtrisait les flots.

Sa douleur fait trembler mes nerfs, aspire l'énergie du sol, et fait taire les clignotements des spots.

« Je veux retourner là-bas.

– Où ça Miranthe ?

– Là où tout s'est passé. »

Même jour

Ce vent froid, et le bruit des vagues qui s'écrasent contre elles-mêmes. Celles qui font craquer ce grand mur chaque seconde. Il n'y a plus rien qui me traverse. Un silence occupe mes simulations, une pause méritée à travers moi. Je regarde au loin, toujours cette même sensation, cette même fumée qui empêche de voir les bords. De temps à autre, les nuages s'ouvrent et quelques rayons s'échappent pour nous empêcher de voir assez. Nous sommes éblouis au point de nous faire oublier cette bataille horrible. Et quand je laisse mes pensées vivres, je souffre à nouveau de nos pertes. De Peter, de Marl, du Sergent, de Travis, et de Célise peut-être.

« Je les ai tous tués, finit-elle par murmurer.

– C'est ma faute.

– Est-ce que tu en as vraiment quelque chose à foutre ?

– Miranthe ! J'ai perdu mes bras, mes jambes à essayer de nous sauver. Je t'ai sauvé de la noyade !

– Ce que je ressens ! Est-ce que tu en as vraiment quelque chose à *foutre* quand je te dis que JE m'en veux ! Est-ce que tu m'écoutes quand je te parle ! Robot de merde ! T'es mon seul allié ! Mais tu m'écoutes pas ! T'es le seul à qui j'ai envie de parler mais t'en as rien à foutre !

– Ne fait pas l'enfant Miranthe ! Je suis désolé. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Pourquoi tu me tues pas ?

– Pourquoi je te tuerais ?

– Parce que t'en as envie !

– Non.

– TUE-MOI ! »

À travers sa peau et ses nerfs, je vois sa douleur. Cette gêne coincée quelque part au fond de sa gorge.

« Tu sais que je ne peux rien dire qui puisse te remonter le moral. J'ai fauté, j'aurais du être là. Sache que pendant notre affrontement je n'ai qu'essayé de t'affaiblir... »

Mais le souvenir m'est encore trop dur.

Elle s'approche et pose une main sur mon avant-bras.

« Je suis désolé, je m'en veux d'avoir voulu que tu tues Célise. Et je voulais pas te tuer. Je sais pas pourquoi je voulais te tuer. Je déteste Célise mais, c'est une avancée trop importante. Si on peut le réveiller alors ça voudrait vraiment dire que mes nanites sont incroyables... Tu sais pourquoi je voulais te tuer ?

C'est à cause de ma station. Mais il n'y a plus aucun espoir. J'ai donné neuf ans de ma vie pour cette forêt... Il y a plein d'autres centres énergétiques mais, c'était mon oeuvre. J'en peux plus maintenant. »

Le regard vide, elle se tourne vers le fumé marin.

J'ai l'impression d'entendre le bruit des oiseaux. J'attends la colombe qui me redonnerait espoir. Mais ce ne sont que de vagues échos sinueux qui proviennent des tourbillons atmosphériques présents sous nos pieds. Et alors que le temps s'allonge, Miranthe tend le bras.

Elle se concentre. Tente d'attraper de l'air avec ses doigts blancs. Convulse doucement.

« Miranthe ?! »

Elle ouvre la bouche. Mâche ce sel invisible que l'air transporte. Fait briller sa peau.

Puis, au loin, les nuages électriques font des alcôves, des arches, ondulent puis se séparent avant de se répandre en pluie. Qui vient châtier les vagues de mil gouttelettes, alors que le soleil imite mon amie. Nous éblouis d'autant plus que les nuages s'évanouissent, et s'étirent au loin jusqu'à ce que chaque cumulus se soit éparpillés en grain d'eau. Et nous deux aveugles alors que je regarde la lumière, que je m'extasie devant ce spectacle magnifique. Sur la mer, les photons scintillent et tracent une ligne jusqu'à nos yeux. Quand à mi chemin deviennent invisibles, et clignent. Sur chaque petits reflets de chaque petites vagues, le sel qui ne s'est pas interposé nous renvoie des astres. Et mon armure est transpercée d'ondes et de soleil. D'un million de diamant bleus sur ma peau. Miranthe le bras tendus dessine d'autre formes, des arcs de cercles avec ses poignées, et manie à présent le remous des vagues qui grimpent et s'arrachent de l'influence des pressions contrôlées.

Quand elles retombent sur leur surface après être montées sur des mètres, les tonnes d'eau font transpercer d'un cri l'air ambiant. D'une douleur déchirante quand chaque atome semble se séparer de ses quarks et de l'influence de l'univers. Que la moindre petites vagues fait maintenant des dizaines de mètres et chaque mètres est pavé de tsunami qui se ruent contre le barrage. D'autres grandissent, des geysers comme rejetés par des baleines de la taille d'une lune. Dansent encore entre elle-même, tracent des tissus et des draps épais ; ils s'en servent seulement pour faire mourir. Pour que la moindre molécule qui s'attache dans ce lit, vienne se faire broyer par les palles attenantes. Ces moteurs dont le son n'arrive pas à me parvenir. Les chocs de la marée vivante qui s'empêche de tourner. Qui hurle des cyclones quand elle tape le mur, qu'elle veut le détruire, qu'elle remue des lacs, et le gravier du fond, jusqu'à la gravité locale dont elle veut s'échapper.

Je reçois de grands filets d'eau. Miranthe en magicienne maintenant les deux bras levés, ses cheveux en bataille trempés et les yeux clos. Elle tremble doucement, de ce froid qui s'immisce même sous ma peau.

Un quart d'heure est passé.

Après avoir retourné chaque pli de chaque vague, il nous semble que notre bataille est passé. Que nous repartons de zéro.

Pour profiter du spectacle, j'avais fermé les yeux et les rouvre pour la voir. Miranthe les bras tombés. Elle sent la mer et profite du sel dans son nez. Moi, je sens la pourriture. Cette odeur qui se démarque de plus en plus. Quand elle finit par la sentir elle aussi.

On sent une odeur de poubelles humides, de beurre rance, des excréments et je ne mets qu'un clignement d'yeux pour recomposer un profil olfactif.

« Ça sent le cadavre ! S'écrie Miranthe essoufflée »

D'un faible *oui* je lui réponds.

Après un couinement strident venant de la structure, les palles s'arrêtent.

Puis doucement, se remettent en marche à une vitesse réduite.

Nous suivons l'odeur jusqu'au bord de la falaise.

Nous nous penchons pour voir l'eau dessous.

« C'est quoi ? » nous sommes haut.

Miranthe ne discerne que le rouge.

Je vois les mélanges de peaux.

Des lambeaux de chairs noires et tuméfiées. Tout ce que le corps humain renferme. On discerne encore un oeil recouvert de bile. Le foie, lui, est rongé. Des morceaux sont brûlés, broyés par les palles contre les métaux de Marl et les modifications du Sergent.

Miranthe est résignée. Elle affronte la vague sanguine d'un regard sombre. Et même si elle ne voit pas ce que je vois, l'odeur décrit.

Je fais volte-face, me rapproche en une sixième de seconde.

Elle s'écrase sous mes bras. Et mon coeur ne fait qu'un bond.

Elle s'est évanouie.

Épisode 20

Je me suis rué dans notre hutte. Sous la tente, la transpiration irrite mes capteurs. Célise toujours inerte, Miranthe s'étire sous ma prise. Je m'assoie sur le lit et la vois se réveiller. Je fais la mère bienveillante et lui souris.

« Tu t'es évanouies. Comment tu te sens ? »

– J'ai faim, me répond-elle brusquement »

Je la dépose sur les draps mais elle se lève et commence son chemin vers le réfectoire. Après l'avoir suivi, elle a eu le temps de faire les placards, de presque dévorer jusqu'au papier des emballages. Elle fait voler les chips, dévore un pot de chocolat en y trempant toute sa main. La faim résiste. Les frigos renferment des trésors et des monts de vivres. Chaque élément attaqué par sa mâchoire euphorique. Elle ne s'arrête plus, je la saisi.

« Tu vas tomber malade, lui dis-je »

Autour de ses lèvres, la mie de pain se mélange au ketchup et à la farine. Quand elle me sourie comme un enfant, je ne vois que des dents rouges et noires et jaunies de toute la nourriture. Puis elle rie avant de serrer ses poings victorieuses et de me dire

« L'heure du digestif ! »

À sa grande déception, il a fallu plus d'une bouteille et demi d'alcool à 60% pour sentir l'ébriété venir. Maintenant, ses yeux vaseux m'observent comme une silhouette informe.

« J'ai encore faim, finit-elle par lâcher dans un souffle. »

Elle en est déçue.

« Donne-moi ta main, m'ordonne-t'elle »

J'accepte.

Elle fait glisser ses doigts contre ma paume, mon avant-bras avant de le saisir. Sa poigne se renforce et serre mon alliage. Je me sens vider. Comme des picotements qui proviennent de son pouce. Puis, peu à peu, je vois en elle les nanites se renforcer. La digestion est déjà faite et presque aucun aliment n'est gaspillé. Tout est intégré par les tissus et il ne lui a fallu que d'une joute de mon électricité pour que tout se réorganise. Elle fait les gros yeux et même l'alcool se fond dans ses veines avant que les effets ne se dissipent. Elle-même comprends que je suis une batterie, qui booste les plus primaires de ses capacités. Le sol à induction n'émet plus rien. Il n'y a plus de chaleur autour de nous qu'elle n'a absorbé.

Revenue sobre, elle plisse les yeux, plonge les siens dans les miens. Puis d'une voix concentrée m'interroge : «

Tu veux ramener Célise à la vie ?

– Oui.

– Mes nanites sont trop puissantes. S'il développe ses... ses pouvoirs ?

– Pas si on les reprogramme.

– Elles se répliquent ! »

Le poing serré, elle appuie sur la table et hausse le ton.

« Ça se réplique selon un schéma Miranthe. Tes nanites sont parfaitement compatibles avec l'air. C'est pour ça que tu ne le crains pas. Et c'est pour ça que tu le contrôles. »

Et sans hésiter, elle me réponds :

« Si elles sont pas compatibles avec l'air, il meurt... Ou alors t'as juste fait en sorte qu'elles réparent les tissus endommagées ? Donc il est pas immunisé, il se répare juste assez vite pour pas que ça devienne intenable ? »

Mais je crains déjà la suite de sa phrase et l'attend, à marmonner entre ses lèvres avant de finir :

« Donc ça n'exclut pas du tout une interaction avec l'air. Ça interagit forcément ! crache-t-elle

– Bien-sûr. Tant que la station n'est pas purifiée, il y aura toujours un risque. Il y aura toujours une probabilité pour qu'il se réveille un jour et maîtrise la télékinésie. Tu as vécu des dizaines d'années sans en avoir conscience, avec la version de nanites les plus pures et dont la symbiose suit des procédés qui n'existent pas. Tu fais corps avec l'air pourri, ta partie humaine purement biologique et ta partie hybride. Tu as vécu des années entières entourée de drones et de mortiers automatiques sans qu'à aucun moment tu n'en ais controlé par la pensée ? On t'a poursuivi car, pour je ne sais quelle raison, des gens connaissait ta nature. Tu en avais conscience ! Tout le monde te le disait ! Mais il ne s'est rien produit avant cet affrontement qui a puisé jusque dans ton énergie psychique... Maintenant, ta facilité à exprimer tes capacités vient que tes nanites se sont adaptées, que tu as maintenant des pans entiers de ton être qui s'est ré-organiser pour correspondre à ton nouvel état.

Donc non. Il n'y a aucune chance pour que Célise développe quoi que ce soit. »

Je pèse mes mots seulement pour m'empêcher de lui-dire que je n'en sais rien.

« Les nanites de Célise sont parfaitement incompatibles avec les tiennes. S'il lui vient de mauvaises idées, il ne pourra pas boire ton sang. Et il ne pourra pas se servir de ses nanites pour quoi que ce soit. Pas sans une procédure que je lui donnerai. Si tout se passe bien. »

Jour 1124

Ma frustration est maximale. Il faut que je parte maintenant. Je me suis calmé. Et j'en ai plus rien à faire de son corps immobile. De me rendre compte peu à peu qu'on ne peut rien ramener d'entre les morts. J'ai créé des réseaux de communications à la main pour que les nanites soient plus rapides. Elles sont meilleures que celles de Miranthe. Elles pourraient guérir chaque maladie existante. Ce que je fais ici est bien supérieur à tout ce que j'aurais

pu imaginer. On sera fier de moi au commandement. Un antidote contre la mort. J'ai des cellules mécaniques en gouttes de jouvence.

Comme dans mes rêves, je pose mes mains sur son thorax, commence une série d'impulsion ciblée. Une fois la pression sanguine augmentée, je colle une paume sur le haut de son crâne, rive mes yeux sur ses paupières. J'en ferais un zombie juste pour qu'il se réveille. De ma main, la chaleur commence à inonder chaque membrane de myéline recréée et dans son cerveau, je motive la synchronisation. J'augmente les impulsions, l'enduit d'une cage d'onde. Autour de moi, les écrans se court-circuitent. Leurs vibrations fait sursauter Miranthe qui se rapproche et m'observe. Je grogne. Ses veines gonflent et je vois ses synapses tenter un dialogue. Sur ses avant-bras, des bleus se forment et sur son crâne, je sens la peau brûler sous ma main.

Je ressens. Je le sens revenir des enfers. J'augmente la pression et imite les connexions neuronales, dirige chaque nanites à l'endroit voulu. Alors que je calme mes irruptions dans son crâne, je les vois parcourir de longues distances entre chaque hémisphère. Et je rie ! Ça se remets en route ! J'ai du cramer le cortex préfrontal mais il vivra ! Il vit !

« Oui Miranthe ! Regarde ! »

Et je la vois écarquiller les yeux. À mi-chemin entre toutes les émotions possibles et inenvisageables. Célise tremble. Ses côtes sautent. Sous ses paupières, ses yeux vacillent. Puis ses bras se mettent à frapper le lit. Du coin de ses lèvres, un filet de bile se forme. Et sa trachée rauque, tousse. Sa bouche recrache la salive stagnante. Des gouttes de sang, et tous nutriments ingérés. Maintenant, le lit fait claquer ses pieds contre le sol en dur. Chaque secondes, ce clac métallique qui fait comme une résonance à notre appréhension.

Clac

Clac !

Et chaque secousse me rend plus fébrile.

De mes instruments, j'observe tout ce qui ne va pas, j'analyse. À chaque clac que la tente fait résonner, les défaillances s'amenuisent. Peu à peu, les cycles neuronaux se reforment et ondulent. Je sers les doigts. L'attente est pénible et Miranthe s'écrie : « Combien de temps ça va prendre ? ». Son front est humide. Ses lèvres remuent. J'ouvre la bouche pour lui répondre mais suis interrompu par un seul cri.

Célise toujours convulsant, ouvre les yeux, hurle.

La tente se déchire.

L'air dans ses poumons est trop lourd. Il l'arrache de son intérieur dans des cris monstrueux. Pendant un instant, je me prépare à affronter l'image de ses alvéoles recrachées par la gueule. D'imaginer des effluves de pue. Là, son corps empeste le porc dont il tient les cris. Je fais quelques pas de ses pieds jusqu'à la tête de lit. Je me rapproche quand soudain, tout s'arrête.

Plus aucun son ni aucun sursaut. Ses yeux s'ouvrent et d'un regard apeuré, nous regardent tour à tour. Une grimace se forme sur ses lèvres. Une seconde plus tard, il se met à pleurer. Des hoquètements du torse qu'il essaye de cacher. On entend d'abord le craquement de ses bras avant de les voir se lever. Puis il se sert de ses paumes pour cacher sa tête et ses yeux, semblant pris de plus d'émotions qu'il n'en existe. Encore, il pleure.

« Célise ? Fais-je alors de la voix la plus douce possible. »

Après une attente, il avoue un discret *Quoi ?* avant que les larmes ne viennent recouvrir ses lèvres.

Dans le même instant, je me retourne vers Miranthe, elle saute dans mes bras, puis nous nous mettons à crier

YES !

ON L'A FAIT !!

Nous sautillons au milieu de la pièce, chantons et dansons alors qu'elle aussi se met à larmoyer

OUI !!!

Jour 1125

La guérison de Célise est spectaculaire. Bien que je dois le garder au lit dans cette période encore fragile, tous les voyants sont aux verts. Il parle déjà, pense et rêve quand il gigote dans son sommeil. Toute la nuit nous avons fait la fête avec Miranthe. À nous dire qu'enfin une once d'espoir nous est offerte après tous ces morts. Tous ceux que nous avons perdu. Célise remarchera dans longtemps mais demain, je le sortirai du lit.

Jour 1126

Nous avons fait quelques allers et venus dans sa nouvelle limousine. Une chaise roulante sortie de l'emballage. Et aujourd'hui, j'ai plus que besoin de repartir. J'ai des recherches plein la tête, des innovations en médecine humaine, et une réponse à la mort. Désormais, je revois mon parcours d'un oeil tendre. Comme si toutes ces douleurs endurées étaient un prix. Le coût d'une récompense inespérée.

Même jour

Dans le réfectoire, Célise n'a pas dit un mot pendant que nous chargions les provisions. Étendu sur un accoudoir de sa chaise où il retient sa tête de son poing. Derrière ses yeux, il nous épie. Semble être à deux doigts de comprendre quelque chose sans savoir quoi. De temps à autre, il fronce les sourcils. Mais chaque sourire que nous lui offrons est mal reçu.

« Célise, est-ce que tu sais ce qui t'es arrivé ? »

Miranthe s'approche et se penche à son chevet. Le regarde d'une manière qui m'apparaît compatissante. Célise lève les yeux pour me regarder, et son front semble peser une tonne. Il contemple chaque atome de l'air avant de me voir et de plonger ses pupilles dans mes diodes.

Cinq secondes, puis dix, et l'éternité se faufile. Je ne sais pas si j'attends une réponse. Les plafonniers se taisent et l'induction au sol se dissipe. Miranthe se tourne vers moi alors je réitère.

« Célise ? »

– Quoi ! » répond-il sec.

Je l'ausculte à portée et ne voit rien de choquant. Un simple artefact de réveil dû aux traumatismes.

Ça va passer.

« Est-ce que tu sais ce qui t'es arrivé ? »

Me demande-t'il alors en copiant mon ton.

La question me désarçonne et pendant quelques instants je...

« Célise, je ressens un petit décalage dans notre échange, et j'aimerais m'assurer de rester aligné avec toi. Comment puis-je te répondre de la manière la plus utile ? »

Ma réponse de robot aspirateur fait frissonner Miranthe. J'avoue ne pas savoir quoi dire. Ne m'ai venu que la formulation la plus banale et bienveillante. Mais je me suis trompé d'angle quand il reformule :

« Est-ce que tu te rappelles de quoi que ce soit ? »

C'est alors qu'elle me regarde avec de gros yeux, Miranthe, à deux doigts de rire. Je dis :

« Malheureusement... je me rappelle de trop, Célise. »

Et d'un air impatient, il m'en demande plus. Je ne vois que son front rempli de sang. Ses veines dures et tout le contour de ses lèvres devenu d'un vert de feuilles mortes. D'un vert qui craque et que les nanites laissent évoluer. Une nécrose profonde.

Pendant qu'il attend la suite de ma phrase, je ne vois que l'intérieur de sa peau. Sous ses manches, et sur ses genoux, des tâches violacées. Toutes ces formes mal dessinées qui le repeignent en cadavre. Et Miranthe à mon attente, prend le relais :

« *T'as bugué ? ...* »

Elle se retourne vite vers Célise, adoucit sa voix et lui dit :

« Heu... Le souvenir lui fait très mal. Il a—

– On a essayé de me tuer ! Le robot a voulu me tuer ! Il a essayé de se jeter sur moi et et

– Calme-toi ! s'écrie Miranthe

– Il était déchiré de toute part et il me repose et il tente de me finir alors que j'étais le dernier et il a jeté l'autre à la mer ! »

Il hurle. Tente de parler le plus de mots et le plus de phrases comme si son air était compté.

« Ho ! Écoute-moi maintenant ! J'ai mon sauveur avec moi ! Tout va bien se passer ! On t'a ramené à la vie ! »

Je reste médusé devant la scène. Les deux crient maintenant. Mes tympan grondent. Mais tout est absurde et rien ne me vient. Je retombe dans ces méandres que j'avais enterrés. Que rien ne veut rien dire et que j'en perds le sens. Et Célise se met à convulser. Miranthe approche et dans son état j'anticipe le pire qui peut arriver. Qu'à son contact elle lui donne l'impulsion. Cette joute. L'étincelle, que je suis à ses côtés. Qu'elle réveille l'organisme instable de Célise. À quelques millimètres, je bondis. J'intercepte sa main frêle qui le touche presque. Elle se met à tomber. Et le mort crie :

« TOI TU ME CROIES ?! »

J'esquive ses doigts blancs qui cherche un chemin à travers l'air. Il ne doit pas me toucher. Il jette son bras, Miranthe m'agrippe. Je recule. La tire de toutes mes forces pour la projeter en arrière. Mais son pied se heurte à la roue de la chaise. Et à travers mes yeux, je vois chaque nano-secondes. Je me débats au ralenti. Et je comprends.

C'est à ce moment précis que tout bascule.

Miranthe ne s'empêche pas de dévorer mes protons. Toute ma résistance est inutile. Et l'étincelle. De son pied en train de frôler la roue maintenant ! Mais qui est trop lent ! Et le bras de Célise en travers m'empêche de me baisser. Chaque centième de secondes qui s'échappent du temps viennent propulser ce courant stupide. Je vois chaque nanites de Miranthe à la chaîne qui s'agitent. Qui fait un trait de lumière de son avant-bras, vers son coude, vers son épaule, puis son torse, puis son bassin.

Mais le temps est trop court pour la lumière. Le temps est trop lent pour que je nous sauve. Arrivé à son pied, cette putain de roue la conduit.

La joute est invisible pour eux et devant la scène de fin, je partage le silence avec mes souvenirs.

Je nous projette à quelques mètres devant la chaise roulante et nous heurtons la table. Par terre, les yeux rivés sur lui. Miranthe se redresse. Rien ne se passe. Il est calme. Éteint. Désactivé. Morbide. Les pupilles grandes. Il ouvre la bouche. Une dent tombe. Puis d'un sifflement discret, il s'embourbe dans sa bave. Il remue la bouche. Une deuxième dent. Le sang vient. Recouvre son menton. Puis toute sa mâchoire remplie de ce liquide rouge. De cette marée solide pâteuse qui laisse d'énormes flaques sur son pantalon. Qui se disperse en pluie noirâtre et de plus en plus. Miranthe hoquète. Je tremble.

Célise.

De sa langue, il remue cette boue qui sort de la gorge. Son palais s'affaisse et pourrit à vue d'œil. Ses doigts craquent. Ses ongles grattent les accoudoirs. Et je ne peux rien faire. Que l'observer mourrir. Qu'attendre blessé. Mon oeuvre. Tout ce temps et ces calculs. Comment ! Pourquoi ?!

Pourquoi...

« *C'est dégueulasse !* » souffle Miranthe. Elle a scalpée vif. Torturée. Tout vu.

Mais devant nous, ce corps vivant qui rejoue des heures que je lui ai volé. Sa mort sa décomposition. Il parle pourtant !

Mais il n'a plus aucune dents. Ses gencives saillantes suintantes rosées.

Chaque éclats au sol fait un parterre de molaires noircies.

Sa peau s'effrite et dans un dernier rôle, ses adieux.

J'enrage.

L'instant est trop long et il est même de trop. Trop.

Maintenant que son intérieur est sorti, il nous offre un dernier cri distinct.

Une déchirure de l'espace-temps.

Miranthe se recouvre contre moi et couine.

Dans ce battement, il ne se passe rien.

Le temps s'arrête. Et avec lui, toute la couche superficielle de Célise.

Son intérieur gronde et un bruit horrible m'assène. Une explosion.

De chaque côté, tout ce qu'il le faisait ressembler à un humain s'arrache. Les bras, les jambes, les doigts, les ongles, jusqu'à ce que chaque lambeau de peau vienne me recouvrir dans un bain de sang.

J'ai les sucs de son estomac et jusqu'à un litre de ses enzymes. Miranthe baigne dans la graisse. Trempée jusqu'aux os.

Mes yeux recouverts alors que j'entends les éclats qui tombent un peu partout. Ce son visqueux qui étalent sa marque sur l'endroit.

Je m'essuie et devant nous, il se dresse. En apesanteur au dessus de la chaise.

Une structure humanoïde faite en nano-robots.

Ses modifications humides pendent sur des bouts de muscles déchirés.

Un essaim qui porte son coeur, ses poumons, enserre la cage thoracique et maintient la moelle épinière enfermée.

Un squelette volant coiffé d'un cerveau qui bat. Qui révèle les processus internes du singe évolué. Il n'a plus de face et pas un gramme de peau qui reste. Pourtant, se dessine à l'endroit du visage une forme oblongue et la cicatrice d'une bouche.

Deux points s'illuminent et viennent nous chercher sous sa croute expulsée.

Je le vois rire. Oui. La forme s'anime et je peux l'entendre. Je rêve seulement d'être en train de pourrir moi-même.

C'est un cauchemar.

Dressé fièrement sur le carpe, ses petites abeilles qui voltigent, dessinent une paume puis des doigts. Il la lève haute, l'admire, rit encore. Puis nous désignent de ses faux doigts.

« Merrr...ccci... Llla... Bêêête.... susurre-t-il doucement.

Tuuu m'aaas sauvé ! »

Une voix mécanique cassée de son essaim qui mime la parole. Mais ça ne peut pas être lui. C'est une imitation.

« Tu n'existes pas ! »

Je me lève, tire une balle puis une deuxième.

Il les esquive. Son corps qui n'a besoin que de changer de forme pour éviter.

« Alors viiise moi ! Viiiise mon coeur ! Tu étais mon allié !

– Tu n'es plus rien ! Tu devrais être mort !

– Mais tu m'as donné la viiiiie, racle-t-il en s'emportant ! Je n'en suis qu'au milieu de mon plan et tu m'as déjà livré tout ce que je voulais d'elle ! »

Comme ponctuation, d'infâmes rires de gorge. Des rugissements.

« Il y a toujours un espoir Célise. Écoute-moi.

– Oui La Bêêête. Il y a un espoiiiir pour mooii ! »

Un groupe de nano fusent et saisissent la table qui supportait Miranthe. Les vis se fendent et elle est arrachée du sol pour être abattu sur nous. Je me dresse en bouclier et la fait s'éclater contre moi avant de me tourner. Je suis plus rapide que lui.

« Je vais te faire l'honneur ! » crié-je

Je concentre un puissant rayon de mon torse et vient faire exploser son coeur. Propulse toute mon énergie pour l'abattre. Il ne l'évite pas. Ses valves s'éparpillent dans un saut.

Dans le même instant, les fourmis se ruent pour le remplacer. Mime le pompage et mime les sursauts. Il respire. Presque entièrement mécanique.

Et il éclate de rire avant de me rendre la pareil. Je vise le cerveau cette fois-ci et ne pense plus. Ma balle est enflammée. Mais au même instant, ce faisceau qu'il me projette éclate ma fusée. Il tire du sol un rayon qu'il m'envoie.

Je le dévie, fait valser le choc vers des chaises attenantes. Elles voltigent et Miranthe se met à hurler. Toutes ces nanites adverses qui maintenant l'attaquent. Mais elles sont parfaitement incompatibles et son corps y réagit. De douleur, elle tape par terre, rampe vers moi. C'est alors qu'il se rue sur nous. J'envoie tout voler, tire, et crache du feu, me hâte pour la protéger. S'il me touche, ce sera bien pire. Je fais griller chacun de ses moustiques qui tentent de m'atteindre. Envoie des coups de la pire puissance que je connaisse. Toutes mes forces !

Je nous enferme d'une capsule d'ondes et quand il m'arrive enfin presque au touché, je retourne mes impulsions contre lui et lui inflige ma pression contrôlée. L'emprisonne d'une couche dure de mon énergie avant de l'envoyer voler à travers le mur du fond. Je le propulse et le mur à sa traversée se brise. Ne laisse qu'une trace sphérique remplacée par les gravats qui s'effondrent. Sa course n'est pas fini et je l'ai envoyé si loin qu'à présent l'on entend plus que le cri de l'air fendu.

L'onde de choc finit par nous parvenir.

« Vise le cerveau, hurle Miranthe toujours à terre, toujours en train de se rouler, de se tordre les mains sur le ventre.

– C'est la seule chose qu'il protégeait ! Comment son coeur pouvait être remplaçable ! Je vais te chercher quelque chose. »

Mais quand je me lève, j'ai juste peur qu'elle s'évapore. Que je tourne la tête et qu'elle disparaisse. Je dois rester là. Je dois la voir. C'est la seule raison de mon existence. C'est son nom. C'est tout ce qu'elle a fait. Tout ce qu'elle a endurée. Et le pire qu'elle ait subit fut de m'avoir ici.

J'ai peur de la toucher. Presque peur de la savoir être. De me dire que je peux la booster au point qu'elle explose. Qu'elle ne devienne un monstre d'os flottants.

« Je ne peux pas te toucher Miranthe. Je vais te tuer.

– Tu dois me soigner ! T'es mon sauveur !

– Non.

– Steuplait... Fait quelque chose je MEURS là ! »

Me servant de la distance, j'illumine doucement le sol pour la réchauffer. Le filtre des réseaux enterrés bride ma puissance. J'espère que ça suffit.

Je garde une appréhension mais son fonctionnement est si parfait. J'ai tenté une copie à la hâte avec Célide. Dans la tristesse je dirais. Cette tristesse et maintenant je comprends le mot. Peut-être que je ressens ce qu'elle a pu ressentir. Peut-être que je l'ai toujours senti mais que je n'avais pas dit le mot. Alors je la regarde. Elle doit être rincée de toute cette horreur. Affalée au sol elle me présente son dos, elle respire doucement. Cette lourde couche d'acide gastrique, de mélange épais divers. Je fais une ligne droite vers le plus proche lavabo pendant que j'emmagasine le plus d'informations, que je calcule. Que j'appréhende le retour de Célide. Une éponge et un seau, je reviens vers elle et lui tend. Elle crache. Le dégoût. Quand je la vois se gratter, j'ai l'impression d'être un voyeur. Mais il faut que je réfléchisse. Je m'en veux déjà trop.

Je vois dans mes millions d'yeux tous ces futurs potentiels comme son robot préféré. Celui qui malgré tout ce qu'il observait, n'a pas vu. Ce robot Miranthe dans l'armée, qui a subit la perte de son commandant. Je ne me laisserai pas la supporter.

Chaque méandres de l'infini, chaque obstacle, frissonnement de l'air, perle qui condensent en pluie, les vivants et les morts, les odeurs, les possibilités sont moins qu'infinies elles s'étalent, elles m'observent à distance et m'offre la vue, et je vois.

Une seconde passe.

Célise va se relever, il va rejoindre la sortie et fuir. Il est sournois. Dans les couloirs, il cherche un recoin piégé, quelque chose pour nous faire abattre la foudre sur le crâne. Dans sa tête ne se trame que sa motivation la plus pure. Le pouvoir, l'accumuler à en perdre jusqu'à ses nouvelles capacités. Je l'ai fait passé d'un vieillard malin à un simulacre vampire qui va se nourrir de tout le sang que l'air lui offrira. De ses vieux fantasmes devenus opportunités.

Je dois mieux réfléchir !

Il voulait fuir. C'est ça son but. Il va filer entre nos doigts.

Pour que je nous sauve, il faut le laisser partir.

Mais c'est hors de question. C'est laisser à la pire créature le pouvoir de grandir.

Je n'ai plus d'autre choix maintenant. Je dois le détruire et trouver le nano le plus fin et le broyer en cendre !

Sur mes plans je vois deux chemins pénibles. Une centrale à réseau qui du centre C se lie aux autres et se partagent le contrôle de chaque flux. Il y a sur la route une cité hostile et plongée dans le noir. Une déduction qui me vient du fait de l'importance stratégique. Vu l'absence de réseau intranet, tout est détruit. Mais ça Célise ne le sait pas. Reste l'option qu'il croit couper par ce chemin pour rejoindre les grands postes de commandes PCG. L'armée a du tout détruire pour y passer alors je pense que la mer a inondé d'importants passages. Il va être bloqué.

Le deuxième chemin c'est une sortie qui emprunte une cité deux fois plus grande que l'autre. Mais qui me semble direct.

Quarante minutes de vol pour l'un, pareil pour l'autre. Si la centrale est inondée, c'est un détour de deux heures.

Comment décrire ses forces et faiblesses. Un organisme mutant que je crois résistant à la perte du cerveau. La structure deviendra volatile mais pas moins meurtrière. Je dois prendre en compte la possibilité qu'en l'absence de support, les nanos ne se démultiplient jusqu'à en trouver un autre. Je les ai trop surexcité. Ça pourrait se lier au sol, aux murs, les rendre vivants aussi. L'imprévisibilité est sa force car parmi toutes les informations que je possède, je ne parviens pas à faire de liens entre eux.

Au contact de Miranthe, il peut faire bouillir son sang et exploser comme lui.

Au mien, ça triplerait sa population de mouches.

Mais je suis plus rapide, en analyse et en mouvement. Mon problème va résider dans mes moteur de synthèse atomique. Ma puissance n'est finalement pas gratuite. Je suis devenu une araignée géante, ai craché des flammes, ai fait constamment tourner des simulations en parallèles, j'ai fait le sous-marin et j'ai du absorber de nouveaux membres que Peter m'a légué pour y transmettre mes propriétés. Mon erreur fut de quadrupler les potentiels des nanites en les abreuvant d'une énergie qui m'apparaissait infinie. Maintenant, quand Miranthe est à mes côtés, mon énergie est à 0.001 dans le positif. À chaque instant que le temps nous donne, je récupère assez de force pour pouvoir mâcher et être debout sur mes jambes.

J'en ai encore bien assez.

Je n'envisage pas à ce stade de scénario fatal pour moi. Mais pour elle, il y en a des milliers. Bien plus que pour lui.

Je l'observais toujours. Le sol lui a fournit tout ce que je pouvais donner. D'une main ferme, elle se hisse debout. Dressée fièrement devant moi à attendre que je lui transmette notre plan. Elle se racle la gorge et parle la première :

« On va l'exploser. On va le détruire. On va marcher sur sa tête.

Ses yeux gonflent et sa mâchoire se métallise. Dur, brille comme du diamant.

De ses poings, elle fait s'évaporer l'air et serrent ses doigts contre ses paumes à se griffer au sang.

On va le buter comme il a buté mes rêves, comme il m'a trahi ! Comme il NOUS a trahi ! Il NOUS a menti. Il nous a sali de toute sa merde ! Il t'a manipulé.

– Je n'aurais pas dû...

– Stop ! C'est pas toi. Tu m'as sauvé ! C'est lui ! Regarde-moi. Dit moi que c'est lui ! On s'en fout du passé. On s'est battu, on s'est machin, on s'est tout, tout fait ! Et ça, c'était avant qu'on se lie...

Ma station, ma station. Ma station elle n'existe pas ! C'est moi la station ! Tout ça là. Toute ces merdes !

Elle se rue sur les chaises cassées, les attrapent et les balancent.

Elle en arrache les pieds.

Ça là ! ÇA !! »

Elle fait un cri strident. Casse tout ce qu'elle saisit. Finalement, à court de souffle, elle termine et me dévisage les pupilles battantes :

« La différence entre toi et tout le reste, c'est que t'es là. Le reste on s'en fout !

J'espère que t'as bien calculé maintenant. On y va.

Épisode 21

La poussière levée par les fracas. Une chape se forme sur nous. Soudain, ce silence. Ses hurlements ont brisés l'atmosphère. Et la rage nous enfourne. Nous pousse à ébullition. Nos traits tirés, sa gueule ouverte, elle sert les dents et rugit. Je fais la bête et rogne à mon tour. D'un pas rapide, nous écrasons le sol. Chaque battement d'autour qui fait écho à nos appuis. Une armée en route à quatre jambes. J'arrache les jets de Travis. Tente de récupérer le moindre vermicelle de carburant. Je repousse tous mes curseurs.

Miranthe s'essuie le front. Elle me semble si fragile. Plus d'armes, plus d'armures. Un linceul d'hôpital blanc qui la recouvre et donne à sa course frappée un déhanché fantôme.

En marchant, je lui dis tout ce que je sais et au bout d'un quart d'heure, nous atteignons l'alcôve. Un simple trou creusé dans l'asphalte.

Sur la suie sombre, des inscriptions illisibles nous invitent dans un nouveau quartier. Un couloir éclairé de mes lampes d'une teinte jaunâtre. Les issues de secours et leurs petites flèches abîmées.

Des murs se disputent les mètres à coups de portes mal vissées. Toutes rouges d'un vifs rendu faible par le temps. Certaines sont grandes ouvertes, d'autres closes. Sur ma tête, le plafond ondule et semble se perdre quelque part. Cherche une issue vers une hauteur lointaine avant de redescendre, pour enfin remonter.

À chaque pas que nous frappons, le son écarte les écrous. Nous écrasons des vis, des lamelles de scies. Je sens un parfum qui me remet sur la trace de Célide.

Je ne m'étais pas décidé d'une direction finale. Quand je m'arrête au détour d'une ouverture, Miranthe se fige.

La trace se faufile au loin de cet autre couloir. La porte griffée d'un chiffre est faiblement rabattue et elle craque quand je la pousse.

Elle me regarde d'un oeil sévère.

« Non. »

J'incline le menton et lui répond que si.

« Est-ce qu'on peut rallier la centrale par ici ? Sur mes plans, des carrefours se croisent mais, ce couloir est inexact.

– Oublie tes plans. »

Sur le verrou de la porte, des éclats de métaux. Elle saisie le disque de scie tombé au sol.

« Ça vient de Starcliff. C'est lui et tous ses pourris. »

Elle siffle et de chaque moulure du sol est tirée du sommeil une lueur bleutée.

La porte qui nous affronte s'illumine.

« J'avais mis ça pour me retrouver. Regarde là-bas, l'autre porte qui fait de la lumière. Ça ils l'ont raté. C'est mon nouveau chemin, vient vite. »

Cet autre passage secret et une de ses créations les plus récentes. Un raccourci vers la centrale. Elle peste toute la route. Et d'une voix plate me dit.

« Je sais pas comment ils ont su... Céline va à la centrale.

– Mais il ne devrait pas pouvoir couper pour rejoindre le PCG.

– C'est de là que viennent mes drones. De la centrale... »

La révélation me frappe d'autant plus qu'elle reste d'un calme funeste. Presque à l'abandon.

« Mais c'est une horrible nouvelle !

– Il ne peut pas forcer l'entrée fait moi confiance. C'est impossible. »

Une froideur que j'avais oublié. Toutes ses tirades émotives qui ne sont réservées qu'à moi quand son état de base est celui-ci. Une concentration, un sang-froid de tueuse. Je la vois déjà se ruer sur la structure d'insectes si elle la voit. Elle est prête à en mourrir. Les émotions nocives, elles les a oublié. Elle sait. Et je la rencontre à nouveau.

Notre chemin est sinueux. Nous nous accroupissons dans du gravier saillants et les coupures de ses doigts me pave un sentier de coquillages brulants. Mes doigts rouges de son sang. Le sol penche d'un côté et de plus en plus. Elle s'allonge et la paroi lui frotte le nez. Puis, à l'aide de ses coudes, elle pousse pour se faire glisser et disparaître.

Je glisse dans ce toboggan où je me coince et suffoque. En frottant la brique, je suis projeté dans une large pièce où j'atterris sur mes deux jambes. Elle s'approche d'un mur qui luit et une ouverture ronde se dévoile. La différence de pression nous envoie une bouffée d'air. Le vent la décoiffe et déjà hors de ma vue, elle se place au centre d'un grand endroit d'un bazar sans nom. Une décharge puante aux effluves boosté par ce vent.

Les pompes bouchées soufflent mais ne régulent rien.

Sur des dizaines de mètres, des monts de fer, de poutres et de sables.

Les dunes du cartilage d'un vaisseaux en miette. Elle tousse, trébuche et alors que nous atteignons rapidement le bout, elle m'avertie.

« J'ai fait des passages mais derrière c'est un cauchemar, je préfère te prévenir.

– Je vois une cité sans nom sur mes plans.

– Tu as toujours la fréquence pour les fantômes de la dernière fois ?

– Pour les corps dévorés par les nano-robots ? Oui.

– Tu vas me suivre et les immobiliser. Moi je vais t'indiquer la route. »

Je me calibre et tandis qu'elle ouvre la porte sur un digicode décevant, j'attends. Mais quelques centimètres seulement s'écartent avant de s'arrêter dans un grincement. Je les vois derrière. Ils sont attirés. Des zombies. L'un d'eux a le menton coincé dans la porte.

Je glisse ma main dans la fente et l'ouvre.

Le bruit de la porte semblent les avoir rebuté.

Ils s'arrêtent tous nets de leur vol spectrale. Une vingtaine de corps nous barre la route. Leur membres dégoulinent mais leurs yeux. Ils sont colorés. Mirante grimace. Soudain, la douleur grandit et elle se tord, plaque ses paumes contre ses tempes et se met à souffler. Elle souffre. L'un des zombies flottent doucement jusque nous et vacille avant d'ouvrir les pores de ses joues. Il n'a plus de mâchoire et l'écartement de sa bouche se propage à son nez pour en former une deuxième puis une autre. De toutes ses gueules, se met à résonner des mots :

« Miiiiirranthe, dooone le mot de paasssse. »

Je titube. Aucune mentions d'un tel contrôle ne figure dans aucun documents que je possède. De mes connaissances, il est incapable de contrôle à distance. Les nanos ont besoin d'un contact.

« Il a crée un réseau de quoi ? De comment ?! Grogne Miranthe qui se relève avec peine. – C'est pas un réseau. Ce sont des tentacules. Il faut un contact. Sinon je pourrais le brouiller. »

Je lance des fréquences par centaines et les voit toutes ricocher. Je vois, cette membrane microscopique qui lie les zombies entre eux.

J'active la joute dont Miranthe se servait pour immobiliser les autres et par surprise, ça fonctionne ! Ils ne sont pas inactifs mais fortement ralenti.

« Tuu ne peux paaaas me brooooouilller, ricane Célide de la bouche des spectres.

– Brouille donc ça connard ! Crié-je en saisissant une de ces poutres derrière moi. »

Je la lance à Mach 1 sur le premier zombie. La poutre lui transperce le crâne et je l'admire répandre ses liquides sur tous ses compères. La force de l'impact l'a fait exploser et je vois pendouiller dans l'air une membrane seule. Nous sommes à nouveau recouverts de pustules et les nanos pourris de l'intérieur du fantôme se dispersent avant de s'effondrer.

Je crie à Miranthe de se relever et de courir.

Je saisis tour à tour des briques, des caillasses, des clous et des alliages décomposés.

À grande vitesse, chaque poussière que je tire se transforme en obus et je m'économise à utiliser ces gravats pour en faire du mortier.

« Lee mot de paaaaasssse ! » La voix gronde grave fait trembler les immeubles. La suie recouvre ma vue et embrouille la cité. Je ne discerne que quelques tours frappées par les missiles, des bâtiments découpés et dans les effluves, une fragrance de guerre. Ici aussi le sol penche et semble tituber avant de rebondir. Je course Miranthe, ma balise déchainée. À tout rompre, les mains sur la tête, sur les côtes et sur la bouche. L'influence de Célide s'étend sur toute la cité et dans les nuages.

Je me débats et tranche. Décime chaque zombies qui coupent sa route. Nous rejoignons le centre de la cité et elle ralentit, expire bruyamment. Devant nous, ce qui ressemble à un bunker blanchâtre s'étirent sur des dizaines de mètres en hauteur et sur un kilomètre à la ronde. Une carapace presque sphérique, presque plate et recouvertes de balises marrons qui pulsent. Une tour s'étirent du sommet pour former une coiffe triangle et dorée. De celle-ci, des piques en fer qui dessinent des arcs et des cubes et des sortes d'éclairs. Des antennes.

Il n'y a pas d'ouverture, une plaque fine orne le flanc. Un carré d'un noir mat qui au contact de Miranthe se met à luire.

La voix ricane.

« Vass-yyy Miraaannthe. Offffre-mooi tes joooujoooux. »

Nous sommes encerclés. Mais Miranthe les yeux clos, m'offre le spectacle d'une manoeuvre fabuleuse.

En accédant aux circuits de la centrale, elle coupe tout contact que Célise a dans ce lieu. Je prend des éclairs dans ma poitrine et tousse. Elle reprend le contrôle.

« Ça ne maaarche paaaas Miirraaanthe, je suis toujours lààà ! » Il rit de plus bel.

Dans mon dos, un zombie fuse et grogne. Je lui retourne le faisceau et le détruit.

Mais il ne peut pas être brouillé. Pourtant, ça fonctionne. C'est qu'il a réussi à se servir de la centrale pour se booster. Mais pourquoi alors a-t-il besoin d'un mot de passe ?!

Peu à peu, les zombies s'affaissent. Et soudain, un bruit craque et fait s'éteindre chacun de nos ennemis.

Miranthe ouvre les yeux.

Je vois les membranes battre dans le vide sans assez d'énergies pour faire bien plus. Puis elles s'éteignent. Il les a décroché. À quelques mètres derrière ce bâtiment, une paroi cogne et des particules ricochent.

« Il est là-bas ! S'écrie Miranthe. »

Je le vois à travers les murs, s'engouffrer dans un trou qui sort de la cité.

Je me propulse mais suis dépassé par un drone qui fait sauter mes tympan. Puis un autre.

Je me faufile dans l'ouverture et marche dans l'eau. Un grand tuyau inondé, et à la vase épaisse. La couche supérieure de l'eau est une boue indéchiffrable. L'odeur me bouche le nez. Aux murs suintants je le vois ! Célise creuse.

Les drones sont déjà à sa hauteur et j'ignore comment les pirater sans abreuver Célise.

Il frappe le mur et fait tourner une mince armée en cercle pour percer. Le conduit tremble, ricoche sur l'eau et viennent les quelques remous. Je frappe l'eau et envoie un choc. Ça le touche, il grogne, les étincelles s'épuisent dans l'air ! Je ne vais pas m'approcher. À distance je tire des balles pour le déconcentrer. J'envoie des informations par impulsion aux drones et les pousse vers le cerveau. Un autre drone se joint à la bataille et je le saisis, l'envoie s'éclater dans l'eau à quelques centimètres de Célise. Soudain, c'est tout son essaim qui prend de l'ampleur. Essuient les dommages et réparent la couche protectrice du cerveau. Une anguille de ses nano se forme sur la vase et se nourrit des déchets. Elle m'envoie un éclair hurlant à travers l'eau et je décolle, attrape le tonnerre et lui renvoie. C'est fini. Une explosion aveuglante remplit le tuyau. Miranthe arrive au même moment et hurle du flash. Mais je perds sa trace ! Il a réussi à percer !

Les trois drones reviennent vers nous, propulsé à vive allure. Je vole devant Miranthe et les drones entre en combustion. Je reçois un grand liquide en ébullition sur la face tandis que les miettes explosent. Mes cris font sauter la marée.

Je flotte sur l'eau pour aller au trou, Miranthe m'appelle mais je ne l'entends pas.

J'irais le chercher par les synapses, je le broierai !

Sur ma trainée, l'eau cogne les parois. Ma course dans le nouveau trou est de courte durée. Je vois une petite sphère d'une trentaine de centimètres par laquelle son cerveau s'est engouffrée et tout son essaim avec. Avec une explosion contrôlée, la paroi s'efface et la fumée me salie.

Le nouvel endroit se dévoile et avec, un hall de tapis vert et de corps décomposés. Les murs flanchent sur 30 degrés, d'autres s'effondrent. Puis je l'entend, des bruits de grincements alors que les spots se déchirent et que d'épaisses lumières font vaciller leurs ondes. Le toit me rend un parpaing et le hall s'effrite !

Des moteurs résonnent derrière moi et Miranthe se faufile, à califourchon sur un de ses drones. Ses yeux luisent. Elle s'amplifie. Mais ça ne va pas durer. Son corps ne va pas tenir. Par réflexe, j'enduis Miranthe d'une capsule d'onde améliorée. Et quand je force sur mes jets, je cri. Ma face carbonisée tente de se reconstituer. Je n'entends plus Célise, mes narines perdent 30% de fiabilité. Mes yeux tremblent. Au même instant, un bloc de titane est propulsé sur elle et ma capsule la rend miettes sans force. Et je rame. Je coupe toutes pensées intrusives, commence à faire se désagréger ma face pour m'en nourrir et tenter de récupérer. Une lave dégouline de mon front, et de l'intérieur de mes oreilles. La capsule que je lui ai donné fut ma dernière, seulement motivé par cette impulsion. Par ce besoin de ne pas la voir souffrir. Je sens de l'intérieur, le métal en fusion qui enflamme les nerfs de mes joues et de mes tempes. Il ne reste que mes yeux, que des parois qui fument et dessinent un crâne nu. Une fausse bouche solitaire. Qu'un faible moteur pour cracher des insultes.

Mais où est-il allé ?

Miranthe est trop proche.

« Recule ! »

Je décolle, fend l'air et les obus, casse chaque briques du plafond et du sol de l'étage, des meubles et des écrans divers. Les craquements du sol apparaissent. Un instant après, les fondations cèdent. Miranthe est pris dans un creux. Et je le vois. Il me nargue. Propulse ses abeilles sur la capsule. Mais il se fatigue. Je reçois quelques un de ses moustiques qui se brûlent à un mètre de mes radiations nocives et de ma haine. Je me propulse. D'un coup de pied, la capsule est lancé dans l'air, ce qui débloque Miranthe. Je conduis ses drones à elle à ses trousses qui maintenant se comptent par dizaines. Le trou par lequel nous sommes entré maintenant se recouvre. Les drones se dépêchent pour passer, se jettent sur Miranthe pour la faire voler.

Mon tracé dans l'air fait une ligne droite vers l'endroit où il se trouve. Dans l'étage sans sol, je vois l'issue. Nous sommes dans des locaux administratifs et au loin, les accès techniques qui s'effondrent. Au bout, le premier poste de commandes. Il en y aura dix à chaque virage. Ils peuvent contrôler une partie des commandes. Les ordres sont coordonnés par le poste général. J'ignore s'il en a conscience. D'un tir d'une précision fatale, je fais s'écrouler le support de la porte et bouche l'accès. Mes salves se concentrent sur son cerveau et il faiblit.

Je touche mais ses nanos se multiplient si rapidement. Il tourne au virage. J'observe. Sur mes plans, il devra zigzaguer avant d'atteindre : un Péage.

Je ne suis que trop entraîné. En le poussant à la faute, il essaiera de couper par l'extérieur du Péage.

Son but second est l'accès des commandes suprême, son but premier est de survivre.

Pour couper vers la sortie, il doit atteindre le sommet.

Je crache un jet flamboyant de ma bouche et remplie de flamme chaque détour du couloir. À travers les murs, son squelette décharné qui crame, se délie, reforme chaque ouvriers manquant en les multipliant. Son corps se met à l'aise avec ses mécanismes et il parvient à forcer une production alarmante de nouveau nano :

« Miranthe ! Gauche ! »

Je fonce vers la palissade ultime et l'éclate. Le Péage.

D'un rejet ventrale, mon corps s'arrête. Sous mes pieds, une hauteur abyssale. Tout autour de moi ce vide ténébreux qui me rappelle mes premiers jours. Une brume trouble et une vue suffocante. Mais je ne sens pas la gravité caractéristique. Ces protections actives seulement pour moi. Il peut voler librement !

Les écoutilles sont ouvertes. Le lointain fait s'éparpiller des supports en titane qui forment des ponts. L'armée a tout désactivée pour entrer par là. Je peste.

Miranthe me rejoint.

« Il est là-bas ! »

Elle me dépasse. Fuit vers l'horizon supérieur où tout là-haut à des kilomètres et plus encore, se trouve la croûte céleste. Cette paroi qui précède l'univers des constellations, des étoiles et des soleils. Je me force à voler et mes jets crachent leurs cumulus noirâtres et percés. À portée de Mirante, elle me regarde et s'extasie. On va l'avoir !

Il n'est plus loin, se sert du mur pour se guider. Frottant sur la paroi, un nuage plus grand que mes flammes. Une constellation nouvelles de piranhas voraces. Son cerveau est caché quelque part. Vienne rapidement les premiers coups. Il arrache le mur, nous jette des blocs. Je les renvoie, quatre fois plus rapidement. L'essaim s'indigne, sursaute et ondule sur la falaise. Une grande concentration énergétique se forme sur sa surface. Miranthe dirige ses drones boostés à ses propres nanites. Désormais, son contrôle est immédiat, viscéral, elle les guide par la pensée. Indique des zones précises vers lesquelles les drones tirent, font s'éparpiller un crachin de laser et de fréquences. Il pleut sur nous. Des salves de ses nanos envoyé en kamikaze. La poussière, les éclats des parois. Le bruit, les explosions, son grattement sinistre qu'il fait dans l'escalade. Les vibrations font trembler la capsule de Miranthe quand après s'être roulé en boule, Célide ralentit. Puis ne s'arrête pour nous présenter son corps qui maintenant emplie la largeur entre le mur à notre droite et sa paroi cassée. Il recharge sa puissance et un flash détonne, pave les murs noirs d'un horrible blanc. Je perds mes repères une fraction de secondes, parvient à me placer tout juste entre Miranthe et l'éclair. Je l'absorbe et subitement, suis rechargé. Il m'a rendu toute mon énergie alors je grandis. Remplis moi aussi la largeur de l'endroit. Je déploie des tentacules

et en plonge une dans le tas. Mes ventouses explosent dans un BAM assourdissant. Il s'éparpille. Je continue.

Fouille chaque petits nids et chacune de ses membranes pour trouver le cerveau.

Après d'autres bombes noires, il est dénudé. Rendu à son cerveau protégé et son squelette, incomplet. Ses gueules me hurlent dessus. J'enduis l'essaim d'un liquide étanche et l'enferme. Le fait traverser un mur plein à la vitesse d'un missile.

Une fois dans l'ouverture, je m'approche de son corps peureux et arbore un masque rouge d'où mes gueules annoncent la fin.

Je chauffe le liquide, et Miranthe se met à hurler.

« RECULE ! Tes nanites sont incompatibles Miranthe ! »

Les yeux dans les siens, je vois tout juste des drones se faufiler avec les restes de Célise. Des nanites en liberté. Mais où est la membrane.

Le lieu est la membrane.

Après l'avoir gratté sur toute la longueur, il a pourri ce côté en faisant se lier chaque proton solitaires avec sa chaîne macabre.

Il ricane.

Les drones de Célise s'éclatent contre la capsule de Miranthe. Juste après, la migraine vient. Le sol me pourri. Il m'assène de tout un parfum de fréquence nocive. Je tire sur les drones. J'ai une idée. Quelque part ici se trouve un câble. Un raccord. N'importe quoi qui me permettrait d'activer les protections du Péage. De rendre la traversée impossible par une gravité mortelle.

« Je vais te buter maintenant ! »

Miranthe rampe vers Célise. Mais ce faisant, elle est au contact direct de ces nanos. Tout son corps étalé sur le sol qui l'affaiblit de plus en plus.

« Lève-toi Miranthe ! »

Je cherche un raccord. Quand je plaque ma main au mur, je fouille dans les réseaux sans issues et tente de rallier un poste de commandes ! Quelque chose !

Puis mon liquide brulant finit par faire fondre son cerveau.

Ses gueules changent. Ses diodes s'excitent et me regarde. Me supplie.

Pendant un instant, je doute.

« Célise ! Parle-moi !

Je crie

CÉLISE ! »

Je fais s'évaporer le liquide. Je ne sais pas ce qui me prend.

Célise ! Il doit être encore là quelque part ! C'est certain !

Son cerveau ne ressemble plus à rien. Une pâte. Une soupe rosée. Miranthe arrive à portée, et plonge son poing dedans, l'écrabouille, se recouvre d'une crème lourde. La douleur doit être insoutenable et je sens tout son intérieur en guerre avec les mauvais nanos.

Je comprends que c'est moi. Je l'ai rendu comme ça. Ça n'a plus jamais été lui depuis sa résurrection. Je l'ai empêché de mourir.

« Ouiiii, le moonstre. Paaarle-moooi ! Susurre son essaim qui ne forme qu'une gueule.

– Tu n'es rien.

– Siiiiii. »

Miranthe se roule par terre et j'espère que son armure va encore tenir. Elle tremble suffoque de faibles mots :

« Aide-moi steuplait j'en peux plus !

– Célise !

– Regaaarde-mooooi ! »

Je fais volte-face. À travers l'ouverture, les effluves rances s'engouffrent. Bientôt, l'odeur insupportable nous empêche de respirer. Je me suis bridé mais la déduction m'est apparue. J'appréhende ce qu'il se passe. Ressens. J'approche du seuil de la falaise.

Porté par les atomes de la brume, un assemblage de cadavres sans peau. Des lambeaux secs d'un millions de doigt, et de milliers d'yeux. Un géant qui se sert de bouts de corps de la surface, là-bas, en profondeur, pour former d'autre bouches.

« Reegaaarde-mooooi ! »

Je tire, mais j'ai besoin de missile. Les quelques balles que j'envoie sans force sont baignées de ma consternation. Elles s'écrasent lamentablement sur la surface de ce truc avant de disparaître. Agglomérées elles aussi dans cet empilement qui émane une chaleur. Les quelques nanos qui virevoltent sur les contours, prennent l'apparence de mouches épaisses qui sucent les cadavres.

Je balbutie. Dans le même temps, je profite de mon énergie retrouvée pour isoler Miranthe du sol et lui faire retrouver une force.

« Paaaarlee-moooi le moonstre !

– C'est toi le monstre... murmurè-je dans un souffle.

– Reegarde-mooiii. Tu m'aas toout offeeeert.

Sa voix chaude est forte. Elle craque.

Je voulaaaais juuste paaartir !

– Tu. mens... Tu ne voulais que ses pouvoirs... Tu m'as manipulé. Je te parle mais tu n'es plus toi. Tu es une structure autonome qui imite une voix.

– Est-ce que çaa te rassuuure ? Est-ce que çaa te rends moooiins coupaaaable ?! Je ne sais toujours pas ce que tu eeeeees mais je t'ai battu ! Reegaaarde-toooi et toute ta foorce !

– FERME-LÀ ! »

Je crache de nouvelles flammes, déploie des bras aussi grands que les siens et lui arrache les membres !

« – Si tu me tuuues, tu le regretteraaas toute ta viiiiie. Si tu me laisses viiivre, je m'en irais trouver un coorps et je te laaaaiisses tranquiille. Dooonne-moooi le corps de Miranthe !

Ou le tien !

– Silence ! Tu n'as toujours su faire que ça, manipuler ! Mais tu es le mal ! »

Ses côtés s'effondrent sous mes flammes. Ses lambeaux dégoulinent. Il ne rend pas les coups. Il rit, se moque de moi, m'énerve. De temps à autres, il met en mouvement un bras seulement pour que je le scalpe et qu'il rit encore. Ses gestes sont saccadés, lents. Moi, je le détruis.

« Regaaarde-toooooi. Seeenns cette haaiiine !

– Je te la *rends* !

– Oui le monstre ! **Oui** ! C'est **ça** ! Tu me la reeeends ! »

Maintenant, ses ricanements m'envoie des salves de crachats. Les murs résonnent et me renvoient en boucle, ces rires sordides et gutturaux. Il ne veut pas se battre. Le simple fait de me voir le détruire le satisfait. Il croit qu'il gagne. Il croit qu'il est dans ma tête. Résigné dans la défaite, il savoure ses derniers instants. Les drones de Miranthe qui s'étaient éloigné me rejoignent. Ils s'acharnent sur Célise. Ses nanos électrocutent les drones sans peines. À aucun moment, ce milliard de pupilles ne cessent de me dévisager. De sonder mon âme. De me griller de l'intérieur par leur jugement. Ils m'épient, m'observent, clignent désynchronisés. Des fois, ils se ferment tous au même instant pour se rouvrir, noires, et me dire « Regarde-moi ! ».

Je suis obsédé.

Sur le mur derrière moi, des dizaines de membranes de Célise s'étire et l'une parvient à me toucher. J'interromps le contact au bon moment avant la propagation. Je les cisaille, les brûlent, grandis encore pour me servir d'une main qui à elle seule peut tenir toute la masse de Célise. Je le pousse contre un mur, me sert de sa couche englobante pour m'isoler de lui. Il ne pourra pas me brouiller, je suis trop fort.

Il me jette des éclairs, je les avale. Lui jette du plomb chaud sur ses yeux. Le rend aveugle de métal en fusion. Ses cris me font sursauter. Mon intérieur hurle des cendres. Je veux exploser. Me répandre en obus, faire péter l'endroit. Chaque geste que je fais me fait oublier de surveiller mon énergie. Et je suis en vol, et j'esquive, et je frappe.

Dans l'alcôve du mur, je discerne Miranthe qui hoquète puis crache du sang.

Merde.

Je laisse ma main géante s'occuper de lui, le maintenir en place. Je me propulse, me téléporte presque pour atteindre son chevet où elle baigne dans les liquides humains, les miettes de nanos inactives. Sa carapace pulse. Elle s'en nourrit.

« Miranthe ! Parle-moi ! » m'écriè-je.

Elle lève le front, les larmes lui recouvrent la vue. Le sang s'échappe du nez.

Je conduis le sol, parviens à écraser l'influence des nanos de Célise. Il m'a amplifié de ses rayons. Je fais rejouer des simulations en parallèle.

Maintenant, les chances sont maigres. Mon intérieur s'effrite. Je me bouche la vue moi aussi. M'empêche d'envisager chaque issue. Mais chaque issue est mauvaise. Le chagrin me remplit déjà, alors, je recoupe tout. Dans le présent, dans les nano-secondes, dans la couche secrète du temps où même mes membres ne peuvent plus suivre. Je rayonne, devient blanc et me transforme en soleil humanoïde. Maintenant, mon expérience se situe hors du passé

du futur et du présent. Je suis le temps. Mes process internes sont si rapides que mon horloge ne se met plus à jour. Même les nano-secondes ne suivent pas. C'est moi qui vais dicter l'issue du combat en créant l'espace et les molécules. En détruisant tout dans un big-bang pour y recréer un univers où les chances sont de mon côté.

Miranthe, Célise, le PCG, le Péage, la sortie, ma chaleur, mes radiations ; je fais jouer des milliards de simulations pendant des millions d'années, tourne mes réglages dans tous les sens et toutes les configurations et observe le déroulé entier de chaque chose. Mais cette émotion qui m'emplit. Je la fais taire. Mes calculateurs quantiques me forcent la main. Il va falloir faire un choix.

Mes photons s'engouffrent dans le sol, j'accélère le temps pour laisser à la lumière un peu de mou. Dans une manoeuvre difficile, je pirate les réseaux des drones, les dirige par delà ma pensée, prive à Miranthe tout contrôle quand je dois contrer son influence et celle de Célise ! J'envoie des ordres claires, les fait tous se diriger vers les trous de la paroi. Ils vont recouvrir chaque partie du mur ébréché. Pour l'instant, ils sont toujours immobiles. Je ne laisse que les ordres arrivaient à destination pendant que je calcule autre chose. Dans le silence, j'espère que tout va fonctionner.

Il faut maintenant que je trouve le moyen de pirater le Péage. Un moyen de réactiver les défenses et faire bondir la pression. Mais ce ne sont plus des abysses, ce sont des enfers. Les circuits sont des chemins tortueux qui me perdent dans des culs-de-sacs. À droite, un poste banal, à gauche rien, en bas peut-être quelque chose. Je suis la trace. Mais toujours rien. En haut, il n'y aura pas les commandes. Il faut que je décrive une chaîne de commande au poste de commande secondaire pour espérer qu'il ait une connexion. Et espérer qu'il puisse atteindre les commandes du péage et les hacker. Pendant des semaines où je reste immobile, j'examine les plans, me plonge dans ces structures déformées, analyse chaque mémoire vives et mortes, et pièces des carte mères, décrypte les codes sources, trouve les passages secrets et les secrets défenses, estime la qualité des matériaux et, en bout de course, je parviens à mettre au point un programme de 111 000 lignes de codes pour transformer la station en manette que je contrôle. Mais quand je reviens dans les couches présentes des secondes, j'ai un vertige. Mon corps a détesté, pourtant, il ne perd pas sa force. Alors pendant ses quelques secondes avant le carnage, je m'admire et suis satisfait. Extraordinaire. Je suis plus surpris que satisfait. Je suis en vie. Je suis bien. Je suis toujours aussi rayonnant de ce blanc solaire. Miranthe est derrière moi.

Maintenant, je dois revenir au présent pour voir mon plan se dérouler. Il faut que je garde mes pieds contre terre, retrouve la route vers les commandes, zigzague entre les nanos de Célise qui à tout moment peuvent me court-circuiter.

L'échange d'information est si grand qu'une intrusion peut me faire griller. Alors je me focus, concentre mes pieds au sol d'où je fais partir mon programme, et relance.

Action.

Les drones se mettent en route, chasse les guêpes de Célise, se rue sur les éclats muraux et les rebouchent ! Oui ! Ça fonctionne.

Mon rayon dans les circuits est volatile, vif, et je le contrôle prudemment.

J'y suis !

Derrière moi, Miranthe expire. Mon rayonnement l'amplifie. Je l'ai prévu. Si je suis assez rapide, elle sera tout juste rassasiée. Ça va tenir.

J'entre dans les commandes, y inscris les lignes.

L'écriture sur ces ordinateurs antiques est si lent. Je l'ai prévu. Il va me falloir au moins 7 secondes. 7 secondes immobiles à frapper 111 000 lignes sans laisser aucune influence extérieure me faire flancher. Je suis à distance, envoie chaque lettre et chaque chiffre à travers un réseau minable sur un ordinateur minable. Je suis dans les couches internes du processeur où ce que j'inscris doit rester sous les radars. Si je déclenche les sécurités ou que l'ordinateur bug, je dois tout recommencer.

Premier plantage.

Je suis trop rapide.

J'ai fait grillé le processeur !

Comment est-ce possible !

Je me suis trop fié au matériau que je croyais résistant mais ce n'est pas le problème.

Le problème c'est moi. Je suis beaucoup trop puissant. Même avec mes radiations qui se jettent dans Miranthe, je suis toujours trop.

Est-ce qu'il faut que je trouve un autre plan ?

Non. C'est le bon. C'est le seul qui peut permettre à Céline d'être totalement et finalement décomposé. La pression est si forte que rien n'y résiste. Il a eu trop d'occasion de condamner la station mais il s'y est mal pris. Il n'y a que ce plan qui signifie sa mort totale et définitive.

Mais j'imagine déjà Miranthe bouillir à vif, étouffé par mon énergie ! Pourquoi j'ai démarré le piratage ici !

Il faut que je m'éloigne. Je n'ai pas le temps. Il faut que je trouve cet autre processeur.

Putain ! Je rame !

Vite ! Les nano-secondes et plus bas ! Je pars me réfugier dans l'immobilité, dans le rien, plus de temps. Je suis seul. Je remets en route mes simulations. Non ! Pourquoi je ne l'ai pas explosé depuis le début ! Mais ça ne suffit pas !

Merde.

Non.

Non.

Je suis piégé. Je ne peux pas redémarrer le temps.

Elle va mourir.

Il faut que je trouve quelque chose. J'attendrais une éternité. J'arrête de vivre. C'est trop dur. C'est... Je suis piégé.

Il y a forcément quelque chose. Il faut juste que je la fasse vivre. Même s'il reste en vie.

Mais s'il reste en vie c'est le danger qu'il prenne entier et total contrôle de la plus grande station de l'histoire de l'humanité...

La question est...

Est-ce important ?

Maintenant, je me sens surchauffer. C'est terrible.

MERDE

Je suis désolé !

Non. Focus. Si je me perds maintenant, tout ça n'aura été que pour rien. Que pour me voir me fondre tout seul et exploser et les exploser tous avec moi.

Stop.

Focus.

Je vais réussir à alimenter ce putain de Péage. Et si j'allais creuser directement dans le sol pour le voir se faire aspirer par le vide spatiale et le voir être brûlé par les boucliers !?

Non. Ça va détruire la station et potentiellement le garder en vie.

Focus.

Je me replonge dans la chaîne et retourne dans cet ordinateur pourri. Je dois désormais trouver un autre ordinateur dans la pièce, essayer de le faire passer pour le poste de coordination et activer ces putains de protections.

C'est si complexe. Je dois inventer des réseaux fonctionnels entre eux, lui faire oublier son état physique qui va être détecté par les systèmes de protections.

Ce n'est pas grave. J'y foutrais toute ma putain d'énergie. J'en ai.

Je frappe dans le cœur du pc, le pirate le plus lentement possible pour ne pas le faire brûler. J'y entre cent, deux cent, trois cents, quatre cents, cinq cents lignes. Mais je dois ralentir.

Il n'existe plus rien autour. Le temps s'écoule en centaine de secondes. Je vois tout au ralenti. Dix milles ! Je progresse.

Il m'en reste cinq cents milles à entrer.

Toutes ses informations nouvelles que je dois me farcir et que je n'avais pas prévu.

Mais ce que je n'avais pas prévu c'est cette lenteur. Tout ce temps que je dois rester concentré à ne pas pouvoir tourner la tête. À me contenter de sentir les pores de Miranthe qui m'aspire. À espérer que les drones calfeutrent bien la paroi sans laquelle je finirai mort en contrebas comme Célide, son armée, et Miranthe avec. Et ça ne va pas arriver.

Cent mille.

Deux cent mille.

Trois cent.

Trois cent quinze.

En même temps, je fais zigzaguer mes informations phoniques à travers les nanos de Célide qui veulent me toucher et se nourrir.

Quatre cent.

Pourquoi.

Pourquoi.

Pourquoi est-ce si lent !

Cinq cent ! Oui ! J'ai réussi !

J'entends les moteurs cracher. Les vibrateurs en mouvement. Oui ! Il va être aspiré. Tout s'est bien passé ! J'ai gagné ! Maintenant je dois relancer le temps.

Je me tourne. Ça me prends une seconde entière.

Miranthe au sol est à un centimètre de moi. Sa paume est toute dépliée, elle va m'atteindre.

Sur mon nez, la paroi de ma capsule d'ondes qui me laisse passer. Et sur les côtés, les excroissances de sa carapace. Je ne vais pas pouvoir l'éviter. Dans la capsule, l'isolation concentre toute l'énergie donnée. C'était trop dur à prévoir. Il y a trop de chose. Beaucoup trop de variables ! Mon chagrin et mon deuil reparaissent et ralentissent mes process.

Maintenant je la vois déjà morte, je sens déjà sa peau grossir et se répandre sur moi en morceau.

Miranthe.

Je dois rendre toute mon énergie au sol mais, ça ne suffira pas. Je lui donne un peu plus de temps de vie. Mais jamais plus. Car tout ce que je touche finis toujours par mourrir. Et le peu d'énergie que je vais lui céder, suffira à lui faire perdre le corps.

Résigné, je profite de ces derniers instants pour me baisser et saisir sa main.

Et la serrer.

Elle me regarde, suppliante, les yeux clairs et inondés. Elle a cet espoir que je lui rend sa force. Je reste de marbre, me serrant déjà la mâchoire à l'idée de la voir s'effondrer.

On se regarde et je n'ai plus rien. J'ai fais partir ma chaleur dans l'air et la vois s'évaporer.

Le temps suit son cours et maintenant, je laisse le sort à l'univers. Miranthe tient ma main.

Puis, je finis par m'éloigner.

« Merci mon sauveur. Je vais l'exploser !

– NON ! »

Elle se rue sur le mur tout juste clos et le traverse.

Elle disparaît presque instantanément de la pression trop forte.

Mais ma capsule !

Je cours et la rattrape. Les grincements de mon alliage. Le bruit de mes réacteurs. La force que ça me demande n'était pas dans mon corps avant que je saute. Je fais symbiose avec Miranthe et lui reprends autant d'énergie qu'elle me vole. Je hisse alors que ce qui restait de mon crâne se déforme déjà. Me créer la même carapace que Miranthe est maintenant hors de question. J'ai à peine la force de rester allumer !

Elle scintille et je la revois exercer ses pouvoirs. Cette dextérité et ce talent qui la fait envoyer des flashes violents à travers l'air. J'entends crier. Le géant n'est pas mort. Célise se débat avec la gravité. Il reste collé au mur et se sert du reste de ma main monstrueuse pour se défendre. Du bas de son assemblages je vois tous ses bouts qui s'effritent, qui se perdent

dans une vitesse incroyable dans le néant. Des scintillements, des mouvements brusques quand ces morceaux se font aspirer.

Il nous envoie ses derniers sbires et je devine qu'il n'y a plus beaucoup de nanos à l'intérieur. Sur toute la surface du mur, chaque nanos qui s'était envolés fuserent à terre et sont explosés en plein vol.

Miranthe refuse la direction que je donne. Elle force sur tout son être pour s'approcher du géant.

« LAISSE-MOI LE TUER ! »

Hurle-t-elle à travers l'air. On peine à l'entendre alors qu'elle s'arrache les poumons.

« MIRANTHE ! ARRÊTE ! »

Elle reprend le contrôle des drones que j'avais hacké et pendant que je la supporte dans cet air qui se rafraichit, elle envoie tout un armada kamikaze dans l'essaim de Célide. Elle crie avec hargne et de son mouvement violent, parvient à me faire me rapprocher du nuage de lambeau qui s'amenuise et fait à présent deux mètres de hauteur.

Nous sommes presque à sa portée. Miranthe tend le bras, alors je la suis.

Mon énergie est dangereusement faible. Je n'arrive pas à lutter. Elle me prend tout. Nous perdons de la hauteur.

« MIRANTHE ! MIRANTHE ÉCOUTE-MOI ! »

Arrivée aux derniers morceaux de Célide, elle beugle, crie, se déchire :

« T'AS PERDU CONNARD ! C'EST MA STATION ! C'EST MOI ! ET RETIENT BIEN MON NOM. RÉPÈTE LE BIEN A SATAN CAR DANS QUELQUES HEURES JE VIENS PIQUER SA PLACE ! JE TRANSFORMERAI LES ENFERS POUR TE FAIRE SUBIR BIEN PLUS QUE CE QUE TA CHIENNE DE VIE T'AS FAIT SUBIR. EN CADEAU JE TE DONNERAI LA MIENNE MA CHIENNE DE VIE ET TE VERRAIS TE FAIRE ENCULER PAR TES PROPRES SBIRES PENDANT QUE JE CRIERAI AU SECOURS QU'ON VIENNE ME CACHER LES YEUX DE CETTE VISION HORRIBLE ! CAR LA SOUFFRANCE SERA TELLE QUE TES CRIS BRISERONT LES OS LES YEUX ET LE TRÉFONDS DES ÂMES DES PIRES DÉMONS. QUE TU FERAS TREMBLER LE PARADIS. QU'IL S'EFFONDRE. QUE DIEU SE CHIERA DESSUS PENDANT QUE MOI !

MOI

JE RIERAI !

Les poings de Miranthe font s'éparpiller les restes du géant. Sous la pression, tout disparaît. Un nuage se jette sur nous. Il n'est plus.

Je n'ai même pas eu le temps de le voir mourir. Dans le néant sidérale, dans ce parterre de corps dont je me rappelle le gel. Mais je n'ai plus de force. Miranthe s'épuise et avant de me regarder une dernière fois, elle pousse à travers le vacarme de mes jets, un dernier cri.

Je tire, combat la densité de la pression. Mes membres se crispent, vacillent. Moi aussi, je cri pour m'aider. Ces quelques mètres. Nous arrivons dans cette grotte qui est aspirée par le Péage. Puis, je marche à genoux en la faisant léviter sur moi. Elle s'éteint.

« Miranthe ! Reste avec moi ! »

Je repousse une porte au fond du couloir, la claque et nous protège du souffle. Au bout de cette allée, il y a le poste générale. Mais il me semble si loin. Deux kilomètres. Deux abominables kilomètres à la supporter se faner dans mes bras.

« Vas-y, susurre-t-elle.

– Miranthe ! Tu m'entends !

– Tu vas me mettre dans la station.

– Quoi ?! Non, tais-toi. Je vais trouver quelque chose. »

Mais son corps n'a pas supporté l'affrontement. Pour la faire survivre, il faudrait lui trouver une centrale nucléaire, la plonger dans le cœur d'une étoile et la perfuser à l'uranium. Elle demande trop d'énergie. Au loin, je ne vois que le poste de commandes générale. Il n'y a plus rien ici. Je fais craquer mes membres me remets sur pied et la fait voler derrière moi sans la toucher.

Nous parcourons la distance et je souffre. J'ai l'impression qu'à chaque pas, je vais perdre mes jambes, qu'elles se brisent et que je tombe. Je force. Le terrain est inégal, cassé. Peut-être que je pourrais trouver quelque chose quelque part ! Ça ne peut pas se terminer comme ça !

« Miranthe, reste éveillé, parle.

– Je t'ai dis... de me mettre...dans...dedans... »

Elle tousse violemment et me rends des caillots sanguins. Tout son corps, pris de sursauts macabre. Elle implose.

« Ça va aller Miranthe. On va trouver quelque chose. On va trouver un truc. Ça va aller. Reste éveillée. Ouvre les yeux Miranthe. »

Mes jets n'ont plus rien. Ils sont détruits. Et il reste quelques mètres.

Une fois à la porte, elle s'illumine d'un bleu clair tendre et dit « Bienvenue Miranthe ! ». Sa station.

À l'intérieur, la pièce sens la vanille. L'endroit fait éclore chaque néon de ce bleu clair qui s'infiltrer dans les écrans. Les chaises sortent du sol, des drones nous disent bonjour. Puis sur le premier écran, un carré tremblant attend l'input. Sur un côté de la pièce, une grande chaise de vaisseau spatial est harnachée d'une myriades de câbles et d'objets lumineux. Splendide. Un réceptacle pour lui permettre de ressentir la station, de s'y plonger et y devenir le seul maître.

« *On s'en fout de mon corps... Je suis morte... depuis longtemps. Je suis pas humaine je suis ça. Cet écran.*

– Mais Miranthe !

– Tais-toi !.. *Je t'en supplie...* »

Alors que je m'approche du réceptacle sinistre, je n'ai que l'envie de l'y placer moi avec mes mains. Mais mon touché est mortel. Alors que je laisse la capsule la reposer délicatement dans l'assise, elle souffle. Continue de faire s'essuyer de fils de sang sur ses lèvres. Son nez saigne.

Elle ouvre les yeux et une seule larme se met à couler. Elle me regarde.

« *À tout à l'heure.* »

Je ne pense plus. Je ne peux pas penser. Je la branche, l'oublie, me concentre. Puis je me tourne vers l'écran où je crack le mot-de-passe avant d'accéder aux commandes mères. Avant d'appuyer je me tourne vers elle. Si je suis trop lent, elle ne sera plus assez vivante pour se transférer.

Alors depuis le début, c'est ce qu'elle voulait. Je la dévisage, resserre les dents. Et si c'étaient ses nanites dans son cerveau qui avaient pris le contrôle ? Qu'en fait, elle n'est plus elle-même... Mais maintenant, qu'est-ce que ça change. Il est trop tard. Et je n'avais senti cette issue que trop tôt.

« *Oui. Vas-y. J'attendais le bon moment. Et c'est mon sauveur qui va le faire. On a gagné. On a gagné !* »

Elle dégage les pleurs et n'arrive plus à parler à cause du sang. Elle tend une dernière fois sa main pour me faire signe. Alors je lui rends.

Cet instant est trop court.

J'appuie.

Les circuits se mettent en route, font trembler l'ordinateur et remplit la pièce d'un bruit strident. Les moteurs grondent, la console défile. Elle entre. J'examine les lettres et les chiffres. Mais ça ne m'intéresse pas. Je me retourne vers elle. Ses pupilles closes. Les traits détendus. Elle est toujours vivante quelque part. Mon cœur se serre. Ses cheveux horribles, fripés et sales m'apparaissent magnifiques. Ses doigts rendent les derniers spasmes et, elle est partie. Partie s'occuper de sa station. Comme toujours. Jusqu'à ce que les derniers atomes de l'univers s'éteignent et avec eux, son existence.

Jour 1127

Je ne sais pas combien de temps je me suis empêché de bouger. Son absence me permet de recharger mes batteries. Elle ne m'affaiblie plus. Mais elle ne l'a jamais fait. Elle me faisait exister. Elle me faisait marcher. Pendant ce moment, je ne sais plus qui je suis ni ce que je fais.

J'ai échoué à la plus primaire de mes missions.

Je me suis tellement retourné l'esprit sur la question que je ne sais toujours pas si c'était elle ou non. Si je devais la tuer ou la faire vivre. Je ne sais pas. Je ne sais plus. Qu'est-ce que je dois faire. Je pense quelques instants que je suis dans le plus parfait des lieux et des moments pour me bruler vif. Assumer mon erreur et m'éteindre. Je m'assoie par terre et l'observe tranquille, la tête dans la station. Je ris. Elle m'a appris bien plus que toutes mes données sur tout. Sur ce qui était possible... Et je l'ai tué.

Mais je ne porterai pas cette culpabilité bien longtemps.

Je vais bruler. Je vais mourir.

À mon opposé, une lampe scintille. Bleu clair. Elle me voit. Elle me fait signe.

Quelques instants après, je discerne au loin une lampe éteinte qui s'illumine.

?

J'appuie sur mes paumes et me hisse. Je souffre. En titubant, j'observe ce long couloir qui peu à peu, me semble grandir, embellit de cette douce lumière. Alors je marche. Chaque pas fait s'illuminer un peu plus le bout du couloir.

Quand j'observe mes plans, il n'y a rien. Ne m'a-t-elle pas toujours dit de les oublier, ces foutus plans ? Alors aveugle, je la suis. La laisse me guider dans ce long couloir bleu.

Une fois arrivé au bout, je me retrouve face à un mur et soudainement, tout s'éteint.

Pendant quelques instants, je suis perdu. Dans l'obscurité, dans les souvenirs de cette solitude passée. Mes issues de secours remplacée par sa lumière et sa présence. J'attends.

Me parvient ce bruit d'écouilles qui se referment. Je suis contre la paroi. Ce sont les boucliers qui se désactivent. Le mur devant moi s'illumine, derrière moi, le sas se ferme.

Et c'est alors que la cloison s'ouvre.

Me dévoile peu à peu des centaines, puis des millions, puis des milliards de galaxies et d'étoiles. Une voûte bleuté qui scintille. Un océan dense fait de planètes et de constellations lointaines. Tout autour de la station, les astéroïdes fusent. Nous sommes dans une concentration de météores géants. Je les admire. Leur surface grisâtre de cailloux. Leur formes inégales, frappés chacun de ses mers, impact d'autres météores. L'odeur est discrète, douce. Je reçois la chaleur d'un soleil lointain. Sur les côtés, je discerne des tombaux de vaisseaux. Des pirates qui ne sont jamais venu. Célide était abandonné depuis le début.

Il y a une structure droite qui trace une faucille dans les airs. En se connectant à trois autres, elle forme les relais FTL qui permettent les voyages plus rapides que la lumière. Un court calcul m'indique qu'au bout, je trouverais ma maison. La faucille clignote en bleu. Ses voisines l'imitent.

Je souris.

Je balaye du regard chaque épave de vaisseau. Les moteurs sont manquants, les carrosseries criblées des assauts qui les ont détruits.

Quand à ma gauche, un vacarme me fait sursauter. La paroi s'ouvre et grince. Me dévoile un grand hangar poussiéreux et pillé. Au centre, un RC-Cobalt, vaisseau monoplace en bon état, qui me présente son profil délavé. Les outils ont laissé leur marques dans des cendres. Les meubles sont renversés et aucune vis n'a survécue.

Je finis par détecter sous le sol, une cache de contrebande avec des vivres et quelques visseuses. Les pirates doivent le garder en cas de secours.

Il s'appellera Miranthe à présent.

« Merci, Miranthe. »

L'endroit fait chauffer ses néons, toujours de cette même teinte bleuté.

Je me retourne, pose une main sur la carcasse et dans un dernier souffle, je répète :

« Merci Miranthe. Merci. Je suis désolé. On se reverra. »

Une seule goutte vient couler de mon oeil pour toucher le sol. Lui laisser une empreinte de ma peau et de mon âme, ici, à jamais, ancré, dans la station.